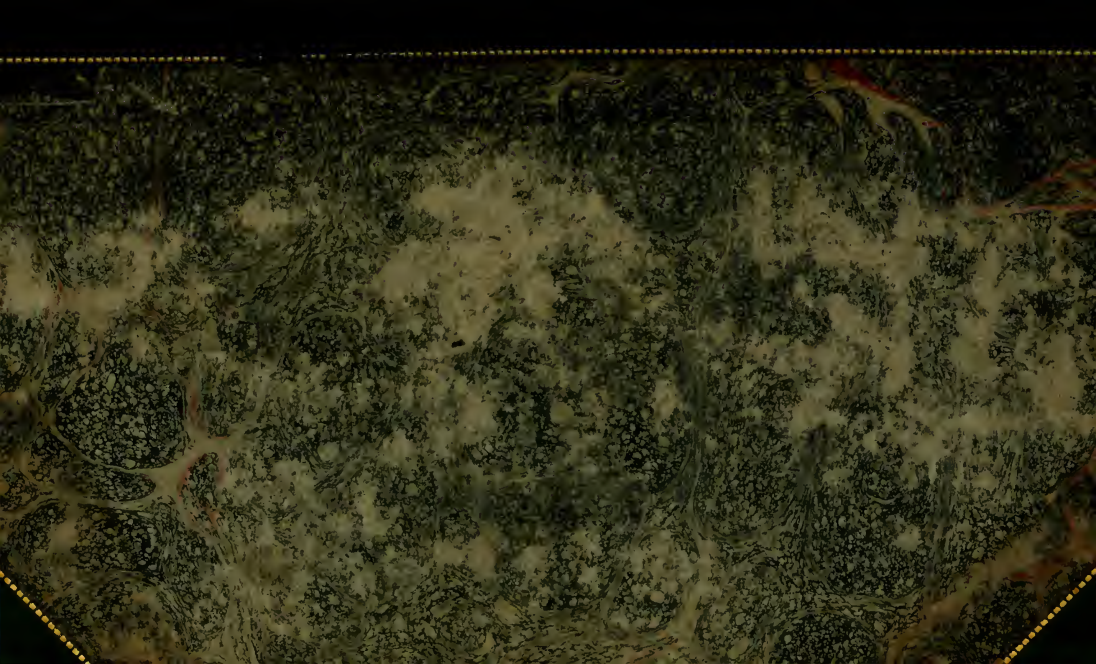
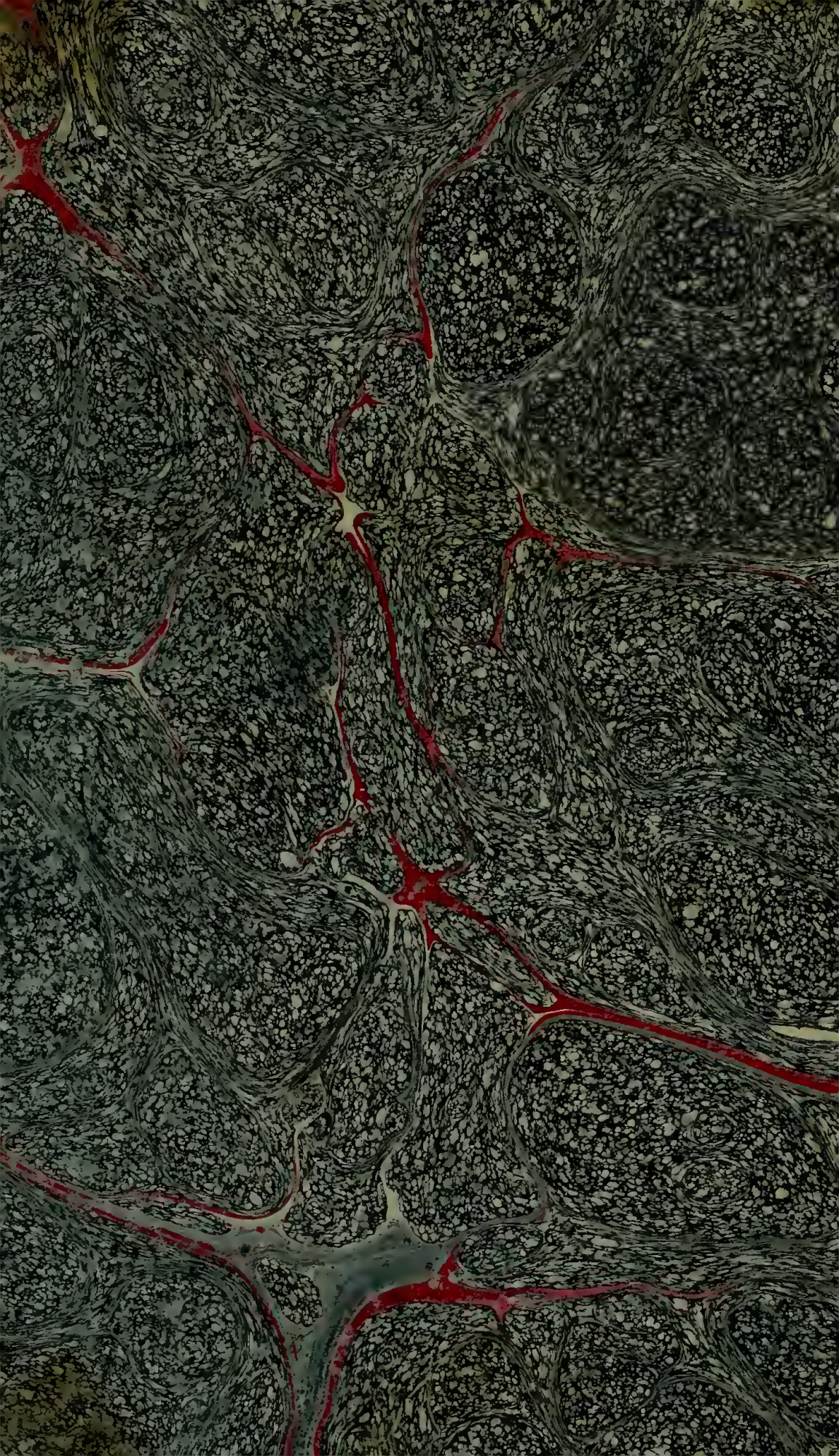
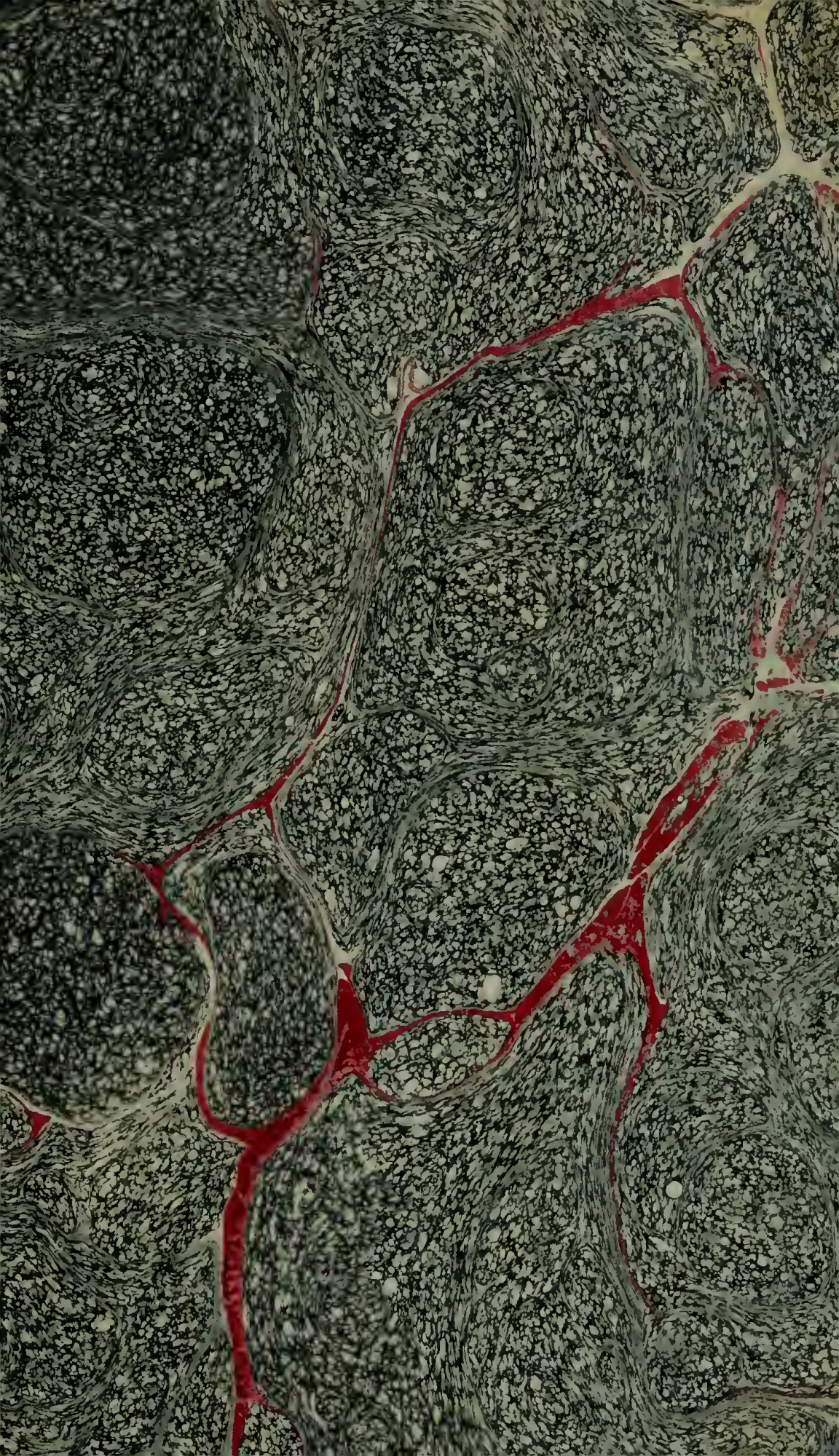






Campbell. 1.e.26

LE CABINET
DES FEES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,
Ornés de Figures.

TOME VINGT-SIXIÈME.

A AMSTERDAM,
Et ſe trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVI.

AVIS

A MM. LES SOUSCRIPTEURS

DU CABINET DES FÉES.

LORSQUE nous nous ſommes propoſés de donner une collection choiſie des meilleurs Contes des Fées, nous ne nous ſommes pas diſſimulés que nous avions un champ très-vaſte à parcourir, & que le choix que nous voulions faire ne nous offrît de très-grandes difficultés par l'immenſe quantité d'ouvrages inſipides que nous étions obligés d'exclure, mais auxquels nous n'avons donné l'excluſion qu'après les avoir lus & avoir ſoutenu tout le poids de l'ennui que nous voulions épargner au Public.

Non-ſeulement nous avons rejeté de notre plan tout ce qui ne nous a pas paru pouvoir inſtruire ni amuſer nos Lecteurs; mais nous avons encore ſupprimé les ouvrages qui pouvoient bleſſer les mœurs.

L'empreſſement avec lequel le Public a accueilli nos travaux, eſt une marque ſûre de ſon approbation, & une preuve que nous avons heureuſement atteint le but que nous nous étions propoſé. Un pareil ſuffrage étoit un prix trop doux de nos peines, pour ne pas nous les faire oublier, & nous avons cru qu'il nous impoſoit l'obligation de redoubler d'efforts pour donner à notre Collection tout le mérite dont elle eſt ſuſceptible.

Ce mérite conſiſte à donner à nos Lecteurs tout ce que la Féerie offre d'agréable, de ſorte qu'il n'y ait aucune production de ce genre que l'on puiſſe regretter de n'y pas voir.

Dans le principe, la crainte de rendre notre Collection trop conſidérable, nous avoit fait rejeter beaucoup d'ouvrages dignes d'y figurer; mais la majeure partie de nos Souſcripteurs,

& des Gens de Lettres très-eſtimables, nous ont fait ſentir qu'un ſemblable motif ne pouvoit pas donner l'excluſion à des ouvrages agréables. C'eſt donc pour réparer ces omiſſions, que nous donnons un Supplément qui rendra à notre entrepriſe toute la perfection dont elle eſt ſuſceptible. La Liſte qui va ſuivre fera connoître que les Contes que nous employons, ſont choiſis avec ſoin, & ne méritent pas moins d'attention que ceux que nous avons donnés.

Cependant nous prévenons nos Souſcripteurs qu'ils auront la liberté de prendre ou de laiſſer ce Supplément; ce ſera abſolument à leur volonté, parce que notre intention eſt de ſatisfaire les deſirs, & non de les provoquer.

Cette continuation contiendra ſix Volumes, qui ſeront précédés chacun d'un Avertiſſement, où l'on donnera une Notice des Auteurs dont les ouvrages ſeront employés dans ce Volume.

LISTE
DES OUVRAGES
Qui compoſeront le Supplément au Cabinet des Fées.

FUNESTINE, Conte par Beauchamp.

Les éditions de ce Conte ſont rares & recherchées. Beauchamp eſt Auteur de la meilleure traduction que nous ayons du Roman grec d'Iſmène & Iſménias, des Recherches ſur les Théâtres de France, & de pluſieurs Pièces de Théâtre, eſtimées.

Nouveau recueil de Contes de Fées, contenant :

La petite Grenouille verte. Les Perroquets. Le Navire volant. Le Prince Perrinet ou l'Origine des Pagodes. Incarnat blanc & noir. Le Buiſſon d'épines fleuries. Alphinge ou le Singe verd. Kadnar. Le Médecin de ſatin. Le Prince Arc-en-Ciel.

Le Loup galeux & la Jeune Vieille.

Les Soirées Bretonnes, par Gueulette.

Cet ouvrage complette les meilleurs Contes de Fées de Gueulette.

Contes de Madame de Lintot, contenant :

Timandre & Bleuette. Le Prince Sincere Tendrebrun & Conſtance.

Les Aventures de Zéloïde & d'Amanſarifdine, Conte indien, par M. de Moncrif.

C'eſt le coup d'eſſai de M. de Moncrif, & ſon début dans le genre de la Féerie. Cet ouvrage complette les Contes de cet Académicien.

Contes choiſis de Madame de Lubert, ſavoir :

Lionnette & Coquerico. Le Prince glacé & la Princeſſe étincelante. La Princeſſe Camion.

Madame de Lubert a compoſé cinq autres Contes de Fées, ſavoir : La Princeſſe couleur de roſe & le Prince Céladon. Tuſerion, ou Sec & Noir. La Princeſſe Coquedœuf. Blancheroſe. La Princeſſe Senſible & le Prince Typhon. Nous n'employons que les trois premiers à la ſollicitation de pluſieurs de nos Souſcripteurs, qui ont regretté de ne trouver dans notre recueil, aucun des Contes de cette Dame.

Nourjahad, Conte Oriental.

Contes choiſis de M. Pajon, ſavoir :

Eritzine & Parelin. L'Enchanteur ou la Bague de Puiſſance. L'Hiſtoire des trois Fils d'Ali Baſſa de la mer, & des Filles de Siroco, Gouverneur d'Alexandrie.

Ces Contes ſont partie de la Bibliothèque des Fées & des Génies ; les deux derniers ſont ſous le titre de Careſſant & Blanchette. Néangir & ſes Freres, Argentine & ſes Sœurs.

Bibliothèque des Fées & des Génies, contenant :

La Princeſſe Minon Minette & le Prince Souci. Aphranor & Bellanire. Merveilleuſe & Charmante. Griſdelin & Charmante. Cornichon & Toupette. Le Prince Ananas & la Princeſſe Mouſtelle.

La Bibliothèque des Fées & des Génies devoit ſe trouver dans le 26e & 27e Volumes de la Collection, mais nous l'avons reportée dans ce Supplément, après l'avoir remplacée par les Veillées de Theſſalie.

Le deſir de mettre plus d'ordre dans notre Collection, nous a engagé à rechercher les Auteurs des Contes recueillis par l'Abbé de la Porte, dans la Bibliothèque des Fées & des Génies, nous avons reſtitué à chacun de ces Auteurs, les Contes qui leur appartiennent, ceux-ci ſont anonymes.

Minet bleu & Louvette, par Madame Fagnan.

Ce Conte fait encore partie de la Bibliothèque des Fées & des Génies.

Acajou & Zirphile, Conte par feu M. Duclos, Secrétaire de l'Académie Françoiſe.

Aglaé & Nabotine, Conte par feu M. Coypel, Peintre du Roi.

M. Coypel, fameux Peintre, cultivoit les Lettres avec ſuccès. Le petit Conte que nous imprimons eſt rare.

Contes des Fées, par Madame le Prince de Beaumont, contenant :

Le Prince Chéri. Fatal & Fortuné. Le Prince Charmant. La Veuve & ſes deux Filles. Le Prince Deſir. Aurore & Aimée. Le Pêcheur & le Voyageur. Joliette. Le Prince ſpirituel. Bellotte & Laidronnette.

Ces Contes ſont tirés du Magaſin des Enfans.

Contes choiſis, tirés de différens Recueils, ſavoir :

Les trois Epreuves. Les Souhaits. Roxane. Mirzah. Ardoſtan. Bozaldab. Nahamir ou la Providence juſtifiée. L'Aveugle & ſon Chien. Jupiter juſtifié. Les Ames. Féradir. Ameyde.

La plupart de ces Contes ſont tirés du Mercure de France.

Les Aventures merveilleuſes de Don Sylvio de Roſalva.

Nous terminons notre Collection par cet ouvrage qui eſt une eſpèce de Critique des Contes des Fées. L'Auteur a pris pour modèle, Don Quichotte, & s'eſt exercé ſur la Féerie & les Aventures merveilleuſes dont ces ſortes d'ouvrages ſont remplis, de la même manière que le Romancier Eſpagnol s'eſt exercé ſur la Chevalerie. Quoique l'ouvrage que nous donnons ſoit inférieur à ſon modèle, nous croyons néanmoins qu'il termine naturellement notre Recueil, & que nos Lecteurs l'y trouveront avec plaiſir.

LA REINE FANTASQUE,

CONTE.

IL y avoit autrefois un roi qui aimoit ſon peuple...Cela commence comme un conte de fée, interrompit le druide? C'en eſt un auſſi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un roi qui aimoit ſon peuple, & qui, par conſéquent, en étoit adoré. Il avoit fait tous ſes efforts pour trouver des miniſtres auſſi bien intentionnés que lui; mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire par lui-même toutes les choſes qu'il pouvoit dérober à leur mal-faiſante activité. Comme il étoit fort entêté du bizarre projet de rendre ſes ſujets heureux, il agiſſoit en conſéquence, & une conduite ſi ſingulière

lui donnoit parmi les grands un ridicule ineffaçable. Le peuple le béniſſoit, mais à la cour il paſſoit pour un fou. A cela près, il ne manquoit pas de mérite; auſſi s'appelloit-il Phénix.

Si ce prince étoit extraordinaire, il avoit une femme qui l'étoit moins. Vive, étourdie, capricieuſe, folle par la tête, ſage par le cœur, bonne par tempérament, méchante par caprice; voilà en quatre mots le portrait de la reine. Fantaſque étoit ſon nom: nom célèbre qu'elle avoit reçu de ſes ancêtres en ligne féminine, & dont elle ſoutenoit dignement l'honneur. Cette perſonne ſi illuſtre & ſi raiſonnable, étoit le charme & le ſupplice de ſon cher époux, car elle l'aimoit auſſi fort ſincèrement, peut-être à cauſe de la facilité qu'elle avoit à le tourmenter. Malgré l'amour réciproque qui régnoit entr'eux, ils paſsèrent pluſieurs années ſans pouvoir obtenir aucun fruit de leur union. Le roi en étoit pénétré de chagrin, & la reine s'en mettoit dans des impatiences dont ce bon prince ne ſe reſſentoit pas tout ſeul: elle s'en prenoit à tout le monde, de ce qu'elle n'avoit point d'enfans; il n'y avoit pas un courtiſan à qui elle ne demandât étourdiment quelque ſecret pour en avoir, & qu'elle ne rendît reſponſable du mauvais ſuccès.

Les médecins ne furent point oubliés, car la reine avoit pour eux une docilité peu commune,

& ils n'ordonnoient pas une drogue qu'elle ne fît préparer très-ſoigneuſement, pour avoir le plaiſir de la leur jetter au nez, à l'inſtant qu'il la falloit prendre. Les derviches eurent leur tour; il fallut recourir aux neuvaines, aux vœux, ſurtout aux offrandes; & malheur aux deſſervans des temples où ſa majeſté alloit en pélerinage: elle fourrageoit tout, & ſous prétexte d'aller reſpirer un air prolifique, elle ne manquoit jamais de mettre ſens deſſus deſſous toutes les cellules des moines. Elle portoit auſſi leurs reliques, & s'affubloit alternativement de tous leurs différens équipages: tantôt c'étoit un cordon blanc, tantôt une ceinture de cuir, tantôt un capuchon, tantôt un ſcapulaire; il n'y avoit ſorte de maſcarade monaſtique dont ſa dévotion ne s'avisât; & comme elle avoit un petit air éveillé qui la rendoit charmante ſous tous ces déguiſemens, elle n'en quittoit aucun ſans avoir eu ſoin de s'y faire peindre.

Enfin à force de dévotions ſi bien faites, à force de médecines ſi ſagement employées, le ciel & la terre exaucèrent les vœux de la reine; elle devint groſſe au moment qu'on commençoit à en déſeſpérer. Je laiſſe à deviner la joie du roi & celle du peuple. Pour la ſienne, elle alla, comme toutes ſes paſſions, juſqu'à l'extravagance: dans ſes tranſports, elle caſſoit & bri-

ſoit tout, elle embraſſoit indifféremment tout ce qu'elle rencontroit, hommes, femmes, courtiſans, valets; c'étoit riſquer de ſe faire étouffer que de ſe trouver ſur ſon paſſage. Elle ne connoiſſoit point, diſoit-elle, de raviſſement pareil à celui d'avoir un enfant à qui elle pût donner le fouet tout à ſon aiſe, dans ſes momens de mauvaiſe humeur.

Comme la groſſeſſe de la reine avoit été long-tems inutilement attendue, elle paſſoit pour un de ces événemens extraordinaires, dont tout le monde veut avoir l'honneur. Les médecins l'attribuoient à leurs drogues, les moines à leurs reliques, le peuple à ſes prieres, & le roi à ſon amour. Chacun s'intéreſſoit à l'enfant qui devoit naître, comme ſi ç'eût été le ſien, & tous faiſoient des vœux ſincères pour l'heureuſe naiſſance du prince, car on en vouloit un; & le peuple, les grands & le roi réuniſſoient leurs deſirs ſur ce point. La reine trouva fort mauvais qu'on s'avisât de lui preſcrire de qui elle devoit accoucher, & déclara qu'elle prétendoit avoir une fille; ajoutant qu'il lui paroiſſoit aſſez ſingulier que quelqu'un osât lui diſputer le droit de diſpoſer d'un bien qui n'appartenoit inconteſtablement qu'à elle ſeule.

Phénix voulut en vain lui faire entendre raiſon; elle lui dit nettement que ce n'étoient

point-là ſes affaires, & s'enferma dans ſon cabinet pour bouder ; occupation chérie à laquelle elle employoit régulièrement au moins ſix mois de l'année. Je dis ſix mois, non de ſuite ; ç'eût été autant de repos pour ſon mari, mais pris dans des intervalles propres à le chagriner.

Le roi comprenoit fort bien que les caprices de la mère ne détermineroient pas le ſexe de l'enfant ; mais il étoit au déſeſpoir qu'elle donnât ainſi ſes travers en ſpectacle à toute la cour. Il eût ſacrifié tout au monde pour que l'eſtime univerſelle eût juſtifié l'amour qu'il avoit pour elle, & le bruit qu'il fit mal-à-propos en cette occaſion ne fut pas la ſeule folie que lui eût fait faire le ridicule eſpoir de rendre ſa femme raiſonnable.

Ne ſachant plus à quel ſaint ſe vouer, il eut recours à la fée Diſcrète ſon amie, & la protectrice de ſon royaume. La fée lui conſeilla de prendre les voies de la douceur, c'eſt-à-dire de demander excuſe à la reine. Le ſeul but, lui dit-elle, de toutes les fantaiſies des femmes eſt de déſorienter un peu la morgue maſculine, & d'accoutumer les hommes à l'obéiſſance qui leur convient. Le meilleur moyen que vous ayez de guérir les extravagances de votre femme, eſt d'extravaguer avec elle. Dès le moment que

vous ceſſerez de contrarier ſes caprices, aſſurez-vous qu'elle ceſſera d'en avoir, & qu'elle n'attend pour devenir ſage, que de vous avoir rendu bien complètement fou. Faites donc les choſes de bonne grace, & tâchez de céder en cette occaſion, pour obtenir tout ce que vous voudrez dans une autre. Le roi crut la fée; & pour ſe conformer à ſon avis, s'étant rendu au cercle de la reine, il la prit à part, lui dit tout bas qu'il étoit fâché d'avoir conteſté contre elle mal-à-propos, & qu'il tâcheroit de la dédommager à l'avenir par ſa complaiſance, de l'humeur qu'il pouvoit avoir miſe dans ſes diſcours, en diſputant impoliment contr'elle.

Fantaſque qui craignit que la douceur de Phénix ne la couvrît ſeule de tout le ridicule de cette affaire, ſe hâta de lui répondre, que ſous cette excuſe ironique elle voyoit encore plus d'orgueil que dans les diſputes précédentes, mais que puiſque les torts d'un mari n'autoriſoient point ceux d'une femme, elle ſe hâtoit de céder en cette occaſion comme elle avoit toujours fait. Mon prince & mon époux, ajouta-t-elle tout haut, m'ordonne d'accoucher d'un garçon, & je ſais trop bien mon devoir pour manquer d'obéir. Je n'ignore pas que quand ſa majeſté m'honore des marques de ſa tendreſſe; c'eſt moins pour l'amour de moi que pour ce-

lui de ſon peuple, dont l'intérêt ne l'occupe guère moins la nuit que le jour : je dois imiter un ſi noble déſintéreſſement, & je vais demander au divan un mémoire inſtructif du nombre & du ſexe des enfans qui conviennent à la famille royale ; mémoire important au bonheur de l'état & ſur lequel toute reine doit apprendre à régler ſa conduite pendant la nuit.

Ce beau ſoliloque fut écouté de tout le cercle avec beaucoup d'attention, & je vous laiſſe à penſer combien d'éclats de rire furent maladroitement étouffés. Ah ! dit triſtement le roi en hauſſant les épaules, je vois bien que quand on a une femme folle, on ne peut éviter d'être un ſot.

La fée Diſcrète dont le ſexe & le nom contraſtoient quelquefois plaiſamment dans ſon caractère, trouva cette querelle ſi réjouiſſante, qu'elle réſolut de s'en amuſer juſqu'au bout. Elle dit publiquement au roi qu'elle avoit conſulté les comètes qui préſident à la naiſſance des princes, & qu'elle pouvoit lui répondre que l'enfant qui naîtroit de lui ſeroit un garçon ; mais en ſecret elle aſſura la reine qu'elle auroit une fille.

Cet avis rendit tout-à-coup Fantaſque auſſi raiſonnable qu'elle avoit été capricieuſe juſqu'alors. Ce fut avec une douceur & une complai-

ſance infinies qu'elle prit toutes les meſures poſſibles pour déſoler le roi & toute la cour. Elle ſe hâta de faire faire une layette des plus ſuperbes, affectant de la rendre ſi propre à un garçon qu'elle devînt ridicule à une fille ; il fallut dans ce deſſein changer pluſieurs modes ; mais tout cela ne lui coûtoit rien. Elle fit préparer un beau collier de l'ordre tout brillant de pierreries, & voulut abſolument que le roi nommât d'avance le gouverneur & le précepteur du jeune prince.

Si-tôt qu'elle fut ſûre d'avoir une fille, elle ne parla que de ſon fils, & n'omit aucune de précautions inutiles qui pouvoient faire oublier celles qu'on auroit dû prendre. Elle rioit aux éclats en ſe peignant la contenance étonnée & bête qu'auroient les grands & les magiſtrats qui devoient orner ſes couches de leur préſence. Il me ſemble, diſoit-elle à la fée, voir d'un côté notre vénérable chancelier arborer de grandes lunettes pour vérifier le ſexe de l'enfant, & de l'autre ſa ſacrée majeſté baiſſer les yeux, & dire en balbutiant : Je croyois.... la fée m'avoit pourtant dit.... Meſſieurs, ce n'eſt pas ma faute ; & d'autres apophthegmes auſſi ſpirituels, recueillis par les ſavans de la cour & bientôt portés juſqu'aux extrémités des Indes.

Elle ſe repréſentoit avec un plaiſir malin le

déſordre & la confuſion que ce merveilleux événement alloit jetter dans toute l'aſſemblée. Elle ſe figuroit d'avance les diſputes, l'agitation de toutes les dames du palais pour réclamer, ajuſter, concilier en ce moment imprévu les droits de leurs importantes charges, & toute la cour en mouvement pour un béguin.

Ce fut auſſi dans cette occaſion qu'elle inventa le décent & ſpirituel uſage de faire haranguer par les magiſtrats en robe, le prince nouveau-né. Phénix voulut lui repréſenter que c'étoit avilir la magiſtrature à pure perte & jetter un comique extravagant ſur tout le cérémonial de la cour, que d'aller en grand appareil étaler du phébus à un petit marmot avant qu'il le pût entendre, ou du moins y répondre.

Eh tant mieux! reprit vivement la reine, tant mieux pour votre fils! Ne ſeroit-il pas trop heureux que toutes les bêtiſes qu'ils ont à lui dire fuſſent épuiſées avant qu'il les entendît, & voudriez-vous qu'on lui gardât pour l'âge de raiſon des diſcours propres à le rendre fou? Pour dieu laiſſez-les haranguer tout leur bien aiſe, tandis qu'on eſt ſûr qu'il n'y comprend rien, & qu'il a l'ennui de moins: vous devez ſavoir de reſte qu'on n'en eſt pas toujours quitte à ſi bon marché. Il en fallut paſſer par-là, & de l'ordre exprès de ſa majeſté les préſidens

du ſénat & des académies commencèrent à compoſer, étudier, raturer, & feuilleter leur Vaumorière & leur Démoſthène pour apprendre à parler à un embryon.

Enfin le moment critique arriva. La reine ſentit les premières douleurs avec des tranſports de joie dont on ne s'aviſe guère en pareille occaſion. Elle ſe plaignoit de ſi bonne grace & pleuroit d'un air ſi riant, qu'on eût cru que le plus grand de ſes plaiſirs étoit celui d'accoucher.

Auſſi-tôt ce fut dans tout le palais une rumeur épouvantable. Les uns couroient chercher le roi, d'autres les princes, d'autres les miniſtres, d'autres le ſénat, le plus grand nombre & les plus preſſés alloient pour aller, & roulant leur tonneau comme Diogène, avoient pour toute affaire de ſe donner un air affairé. Dans l'empreſſement de raſſembler tant de gens néceſſaires, la dernière perſonne à qui l'on ſongea fut l'accoucheur, & le roi que ſon trouble mettoit hors de lui, ayant demandé par mégarde une ſage-femme, cette inadvertance excita parmi les dames du palais des ris immodérés qui, joints à la bonne humeur de la reine, firent l'accouchement le plus gai dont on eût jamais entendu parler.

Quoique Fantaſque eût gardé de ſon mieux le ſecret de la fée, il n'avoit pas laiſſé de tranſ-

pirer parmi les femmes de ſa maiſon, & celles-ci le garderent ſi ſoigneuſement elles-mêmes, que le bruit fut plus de trois jours à s'en répandre par toute la ville, de ſorte qu'il n'y avoit depuis long-tems que le roi ſeul qui n'en ſût rien. Chacun étoit donc attentif à la ſcène qui ſe préparoit ; l'intérêt public fourniſſant un prétexte à tous les curieux de s'amuſer aux dépens de la famille royale, ils ſe faiſoient une fête d'épier la contenance de leurs majeſtés, & de voir comment avec deux promeſſes contradictoires, la fée pourroit ſe tirer d'affaire & conſerver ſon crédit.

Oh çà, Monſeigneur, dit Jalamir au druide en s'interrompant, convenez qu'il ne tient qu'à moi de vous impatienter dans les règles : car vous ſentez bien que voici le moment des digreſſions, des portraits & de cette multitude de belles choſes que tout auteur homme d'eſprit ne manque jamais d'employer à propos dans l'endroit le plus intéreſſant pour amuſer ſes lecteurs ! Comment, par dieu, dit le druide, t'imagines-tu qu'il y en ait d'aſſez ſots pour lire tout cet eſprit là? Apprends qu'on a toujours celui de le paſſer, & qu'en dépit de M. l'auteur, on a bientôt couvert ſon étalage des feuillets de ſon livre. Et toi qui fais ici le raiſonneur, penſes-tu que tes propos vaillent mieux

que l'esprit des autres, & que pour éviter l'imputation d'une sottise, il suffise de dire qu'il ne tiendroit qu'à toi de la faire? Vraiment, il ne falloit que le dire pour le prouver. Et malheureusement je n'ai pas, moi, la ressource de tourner les feuillets. Consolez-vous, lui dit doucement Jalamir; d'autres les tourneront pour vous si jamais on écrit ceci. Cependant, considérez que voilà toute la cour rassemblée dans la chambre de la reine; que c'est la plus belle occasion que j'aurai jamais de vous peindre tant d'illustres originaux, & la seule, peut-être que vous aurez de les connoître. Que dieu t'entende, repartit plaisamment le druide; je ne les connoîtrai que trop par leurs actions: fais-les donc agir si ton histoire a besoin d'eux, & n'en dis mot s'ils sont inutiles: je ne veux point d'autres portraits que les faits. Puisqu'il n'y a pas moyen, dit Jalamir, d'égayer mon récit par un peu de métaphysique, j'en vais tout bêtement reprendre le fil, mais conter pour conter est d'un ennui: vous ne savez pas combien de belles choses vous allez perdre! Aidez-moi, je vous prie, à me retrouver; car l'essentiel m'a tellement emporté, que je ne sais plus à quoi j'en étois du conte.

A cette reine, dit le druide impatienté, que tu as tant de peine à faire accoucher & avec

laquelle tu me tiens depuis une heure en travail. Oh, oh ! reprit Jalamir, croyez-vous que les enfans des rois ſe pondent comme des œufs de grive ? Vous allez voir ſi ce n'étoit pas bien la peine de pérorer. La reine donc, après bien des cris, & des ris, tira enfin les curieux de peine & la fée d'intrigue, en mettant au jour une fille & un garçon plus beaux que la lune & le ſoleil, & qui ſe reſſembloient ſi fort, qu'on avoit peine à les diſtinguer, ce qui fit que dans leur enfance on ſe plaiſoit à les habiller de même. Dans ce moment ſi déſiré, le roi ſortant de la majeſté pour ſe rendre à la nature, fit des extravagances qu'en d'autres tems il n'eût pas laiſſé faire à la reine, & le plaiſir d'avoir des enfans le rendoit ſi enfant lui-même, qu'il courut ſur ſon balcon crier à pleine tête: *Mes amis, réjouiſſez vous tous ; il vient de me naître un fils, & à vous un père, & une fille à ma femme.* La reine, qui ſe trouvoit pour la première fois de ſa vie à pareille fête, ne s'apperçut pas de tout l'ouvrage qu'elle avoit fait, & la fée qui connoiſſoit ſon eſprit fantaſque ſe contenta, conformément à ce qu'elle avoit déſiré, de lui annoncer d'abord une fille. La reine ſe la fit apporter, & ce qui ſurprit fort les ſpectateurs, elle l'embraſſa tendrement, à la vérité, mais les larmes aux yeux & avec un air de triſteſſe qui cadroit mal avec

celui qu'elle avoit eu juſqu'alors. J'ai déjà dit qu'elle aimoit ſincèrement ſon époux: elle avoit été touchée de l'inquiétude & de l'attendriſſement qu'elle avoit lu dans ſes regards durant ſes ſouffrances. Elle avoit fait dans un tems, à la vérité, ſingulièrement choiſi, des réflexions ſur la cruauté qu'il y avoit à déſoler un mari ſi bon, & quand on lui préſenta ſa fille, elle ne ſongea qu'au regret qu'auroit le roi de n'avoir pas un fils. Diſcrète à qui l'eſprit de ſon ſexe & le don de féerie apprenoient à lire facilement dans les cœurs, pénétra ſur-le-champ ce qui ſe paſſoit dans celui de la reine, & n'ayant plus de raiſon pour lui déguiſer la vérité, elle fit apporter le jeune prince. La reine revenue de ſa ſurpriſe, trouva l'expédient ſi plaiſant, qu'elle en fit des éclats de rire dangereux dans l'état où elle étoit. Elle ſe trouva mal. On eut beaucoup de peine à la faire revenir, & ſi la fée n'eût répondu de ſa vie, la douleur la plus vive alloit ſuccéder aux tranſports de joie dans le cœur du roi & ſur les viſages des courtiſans.

Mais voici ce qu'il y eut de plus ſingulier dans toute cette aventure : le regret ſincère qu'avoit la reine d'avoir tourmenté ſon mari, lui fit prendre une affection plus vive pour le jeune prince que pour ſa ſœur, & le roi de ſon côté qui adoroit la reine, marqua la même préfé-

rence à la fille qu'elle avoit ſouhaitée. Les careſſes indirectes que ces deux uniques époux ſe faiſoient ainſi l'un à l'autre devinrent bientôt un goût très-décidé, & la reine ne pouvoit non plus ſe paſſer de ſon fils que le roi de ſa fille.

Ce double événement fit un grand plaiſir à tout le peuple, & le raſſura du moins pour un tems ſur la frayeur de manquer de maîtres. Les eſprits-forts qui s'étoient moqués des promeſſes de la fée furent moqués à leur tour. Mais ils ne ſe tinrent pas pour battus, diſant qu'ils n'accordoient pas même à la fée l'infaillibilité du menſonge, ni à ſes prédictions la vertu de rendre impoſſibles les choſes qu'elle annonçoit. D'autres, fondés ſur la prédilection qui commençoit à ſe déclarer, pouſsèrent l'impudence juſqu'à ſoutenir qu'en donnant un fils à la reine & une fille au roi, l'événement avoit de tout point démenti la prophétie.

Tandis que tout ſe diſpoſoit pour la pompe du baptême des deux nouveaux-nés, & que l'orgueil humain ſe préparoit à briller humblement aux autels des dieux.... Un moment, interrompit le druide; tu me brouilles d'une terrible façon. Apprends-moi, je te prie, en quel lieu nous ſommes. D'abord, pour rendre la reine enceinte, tu la promenois parmi des reliques & des capuchons. Après cela tu nous

as tout-à-coup fait paſſer aux Indes. A préſent tu viens me parler du baptême, & puis des autels des dieux. Par le grand Thamiris, je ne ſais plus ſi dans la cérémonie que tu prépares nous allons adorer Jupiter, la bonne vierge, ou Mahomet. Ce n'eſt pas qu'à moi druide, il m'importe beaucoup que tes deux bambins ſoient baptiſés ou circoncis, mais encore faut-il obſerver le coſtume, & ne pas m'expoſer à prendre un évêque pour le moufti, & le miſſel pour l'alcoran. Le grand malheur! lui dit Jalamir, d'auſſi fins que vous s'y tromperoient bien. Dieu garde de mal tous les prélats qui ont des ſérails & prennent pour de l'arabe le latin du bréviaire: Dieu faſſe paix à tous les honnêtes caffards qui ſuivent l'intolérance du prophete de la Mecque, toujours prêts à maſſacrer ſaintement le genre-humain pour la plus grande gloire du créateur: mais vous devez vous reſſouvenir que nous ſommes dans un pays de fées, où l'on n'envoie perſonne en enfer pour le bien de ſon ame, où l'on ne s'aviſe point de regarder au prépuce des gens pour les damner ou les abſoudre, & où la mitre & le turban verd couvrent également les têtes ſacrées pour ſervir de ſignalement aux yeux des ſages, & de parure à ceux des ſots.

Je ſais bien que les loix de la géographie qui

qui reglent toutes les religions du monde, veulent que les deux nouveaux nés ſoient muſulmans, mais on ne circoncit que les mâles, & j'ai beſoin que mes jumeaux ſoient adminiſtrés tous deux; ainſi trouvez bon que je les baptiſe. Fais, fais, dit le druide; voilà, foi de prêtre, un choix le mieux motivé dont j'aye entendu parler de ma vie.

La reine qui ſe plaiſoit à bouleverſer toute étiquette, voulut ſe lever au bout de ſix jours, & ſortir le ſeptième, ſous prétexte qu'elle ſe portoit bien; en effet, elle nourriſſoit ſes enfans. Exemple odieux dont toutes les femmes lui repréſentèrent très-fortement les conſéquences. Mais Fantaſque qui craignoit les ravages du lait répandu, ſoutint qu'il n'y a point de tems plus perdu pour le plaiſir de la vie, que celui qui vient après la mort; que le ſein d'une femme morte ne ſe flétrit pas moins que celui d'une nourrice, ajoutant d'un ton de duegne, qu'il n'y a point de ſi belle gorge aux yeux d'un mari, que celle d'une mère qui nourrit ſes enfans. Cette intervention des maris, dans des ſoins qui les regardent ſi peu, fit beaucoup rire les dames, & la reine, trop jolie pour l'être impunément, leur parut dès-lors, malgré ſes caprices, preſqu'auſſi ridicule que ſon époux, qu'elles appelloient par dériſion, le bourgeois de Vaugirard.

Je te vois venir, dit auſſitôt le druide, tu voudrois me donner inſenſiblement le rôle de Schahbahan, & me faire demander s'il y a auſſi un Vaugirard aux Indes, comme un Madrid au bois de Boulogne, un opéra dans Paris, & un philoſophe à la cour. Mais pourſuis ta rapſodie, & ne me tends plus de ces pieges; car n'étant ni marié, ni ſultan, ce n'eſt pas la peine d'être un ſot.

Enfin, dit Jalamir ſans répondre au druide, tout étant prêt, le jour fut pris pour ouvrir les portes du ciel aux deux nouveaux-nés. La fée ſe rendit de bon matin au palais, & déclara aux auguſtes époux qu'elle alloit faire à chacun de leurs enfans un préſent digne de leur naiſſance & de ſon pouvoir. Je veux, dit-elle, avant que l'eau magique les dérobe à ma protection, les enrichir de mes dons, & leur donner des noms plus efficaces que ceux de tous les pieds-plats du calendrier, puiſqu'ils exprimeront les perfections dont j'aurai ſoin de les douer en même tems: mais comme vous devez connoître mieux que moi les qualités qui conviennent au bonheur de votre famille & de vos peuples, choiſiſſez vous-même, & faites ainſi d'un ſeul acte de volonté ſur chacun de vos deux enfans, ce que vingt ans d'éducation font rarement dans la jeuneſſe, & que la raiſon ne fait plus dans un âge avancé.

Auſſitôt grande altercation entre les deux époux. La reine prétendoit ſeule régler à ſa fantaiſie le caractère de toute ſa famille ; & le bon prince qui ſentoit toute l'importance d'un pareil choix, n'avoit garde de l'abandonner au caprice d'une femme dont il adoroit les folies ſans les partager. Phénix vouloit des enfans qui devinſſent un jour des gens raiſonnables ; Fantaſque aimoit mieux avoir de jolis enfans, & pourvu qu'ils brillaſſent à ſix ans, elle s'embarraſſoit fort peu qu'ils fuſſent des ſots à trente. La fée eut beau s'efforcer de mettre leurs majeſtés d'accord ; bientôt le caractère des nouveaux-nés ne fut plus que le prétexte de la diſpute, & il n'étoit pas queſtion d'avoir raiſon, mais de ſe mettre l'un l'autre à la raiſon.

Enfin Diſcrète imagina un moyen de tout ajuſter, ſans donner le tort à perſonne, ce fut que chacun diſposât à ſon gré de l'enfant de ſon ſexe. Le roi approuva un expédient qui pourvoyoit à l'eſſentiel, en mettant à couvert des bizarres ſouhaits de la reine, l'héritier préſomptif de la couronne ; & voyant les deux enfans ſur les genoux de leur gouvernante, il ſe hâta de s'emparer du prince, non ſans regarder ſa ſœur d'un œil de commiſération. Mais Fantaſque, d'autant plus mutinée qu'elle avoit moins raiſon de l'être, courut comme une em-

portée à la jeune princeſſe, & la prenant auſſi dans ſes bras : Vous vous uniſſez tous, dit-elle, pour m'excéder ; mais afin que les caprices du roi tournent malgré lui-même au profit d'un de ſes enfans, je déclare que je demande pour celui que je tiens, tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre. Choiſiſſez maintenant, dit-elle au roi d'un air de triomphe, & puiſque vous trouvez tant de charmes à tout diriger, décidez d'un ſeul mot le ſort de votre famille entière. La fée & le roi tâcherent en vain de la diſſuader d'une réſolution qui mettoit ce prince dans un étrange embarras ; elle n'en voulut jamais démordre, & dit qu'elle ſe félicitoit beaucoup de l'expédient qui feroit rejaillir ſur ſa fille tout le mérite que le roi ne ſauroit pas donner à ſon fils. Ah ! dit ce prince outré de dépit, vous n'avez jamais eu pour votre fille que de l'averſion, & vous le prouvez dans l'occaſion la plus importante de ſa vie ; mais ajouta-t-il dans un tranſport de colère dont il ne fut pas le maître, pour la rendre parfaite un dépit de vous, je demande que cet enfant-ci vous reſſemble. Tant mieux pour vous & pour lui, reprit vivement la reine, mais je ſerai vengée, & votre fille vous reſſemblera. A peine ces mots furent-ils lâchés de part & d'autre avec une impétuoſité ſans

Je déclare que je demande pour celui que je tiens tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre.

égale, que le roi déſeſpéré de ſon étourderie, les eût bien voulu retenir ; mais c'en étoit fait, & les deux enfans étoient doués ſans retour des caractères demandés. Le garçon reçut le nom de prince Caprice, & la fille s'appella la princeſſe Raiſon, nom bizarre qu'elle illuſtra ſi bien qu'aucune femme n'oſa le porter depuis.

Voilà donc le futur ſucceſſeur au trône orné de toutes les perfections d'une jolie femme, & la princeſſe ſa ſœur deſtinée à poſſéder un jour toutes les vertus d'un honnête-homme, & les qualités d'un bon roi ; partage qui ne paroiſſoit pas des mieux entendus, mais ſur lequel on ne pouvoit plus revenir. Le plaiſant fut que l'amour mutuel des deux époux agiſſant en cet inſtant avec toute la force que lui rendoient toujours, mais ſouvent trop tard, les occaſions eſſentielles, & la prédilection ne ceſſant d'agir, chacun trouva celui de ſes enfans qui devoit lui reſſembler, le plus mal partagé des deux, & ſongea moins à le féliciter qu'à le plaindre. Le roi prit ſa fille dans ſes bras, & la ſerrant tendrement : Hélas, lui dit-il, que te ſerviroit la beauté même de ta mère, ſans ſon talent pour la faire valoir ? Tu ſeras trop raiſonnable pour faire tourner la tête à perſonne ! Fantaſque plus circonſpecte ſur ſes propres vérités, ne dit pas tout ce qu'elle penſoit de la

ſageſſe du roi futur, mais il étoit aiſé de douter, à l'air triſte dont elle le careſſoit, qu'elle eut au fond du cœur une grande opinion de ſon partage. Cependant le roi la regardant avec une ſorte de confuſion, lui fit quelques reproches ſur ce qui s'étoit paſſé. Je ſens mes torts, lui dit-il, mais ils ſont votre ouvrage; nos enfans auroient valu beaucoup mieux que nous, vous êtes cauſe qu'ils ne feront que nous reſſembler. Au moins, dit-elle auſſitôt, en ſautant au cou de ſon mari, je ſuis ſûre qu'ils s'aimeront autant qu'il eſt poſſible. Phénix touché de ce qu'il y avoit de tendre dans cette ſaillie, ſe conſola par cette réflexion qu'il avoit ſi ſouvent occaſion de faire, qu'en effet la bonté naturelle, & un cœur ſenſible ſuffiſent pour tout réparer.

Je devine ſi bien tout le reſte, dit le druide à Jalamir en l'interrompant, que j'acheverois le conte pour toi. Ton prince Caprice fera tourner la tête à tout le monde, & ſera trop bien l'imitateur de ſa mère pour n'en pas être le tourment. Il bouleverſera le royaume en voulant le réformer. Pour rendre ſes ſujets heureux, il les mettra au déſeſpoir, s'en prenant toujours aux autres de ſes propres torts; injuſte pour avoir été imprudent, le regret de ſes fautes lui en fera commettre de nouvelles. Comme la

ſageſſe ne le conduira jamais, le bien qu'il voudra faire augmentera le mal qu'il aura fait. En un mot, quoiqu'au fond il ſoit bon, ſenſible & généreux, ſes vertus mêmes lui tourneront à préjudice, & ſa ſeule étourderie unie à tout ſon pouvoir, le fera plus haïr que n'auroit fait une méchanceté raiſonnée. D'un autre côté ta princeſſe Raiſon, nouvelle héroïne du pays des fées, deviendra un prodige de ſageſſe & de prudence, & ſans avoir d'adorateurs, ſe fera tellement adorer du peuple, que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle: ſa bonne conduite, avantageuſe à tout le monde & à elle-même, ne fera du tort qu'à ſon frère, dont on oppoſera ſans ceſſe les travers à ſes vertus, & à qui la prévention publique donnera tous les défauts qu'elle n'aura pas, quand même il ne les auroit pas lui-même. Il ſera queſtion d'intervertir l'ordre de la ſucceſſion au trône, d'aſſervir la marotte à la quenouille, & la fortune à la raiſon. Les docteurs expoſeront avec emphaſe les conſéquences d'un tel exemple, & prouveront qu'il vaut mieux que le peuple obéiſſe aveuglément aux enragés que le hazard peut lui donner pour maîtres, que de ſe choiſir lui-même des chefs raiſonnables; que quoiqu'on interdiſe à un fou le gouvernement de ſon propre bien, il eſt bon de lui laiſſer la

ſuprême diſpoſition de nos biens & de nos vies; que le plus inſenſé des hommes eſt encore préférable à la plus ſage des femmes, & que le mâle ou le premier né, fût-il un ſinge ou un loup, il faudroit en bonne politique qu'une héroïne ou un ange, naiſſant après lui, obéît à ſes volontés. Objections & repliques de la part des ſéditieux, dans leſquelles dieu ſait comme on verra briller ta ſophiſtique éloquence; car je te connois; c'eſt ſur-tout à médire de ce qui ſe fait, que ta bile s'exhale avec volupté, & ton amère franchiſe ſemble ſe réjouir de la méchanceté des hommes, par le plaiſir qu'elle prend à la leur reprocher.

Tubleu, père druide, comme vous y allez, dit Jalamir tout ſurpris; quel flux de paroles! Où diable avez-vous pris de ſi belles tirades? Vous ne préchâtes de votre vie auſſi bien dans le bois ſacré, quoique vous n'y parliez pas plus vrai. Si je vous laiſſois faire, vous changeriez bientôt un conte de fées en un traité de politique, & l'on trouveroit quelque jour dans les cabinets des princes Barbe-bleue ou Peau-d'âne au lieu de Machiavel. Mais ne vous mettez point tant en frais pour deviner la fin de mon conte.

Pour vous montrer que les dénouemens ne me manquent pas au beſoin, j'en vais dans

quatre mots expédier un, non pas auſſi ſavant que le vôtre, mais peut-être auſſi naturel, & à coup ſûr plus imprévu.

Vous ſaurez donc que les deux enfans jumeaux étant, comme je l'ai remarqué, fort ſemblables de figure & de plus habillés de même, le roi croyant avoir pris ſon fils, tenoit ſa fille entre ſes bras au moment de l'influence, & que la reine trompée par le choix de ſon mari ayant auſſi pris ſon fils pour ſa fille, la fée profita de cette erreur pour douer les deux enfans de la manière qui leur convenoit le mieux. Caprice fut donc le nom de la princeſſe, Raiſon celui du prince ſon frère, & en dépit des bizarreries de la reine, tout ſe trouva dans l'ordre naturel. Parvenu au trône après la mort du roi, Raiſon fit beaucoup de bien & fort peu de bruit; cherchant plutôt à remplir ſes devoirs qu'à s'acquérir de la réputation, il ne fit ni guerre aux étrangers, ni violence à ſes ſujets & reçut plus de bénédictions que d'éloges. Tous les projets formés ſous le précédent regne furent exécutés ſous celui-ci, & en paſſant de la domination du père ſous celle du fils, les peuples deux fois heureux crurent n'avoir pas changé de maître. La princeſſe Caprice, après avoir fait perdre la vie ou la raiſon à des multitudes d'amans tendres

& aimables, fut enfin mariée à un roi voiſin qu'elle préféra, parce qu'il portoit la plus longue mouſtache & ſautoit le mieux à cloche-pied. Pour Fantaſque elle mourut d'une indigeſtion de piés de perdrix en ragoût qu'elle voulut manger avant de ſe mettre au lit où le roi ſe morfondoit à l'attendre, un ſoir qu'à force d'agaceries elle l'avoit engagé à venir coucher avec elle.

FIN.

LA BELLE

ET

LA BÊTE,

Par Madame DE *Villeneuve.*

HISTOIRE

DE

LA BELLE ET LA BÊTE.

DANS un pays fort éloigné de celui-ci, l'on voit une grande ville, où le commerce floriſſant entretient l'abondance. Elle a compté parmi ſes citoyens un marchand heureux dans ſes entrepriſes, & ſur qui la fortune, au gré de ſes déſirs, avoit toujours répandu ſes plus belles faveurs. Mais s'il avoit des richeſſes immenſes, il avoit auſſi beaucoup d'enfans. Sa famille étoit compoſée de ſix garçons, & de ſix filles. Aucun n'étoit établi. Les garçons étoient aſſez jeunes pour ne ſe point preſſer. Les filles trop fières des grands biens ſur leſquels elles avoient lieu de compter, ne pouvoient aiſément ſe déterminer pour le choix qu'elles avoient à faire.

Leur vanité ſe trouvoit flatée des aſſiduités

de la plus brillante jeuneſſe. Mais un revers de fortune, auquel elles ne s'attendoient pas, vint troubler la douceur de leur vie. Le feu prit dans leur maiſon. Les meubles magnifiques qui la rempliſſoient, les livres de comptes, les billets, l'or, l'argent, & toutes les marchandiſes précieuſes, qui compoſoient tout le bien du marchand, furent enveloppés dans ce funeſte embrâſement, qui fut ſi violent, qu'on ne ſauva que très-peu de choſe.

Ce premier malheur ne fut que l'avant-coureur des autres. Le père à qui juſqu'alors tout avoit proſperé, perdit en même tems, ſoit par des naufrages, ſoit par des corſaires, tous les vaiſſeaux qu'il avoit ſur la mer. Ses correſpondans lui firent banqueroute; ſes commis dans les pays étrangers furent infidèles; enfin de la plus haute opulence, il tomba tout-à-coup dans une affreuſe pauvreté.

Il ne lui reſta qu'une petite habitation champêtre, ſituée dans un lieu déſert éloigné de plus de cent lieues de la ville, dans laquelle il faiſoit ſon ſéjour ordinaire. Contraint de trouver un aſyle loin du tumulte & du bruit, ce fut là qu'il conduiſit ſa famille déſeſpérée d'une telle révolution. Sur-tout les filles de ce malheureux père n'enviſageoient qu'avec horreur la vie qu'elles alloient paſſer dans cette

triſte ſolitude. Pendant quelque tems elles s'étoient flatées, que quand le deſſein de leur père éclateroit, les amans qui les avoient recherchées, ſe croiroient trop heureux de ce qu'elles voudroient bien ſe radoucir.

Elles s'imaginoient qu'ils alloient tous à l'envi briguer l'honneur d'obtenir la préférence. Elles penſoient même qu'elles n'avoient qu'à vouloir pour trouver des époux. Elles ne reſtèrent pas long-tems dans une erreur ſi douce. Elles avoient perdu le plus beau de leurs attraits, en voyant comme un éclair diſparoître la fortune brillante de leur père, & la ſaiſon du choix étoit paſſée pour elles. Cette foule empreſſée d'adorateurs diſparut au moment de leur diſgrace. La force de leurs charmes n'en put retenir aucun.

Les amis ne furent pas plus généreux que les amans. Dès qu'elles furent dans la misère, tous ſans exception ceſsèrent de les connoître. On pouſſa même la cruauté juſqu'à leur imputer le déſaſtre qui venoit de leur arriver. Ceux que le père avoit le plus obligés, furent les plus empreſſés à le calomnier. Ils débitèrent qu'il s'étoit attiré ces infortunes par ſa mauvaiſe conduite, ſes profuſions, & les folles dépenſes qu'il avoit faites, & laiſſé faire à ſes enfans.

Ainſi cette famille déſolée ne put donc pren-

dre d'autre parti, que celui d'abandonner une ville, où tous ſe faiſoient un plaiſir d'inſulter à ſa diſgrace. N'ayant aucune reſſource, ils ſe confinèrent dans leur maiſon de campagne, ſituée au milieu d'une forêt preſqu'impraticable, & qui pouvoit bien être le plus triſte ſéjour de la terre. Que de chagrins ils eurent à eſſuier dans cette affreuſe ſolitude ! Il fallut ſe réſoudre à travailler aux ouvrages les plus pénibles. Hors d'état d'avoir quelqu'un pour les ſervir, les fils de ce malheureux marchand partagèrent entr'eux les ſoins & les travaux domeſtiques. Tous à l'envi s'occupèrent à ce que la campagne exige de ceux qui veulent en tirer leur ſubſiſtance.

Les filles de leur côté ne manquèrent pas d'emploi. Comme des payſannes, elles ſe virent obligées de faire ſervir leurs mains délicates à toutes les fonctions de la vie champêtre. Ne portant que des habits de laine, n'ayant plus de quoi ſatisfaire leur vanité, ne pouvant vivre que de ce que la campagne peut fournir, bornées au ſimple néceſſaire, mais ayant toujours du goût pour le rafinement & la délicateſſe, ces filles regrettoient ſans ceſſe, & la ville, & ſes charmes. Le ſouvenir même de leurs premières années, paſſées rapidement au milieu des ris & des jeux, faiſoit leur plus grand ſupplice.

Cependant

Cependant la plus jeune d'entr'elles montra, dans leur commun malheur, plus de conſtance & de réſolution. On la vit par une fermeté bien au-deſſus de ſon âge prendre généreuſement ſon parti. Ce n'eſt pas qu'elle n'eût donné d'abord des marques d'une véritable triſteſſe. Eh ! qui ne ſeroit pas ſenſible à de pareils malheurs ! Mais après avoir déploré les infortunes de ſon père, pouvoit-elle mieux faire que de reprendre ſa premiere gaieté, d'embraſſer par choix l'état ſeul dans lequel elle ſe trouvoit, & d'oublier un monde dont elle avoit avec ſa famille éprouvé l'ingratitude, & ſur l'amitié duquel elle étoit ſi bien perſuadée qu'il ne falloit pas compter dans l'adverſité ?

Attentive à conſoler ſon père & ſes frères par la douceur de ſon caractère, & l'enjouement de ſon eſprit, que n'imaginoit-elle point pour les amuſer agréablement ? Le marchand n'avoit rien épargné pour ſon éducation, & celle de ſes ſœurs. Dans ces tems fâcheux elle en tira tout l'avantage qu'elle déſiroit. Jouant très-bien de pluſieurs inſtrumens, qu'elle accompagnoit de ſa voix, c'étoit inviter ſes ſœurs à ſuivre ſon exemple ; mais ſon enjouement & ſa patience ne firent encore que les attriſter.

Ces filles que de ſi grandes diſgraces ren-

doient inconſolables, trouvoient dans la conduite de leur cadette une petiteſſe d'eſprit, une baſſeſſe d'ame, & même de la foibleſſe à vivre gaiement dans l'état où le ciel venoit de les réduire. Quelle eſt heureuſe, diſoit l'aînée! Elle eſt faite pour les occupations groſſières. Avec des ſentimens ſi bas, qu'auroit-elle pu faire dans le monde? Pareils diſcours étoient injuſtes. Cette jeune perſonne eût été bien plus propre à briller qu'aucune d'elles.

Une beauté parfaite ornoit ſa jeuneſſe, une égalité d'humeur la rendoit adorable. Son cœur auſſi généreux que pitoyable, ſe faiſoit voir en tout. Auſſi ſenſible que ſes ſœurs aux révolutions qui venoient d'accabler ſa famille, par une force d'eſprit qui n'eſt pas ordinaire à ſon ſexe, elle ſut cacher ſa douleur, & ſe mettre au-deſſus de l'adverſité. Tant de conſtance paſſa pour inſenſibilité. Mais on appelle aiſément d'un jugement porté par la jalouſie.

Connue des perſonnes éclairées pour ce qu'elle étoit, chacun s'étoit empreſſé de lui donner la préférence. Au milieu de ſa plus haute ſplendeur, ſi ſon mérite la fit diſtinguer, ſa beauté lui fit donner par excellence le nom de la Belle. Connue ſous ce nom ſeul, en fallloit-il davantage pour augmenter & la jalouſie, & la haine de ſes ſœurs?

Ses appas, & l'eſtime générale qu'elle s'étoit acquiſe, euſſent dû lui faire eſpérer un établiſſement encore plus avantageux qu'à ſes ſœurs; mais touchée ſeulement des malheurs de ſon père, loin de faire quelqu'effort pour retarder ſon départ d'une ville dans laquelle elle avoit eu tant d'agrémens, elle donna tous ſes ſoins pour en hâter l'exécution. Cette fille fit voir dans la ſolitude la même tranquillité qu'elle avoit eue au milieu du monde. Pour adoucir ſes ennuis, dans ſes heures de relâche, elle ornoit ſa tête de fleurs, &, comme à ces bergères des premiers tems, la vie ruſtique en lui faiſant oublier ce qui l'avoit le plus flattée au milieu de l'opulence, lui procuroit tous les les jours d'innocens plaiſirs.

Déjà deux années s'étoient écoulées, & cette famille commençoit à s'accoutumer à mener une vie champêtre, lorſqu'un eſpoir de retour vint troubler ſa tranquillité. Le père reçut avis qu'un de ſes vaiſſeaux qu'il avoit cru perdu, venoit d'arriver à bon port, richement chargé. On ajoutoit qu'il étoit à craindre que ſes facteurs n'abuſant de ſon abſence, ne vendiſſent ſa cargaiſon à vil prix, & que par cette fraude ils ne profitaſſent de ſon bien. Il communiqua cette nouvelle à ſes enfans, qui ne doutèrent pas un moment qu'elle ne les

mît bientôt en état de quitter le lieu de leur exil. Sur-tout les filles, plus impatientes que leurs frères, croyant qu'il n'étoit pas néceſſaire d'attendre rien de plus poſitif, vouloient partir à l'inſtant, & tout abandonner. Mais le père plus prudent les pria de modérer leurs tranſports. Quelque néceſſaire qu'il fût à ſa famille dans un tems ſur-tout où l'on ne pouvoit interrompre les travaux de la campagne ſans un notable préjudice, il laiſſa le ſoin de la récolte à ſes fils, & prit le parti d'entreprendre ſeul un ſi long voyage.

Toutes ſes filles, excepté la cadette, ne faiſoient plus de doute de ſe revoir bientôt dans leur première opulence. Elles s'imaginoient que quand le bien de leur père ne deviendroit pas aſſez conſidérable, pour qu'il les ramenât dans la grande ville, lieu de leur naiſſance, il en auroit du moins aſſez pour les faire vivre dans une autre ville moins floriſſante. Elles eſpéroient y trouver bonne compagnie, y faire des amans, profiter du premier établiſſement qu'on leur propoſeroit. Ne penſant déjà preſque plus aux peines que depuis deux ans elles venoient d'eſſuyer, ſe croyant même déjà, comme par miracle, tranſportées d'une fortune médiocre dans le ſein d'une agréable abondance, elles osèrent (car la ſolitude ne leur avoit pas fait

perdre le goût du luxe & de la vanité) accabler leur père de folles commiſſions. Il étoit chargé de faire pour elles des emplettes en bijoux, en parures, en coëffures. A l'envi l'une de l'autre c'étoit à qui demanderoit davantage. Mais le produit de la prétendue fortune du père n'auroit pu ſuffire à les ſatisfaire. La Belle que l'ambition ne tyranniſoit pas, & qui n'agiſſoit jamais que par prudence, jugea d'un coup d'œil que s'il rempliſſoit les mémoires de ſes ſœurs, le ſien ſeroit très-inutile. Mais le père ſurpris de ſon ſilence, lui dit: Et toi, la Belle, en interrompant ſes filles inſatiables, n'as-tu point envie de quelque choſe? Que t'apporterai-je? Que ſouhaites-tu? Parle hardiment. Mon cher papa, lui répondit cette aimable fille en l'embraſſant tendrement, je déſire une choſe plus précieuſe que tous les ajuſtemens que mes ſœurs vous demandent. J'y borne mes vœux, trop heureuſe s'ils ſont remplis; c'eſt le bonheur de vous voir de retour en parfaite ſanté. Cette réponſe ſi bien marquée au coin du déſintéreſſement couvrit les autres de honte & de confuſion. Elles en furent ſi couroucées qu'une d'entr'elles répondant pour toutes, dit avec aigreur: Cette petite fille fait l'importante, & s'imagine qu'elle ſe diſtinguera par cette affectation héroïque.

Assurément rien n'est plus ridicule. Mais le père attendri de ses sentimens, ne put s'empêcher d'en marquer sa joie; touché même des vœux auxquels cette fille se bornoit, il voulut qu'elle demandât quelque chose, & pour adoucir ses autres filles indisposées contr'elle, il lui remontra que pareille insensibilité sur la parure ne convenoit pas à son âge, qu'il y avoit un tems pour tout. Eh bien! mon cher père, lui dit-elle, puisque vous me l'ordonnez, je vous supplie de m'apporter une rose. J'aime cette fleur avec passion: depuis que je suis dans cette solitude, je n'ai pas eu la satisfaction d'en voir une seule. C'étoit obéir & vouloir en même-tems qu'il ne fît aucune dépense pour elle.

Cependant le jour vint qu'il falloit que ce bon veillard s'arrachât des bras de sa nombreuse famille. Le plus promptement qu'il put, il se rendit dans la grande ville où l'apparence d'une nouvelle fortune le rappeloit. Il n'y trouva pas les avantages qu'il pouvoit espérer. Son vaisseau véritablement étoit arrivé: mais ses associés, qui le croyoient mort, s'en étoient emparés; & tous les effets avoient été dispersés. Ainsi, loin d'entrer dans la pleine & paisible possession de ce qui lui pouvoit appartenir, pour soutenir ses droits il lui fallut essuyer toutes les chicanes imaginables. Il les surmonta,

mais après plus de ſix mois de peine & de dépenſe il ne fut pas plus riche qu'auparavant. Ses débiteurs étoient devenus inſolvables : & à peine fut-il rembourſé des frais. C'eſt où ſe termina cette richeſſe chimérique. Pour comble de déſagrément, afin de ne pas hâter ſa ruine, il fut obligé de partir dans la ſaiſon la plus incommode, & le tems le plus effroyable. Expoſé ſur ſa route à toutes les injures de l'air, il faillit de périr de fatigue, mais quand il ſe vit à quelques lieues de ſa maiſon, de laquelle il ne comptoit pas ſortir pour courir après de folles eſpérances, que la Belle avoit eu raiſon de mépriſer, les forces lui revinrent.

Il lui falloit pluſieurs heures pour traverſer la forêt, il étoit tard, cependant il voulut continuer ſa route ; mais ſurpris par la nuit, pénétré du froid le plus piquant, & enſeveli, pour ainſi dire, ſous la neige avec ſon cheval, ne ſachant enfin où porter ſes pas, il crut toucher à ſa dernière heure. Nulle cabane ſur ſa route, quoique la forêt en fût remplie. Un arbre creuſé par la pourriture fut tout ce qu'il trouva de meilleur, trop heureux encore d'avoir pu s'y cacher ; cet arbre en le garantiſſant du froid, lui ſauva la vie ; & le cheval peu loin de ſon maître, apperçut un antre creux, où conduit par l'inſtinct, il ſe mit à l'abri.

La nuit en cet état lui parut d'une longueur extrême ; de plus persécuté par la faim, effrayé par les hurlemens des bêtes sauvages, qui passoient sans cesse à ses côtés, pouvoit-il être un instant tranquille ? Ses peines & ses inquiétudes ne finirent pas avec la nuit. Il n'eut que le plaisir de voir le jour, & son embarras fut grand. En voyant la terre extraordinairement couverte de neige, quel chemin pouvoit-il prendre ? Aucun sentier ne s'offroit à ses yeux, ce ne fut qu'après une longue fatigue, & des chûtes fréquentes, qu'il put trouver une espèce de route, dans laquelle il marcha plus aisément.

En avançant sans le savoir, le hasard conduisit ses pas dans l'avenue d'un très-beau château, que la neige avoit paru respecter. Elle étoit composée de quatre rangs d'orangers d'une extrême hauteur, chargés de fleurs & de fruits. On y voyoit des statues placées sans ordre ni symmétrie, les unes étoient dans le chemin, les autres entre les arbres, toutes d'une matière inconnue, de grandeur, & de couleur humaine, en differentes attitudes, & sous divers ajustemens dont le plus grand nombre représentoient des guerriers. Arrivé jusques dans la première cour, il y vit encore une infinité d'autres statues. Le froid qu'il souffroit ne lui permit pas de les considérer.

Un eſcalier d'agathe à rampe d'or ciſelé, d'abord s'offrit à ſa vue : il traverſa pluſieurs chambres magnifiquement meublées, une chaleur douce qu'il y reſpira le remit de ſes fatigues. Il avoit beſoin de quelque nourriture ; à qui s'adreſſer ? Ce vaſte & magnifique édifice ne paroiſſoit être habité que par des ſtatues. Un ſilence profond y régnoit ; & cependant il n'avoit point l'air de quelque vieux palais qu'on eût abandonné. Les ſalles, les chambres, les galleries, tout étoit ouvert, nul être vivant ne paroiſſoit dans un ſi charmant lieu. Las de parcourir les appartemens de cette vaſte demeure, il s'arrêta dans un ſallon, où l'on avoit fait un grand feu. Préſumant qu'il étoit préparé pour quelqu'un qui ne tarderoit pas à paroître, il s'approcha de la cheminée pour ſe chauffer. Mais perſonne ne vint. Aſſis en attendant ſur un ſofa placé près du feu, un doux ſommeil lui ferma les paupières & le mit hors d'état d'obſerver ſi quelqu'un ne le viendroit point ſurprendre.

La fatigue avoit cauſé ſon repos, la faim l'interrompit. Depuis plus de vingt-quatre heures il en étoit tourmenté, l'exercice même qu'il venoit de faire depuis qu'il étoit dans ce palais augmentoit encore ſes beſoins. A ſon réveil il fut agréablement ſurpris de voir en ouvrant

les yeux, une table délicatement ſervie. Un léger repas ne pouvoit le contenter, & les mets ſomptueuſement apprêtés l'invitoient à manger de tout.

Son premier ſoin fut de remercier hautement ceux deſquels il tenoit tant de bien ; & il réſolut enſuite d'attendre tranquillement qu'il plût à ſes hôtes de ſe faire connoître. Comme la fatigue l'avoit endormi avant le repas, la nourriture produiſit le même effet, & rendit ſon repos plus long & plus paiſible, en ſorte qu'il dormit cette ſeconde fois au moins quatre heures. A ſon réveil, au lieu de la première table, il en vit une autre de porphyre ſur laquelle une main bienfaiſante avoit dreſſé une collation compoſée de gâteaux, de fruits ſecs, & de vins de liqueur. C'étoit encore pour qu'il en fît uſage. Ainſi profitant des bontés qu'on lui témoignoit, il uſa de tout ce qui put flatter ſon appétit, ſon goût & ſa délicateſſe.

Cependant ne voyant perſonne à qui parler, & qui l'inſtruisît ſi ce palais étoit la demeure ou d'un homme ou d'un dieu, la frayeur s'empara de ſes ſens (car il étoit naturellement peureux). Son parti fut de repaſſer dans tous les appartemens, il y combloit de bénédictions le génie auquel il étoit redevable de tant de bienfaits ; & par des inſtances reſpectueuſes il le ſolli-

citoit de ſe montrer à lui. Tant d'empreſſemens furent inutiles. Nulle apparence de domeſtique, nulle ſuite qui lui fît connoître que ce palais fût habité. Rêvant profondément à ce qu'il devoit faire, il lui vint en penſée que pour des raiſons qu'il ne pouvoit pénétrer, quelque intelligence lui faiſoit préſent de cette demeure avec toutes les richeſſes dont elle étoit remplie.

Cette penſée lui parut être une inſpiration, & ſans tarder, faiſant de nouveau la revue, il prit poſſeſſion de tous ces tréſors. Bien plus en lui-même il régla la part qu'il deſtinoit à chacun de ſes enfans, & marqua les logemens qui pouvoient ſéparément leur convenir, en ſe félicitant de la joie que leur cauſeroit un pareil voyage; il deſcendit dans le jardin, où malgré la rigueur de l'hiver, il vit, comme au milieu du printems, les fleurs les plus rares exhaler une odeur charmante. On y reſpiroit un air doux & tempéré. Des oiſeaux de toute eſpèce mêlant leur ramage au bruit confus des eaux, formoient une aimable harmonie.

Le vieillard extaſié de tant de merveilles, diſoit en lui-même : Mes filles n'auront pas, je penſe, de peine à s'accoutumer dans ce délicieux ſéjour. Je ne puis croire qu'elles regrettent, ou qu'elles déſirent la ville préférablement à cette demeure. Allons, s'écria-t-il avec un tranſ-

port de joie peu commun, partons à l'inſtant. Je me fais d'avance une felicité de voir la leur ; n'en retardons pas la jouiſſance.

En entrant dans ce château ſi riant, il avoit eu ſoin, malgré le grand froid dont il étoit pénétré, de débrider ſon cheval, & de le faire aller vers une écurie qu'il avoit remarquée dans la première cour. Une allée garnie de paliſſades formées par des berceaux de roſiers fleuris, y conduiſoit. Jamais il n'avoit vu de ſi belles roſes. Leur odeur lui rappella le ſouvenir d'en avoir promis une à la Belle. Il en cueillit une, il alloit continuer de faire ſix bouquets, mais un bruit terrible lui fit tourner la tête ; ſa frayeur fut grande, quand il apperçut à ſes côtés une horrible bête, qui d'un air furieux lui mit ſur le cou une eſpèce de trompe ſemblable à celle d'un élephant, & lui dit d'une voix effroyable : Qui t'a donné la liberté de cueillir mes roſes ? N'étoit-ce pas aſſez que je t'euſſe ſouffert dans mon palais avec tant de bonté? loin d'en avoir de la reconnoiſſance, téméraire, je te vois voler mes fleurs. Ton inſolence ne reſtera pas impunie. Le bon-homme déjà trop épouvanté de la préſence inopinée de ce monſtre, penſa mourir de frayeur à ce diſcours, & jetant promptement cette roſe fatale : Ha ! monſeigneur, s'écria-t-il proſterné par terre, ayez pitié de moi. Je ne manque point de

reconnoiſſance. Pénétré de vos bontés, je ne me ſuis pas imaginé que ſi peu de choſe fût capapable de vous offenſer. Le monſtre tout en colère lui répondit : Tais-toi, maudit harangueur ; je n'ai que faire de tes flateries, ni des titres que tu me donnes. Je ne ſuis pas monſeigneur, je ſuis la Bête ; & tu n'éviteras pas la mort que tu mérites. Le marchand conſterné par une ſi cruelle ſentence, croyant que le parti de la ſoumiſſion étoit le ſeul qui le pût garantir de la mort, lui dit d'un air véritablement touché, que la roſe qu'il avoit oſé prendre, étoit pour une de ſes filles appellée la Belle. Enſuite, ſoit qu'il eſpérât de retarder ſa perte, ou de toucher ſon ennemi de compaſſion, il lui fit le récit de ſes malheurs ; il lui raconta le ſujet de ſon voyage, & n'oublia pas le petit préſent qu'il s'étoit engagé de faire à la Belle, ajoutant que la choſe à laquelle elle s'étoit reſtreinte, pendant que les richeſſes d'un roi n'auroient à peine que ſuffi pour remplir les déſirs de ſes autres filles, venoit à l'occaſion qui s'en étoit préſentée de lui faire naître l'envie de la contenter ; qu'il avoit cru le pouvoir faire ſans conſéquence, que d'ailleurs il lui demandoit pardon de cette faute involontaire.

La Bête rêva un moment : reprenant enſuite la parole d'un ton moins furieux, elle lui tint ce langage : Je veux bien te pardonner, mais ce

n'eſt qu'à condition que tu me donneras une de tes filles. Il me faut quelqu'un pour réparer cette faute.

Juſte ciel ! que me demandez-vous, reprit le marchand ? comment vous tenir ma parole ? quand je ſerois aſſez inhumain pour vouloir racheter ma vie aux dépens de celle d'un de mes enfans, de quel prétexte me ſervirois-je pour le faire venir ici ?

Il ne faut point de prétexte, interrompit la Bête. Je veux que celle de tes filles, que tu conduiras, vienne ici volontairement ; ou je n'en veux point. Vois ſi entr'elles il en eſt une aſſez courageuſe, & qui t'aime aſſez pour vouloir s'expoſer afin de te ſauver la vie. Tu portes l'air d'un honnête homme : donne-moi ta parole de revenir dans un mois, ſi tu peux en déterminer une à te ſuivre ; elle reſtera dans ces lieux, & tu t'en retourneras. Si tu ne le peux, promets-moi de revenir ſeul, après leur avoir dit adieu pour toujours, car tu ſeras à moi. Ne crois pas, pourſuivit le monſtre en faiſant craquer ſes dents, accepter ma propoſition pour te ſauver. Je t'avertis que ſi tu penſois de cette façon, j'irois te chercher, & que je te détruirois avec ta race, quand cent mille hommes ſe préſenteroient pour te défendre.

Le bon-homme, quoique très-perſuadé qu'il tenteroit inutilement l'amitié de ſes filles, ac-

cepta cependant la propoſition du monſtre. Il lui promit de revenir au tems marqué, ſe livrer à ſa triſte deſtinée, ſans qu'il fût néceſſaire de le venir chercher. Après cette aſſurance il crut être le maître de ſe retirer & pouvoir prendre congé de la Bête, dont la préſence ne pouvoit que l'affliger. La grâce qu'il en avoit obtenue, étoit légère, mais il craignoit encore qu'elle ne la révoquât. Il lui fit connoître l'envie qu'il avoit de partir : la Bête lui répondit qu'il ne partiroit que le lendemain. Tu trouveras, lui dit-elle, un cheval prêt dès qu'il fera jour. En peu de tems il te menera. Adieu, va ſouper & attends mes ordres.

Ce pauvre homme plus mort que vif reprit le chemin du ſallon dans lequel il avoit fait ſi bonne chère. Vis-à-vis d'un grand feu ſon ſoupé déjà ſervi, l'invitoit à ſe mettre à table. La délicateſſe & la ſomptuoſité des mets n'avoient plus rien qui le flataſſent. Accablé de ſon malheur, s'il n'eût pas craint que la Bête cachée en quelqu'endroit ne l'eût obſervé, s'il eût été ſûr de ne pas exciter ſa colère par le mépris qu'il eût fait de ſes biens, il ne ſe ſeroit pas mis à table. Pour éviter un nouveau déſaſtre, il fit un moment trêve avec ſa douleur, & autant que ſon cœur affligé le lui put permettre, il goûta ſuffiſamment de tous les mets.

A la fin du repas, un grand bruit dans l'appartement voiſin ſe fit entendre, il ne douta point que ce ne fût ſon formidable hôte. Comme il n'étoit pas le maître d'éviter ſa préſence, il eſſaya de ſe remettre de la frayeur que ce bruit ſubit venoit de lui cauſer. A l'inſtant la Bête qui parut, lui demanda bruſquement s'il avoit bien ſoupé. Le bon-homme lui répondit d'un ton modeſte & craintif, qu'il avoit, grâce à ſes attentions, beaucoup mangé. Promets-moi, reprit le monſtre, de te ſouvenir de la parole que tu viens de me donner, & de la tenir en homme d'honneur, en amenant une de tes filles.

Le vieillard, que cette converſation n'amuſoit pas, lui jura d'exécuter ce qu'il avoit promis, & d'être de retour dans un mois, ſeul ou avec une de ſes filles, s'il s'en trouvoit qui l'aimât aſſez pour le ſuivre, aux conditions qu'il lui devoit propoſer. Je t'avertis de nouveau, dit la Bête, de prendre garde à ne la pas ſurprendre ſur le ſacrifice que tu dois exiger d'elle, & ſur le danger qu'elle encourra. Peins-lui ma figure, telle qu'elle eſt. Qu'elle ſache ce qu'elle va faire : ſur-tout qu'elle ſoit ferme dans ſes réſolutions. Il ne ſera plus tems de faire des réflexions, quand tu l'auras amenée ici. Il ne faut pas qu'elle ſe dédiſe : tu ſeras également perdu, ſans qu'elle eût la liberté de s'en retourner. Le

marchand

marchand, qu'un pareil discours assommoit, lui réitéra la promesse de se conformer en tout à ce qu'elle venoit de lui prescrire. Le monstre content de sa réponse, lui commanda de se coucher, & de ne se pas lever qu'il ne vît le soleil & qu'il n'eût entendu une sonnette d'or.

Tu déjeûneras avant de partir, lui dit-il encore ; & tu peux emporter une rose pour la Belle. Le cheval qui te doit porter, sera prêt dans la cour. Je compte te revoir dans un mois, pour peu que tu sois honnête homme ; adieu : si tu manques de probité, je t'irai rendre visite. Le bon-homme, de peur de prolonger une conversation déjà trop ennuyeuse pour lui, fit une profonde révérence à la Bête, qui l'avertit encore de ne se point inquiéter du chemin pour son retour, qu'au tems marqué le même cheval qu'il monteroit demain matin, se trouveroit à sa porte, & suffiroit pour sa fille, & pour lui.

Quelque peu d'envie que le vieillard eût de dormir, il n'osa passer les ordres qu'il avoit reçus. Obligé de se coucher, il ne se leva que quand le soleil commença de luire dans sa chambre. Son déjeûné fut prompt, ensuite il descendit dans le jardin cueillir la rose que la Bête avoit ordonné qu'il emportât. Que cette fleur lui fit répandre de larmes ! Mais par la crainte de s'attirer de nouveaux malheurs, il se contrai-

gnit, & fut ſans retardement chercher le cheval qui lui avoit été promis. Il trouva ſur la ſelle un manteau chaud & léger. Il y fut bien plus commodément que ſur le ſien. Dès que le cheval le ſentit aſſis, il partit avec une viteſſe incroyable. Le marchand qui dans un inſtant perdit de vue ce fatal palais, reſſentit autant de joie, qu'il avoit eu la veille de plaiſir à l'appercevoir, avec cette différence que la douceur de s'en éloigner étoit empoiſonnée de la cruelle néceſſité d'y retourner.

A quoi me ſuis-je engagé? dit-il (pendant que ſon courſier le portoit avec une promptitude & une légéreté qui n'eſt connue que dans le pays des contes); ne valoit-il pas mieux que je devinſſe tout d'un coup la victime de ce monſtre altéré du ſang de ma famille? Par une promeſſe que j'ai faite, auſſi dénaturée qu'indiſcrète, il m'a prolongé la vie. Eſt-il poſſible que j'aye pu penſer à ſauver mes jours aux dépens de ceux d'une des mes filles? aurai-je la barbarie de l'emmener, pour la voir ſans doute dévorée à mes yeux? .. Mais tout d'un coup s'interrompant lui-même : Eh! malheureux! s'écrioit-il, eſt-ce ce que je dois le plus craindre? Quand je pourrois dans mon cœur faire taire la voix du ſang, dépendroit-il de moi de commettre cette lâcheté? il faut qu'elle ſache ſon ſort, & qu'elle

y consente : je ne vois nulle apparence qu'elle veuille se sacrifier pour un père inhumain, & je ne dois pas lui faire pareille proposition, elle est injuste. Mais je veux que l'affection qu'elles ont toutes pour moi, en engageât une à se dévouer, la seule vue de la Bête ne détruiroit-elle pas sa constance ? & je ne pourrois m'en plaindre. Ah ! trop impérieuse Bête, dit-il avec exclamation, tu l'as fait exprès, en mettant une condition impossible au moyen que tu m'offres pour éviter ta fureur, & obtenir le pardon d'une faute aussi légère, c'est ajouter l'insulte à la peine : mais, continua-t-il, c'est trop y penser, je ne balance plus, & j'aime mieux m'exposer sans détour à ta rage, que de tenter un secours inutile, & dont l'amour paternel est épouvanté. Reprenons, continua-t-il, le chemin de ce funeste palais ; & dédaignant d'acheter si cher les restes d'une vie qui ne pourroit être que misérable, avant le mois qui nous est accordé, retournons terminer dès aujourd'hui nos malheureux jours.

A ces mots il voulut revenir sur ses pas, mais il lui fut impossible de faire retourner bride à son cheval. Se laissant malgré lui conduire, du moins il prit le parti de ne rien proposer à ses filles. Déjà de loin il voyoit sa maison, & se fortifiant de plus en plus dans sa résolution :

Je ne leur parlerai point, disoit-il, du danger qui me menace : j'aurai le plaisir de les embrasser encore une fois. Je leur donnerai mes derniers conseils ; je les prierai de bien vivre avec leurs frères, à qui je recommanderai de ne les pas abandonner.

Au milieu de ces rêveries, il arriva chez lui. Son cheval revenu le soir précédent avoit inquiété sa famille. Ses fils dispersés dans la forêt l'avoient cherché de tous les côtés, & ses filles dans l'impatience d'en avoir des nouvelles, étoient à leur porte pour s'en informer au premier qu'elles verroient. Comme il étoit monté sur un magnifique cheval, & enveloppé d'un riche manteau, pouvoient-elles le reconnoître ? elles le prirent d'abord pour un homme qui venoit de sa part, & la rose qu'elles apperçurent attachée au pommeau de la selle, acheva de les tranquilliser.

Lorsque ce père affligé se trouva plus proche, elles le reconnurent. On ne songea qu'à lui témoigner la satisfaction qu'on avoit de le voir de retour en bonne santé. Mais la tristesse peinte sur son visage, & ses yeux remplis de larmes qu'il s'efforçoit en vain de retenir, changèrent l'allégresse en inquiétude. Tous s'empressèrent à lui demander le sujet de sa peine. Il ne répondit rien autre chose, sinon que de dire à la Belle

en lui préſentant la roſe fatale : Voilà ce que tu m'as demandé, tu le payeras cher, auſſi-bien que les autres.

Je le ſavois bien, dit l'aînée, & j'aſſurois tout-à-l'heure qu'elle ſeroit la ſeule à qui vous apporteriez ce qu'elle demanderoit. Pour forcer la ſaiſon, il n'a pas fallu donner moins que ce que vous auriez employé pour nous cinq enſemble. Cette roſe, ſelon les apparences, ſera flétrie avant la fin du jour, n'importe à quelque prix que ce fût, vous avez voulu ſatisfaire l'heureuſe Belle.

Il eſt vrai, reprit triſtement le pere, que cette roſe me coûte cher, & plus cher que tous les ajuſtemens que vous ſouhaitiez n'auroient coûté. Ce n'eſt pas en argent, & plût au ciel que je l'euſſe achetée de tout ce qui me reſte de bien ?

Ce diſcours excita la curioſité de ſes enfans, & fit évanouir la réſolution qu'il avoit priſe de ne pas révéler ſon aventure. Il leur apprit le mauvais ſuccès de ſon voyage, la peine qu'il avoit eue à courir après une fortune chimérique, & tout ce qui s'étoit paſſé dans le palais du monſtre. Après cet éclairciſſement, le déſeſpoir prit la place de l'eſpérance & de la joie.

Les filles voyant par ce coup de foudre tous leurs projets anéantis, pouſsèrent des cris épou-

vantables : les frères plus courageux dirent réſolument qu'ils ne ſouffriroient point que leur père retournât dans ce funeſte château, qu'ils étoient aſſez courageux pour délivrer la terre de cette horrible Bête, ſuppoſé qu'elle eût la témérité de le venir chercher. Le bon-homme, quoique touché de leur affliction, leur défendit les violences, en diſant que puiſqu'il avoit donné ſa parole, il ſe donneroit la mort plutôt que d'y manquer.

Cependant ils cherchèrent des expédiens pour lui ſauver la vie ; ces jeunes gens remplis de courage & de vertu, proposèrent que l'un d'eux fût s'offrir au courroux de la Bête : mais elle s'étoit expliquée poſitivement, en diſant qu'elle vouloit une des filles, & non pas un des garçons. Ces braves frères fâchés que leur bonne volonté ne pût avoir ſon exécution, firent ce qu'ils purent pour inſpirer les mêmes ſentimens à leurs ſœurs. Mais leur jalouſie contre la Belle étoit ſuffiſante pour mettre un obſtacle invincible à cette action héroïque.

Il n'eſt pas juſte, dirent-elles, que nous périſſions d'une façon épouvantable, pour une faute dont nous ne ſommes pas coupables. Ce ſeroit nous rendre les victimes de la Belle, à qui l'on ſeroit bien aiſe de nous ſacrifier ; mais le devoir n'exige pas de tels ſacrifices de nous.

Voilà quel eſt le fruit de la modération & des moralités perpétuelles de cette malheureuſe. Que ne demandoit-elle comme nous des nippes & des bijoux ? Si nous ne les avons pas eus, du moins il n'en a rien coûté pour les demander, & nous n'avons pas lieu de nous reprocher d'avoir expoſé la vie de notre père par des demandes indiſcrètes. Si par un déſintéreſſement affecté, elle n'avoit pas voulu ſe diſtinguer, comme elle eſt en tout plus heureuſe que nous, il ſe ſeroit ſans doute trouvé aſſez d'argent pour la contenter. Mais il falloit que par un ſingulier caprice, elle fût la cauſe de tous nos malheurs. C'eſt elle qui nous les attire, & c'eſt ſur nous qu'on veut les faire rejaillir. Nous n'en ſerons pas les dupes. Elle les a cauſés, qu'elle y mette le remède.

La Belle, à qui la douleur avoit preſqu'ôté la connoiſſance, faiſant taire ſes ſanglots & ſes ſoupirs, dit à ſes ſœurs : Je ſuis coupable de ce malheur : c'eſt à moi ſeule de le réparer. J'avoue qu'il ſeroit injuſte que vous ſouffriſſiez de ma faute. Hélas ! elle eſt pourtant bien innocente : pouvois-je prévoir que le déſir d'avoir une roſe au milieu de l'été, devoit être puni par un tel ſupplice ? Cette faute eſt faite ; que je ſois innocente ou coupable, il eſt juſte que je l'expie. On ne peut l'imputer à d'autre. Je m'ex-

poſerai, pourſuivit-elle d'un ton ferme, pour tirer mon père de ſon fatal engagement. J'irai trouver la Bête: trop heureuſe en mourant, de conſerver la vie à celui de qui je l'ai reçue, & de faire ceſſer vos murmures. Ne craignez pas que rien m'en puiſſe détourner. Mais, de grâce, pendant ce mois donnez-moi le plaiſir de ne plus entendre vos reproches.

Tant de fermeté dans une fille de ſon âge les ſurprit beaucoup ; & ſes frères, qui l'aimoient tendrement, furent touchés de ſa réſolution. Elle avoit pour eux des attentions infinies, & ils ſentirent la perte qu'ils alloient faire. Mais il s'agiſſoit de ſauver la vie d'un père : ce pieux motif leur ferma la bouche, & très-perſuadés que c'étoit une choſe réſolue, loin de penſer à combattre un ſi généreux deſſein, ils ſe contentèrent de répandre des larmes, & de donner à leur ſœur les louanges que méritoit ſa noble réſolution, d'autant plus grande, que n'ayant que ſeize ans, elle avoit droit de regretter une vie qu'elle vouloit ſacrifier d'une façon ſi cruelle.

Le père ſeul ne voulut pas conſentir au deſſein que prenoit ſa fille cadette : mais les autres inſolemment lui reprochèrent que la Belle ſeule le touchoit, que malgré les malheurs dont elle étoit cauſe, il étoit fâché que ce ne fût pas une de ſes aînées qui payât ſon imprudence.

De ſi injuſtes diſcours le forcèrent à ne plus inſiſter. D'ailleurs la Belle venoit de l'aſſurer que quand il n'accepteroit pas l'échange, elle le feroit malgré lui, puiſqu'elle iroit ſeule chercher la Bête, & qu'elle ſe perdroit ſans le ſauver. Que ſait-on ? dit-elle en s'efforçant de témoigner plus de tranquillité qu'elle n'en avoit, peut-être que le ſort effroyable qui m'eſt deſtiné en cache un autre auſſi fortuné qu'il paroît terrible.

Ses ſœurs, en l'entendant parler ainſi, ſouriroient malicieuſement de cette chimérique penſée ; elles étoient ravies de l'erreur dans laquelle elles la croyoient. Mais le vieillard vaincu par toutes ſes raiſons, & ſe reſſouvenant d'une ancienne prédiction, par laquelle il avoit appris que cette fille lui devoit ſauver la vie, & qu'elle ſeroit la ſource du bonheur de toute ſa famille, ceſſa de s'oppoſer à la volonté de la Belle. Inſenſiblement on parla de leur départ comme d'une choſe preſqu'indifférente. C'étoit elle qui donnoit le ton à la converſation, & ſi en leur préſence elle paroiſſoit compter ſur quelque choſe d'heureux, ce n'étoit uniquement que pour conſoler ſon père & ſes frères, & ne pas les allarmer davantage. Quoique mécontente de la conduite de ſes ſœurs à ſon égard, qui paroiſſoient comme impatientes de la voir partir, & qui trouvoient que le mois s'écouloit avec trop de

lenteur, elle eut la généroſité de leur partager tous les petits meubles & les bijoux qu'elle avoit en ſa diſpoſition.

Elles reçurent avec joie cette nouvelle preuve de ſa généroſité, ſans que leur haine fût adoucie. Une extrême joie s'empara de leurs cœurs, quand elles entendirent hennir le cheval envoyé pour porter une ſœur que la noire jalouſie ne leur faiſoit pas trouver aimable. Le père & les fils ſeuls affligés ne pouvoient tenir contre ce fatal moment, ils vouloient égorger le cheval; mais la Belle conſervant toute ſa tranquillité, leur remontra dans cette occaſion tout le ridicule de ce deſſein & l'impoſſibilité de l'exécuter. Après avoir pris congé de ſes frères, elle embraſſa ſes inſenſibles ſœurs, en leur faiſant un adieu ſi touchant, qu'elle leur arracha quelques larmes, & qu'elles ſe crurent l'eſpace de quelques minutes preſqu'autant affligées que leurs frères.

Pendant ces regrets courts & tardifs, le bonhomme preſſé par ſa fille, étant monté ſur ſon cheval, elle ſe mit en croupe avec le même empreſſement, que s'il ſe fût agi d'un voyage fort agréable. L'animal parut plutôt voler que marcher. Cette extrême diligence ne l'incommoda point; l'allure de ce cheval ſingulier étoit ſi douce, que la Belle ne reſſentit d'autre agitation que celle qui provenoit du ſouffle des zéphirs.

En vain sur la route son père cent fois lui fit offre de la mettre à terre, & d'aller seul retrouver la Bête. Pense, ma chere enfant, lui disoit-il, qu'il est encore tems. Ce monstre est plus épouvantable que tu ne peux l'imaginer. Quelque ferme que soit ta résolution, je crains qu'elle ne manque à son aspect. Alors il sera trop tard, tu seras perdue, & nous périrons tous deux.

Si j'allois chercher cette Bête terrible, reprenoit prudemment la Belle, avec l'espérance d'être heureuse, il ne seroit pas impossible que cet espoir ne m'abandonnât en la voyant; mais comme je compte sur une mort prochaine, & que je la crois assurée, que m'importe que ce qui me la doit donner soit agréable ou hideux?

En s'entretenant ainsi, la nuit vint, & le cheval ne marcha pas moins dans l'obscurité. Par le plus surprenant spectacle elle se dissipa tout d'un coup. Ce furent des fusées de toutes façons, des pots-à-feu, des moulinets, des soleils, des gerbes & tout ce que l'artifice peut inventer de plus beau, qui vinrent frapper les yeux de nos deux voyageurs. Cette lumière agréable & imprévue éclairant toute la forêt, répandit dans l'air une douce chaleur qui commençoit à devenir nécessaire, parce que le froid dans ce pays se fait sentir d'une façon plus piquante la nuit que le jour.

A la faveur de cette charmante clarté, le père & la fille ſe trouvèrent dans l'avenue d'orangers. Au moment qu'ils y furent, le feu d'artifice ceſſa. Sa lumière fut remplacée par toutes les ſtatues, leſquelles avoient dans leurs mains des flambeaux allumés. De plus, des lampions ſans nombre couvroient toute la façade du palais : placés en ſymmétrie, ils formoient des lacs d'amour, & des chiffres couronnés, où l'on voyoit des doubles LL & des doubles BB. En entrant dans la cour ils furent régalés d'une ſalve d'artillerie, qui ſe joignant au bruit de mille inſtrumens divers, tant doux que guerriers, firent une harmonie charmante.

Il faut, dit la Belle en raillant, que la Bête ſoit bien affamée pour faire une telle réjouiſſance à l'arrivée de ſa proie. Cependant, malgré l'émotion que lui cauſoit l'approche d'un événement, qui ſelon l'apparence alloit lui devenir fatal, en donnant toute ſon attention à tant de magnificences qui ſe ſuccédoient les unes aux autres, & lui préſentoient le plus beau ſpectacle qu'elle eût jamais vu, elle ne put s'empêcher de dire à ſon père que les préparatifs de ſa mort étoient plus brillans que la pompe nuptiale du plus grand roi de la terre.

Le cheval fut s'arrêter au bas du perron. Elle en deſcendit légèrement, & ſon père dès qu'il

eut mis pié à terre, la conduiſit par un veſtibule au ſallon dans lequel il avoit été ſi bien régalé. Ils y trouvèrent un grand feu, des bougies allumées, qui répandoient un parfum exquis, & de plus une table ſplendidement ſervie.

Le bon-homme au fait de la façon dont la Bête nourriſſoit ſes hôtes, dit à ſa fille que ce repas étoit deſtiné pour eux, qu'il étoit à propos d'en faire uſage. La Belle n'en fit nulle difficulté, bien perſuadée que cela n'avanceroit pas ſa mort. Au contraire elle s'imagina que ce ſeroit faire connoître au monſtre le peu de répugnance qu'elle avoit eue de le venir trouver. Elle ſe flata que ſa franchiſe ſeroit capable de l'adoucir, & même que ſon aventure pourroit être moins triſte qu'elle ne l'avoit appréhendé d'abord. Cette Bête épouvantable dont on l'avoit menacée, ne ſe montroit point: tout dans le palais reſpiroit la joie & la magnificence. Il paroiſſoit que ſon arrivée l'avoit fait naître, & il n'étoit pas vraiſemblable qu'elle fût les apprêts d'une pompe funèbre.

Son eſpérance ne dura guère. Le monſtre ſe fit entendre. Un bruit effroyable, cauſé par le poids énorme de ſon corps, par le cliquetis terrible de ſes écailles, & par des hurlemens affreux, annonça ſon arrivée. La terreur s'empara de la Belle. Le vieillard en embraſſant ſa

fille, pouſſa des cris perçans. Mais devenue dans un inſtant maîtreſſe de ſes ſens, elle ſe remit de ſon agitation. En voyant approcher la Bête, qu'elle ne put enviſager ſans frémir en elle-même, elle avança d'un pas ferme, & d'un air modeſte ſalua fort reſpectueuſement la Bête. Cette démarche plut au monſtre. Après l'avoir conſidérée d'un ton qui ſans avoir l'air courroucé, pouvoit inſpirer de la terreur aux plus hardis, il dit au vieillard : Bon ſoir, bon-homme ; & ſe retournant vers la Belle, il lui dit pareillement : Bon ſoir, la Belle.

Le vieillard, toujours appréhendant qu'il n'arrivât quelque choſe de ſiniſtre à ſa fille, n'eut pas la force de répondre. Mais la Belle ſans s'émouvoir, & d'une voix douce & aſſurée, lui dit : Bon ſoir, la Bête. Venez-vous ici volontairement, reprit la Bête, & conſentez-vous à laiſſer partir votre père ſans le ſuivre ? La Belle lui répondit qu'elle n'avoit pas eu d'autres intentions. Eh ! que croyez-vous que vous deviendrez après ſon départ ? Ce qu'il vous plaira, dit-elle, ma vie eſt en votre diſpoſition, & je me ſoumets aveuglément à ce que vous ordonnerez de mon ſort.

Votre docilité me ſatisfait, reprit la Bête, & puiſqu'il eſt ainſi, qu'on ne vous a point amenée par force, vous reſterez avec moi. Quant à

toi, bon-homme, dit-elle au marchand, tu partiras demain au lever du ſoleil, la cloche t'avertira, ne tarde pas après ton déjeûné, le même cheval te conduira chez toi. Mais, ajouta-t-elle, quand tu ſeras au milieu de ta famille, ne ſonge pas à revoir mon palais, & ſouviens-toi qu'il t'eſt interdit pour toujours. Vous, la Belle, continua le monſtre, en s'adreſſant à elle, conduiſez votre père dans la garderobe prochaine, choiſiſſez-y tout ce que l'un & l'autre vous croirez pouvoir faire plaiſir à vos frères & à vos ſœurs. Vous trouverez deux malles : empliſſez-les. Il eſt juſte que vous leur envoyiez quelque choſe d'un aſſez grand prix pour les obliger à ſe ſouvenir de vous.

Malgré la libéralité du monſtre, le prochain départ du père touchoit ſenſiblement la Belle, & lui cauſoit un chagrin extrême ; cependant elle ſe mit en devoir d'obéir à la Bête, qui les quitta après leur avoir dit, comme elle avoit fait en entrant : Bon ſoir, la Belle, bon ſoir, bon-homme.

Lorſqu'ils furent ſeuls, le bon-homme en embraſſant ſa fille, ne ceſſa de pleurer. L'idée qu'il alloit la laiſſer avec le monſtre, étoit pour lui le plus cruel des ſupplices. Il ſe repentoit de l'avoir conduite en ce lieu ; les portes étoient ouvertes, il eut voulu la ramener, mais la Belle

lui fit connoître les dangers & les ſuites du deſſein qu'il prenoit.

Ils entrèrent dans la garderobe qui leur étoit indiquée. Ils furent ſurpris des richeſſes qu'ils y trouvèrent. Elle étoit remplie d'ajuſtemens ſi ſuperbes, qu'une reine n'eût pu ſouhaiter rien de plus beau, ni d'un meilleur goût. Jamais boutique ne fut mieux aſſortie.

Lorſque la Belle eut choiſi les parures qu'elle crut les plus convenables, non à la ſituation préſente de ſa famille, mais proportionnées aux richeſſes & à la libéralité de la Bête qui lui faiſoit ces dons, elle ouvrit une armoire dont la porte étoit de criſtal de roche montée en or. A l'aſpect d'un ſi magnifique dehors, quoiqu'elle dût s'attendre à trouver un tréſor rare & précieux, elle vit un amas de pierreries de toute eſpèce dont à peine ſes yeux purent ſupporter l'éclat. La Belle, par un eſprit de ſoumiſſion, en prit ſans ménagement une quantité prodigieuſe, qu'elle aſſortit des mieux à chacun des lots qu'elle avoit faits.

A l'ouverture de la dernière armoire, qui n'étoit autre choſe qu'un cabinet rempli de pièces d'or, elle changea de deſſein : Je penſe, dit-elle à ſon père, qu'il ſeroit plus à propos de vider ces malles, & de les remplir d'eſpèces, vous en donnerez à vos enfans ce qu'il vous plaira.

Par ce moyen vous ne ſerez pas obligé d'avoir perſonne dans votre ſecret, & vos richeſſes ſeront à vous ſans danger. L'avantage que vous tireriez des pierreries, quoique le prix en ſoit beaucoup plus conſidérable, ne pourroit jamais vous être ſi commode. Pour en jouir vous ſeriez forcé de les vendre & de les confier à des perſonnes qui ne jeteroient ſur vous que des yeux d'envie. Votre confiance même vous deviendroit peut-être fatale ; & des pièces d'or monnoyé vous mettront, continua-t-elle, à l'abri de tout fâcheux événement, en vous donnant la facilité d'acquérir des terres, des maiſons, & d'acheter des meubles précieux, des bijoux & des pierreries.

Le père approuva ſa penſée. Mais voulant porter à ſes filles des parures & des ajuſtemens, pour faire place à l'or qu'il vouloit prendre, il ôta des malles ce qu'il avoit choiſi pour ſon uſage. La grande quantité d'eſpèces qu'il y mit, ne les rempliſſoit point. Elles étoient compoſées de plis, qui ſe relâchoient à meſure. Il trouva de la place pour les bijoux qu'il avoit ôtés, & ces malles enfin contenoient plus qu'il ne vouloit.

Tant d'eſpèces, diſoit-il à ſa fille, me mettront en état de vendre mes pierreries à ma commodité. Suivant ton conſeil je cacherai mes

richeſſes à tout le monde, & même à mes enfans. S'ils me ſavoient auſſi riche que je le vas être, ils me tourmenteroient pour abandonner la vie champêtre, qui cependant eſt la ſeule où j'ai trouvé de la douceur, & où je n'ai pas éprouvé la perfidie des faux amis dont le monde eſt rempli. Mais les malles étoient d'une ſi grande peſanteur, qu'un éléphant eût ſuccombé ſous le poids, & l'eſpoir dont il venoit de ſe repaître lui parut comme un ſonge & rien de plus. La Bête s'eſt moquée de nous, dit-il, elle a feint de me donner des biens qu'elle me met dans l'impoſſibilité d'emporter.

Suſpendez votre jugement, répondit la Belle, vous n'avez point provoqué ſa libéralité par aucune demande indiſcrète, ni par aucuns regards avides & intéreſſés. La raillerie ſeroit fade. Je penſe, puiſque le monſtre vous a prévenu, qu'il trouvera bien le moyen de vous en faire jouir. Nous n'avons qu'à fermer les malles, & les laiſſer ici. Apparemment qu'il ſait par quelle voiture vous les envoyer.

On ne pouvoit penſer plus prudemment. Le bon-homme ſe conformant à cet avis, rentra dans le ſallon avec ſa fille. Aſſis l'un & l'autre ſur un ſofa, ils virent dans un inſtant le déjeûné ſervi. Le père mangea de meilleur appétit qu'il n'avoit fait le ſoir précédent. Ce qui venoit

de ſe paſſer diminuoit ſon déſeſpoir, & faiſoit renaître ſa confiance, il ſeroit parti ſans chagrin, ſi la Bête n'eut point eu la cruauté de lui faire entendre qu'il ne ſongât plus à revoir ſon palais, & qu'il falloit qu'il dît à ſa fille un éternel adieu. On ne connoît de mal ſans remede que celui de la mott. Le bon-homme ne fut point abſolument frappé de cet arrêt. Il ſe flatoit qu'il ne ſeroit pas irrévocable, & cette eſpérance le fit partir aſſez content de ſon hôte.

La Belle n'étoit pas ſi ſatisfaite. Peu perſuadée qu'un heureux avenir lui fût préparé, elle appréhendoit que les riches préſens dont le monſtre combloit ſa famille ne fuſſent le prix de ſa vie, & qu'il ne la dévorât, auſſi-tôt qu'il ſeroit ſeul avec elle : du moins elle craignoit qu'une éternelle priſon ne lui fût deſtinée, & qu'elle n'eût pour unique compagnie qu'une épouvantable Bête.

Cette réflexion la plongea dans une profonde rêverie, mais un ſecond coup de cloche les avertit qu'il étoit tems de ſe ſéparer. Ils deſcendirent dans la cour, où le père trouva deux chevaux, l'un chargé des deux malles, & l'autre uniquement deſtiné pour lui. Ce dernier, couvert d'un bon manteau, & la ſelle garnie de deux bourſes remplies de rafraîchiſſemens, étoit le même qu'il avoit déjà monté. De ſi grandes

attentions, de la part de la Bête, alloient encore fournir matière à la converſation, mais les chevaux henniſſant & grattant du pié, firent connoître qu'il étoit tems de ſe ſéparer.

Le marchand, de peur d'irriter la Bête par ſon retardement, fit à ſa fille un éternel adieu. Les deux chevaux partirent plus vîte que le vent, & cette Belle dans un inſtant les perdit de vue. Elle remonta toute en pleurs dans la chambre, qui devoit être la ſienne, où pendant quelques momens elle fit les plus triſtes réflexions.

Cependant le ſommeil l'accablant, elle voulut chercher un repos, que depuis plus d'un mois elle avoit perdu. N'ayant rien de mieux à faire, elle alloit ſe coucher, lorſqu'elle apperçut ſur ſa table de nuit une priſe de chocolat préparée. Elle la prit toute endormie, & ſes yeux s'étant preſqu'auſſi-tôt fermés, elle tomba dans un ſommeil tranquille, que depuis le moment qu'elle avoit reçu la roſe fatale, elle avoit entièrement méconnu.

Pendant ſon ſommeil, elle rêva qu'elle étoit au bord d'un canal à perte de vue, dont les deux côtés étoient ornés de deux rangs d'orangers & de mirtes fleuris d'une hauteur prodigieuſe, où toute occupée de ſa triſte ſituation, elle déploroit l'infortune qui la condamnoit à paſſer ſes jours en ce lieu, ſans eſpoir d'en ſortir.

Un jeune homme beau comme on dépeint l'amour, d'une voix qui lui portoit au cœur, lui dit: Ne crois pas, la Belle, être ſi malheureuſe que tu le parois. C'eſt dans ces lieux que tu dois recevoir la récompenſe qu'on t'a refuſée injuſtement par-tout ailleurs. Fais agir ta pénétration pour me démêler des apparences qui me déguiſent. Juge, en me voyant, ſi ma compagnie eſt mépriſable, & ne doit pas être préférée à celle d'une famille indigne de toi. Souhaite; tous tes déſirs ſeront remplis. Je t'aime tendrement; ſeule, tu peux faire mon bonheur en faiſant le tien. Ne te démens jamais. Etant par les qualités de ton ame autant au-deſſus des autres femmes, que tu leur es ſupérieure en beauté, nous ſerons parfaitement heureux.

Enſuite ce fantôme ſi charmant lui parut à ſes genoux joindre aux plus flateuſes promeſſes les diſcours les plus tendres. Il la preſſoit dans les termes les plus vifs de conſentir à ſon bonheur, & l'aſſuroit qu'elle en étoit entièrement la maîtreſſe.

Que puis-je faire, lui dit-elle avec empreſſement? Suis les ſeuls mouvemens de la reconnoiſſance, répondit-il, ne conſulte point tes yeux, & ſur-tout ne m'abandonne pas, & me tire de l'affreuſe peine que j'endure.

Après ce premier rêve elle crut être dans

un cabinet magnifique avec une dame dont l'air majeſtueux & la beauté ſurprenante firent naître en ſon cœur un reſpect profond. Cette dame d'une façon careſſante lui dit : Charmante Belle, ne regrète point ce que tu viens de quitter. Un ſort plus illuſtre t'attend, mais ſi tu veux le mériter, garde-toi de te laiſſer ſéduire par les apparences. Son ſommeil dura plus de cinq heures, pendant leſquelles elle vit le jeune homme en cent endroits différens, & de cent différentes façons.

Tantôt il lui donnoit une fête galante, tantôt il lui faiſoit les proteſtations les plus tendres. Que ſon ſommeil fut agréable ! Elle eut déſiré le prolonger, mais ſes yeux ouverts à la lumière, ne purent ſe refermer, & la Belle crut n'avoir eu que le plaiſir d'un ſonge.

Une pendule qui ſonna douze heures, en répétant douze fois ſon nom en muſique, l'obligea de ſe lever. Elle vit d'abord une toilette garnie de tout ce qui peut être néceſſaire aux dames. Après s'être parée avec une ſorte de plaiſir, dont elle ne devinoit pas la cauſe, elle paſſa dans le ſallon, où ſon dîné venoit d'être ſervi.

Quand on mange ſeul, un repas eſt bientôt pris. De retour dans ſa chambre elle ſe jeta ſur un ſofa ; le jeune homme auquel elle avoit rêvé vint ſe préſenter à ſa penſée. Je puis faire

ton bonheur, m'a-t-il dit : Apparemment que l'horrible Bête, qui paroît commander ici, le retient en priſon. Comment l'en tirer? On m'a répété de ne pas m'en rapporter aux apparences. Je n'y comprends rien ; mais que je ſuis folle! Je m'amuſe à chercher des raiſons pour expliquer une illuſion que le ſommeil a formée, & que le réveil a détruite. Je n'y dois point faire attention. Il ne faut m'occuper que de mon ſort préſent & chercher des amuſemens qui m'empêchent de ſuccomber à l'ennui.

Quelque tems après elle ſe mit à parcourir les nombreux appartemens du palais. Elle en fut enchantée, n'ayant jamais rien vu de ſi beau. Le premier, dans lequel elle entra, fut un grand cabinet de glaces. Elle s'y voyoit de toutes parts. D'abord un bracelet, pendant à une girandole, vint lui frapper la vue. Elle y trouva le portrait du beau cavalier, tel qu'elle avoit cru le voir en dormant. Comment eut-elle pû le méconnoître? Ses traits étoient déjà trop fortement gravés dans ſon eſprit, & peut-être dans ſon cœur. Avec une joie empreſſée elle mit ce bracelet à ſon bras, ſans réfléchir ſi cette action étoit convenable.

De ce cabinet ayant paſſé dans une galerie remplie de peintures, elle y retrouva le même portrait de grandeur naturelle, qui ſembloit

la regarder avec une ſi tendre attention, qu'elle en rougit, comme ſi cette peinture eût été ce qu'elle repréſentoit, ou qu'elle eût eu des témoins de ſa penſée.

Continuant ſa promenade, elle ſe trouva dans une ſalle remplie de différens inſtrumens. Sachant jouer de preſque tous, elle en eſſaya pluſieurs, & préférant le clavecin aux autres, parce qu'il accompagnoit mieux ſa voix. De cette ſalle elle entra dans une autre galerie que celle des peintures. Elle contenoit une bibliothèque immenſe. Elle aimoit à s'inſtruire, & depuis ſon ſéjour à la campagne, elle avoit été privée de cette douceur. Son père, par le dérangement de ſes affaires, s'étoit trouvé forcé de vendre ſes livres. Son grand goût pour la lecture pouvoit aiſément ſe ſatisfaire dans ce lieu, & la garantir de l'ennui de la ſolitude. Le jour ſe paſſa ſans qu'elle pût tout voir. Aux approches de la nuit tous les appartemens furent éclairés de bougies parfumées, miſes dans des luſtres, ou tranſparens, ou de différentes couleurs, & non de criſtal, mais de diamans & de rubis.

A l'heure ordinaire la Belle trouva ſon ſoupé ſervi avec la même délicateſſe & avec la même propreté. Nulle figure humaine ne ſe préſenta devant elle; ſon père l'avoit prévenue qu'elle

ſeroit ſeule. Cette ſolitude commençoit à ne lui plus faire de peine, quand la Bête ſe fit entendre à ſes oreilles. Ne s'étant point encore trouvée ſeule avec elle, ignorant comment cette entrevue alloit ſe paſſer, craignant même qu'elle ne vînt pour la dévorer, pouvoit-elle ne pas trembler ? Mais à l'arrivée de la Bête qui dans ſon abord ne montra rien de furieux, ſes frayeurs ſe diſſipèrent. Ce monſtrueux coloſſe lui dit groſſièrement, bon ſoir, la Belle : elle lui rendit ſon ſalut dans les mêmes termes, avec un air doux, mais un peu tremblant.

Entre les différentes queſtions que ce monſtre lui fit, il lui demanda comment elle s'étoit amuſée. La Belle lui répondit : J'ai paſſé la journée à viſiter votre palais, mais il eſt ſi vaſte, que je n'ai pas eu le tems de voir tous les appartemens & les beautés qu'ils contiennent. La Bête lui demanda : Croyez-vous pouvoir vous accoutumer ici ? Cette fille poliment lui répondit que ſans peine elle vivroit dans un ſi beau ſéjour. Après une heure de converſation ſur le même ſujet, la Belle au travers de ſa voix épouvantable, diſtinguoit aiſément que c'étoit un ton forcé par les organes, & que la Bête penchoit plus vers la ſtupidité que vers la fureur. Elle lui demanda ſans détour ſi elle vouloit la laiſſer coucher avec elle. A cette de-

mande imprévue ſes craintes ſe renouvelèrent ; & pouſſant un cri terrible elle ne put s'empêcher de dire : Ah ! ciel ! je ſuis perdue.

Nullement, reprit tranquillement la Bête ; mais ſans vous effrayer, répondez comme il faut, dites préciſément oui ou non. La Belle lui répondit en tremblant : Non, la Bête. Eh bien puiſque vous ne voulez pas, repartit le monſtre docile, je m'en vais : bon ſoir, la Belle. Bon ſoir, la Bête, dit avec une grande ſatisfaction cette fille effrayée. Extrêmement contente de n'avoir pas de violence à craindre, elle ſe coucha tranquillement, & s'endormit. Auſſitôt ſon cher inconnu revint à ſon eſprit. Il parut lui dire tendrement, que j'ai de joie de vous revoir, ma chère Belle, mais que votre rigueur me cauſe de maux ! Je connois qu'il faut m'attendre d'être long-tems malheureux. Ses idées changèrent d'objet, il lui ſembloit que ce jeune homme lui préſentoit une couronne, & le ſommeil la lui faiſoit voir de cent façons différentes. Quelquefois il lui paroiſſoit être à ſes piés, tantôt s'abandonnant à la joie la plus exceſſive, tantôt répandant un torrent de larmes, dont elle étoit touchée juſqu'au fond de l'ame. Ce mélange de joie & de triſteſſe dura toute la nuit. A ſon réveil ayant l'imagination frap-

pée de ce cher objet, elle chercha ſon portrait pour le confronter encore, & pour voir ſi elle ne s'étoit point trompée. Elle courut à la galerie des peintures, où elle le reconnut encore mieux. Qu'elle fut de tems à l'admirer! mais ayant honte de ſa foibleſſe, elle ſe contenta de regarder celui qu'elle avoit au bras.

Cependant pour mettre fin à ces tendres réflexions, elle deſcendit dans les jardins, le beau tems l'invitoit à la promenade, ſes yeux furent enchantés, ils n'avoient jamais rien vu de ſi beau dans la nature. Les boſquets étoient ornés de ſtatues admirables & de jets d'eau ſans nombre, qui rafraîchiſſoient l'air, & dont l'extrême hauteur les faiſoit preſque perdre de vue.

Ce qui la ſurprit le plus, c'eſt qu'elle y reconnut les lieux où dans ſon ſommeil elle avoit rêvé voir l'inconnu. Sur-tout à la vue du grand canal bordé d'orangers & de mirtes, elle ne ſut que penſer de ce ſonge qui ne lui paroiſſoit plus une fiction. Elle crut en trouver l'explication en s'imaginant que la Béte retenoit quelqu'un dans ſon palais. Elle réſolut de s'en éclaircir dès le ſoir même, & de le demander au monſtre dont elle s'attendoit d'avoir une viſite à l'heure ordinaire. Autant que ſes forces le lui permirent, elle ſe promena le reſte du jour, ſans pouvoir encore tout conſidérer.

Les appartemens qu'elle n'avoit pu voir la veille, ne méritoient pas moins ſes regards que les autres. Outre les inſtrumens & les curioſités dont elle étoit environnée, elle trouva dans un autre cabinet de quoi s'occuper. Il étoit garni de bourſes, de navettes pour faire des nœuds, de ciſeaux à découper, d'atteliers montés pour toute ſorte d'ouvrages, tout enfin s'y trouvoit. Une porte de ce charmant cabinet lui fit voir une ſuperbe galerie, d'où l'on découvroit le plus beau pays du monde.

Dans cette galerie on avoit eu ſoin de placer une volière remplie d'oiſeaux rares, qui tous à l'arrivée de la Belle formèrent un concert admirable. Ils vinrent auſſi ſe placer ſur ſes épaules, & c'étoit entre ces tendres animaux à qui l'approcheroit de plus près. Aimables priſonniers, leur dit-elle, je vous trouve charmans, & je ſuis mortifiée que vous ſoyez ſi loin de mon appartement, j'aurois ſouvent le plaiſir de vous entendre.

Quelle fut ſa ſurpriſe, quand en diſant ces mots elle ouvrit une porte, & qu'elle ſe trouva dans ſa chambre, qu'elle croyoit éloignée de cette belle galerie, dans laquelle elle n'étoit arrivée qu'en tournant, & par une enfilade d'appartemens qui compoſoient ce pavillon. Le chaſſis qui l'avoit empêchée de s'appercevoir du voi-

ſinage des oiſeaux, s'ouvroit, & étoit très-commode pour en empêcher le bruit, quand on n'avoit pas envie de les entendre.

La Belle continuant ſa route, apperçut une autre troupe emplumée, c'étoit des perroquets de toutes les eſpèces & de toutes les couleurs. Tous en ſa préſence ſe mirent à caqueter. L'un lui diſoit, bon jour, l'autre lui demandoit à déjeûner, un troiſiéme plus galant la prioit de le baiſer. Pluſieurs chantoient des airs d'opéra, d'autres déclamoient des vers compoſés par les meilleurs auteurs, & tous s'offroient à l'amuſer. Ils étoient auſſi doux, auſſi careſſans que les habitans de la volière. Leur préſence lui fit un vrai plaiſir. Elle fut fort aiſe de trouver à qui parler, car le ſilence pour elle n'étoit pas un bonheur. Elle en interrogea pluſieurs, qui lui répondirent en bêtes fort ſpirituelles. Elle en choiſit un qui lui plut davantage. Les autres jaloux de cette préférence, ſe plaignirent douloureuſement, elle les appaiſa par quelques careſſes, & par la permiſſion qu'elle leur donna de venir la voir quand ils voudroient.

Peu loin de cet endroit, elle vit une nombreuſe troupe de ſinges, de toutes les tailles, des gros, des petits, des ſapajoux, des ſinges à faces humaines, d'autres à barbe bleue, verte, noire, ou aurore.

Ils vinrent au-devant d'elle à l'entrée de leur appartement, où le haſard l'avoit conduite. Ils lui firent des révérences accompagnées de cabrioles ſans nombre, & lui témoignèrent par leurs geſtes, combien ils étoient ſenſibles à l'honneur qu'elle leur faiſoit. Pour en célébrer la fête, ils dansèrent ſur la corde. Ils voltigèrent avec une adreſſe & une légéreté ſans exemple. La Belle étoit fort ſatisfaite des ſinges, mais elle n'étoit pas contente de ne rien trouver qui lui donnât des nouvelles du bel inconnu. Perdant l'eſpoir d'en avoir, regardant ſon rêve comme une chimère, elle faiſoit ce qu'elle pouvoit pour l'oublier, & ſes efforts étoient vains. Elle flatta les ſinges, & dit en les careſſant qu'elle ſouhaiteroit en avoir quelques-uns qui la vouluſſent ſuivre pour lui tenir compagnie.

A l'inſtant deux grandes guenons vêtues en habit de cour, qui ſembloient n'attendre que ſes ordres, ſe vinrent gravement placer à ſes côtés. Deux petits ſinges éveillés prirent ſa robe & lui ſervirent de pages. Un magot plaiſant, mis en ſeignor eſcudero lui préſenta la patte proprement gantée. Accompagnée de ce ſingulier cortège, la Belle alla prendre ſon repas. Tant qu'il dura, les oiſeaux ſiflèrent comme des inſtrumens, & accompagnèrent

avec juſteſſe la voix des perroquets, qui chantèrent les airs les plus beaux & les plus à la mode.

Pendant ce concert, les ſinges qui s'étoient donné le droit de ſervir la Belle, ayant dans un inſtant réglé leurs rangs & leurs charges, en commencèrent les fonctions, & la ſervirent en cérémonie, avec l'adreſſe & le reſpect dont les reines ſont ſervies par leurs officiers.

Au ſortir de table une autre troupe voulut la régaler d'un ſpectacle nouveau. C'étoient des eſpèces de comédiens qui jouèrent une tragédie de la façon la plus rare. Ces ſeignor ſinges & ſeignora guenons en habits de théâtre, couverts de broderie, de perles & de diamans, faiſoient des geſtes convenables aux paroles de leurs rôles, que les perroquets prononçoient fort diſtinctement & fort à propos; en ſorte qu'il falloit être ſûr que ces oiſeaux fuſſent cachés ſous la perruque des uns & ſous la mante des autres, pour s'appercevoir que ces comédiens de nouvelle fabrique ne parloient pas de leur crû. La pièce ſembloit être faite exprès pour les acteurs, & la Belle en fut enchantée. A la fin de cette tragédie, un d'entr'eux vint faire à la Belle un très-beau compliment, & la remercia de l'indulgence avec laquelle elle les avoit entendus. Il ne reſta de

ſinges, que ceux de ſa maiſon, & deſtinés à l'amuſer.

Après ſon ſoupé, la Bête vint comme à l'ordinaire, lui faire viſite, & après les mêmes queſtions & les mêmes réponſes, la converſation finit par un bon ſoir, la Belle. Les guenons dames d'atours, déshabillèrent leur maîtreſſe, la mirent au lit, & eurent l'attention d'ouvrir la fenêtre de la volière, pour que les oiſeaux, par un chant moins éclatant que celui du jour, provoquaſſent le ſommeil, & aſſoupiſſant les ſens, lui donnaſſent le plaiſir de revoir ſon aimable amant.

Pluſieurs jours ſe paſsèrent ſans qu'elle s'ennuyât. Chaque moment étoit marqué par de nouveaux plaiſirs. Les ſinges en trois ou quatre leçons eurent l'induſtrie de dreſſer chacun un perroquet, qui, lui ſervant d'interprète, répondoit à la Belle avec autant de promptitude & de juſteſſe, que les ſinges en avoient à leurs geſtes. Enfin la Belle ne trouvoit de fâcheux, que d'être obligée de ſoutenir tous les ſoirs la préſence de la Bête; ſes viſites étoient courtes: & c'étoit ſans doute par ſon moyen qu'elle avoit tous les plaiſirs imaginables.

La douceur de ce monſtre inſpiroit quelquefois à la Belle le deſſein de lui demander

quelque

quelqu'éclairciſſement au ſujet de celui qu'elle voyoit en ſonge. Mais ſuffiſamment informée qu'il étoit amoureux d'elle, & craignant par cette demande de lui cauſer de la jalouſie, elle ſe tut par prudence, & n'oſa ſatisfaire ſa curioſité.

A pluſieurs repriſes, elle avoit viſité tous les appartemens de ce palais enchanté; mais on revoit volontiers des choſes rares, curieuſes & riches. La Belle porta ſes pas dans un grand ſallon qu'elle n'avoit vu qu'une fois. Cette pièce étoit percée de quatre fenêtres de chaque côté: deux ſeulement étoient ouvertes, & n'y donnoient qu'un jour ſombre. La Belle voulut lui donner plus de clarté, mais au lieu du jour qu'elle croyoit y faire entrer, elle ne trouva qu'une ouverture qui donnoit ſur un endroit fermé. Ce lieu, quoique ſpacieux, lui parut obſcur, & ſes yeux ne purent appercevoir qu'une lueur éloignée, qui ne ſembloit venir à elle qu'au travers d'un crêpe extrêmement épais. En rêvant à quoi ce lieu pouvoit être deſtiné, une vive clarté vint tout d'un coup l'éblouir. On leva la toile, & la Belle découvrit un théâtre des mieux illuminé. Sur les gradins, & dans les loges elle vit tout ce que l'on peut voir de mieux fait, & de plus beau dans l'un & l'autre ſexe.

A l'inſtant une douce ſymphonie, qui com-

mença de ſe faire entendre, ne ceſſa que pour donner à d'autres acteurs que des comédiens ſinges & perroquets, la liberté de repréſenter une très-belle tragédie, ſuivie d'une petite pièce qui, dans ſon genre, égaloit la première. La Belle aimoit les ſpectacles : c'étoit le ſeul plaiſir qu'en quittant la ville elle eût regretté. Curieuſe de voir de quelle étoffe étoit le tapis de la loge voiſine de la ſienne, elle en fut empêchée par une glace qui les ſéparoit, ce qui lui fit connoître que ce qu'elle avoit cru réel, n'étoit qu'un artifice, qui par le moyen de ce criſtal, réfléchiſſoit les objets & les lui renvoyoit de deſſus le théâtre de la plus belle ville du monde. C'eſt le chef-d'œuvre de l'optique de faire réverbérer de ſi loin.

Après la comédie, elle demeura quelque tems dans ſa loge pour voir ſortir le beau-monde. L'obſcurité, qui ſe répandit dans ce lieu, l'obligea de porter ailleurs ſes réflexions. Contente de cette découverte dont elle ſe promettoit de faire un uſage fréquent, elle deſcendit dans les jardins. Les prodiges commençoient à lui devenir familiers, elle ſentoit avec plaiſir qu'il ne s'en faiſoit qu'à ſon avantage & pour lui procurer de l'agrément.

Après ſouper, la Bête à ſon ordinaire vint lui demander ce qu'elle avoit fait dans la jour-

née. La Belle lui rendit un compte exact de tous ſes amuſemens, en lui diſant qu'elle avoit été à la comédie. Eſt-ce que vous l'aimez ? lui dit le lourd animal. Souhaitez tout ce qui vous plaira, vous l'aurez : vous êtes bien jolie. La Belle ſourit intérieurement de cette façon groſſière de lui faire des honnêtetés, mais ce qui ne la fit point rire, ce fut la queſtion ordinaire ; & le, voulez-vous que je couche avec vous, fit ceſſer ſa bonne humeur. Elle fut quitte pour répondre, non : cependant ſa docilité dans cette dernière entrevue ne la raſſura point. La Belle en fut allarmée. Qu'eſt-ce que tout ceci deviendra, diſoit-elle en elle-même ? La demande qu'il me fait à chaque fois, ſi je veux coucher avec lui, me prouve qu'il perſiſte toujours en ſon amour. Ses bienfaits me le confirment. Mais quoiqu'il ne s'obſtine pas dans ſes demandes, & qu'il ne témoigne aucun reſſentiment de mes refus, qui me répondra qu'il ne s'impatientera pas, & que ma mort n'en ſera point le prix?

Ces réflexions la rendirent ſi rêveuſe, qu'il étoit preſque jour quand elle ſe mit au lit. Son inconnu, qui n'attendoit que ce moment pour paroître, lui fit de tendres reproches de ſon retardement. Il la trouva triſte, rêveuſe, & lui demanda ce qui pouvoit lui déplaire en

ce lieu. Elle lui répondit que rien ne lui déplaiſoit que le monſtre, elle le voyoit tous les ſoirs. Elle s'y ſeroit accoutumée, mais il étoit amoureux d'elle, & cet amour lui faiſoit appréhender quelque violence. Par le ſot compliment qu'il me fait, je juge qu'il voudra que je l'épouſe. Me conſeilleriez-vous, dit la Belle à ſon inconnu, de le ſatisfaire? Hélas, quand il ſeroit auſſi charmant qu'il eſt affreux, vous avez rendu l'entrée de mon cœur inacceſſible pour lui, comme pour tout autre, & je ne rougis point d'avouer que je ne puis aimer que vous. Un aveu ſi charmant ne fit que le flatter: il n'y répondit qu'en diſant: Aime qui t'aime, ne te laiſſe point ſurprendre aux apparences, & tire-moi de priſon. Ce diſcours répété continuellement ſans aucune autre explication, mit la Belle dans une peine infinie. Comment voulez-vous que je faſſe, lui dit-elle? je voudrois à quelque prix que ce fût vous rendre la liberté, mais cette bonne volonté m'eſt inutile, tant que vous ne me fournirez pas les moyens de la mettre en pratique.

L'inconnu lui répondit, mais ce fut d'une façon ſi confuſe qu'elle n'y comprenoit rien. Il lui paſſoit mille extravagances devant les yeux. Elle voyoit le monſtre ſur un trône tout brillant de pierreries, qui l'appeloit, &

l'invitoit de ſe mettre à ſes côtés ; un moment après l'inconnu l'en faiſoit précipitammant deſcendre, & ſe mettoit en ſa place. La Bête reprenant l'avantage, l'inconnu diſparoiſſoit à ſon tour. On lui parloit au travers d'un voile noir qui lui changeoit la voix, & la rendoit effroyable.

Tout le tems de ſon ſommeil ſe paſſa de la ſorte : & malgré l'agitation qu'il lui cauſoit, elle trouva cependant qu'il finiſſoit trop tôt pour elle, puiſque ſon réveil la privoit de l'objet de ſa tendreſſe. Au ſortir de ſa toilette, différens ouvrages, les livres, les animaux l'occupèrent juſqu'à l'heure de la comédie. Il étoit tems qu'elle s'y rendît. Mais elle n'étoit plus au même théâtre, c'étoit celui de l'opéra, qui commença dès qu'elle fut placée. Le ſpectacle étoit magnifique, & les ſpectateurs ne l'étoient pas moins. Les glaces lui repréſentoient diſtinctement juſqu'au plus petit habillement du parterre. Ravie de voir des figures humaines, dont pluſieurs étoient de ſa connoiſſance, c'eût été pour elle un grand plaiſir de leur parler, & de s'en faire entendre.

Plus ſatisfaite de cette journée que de la précédente, le reſte fut ſemblable à ce qui s'étoit paſſé depuis qu'elle étoit dans ce palais. La Bête vint le ſoir ; après ſa viſite, elle ſe

retira comme à l'ordinaire. La nuit fut pareille aux autres, je veux dire, remplie de ſonges agréables. A ſon réveil, elle trouva le même nombre de domeſtiques pour la ſervir. Après ſon dîné ſes occupations furent différentes.

Le jour précédent en ouvrant une autre fenêtre, elle s'étoit trouvée à l'opéra, pour diverſifier ſes amuſemens ; elle en ouvrit une troiſième qui lui procura les plaiſirs de la foire Saint-Germain, bien plus brillante alors qu'elle ne l'eſt aujourd'hui. Mais comme ce n'étoit pas heure où la bonne compagnie ſe préſentoit, elle eut le tems de tout voir & de tout examiner. Elle y vit les curioſités les plus rares, les productions extraordinaires de la nature, les ouvrages de l'art : les plus petites bagatelles lui tombèrent ſous les yeux. Les marionnettes même ne furent pas, en attendant mieux, un amuſement indigne d'elle. L'opéra comique étoit dans ſa ſplendeur. La Belle en fut très-contente.

Au ſortir de ce ſpectacle, elle vit toutes les perſonnes du bon air ſe promener dans les boutiques des marchands. Elle y reconnut des joueurs de profeſſion, qui ſe rendoient en ce lieu comme à leur attelier. Elle en remarqua qui, perdant leur argent par le ſavoir faire de ceux contre leſquels ils jouoient, ſortoient

avec des contenances moins joyeuſes que celles qu'ils avoient en y entrant. Les joueurs prudens, qui ne mettent point leur fortune au haſard du jeu, & qui jouent pour faire profiter leur talent, ne purent cacher à la Belle leurs tours d'adreſſe. Elle eut voulu avertir les parties ſouffrantes du tort qu'on leur faiſoit, mais éloignée d'eux de plus de mille lieues, elle ne le pouvoit pas. Elle entendoit & remarquoit tout très-diſtinctement, ſans qu'il lui fût poſſible de leur faire entendre ſa voix, ni même d'en être apperçue. Les reflets qui portoient juſqu'à elle ce qu'elle voyoit & ce qu'elle entendoit, n'étoient pas aſſez parfaits pour rétrograder de même. Elle étoit placée au-deſſus de l'air & du vent, tout arrivoit juſqu'à elle en penſant. Elle y fit réflexion, c'eſt ce qui l'empêcha de faire des tentatives inutiles.

Il étoit plus de minuit avant qu'elle eût penſé qu'il étoit tems de ſe retirer. Le beſoin de manger eut pu l'inſtruire de l'heure, mais elle avoit trouvé dans ſa loge des liqueurs & des corbeilles remplies de tout ce qu'il falloit pour une collation. Son ſoupé fut léger & court. Elle ſe preſſa de ſe coucher. La Bête s'apperçut de ſon impatience, & vint ſimplement lui ſouhaiter le bon ſoir, pour lui laiſſer le tems de dormir, & à l'inconnu la liberté de

reparoître. Les jours ſuivans furent ſemblables. Elle avoit en ſes fenêtres des ſources intariſſables de nouveaux amuſemens. Les trois autres lui donnoient, l'une le plaiſir de la comédie italienne, l'autre celui de la vue des Tuilleries où ſe rend tout ce que l'Europe a de perſonnes plus diſtinguées & des mieux faites dans les deux ſexes. La dernière fenêtre n'étoit pas la moins agréable : elle lui fourniſſoit un moyen ſûr pour apprendre tout ce qui ſe faiſoit dans le monde. La ſcène étoit amuſante & diverſifiée de toutes ſortes de façons. C'étoit quelquefois une fameuſe ambaſſade qu'elle voyoit, un mariage illuſtre ou quelques révolutions intéreſſantes. Elle étoit à cette fenêtre dans le tems de la dernière révolte des janiſſaires, elle en fut témoin juſqu'à la fin.

A quelqu'heure qu'elle y fût, elle étoit certaine d'y trouver une occupation agréable. L'ennui qu'elle avoit reſſenti les premiers jours en entendant la Bête, étoit entièrement diſſipé. Ses yeux s'étoient accoutumés à la voir laide. Elle étoit faite à ſes ſottes queſtions, & ſi la converſation eut été plus longue, peut-être l'auroit-elle vue avec plus de plaiſir. Mais quatre ou cinq phraſes toujours les mêmes, dites groſſièrement, qui ne fourniſſoient que des oui & des non, n'étoient point de ſon goût.

Comme tout ſembloit s'empreſſer à prévenir les déſirs de la Belle, elle prenoit plus de ſoin de s'ajuſter, quoiqu'elle fût certaine que perſonne ne la dût voir. Mais elle ſe devoit cette complaiſance à elle-même, & c'étoit pour elle un plaiſir de ſe revêtir des divers ajuſtemens de toutes les nations de la terre, d'autant plus aiſément, que ſa garde-robe lui fourniſſoit tout ce qu'elle pouvoit déſirer, & lui préſentoit tous les jours quelque choſe de nouveau. Sous ſes diverſes parures ſon miroir l'avertiſſoit qu'elle étoit au goût de toutes les nations, & ſes animaux, chacun ſelon leurs talens, le lui répétoient ſans ceſſe, les ſinges par leurs geſtes, les perroquets par leurs diſcours, & les oiſeaux par leur chant.

Une vie ſi délicieuſe devoit combler ſes vœux. Mais on ſe laſſe de tout; le plus grand bonheur devient fade quand il eſt continuel, qu'il roule toujours ſur la même choſe, & qu'on ſe trouve exempt de crainte & d'eſpérance. La Belle en fit l'épreuve. Le ſouvenir de ſa famille vint la troubler au milieu de ſa proſpérité. Son bonheur ne pouvoit être parfait, tant qu'elle n'auroit pas la douceur d'en inſtruire ſes parens.

Comme elle étoit devenue plus familière avec la Bête, ſoit par l'habitude de la voir,

ſoit par la douceur qu'elle trouvoit dans ſon caractère, elle crut pouvoir lui demander une choſe; elle ne prit cette liberté qu'après avoir obtenu d'elle qu'elle ne ſe mettroit point en colère. La queſtion qu'elle lui fit, fut, s'ils étoient tous deux ſeuls dans ce château. Oui, je vous le proteſte, répondit le monſtre avec une ſorte de vivacité, & je vous aſſure que vous & moi, les ſinges & les autres bêtes ſont les ſeuls êtres reſpirans qui ſoient en ce lieu.

La Bête n'en dit pas davantage, & ſortit plus bruſquement qu'à l'ordinaire.

La Belle n'avoit fait cette demande que pour eſſayer à s'inſtruire ſi ſon amant n'étoit point dans ce palais. Elle eut ſouhaité de le voir & de l'entretenir; c'étoit un bonheur qu'elle eut acheté du prix de ſa liberté, & même de tous les agrémens qui l'environnoient. Ce charmant jeune homme n'exiſtant plus que dans ſon imagination, elle regardoit ce palais comme une priſon qui deviendroit ſon tombeau.

Ces triſtes idées vinrent encore l'accabler la nuit. Elle crut être au bord d'un grand canal. Elle s'affligeoit, quand ſon cher inconnu tout allarmé de ſon triſte état, lui dit, en preſſant tendrement ſes mains dans les ſiennes: Qu'avez-vous, ma chère Belle, qui puiſſe vous déplaire, & qui ſoit capable d'altérer votre tranquillité?

Au nom de l'amour que j'ai pour vous, daignez vous expliquer, rien ne vous ſera refuſé. Vous êtes ici l'unique ſouveraine, tout eſt ſoumis à vos ordres. D'où vient l'ennui qui vous accable ? Seroit-ce la vue de la Bête qui vous chagrine ? Il faut vous en délivrer. A ces mots, la Belle crut voir l'inconnu tirer un poignard, & ſe mettre en état d'égorger le monſtre qui ne faiſoit aucun effort pour ſe défendre, qui même s'offroit à ſes coups avec une ſoumiſſion & une docilité qui fit appréhender à la belle dormeuſe que l'inconnu n'exécutât ſon deſſein avant qu'elle y pût mettre obſtacle, quoiqu'elle ſe fût levée pour courir à ſon ſecours. Auſſi-tôt qu'elle avoit connu ſon intention pour avancer les effets de ſa protection, elle s'écrioit de toutes ſes forces : Arrête, barbare, n'offenſe pas mon bienfaiteur, ou me donne la mort. Le jeune homme qui s'obſtinoit à frapper la Bête malgré les cris de la Belle, lui dit en courroux : Vous ne m'aimez donc plus, puiſque vous prenez le parti de ce monſtre qui s'oppoſe à mon bonheur ?

Vous êtes un ingrat, reprit-elle en le retenant toujours, je vous aime plus que la vie, & je la perdrois plutôt que de ceſſer de vous aimer. Vous me tenez lieu de tout, & je ne

vous fais pas l'injuſtice de vous mettre en parallèle avec aucun de tous les biens du monde. Sans peine j'y renoncerois pour vous ſuivre dans les déſerts les plus ſauvages. Mais ces tendres ſentimens ne peuvent rien ſur ma reconnoiſſance. Je dois tout à la Bête, elle prévient mes déſirs, c'eſt elle qui m'a procuré le bien de vous connoître, & je me ſoumets à la mort plutôt que d'endurer que vous lui faſſiez le moindre outrage.

Après de pareils combats, les objets diſparurent, & la Belle crut voir la dame qu'elle avoit déja vue quelques nuits auparavant, & qui lui diſoit : Courage, la Belle, ſois le modèle des femmes généreuſes. Fais-toi connoître auſſi ſage que charmante, ne balance point à ſacrifier ton inclination à ton devoir. Tu prens le vrai chemin du bonheur. Tu ſeras heureuſe, pourvu que tu ne t'en rapportes pas à des apparences trompeuſes.

Quand la Belle fut éveillée, elle fit attention à ce ſonge qui commençoit à lui paroître myſtérieux. Mais il étoit encore une énigme pour elle. Le déſir de revoir ſon père l'emportoit pendant le jour ſur les inquiétudes que lui cauſoient en dormant le monſtre & l'inconnu. Ainſi ni tranquille la nuit, ni contente le jour, quoiqu'au milieu de la plus grande

opulence, elle n'avoit pour calmer ſes ennuis que le plaiſir des ſpectacles. Elle fut à la comédie italienne, d'où, dès la première ſcène, elle ſortit pour aller à l'opéra, mais elle en ſortit encore avec la même promptitude. Son ennui la ſuivoit par-tout; ſouvent elle ouvroit les ſix fénêtres plus de ſix fois chacune, ſans y trouver un moment de tranquillité. Les nuits qu'elle paſſoit étoient ſemblables aux jours, ſans ceſſe dans l'agitation: la triſteſſe prenoit violemment & ſur ſes attraits, & ſur ſa ſanté.

Elle avoit un grand ſoin de cacher à la Bête la douleur dont elle étoit accablée, & le monſtre qui l'avoit pluſieurs fois ſurpriſe les yeux en pleurs, ſur ce qu'elle lui diſoit qu'elle n'avoit qu'un léger mal de tête, ne pouſſoit pas plus loin ſa curioſité. Mais un ſoir ſes ſanglots l'ayant trahie, & ne pouvant plus diſſimuler, elle dit à la Bête qui vouloit ſavoir le ſujet de ſon chagrin, qu'elle avoit envie de revoir ſes parens.

A cette propoſition la Bête tomba ſans avoir la force de ſe ſoutenir, & pouſſant un ſoupir, ou plutôt faiſant un hurlement capable de faire mourir de peur, elle répondit: Quoi, la Belle, vous voulez abandonner une malheureuſe Bête! Devois-je croire que vous auriez ſi peu de reconnoiſſance? Que vous mau-

que-t-il pour être heureuſe ? Les attentions que j'ai pour vous, ne devroient-elles pas me garantir de votre haine ? Injuſte que vous êtes, vous me préférez la maiſon de votre père & la jalouſie de vos ſœurs ; vous aimez mieux aller garder les troupeaux, que de jouir ici des douceurs de la vie. Ce n'eſt point par tendreſſe pour vos parens, c'eſt par antipathie contre moi, ſi vous voulez vous éloigner.

Non, la Bête, lui répondit la Belle d'un air timide & flateur : je ne vous hais point, & je ſerois fâchée de perdre l'eſpérance de vous revoir ; mais je ne puis vaincre le déſir que j'ai d'embraſſer ma famille. Permettez-moi de m'abſenter pendant deux mois, & je vous promets de revenir avec joie paſſer le reſte de ma vie auprès de vous, & de ne vous demander jamais d'autre permiſſion.

Pendant ce diſcours, la Bête couchée par terre, & la tête étendue, ne faiſoit connoître qu'elle reſpiroit encore, que par ſes douloureux ſoupirs : elle répondit en ces termes à la Belle : Je ne puis rien vous refuſer ; mais il m'en coûtera peut-être la vie : n'importe. Dans le cabinet le plus proche de votre chambre, vous trouverez quatre caiſſes : empliſſez-les de tout ce qu'il vous plaira, ſoit pour vous, ſoit pour vos parens. Si vous me manquez de parole,

vous vous en repentirez, & vous ſerez fâchée de la mort de votre pauvre Bête, quand il n'en ſera plus tems. Revenez au bout de deux mois, vous me trouverez en vie. Pour votre retour vous n'aurez point beſoin d'équipage : prenez ſeulement congé de votre famille le ſoir, avant de vous retirer, & quand vous ſerez dans le lit, tournez votre bague la pierre en dedans, & dites d'un ton ferme : *Je veux retourner en mon palais revoir ma Bête :* Bon ſoir, ne vous inquiétez de rien : dormez tranquillement, vous verrez votre père de bonne heure. Adieu, la Belle.

Dès qu'elle ſe vit ſeule, elle ſe dépêcha d'emplir ſes caiſſes de toutes les galanteries & les richeſſes imaginables. Elles ne ſe trouvèrent pleines, que quand elle fut laſſe d'y mettre. Après tous ſes préparatifs, elle ſe mit au lit. L'eſpérance de revoir inceſſamment ſa famille la tint éveillée tout le tems qu'elle eut dû dormir, & le ſommeil ne la gagna qu'à l'heure qu'il eut fallu qu'elle ſe fût levée. Elle vit en dormant ſon aimable inconnu, mais ce n'étoit plus le même ; étendu ſur un lit de gazon, il lui parut pénétré de la plus vive douleur.

La Belle touchée de le voir en cet état, ſe flata de le tirer de cette profonde mélancolie, en lui demandant le ſujet de ſon cha-

grin. Mais ſon amant, en la regardant d'un air plein de langueur, lui dit : Pouvez-vous, inhumaine, me faire cette queſtion ? L'ignorez-vous, puiſque vous partez, & que ce départ eſt l'arrêt de ma mort ?

Ne vous abandonnez pas à la douleur, cher inconnu, mon abſence, lui répondit-elle, ſera courte, je ne veux que déſabuſer ma famille du cruel deſtin qu'elle penſe que j'ai ſubi ; je reviens auſſitôt dans ce palais. Je ne vous quitterai plus. Eh ! comment abandonnerois-je un ſéjour qui me plaît tant ? De plus, j'ai donné ma parole à la Bête de revenir, je n'y puis manquer. Mais pourquoi faut-il que ce voyage nous ſépare ? Soyez mon conducteur. Je remettrai mon voyage à demain, pour en avoir la permiſſion de la Bête. Je ſuis ſûre qu'elle ne me refuſera pas. Acceptez ma propoſition : nous ne nous quitterons point : nous reviendrons enſemble : ma famille ſera ravie de vous voir, & je compte qu'elle aura pour vous tous les égards que vous méritez.

Je ne puis me rendre à vos déſirs, répondit l'amant, à moins que vous ne ſoyez réſolue à ne jamais revenir ici. C'eſt le ſeul moyen qui m'en puiſſe faire ſortir. Voyez ce que vous voulez faire. La puiſſance des habitans de ces lieux n'eſt pas aſſez grande pour vous forcer à

revenir.

revenir. Il ne peut rien vous arriver ſinon de chagriner la Bête.

Vous ne ſongez pas, reprit la Belle, avec vivacité, qu'elle m'a dit qu'elle mourroit ſi je manquois de parole.... Que vous importe, repliqua l'amant, ſera-ce un malheur ſi pour votre ſatisfaction il n'en coûte que la vie d'un monſtre? Que ſert-il au monde? Quelqu'un perdroit-il à la deſtruction d'un être qui ne paroît ſur la terre que pour être en horreur à la nature entière?

Ah! ſachez, s'écria la Belle preſqu'en colère, que je donnerois ma vie pour conſerver la ſienne, & que ce monſtre, qui ne l'eſt que par la figure, a l'humeur ſi humaine, qu'il ne doit pas être puni d'une difformité à laquelle il ne contribue point: je ne puis payer ſes bontés d'une ſi noire ingratitude.

L'inconnu l'interrompant, lui demanda ce qu'elle feroit ſi le monſtre eſſayoit à le tuer, & ſi l'un des deux devoit faire périr l'autre, auquel elle accorderoit du ſecours? Je vous aime uniquement, répondit-elle; mais quoique ma tendreſſe ſoit extrême, elle ne ſauroit affoiblir ma reconnoiſſance pour la Bête; & ſi je me trouvois en cette funeſte occaſion, je préviendrois la douleur que les ſuites de ce combat me pourroient cauſer, en me donnant

la mort. Mais à quoi bon des ſuppoſitions ſi fâcheuſes ? quoiqu'elles ſoient chimériques, leur idée me glace les ſens ? Changeons de propos.

Elle en donna l'exemple, en lui diſant tout ce qu'une tendre amante peut dire de plus flatteur à ſon amant. Elle n'étoit point retenue par la fière bienſéance, & le ſommeil lui laiſſant la liberté d'agir naturellement, elle lui découvroit des ſentimens qu'elle auroit contraints, en faiſant un uſage parfait de ſa raiſon. Son ſommeil fut long, & quand elle fut éveillée, elle craignoit que la Bête ne lui manquât de parole. Elle étoit dans cette incertitude, quand elle entendit un bruit de voix humaine qu'elle reconnoiſſoit. Ouvrant précipitamment ſon rideau, elle fut ſurpriſe lorſqu'elle ſe vit dans une chambre qu'elle ne connoiſſoit pas, & dont les meubles n'étoient pas ſi ſuperbes, que ceux du palais de la Bête.

Ce prodige la fit preſſer de ſe lever & d'ouvrir la porte de la chambre. Elle ne ſe reconnoiſſoit nullement dans cet appartement. Ce qui l'étonna davantage, ce fut d'y trouver les quatre caiſſes qu'elle avoit préparées la veille. Le tranſport de ſa perſonne & de ſes tréſors étoit une preuve de la puiſſance & des bontés de la Bête ; mais dans quel endroit étoit-elle ? Elle l'ignoroit, quand enfin entendant la voix de

ſon père, elle fut ſe jeter à ſon cou. Sa préſence étonna ſes frères & ſes ſœurs. Ils la regardèrent comme arrivée d'un autre monde. Tous l'embraſsèrent avec des démonſtrations de joie les plus grandes, mais ſes ſœurs au fond du cœur ne la voyoient qu'avec peine. Leur jalouſie n'étoit pas détruite.

Après beaucoup de careſſes de part & d'autre, le bon-homme la voulut voir en particulier pour ſavoir d'elle les circonſtances d'un voyage auſſi ſurprenant, & pour l'inſtruire de l'état de ſa fortune, à laquelle elle avoit ſi grande part. Il lui dit que le jour qu'il l'avoit laiſſée au palais de la Bête, il avoit été rendu chez lui le même ſoir ſans aucune fatigue; que pendant ſa route il s'étoit occupé des moyens de dérober ſes malles à la connoiſſance de ſes enfans, ſouhaitant qu'elles puſſent être portées dans un petit cabinet joignant à ſa chambre, dont lui ſeul avoit la clef; qu'il avoit regardé ce déſir comme impoſſible; mais qu'en mettant pié à terre, le cheval qui portoit ſes malles ayant pris la fuite, il s'étoit tout d'un coup vu déchargé de l'embarras de cacher ſes tréſors.

Je t'avoue, dit ce vieillard à ſa fille, que ces richeſſes, dont je me croyois privé, ne me chagrinèrent point, je ne les avois pas

aſſez poſſédées pour les regretter ſi fort. Mais cette aventure me parut être un cruel pronoſtic de ta deſtinée. Je ne doutois pas que la Bête perfide n'en agît de la même façon avec toi, je craignois que ſes bienfaits à ton égard ne fuſſent pas plus durables. Cette idée me cauſa de l'inquiétude : pour la diſſimuler je feignis d'avoir beſoin de repos ; ce n'étoit que pour m'abandonner ſans contrainte à la douleur. Je penſois ta perte certaine. Mais mon affliction ne dura pas. A la vue de mes malles que je croyois perdues, j'augurai bien de ton bonheur ; je les trouvai placées dans mon petit cabinet préciſément où je les ſouhaitois ; les clefs, que j'avois oubliées ſur la table du ſallon, où nous avions paſſé la nuit, ſe trouvèrent aux ſerrures. Cette circonſtance qui me donnoit une nouvelle marque de la bonté de la Bête, toujours attentive, me combla de joie. Ce fut alors, que ne doutant plus que ton aventure n'eût une ſuite avantageuſe, je me reprochai les injuſtes ſoupçons que j'avois pris contre la probité de ce généreux monſtre, & que je lui demandai cent fois pardon des injures qu'intérieurement ma douleur m'avoit forcé de lui dire.

Sans inſtruire mes enfans de l'étendue de ma fortune, je me ſuis contenté de leur donner ce

que tu leur envoyois, & de leur faire voir des bijoux pour une ſomme très-médiocre. J'ai feint depuis de les avoir vendus, & d'en avoir employé l'argent à nous procurer une vie plus commode. J'ai acheté cette maiſon : j'ai des eſclaves qui nous diſpenſent des travaux auxquels la néceſſité nous aſſujettiſſoit. Mes enfans jouiſſent d'une vie aiſée, c'eſt tout ce que je déſirois. L'oſtentation & le faſte m'ont autrefois attiré des envieux, je m'en attirerois encore, ſi je faiſois la figure d'un riche millionnaire. Pluſieurs partis, la Belle, ſe préſentent pour tes ſœurs, je les vas inceſſamment marier, & ton heureuſe arrivée m'y porte. Leur ayant donné la part que tu jugeras à propos que je leur faſſe des biens que tu m'as procurés, débarraſſé du ſoin de leur établiſſement, nous vivrons, ma fille, avec tes frères, que tes préſens n'ont point été capables de conſoler de ta perte; ou, ſi tu l'aimes mieux, nous vivrons tous deux enſemble.

La Belle touchée des bontés de ſon père, & des témoignages qu'il lui rendoit de l'amitié de ſes frères, le remercia tendrement de toutes ſes offres, & crut devoir ne lui point cacher qu'elle n'étoit pas venue pour reſter chez lui. Le bon-homme chagrin de n'avoir point ſa fille pour appui dans ſa vieilleſſe, n'eſſaya

cependant pas de la détourner d'un devoir qu'il reconnoiſſoit pour être indiſpenſable.

La Belle, à ſon tour lui fit le récit de ce qui lui pouvoit être arrivé depuis ſon abſence. Elle l'entretint de la vie heureuſe qu'elle menoit. Le bon-homme ravi du détail charmant des aventures de ſa fille, combla la Bête de bénédictions. Sa joie fut bien plus grande, quand la Belle, en ouvrant ſes caiſſes, lui fit voir des richeſſes immenſes, & qu'il eut la liberté de diſpoſer de celles qu'il avoit apportées en faveur de ſes enfans, ayant aſſez de ces dernières marques de la généroſité de la Bête pour vivre agréablement avec ſes fils. Trouvant dans ce monſtre une ame trop belle, pour être logée dans un ſi vilain corps, malgré ſa laideur, il crut devoir conſeiller à ſa fille de l'épouſer. Il employa même les raiſons les plus fortes pour lui faire prendre ce parti.

Tu ne dois pas, lui dit-il, t'en rapporter aux yeux. On t'exhorte ſans ceſſe à te laiſſer guider par la reconnoiſſance. En ſuivant les mouvemens qu'elle t'inſpire, on t'aſſure que tu ſeras heureuſe. Il eſt vrai que tu ne reçois ces avertiſſemens qu'en ſonge; mais ces rêves ſont trop ſuivis & trop fréquens, pour ne les attribuer qu'au haſard. Ils te promettent des avantages conſidérables, c'eſt aſſez pour vain-

cre ta répugnance. Ainſi, lorſque la Bête te demandera ſi tu veux qu'elle couche avec toi, je te conſeille de ne la pas refuſer. Tu m'avoues en être tendrement aimée. Prends les meſures convenables pour que ton union ſoit éternelle. Il eſt plus avantageux d'avoir un mari d'un caractère aimable, que d'en avoir un qui n'ait que la bonne mine pour tout mérite. Combien de filles à qui l'on fait épouſer des bêtes riches, mais plus bêtes que la Bête, qui ne l'eſt que par la figure, & non par les ſentimens & par les actions ?

La Belle convint de toutes ces raiſons. Mais ſe réſoudre à prendre pour époux un monſtre horrible par ſa figure, & dont l'eſprit étoit auſſi matériel que le corps, la choſe ne lui paroiſſoit pas poſſible. Comment, répondit-elle à ſon père, me déterminer à choiſir un mari avec lequel je ne pourrai m'entretenir, & dont la figure ne ſera pas réparée par une converſation amuſante? Nuls objets pour me diſtraire, & me diſſiper de ce fâcheux commerce. N'avoir pas la douceur d'en être quelquefois éloigné. Borner tout mon plaiſir à cinq ou ſix queſtions que regarderont mon appétit & ma ſanté : voir finir cet entretien bizarre par un bon ſoir, la Belle, refrain que mes perroquets ſavent par cœur, & qu'ils répètent cent fois le jour : il

n'eſt pas en mon pouvoir de faire un pareil établiſſement, & j'aime mieux mourir tout d'un coup, que de mourir tous les jours de peur, de chagrin, de dégoût & d'ennui. Rien ne parle en ſa faveur : ſinon l'attention que cette Bête a de me faire une courte viſite, & de ne ſe préſenter devant moi, que toutes les vingt-quatre heures. Eſt-ce aſſez pour inſpirer de l'amour?

Le père convenoit que ſa fille avoit raiſon ; mais voyant dans la Bête tant de complaiſance, il ne la croyoit pas ſi ſtupide. L'ordre, l'abondance, le bon goût qui régnoient dans ſon palais, n'étoient pas, ſelon lui, l'ouvrage d'un imbécille. Enfin il la trouvoit digne des attentions de ſa fille ; & la Belle ſe fut ſenti du goût pour ce monſtre, mais ſon amant nocturne y venoit mettre obſtacle. Le parallèle qu'elle faiſoit de ces deux amans ne pouvoit être avantageux à la Bête. Le vieillard n'ignoroit pas lui même la grande différence qu'on devoit mettre entre l'un & l'autre. Cependant il tâcha par toutes ſortes de moyens de vaincre encore ſa répugnance. Il la fit ſouvenir des conſeils de la dame, qui l'avoit avertie de ne ſe pas laiſſer prévenir par le coup d'œil, & qui dans ſes diſcours avoit paru lui faire entendre que ce jeune homme ne pouvoit que la rendre malheureuſe.

Il eſt plus facile de raiſonner ſur l'amour que de le vaincre. La Belle n'eut pas la force de ſe rendre aux inſtances réitérées de ſon père. Il la quitta ſans avoir pu la perſuader. La nuit déjà beaucoup avancée, l'invitoit à prendre du repos, & cette fille, quoique charmée de le revoir, ne fut pas fâchée qu'il lui laiſſât la liberté de ſe coucher. Elle fut ravie de ſe trouver ſeule. Ses yeux appeſantis lui faiſoient eſpérer qu'elle alloit en dormant bientôt revoir ſon amant chéri. Elle étoit dans l'impatience de goûter ce doux plaiſir. Un tendre empreſſement marquoit la joie que ſon cœur attendri pouvoit reſſentir d'un ſi beau commerce: mais ſon imagination frappée, en lui repréſentant les lieux où d'ordinaire elle avoit des entretiens charmans avec ce cher inconnu, ne fut point aſſez puiſſante pour le lui faire voir comme elle l'avoit déſiré.

Pluſieurs fois elle ſe réveilla, pluſieurs fois elle ſe rendormit, & les amours ne voltigèrent point autour de ſon lit; pour tout dire, au lieu d'une nuit pleine de douceurs & d'innocens plaiſirs qu'elle avoit compté de paſſer dans les bras du ſommeil, cette nuit fut pour elle d'une longueur extrême & remplie d'inquiétudes. Dans le palais de la Bête elle n'en avoit point eu de pareilles, & le jour qu'elle vit paroître avec

une ſorte de ſatisfaction & d'impatience, vint à propos la décharger de ces cruels ennuis.

Son père enrichi des libéralités de la Bête, pour être à portée de procurer des établiſſemens à ſes filles, avoit quitté le ſéjour de la campagne. Il demeuroit dans une très-grande ville, où ſa nouvelle fortune venoit de lui procurer de nouveaux amis, ou plutôt de nouvelles connoiſſances. Parmi les perſonnes qu'il voyoit, bientôt le bruit ſe répandit que la plus jeune de ſes filles étoit de retour. Tout le monde marqua un égal empreſſement pour la voir, & chacun fut auſſi charmé de ſon eſprit, que de ſa perſonne.

Les jours tranquilles qu'elle avoit paſſés dans ſon palais déſert, les innocens plaiſirs qu'un doux ſommeil lui prodiguoit ſans ceſſe, mille amuſemens qui s'étoient ſuccédés, pour que l'ennui n'entrât pas dans ſon cœur, enfin toutes les attentions du monſtre avoient contribué à la rendre encore plus belle & plus charmante qu'elle ne l'étoit quand ſon père la quitta.

Elle fit l'admiration de ceux qui la virent. Les amans de ſes ſœurs, ſans daigner colorer leur infidélité du moindre prétexte, en devinrent amoureux, & attirés par la force de ſes charmes, ils ne rougirent point d'abandonner leurs premières maîtreſſes. Inſenſible aux at-

tentions trop marquées d'une foule d'adorateurs, elle ne négligea rien pour les dégoûter & pour les faire retourner à leurs premiers objets, & malgré tous ſes ſoins, elle ne fut pas à l'abri de la jalouſie de ſes ſœurs.

Ces amans volages, loin de diſſimuler leurs flammes nouvelles, tous les jours inventoient quelques fêtes pour lui faire leur cour. Ils la ſupplièrent même de donner un prix qui pût animer les jeux qu'ils vouloient faire en ſon honneur : mais la Belle qui ne pouvoit ignorer le chagrin qu'elle cauſoit à ſes ſœurs, & qui ne vouloit pas entièrement refuſer la grace qu'on lui demandoit avec tant d'inſtance, & d'une façon ſi galante, trouva le moyen de les contenter tous, en déclarant que ſes ſœurs & elle donneroient ſucceſſivement les prix dûs aux vainqueurs. Ce qu'elle promettoit n'étoit qu'une fleur ou quelque choſe de ſemblable. Elle laiſſoit à ſes aînées la gloire de donner à leur tour des bijoux, des couronnes de diamans, de riches armes ou des bracelets ſuperbes, préſens que ſa main libérale leur fourniſſoit, & dont elle ne vouloit pas ſe faire honneur. Les tréſors que le monſtre lui avoit prodigués, ne lui laiſſoient manquer de rien. Elle faiſoit part à ſes ſœurs de tout ce qu'elle avoit apporté de plus rare & de plus

galant. Ne donnant rien par elle-même que des bagatelles, & leur laiſſant le plaiſir de beaucoup donner, elle comptoit engager cette jeuneſſe à l'amour autant qu'à la reconnoiſſance. Mais ces amans en vouloient à ſon cœur, & ce qu'elle leur donnoit leur étoit plus précieux que tous les tréſors que lui prodiguoient les autres.

Les plaiſirs qu'elle goûtoit au milieu de ſa famille, quoique beaucoup inférieurs à ceux dont elle jouiſſoit chez la Bête, l'amusèrent aſſez pour ne pas s'ennuyer. Cependant la ſatisfaction de voir ſon père qu'elle aimoit tendrement, l'agrément d'être avec ſes frères, qui par cent façons différentes s'étudioient à lui marquer toute l'étendue de leur amitié, & la joie de s'entretenir avec ſes ſœurs qu'elle aimoit quoiqu'elle n'en fût pas aimée, ne purent l'empêcher de regretter ſes agréables rêves. Son inconnu, quel chagrin pour elle ! dans la maiſon de ſon père, ne venoit plus au milieu de ſon ſommeil lui tenir les plus tendres diſcours. L'empreſſement que lui marquoient les amans de ſes ſœurs ne la dédommageoit point de ce plaiſir imaginaire. Quand elle eut été même de caractère à ſe flater de pareilles conquêtes, elle ſavoit mettre une grande différence entre leurs attentions à celles de la Bête, & de ſon aimable inconnu.

Leurs assiduités ne furent payées que de la plus grande indifférence ; mais la Belle les voyant malgré ses froideurs opiniâtrément attachés à vouloir tous à l'envi lui prouver un amour le plus passionné, crut devoir leur faire connoître qu'ils perdoient leur tems. Le premier qu'elle essaya de détromper, fut l'amant de son aînée, à qui elle apprit qu'elle n'étoit venue dans sa famille que pour assister au mariage de ses sœurs, sur-tout à celui de son aînée, & qu'elle alloit prier son père d'en hâter l'exécution. La Belle ne trouva pas un homme épris des appas de sa sœur. Il ne soupiroit plus que pour elle, & froideurs, dédains, menace de repartir avant les deux mois expirés, rien ne fut capable de le dégoûter. Fort affligée de n'avoir pas réussi dans son projet, elle tint le même discours aux autres, qu'elle eut le chagrin de trouver dans de pareils sentimens. Pour comble de tristesse, ses injustes sœurs qui la regardoient comme une rivale, conçurent contr'elle une aversion qu'elles ne purent dissimuler, & pendant que la Belle déploroit le trop grand effet de ses charmes, elle eut encore la douleur d'apprendre que ces nouveaux soupirans, dans l'idée qu'ils se nuisoient, & qu'ils étoient cause l'un pour l'autre qu'aucun ne fût favorisé, voulurent par la plus grande extravagance, se

battre. Tous ces déſagrémens lui firent former le deſſein de partir plutôt qu'elle ne l'avoit réſolu.

Son père & ſes frères ne négligèrent rien pour la retenir ; mais eſclave de ſa parole, ferme dans ſa réſolution, les larmes de l'un, & les prières de l'autre ne purent la gagner. Tout ce qu'ils obtinrent, c'eſt qu'elle différa ſon départ autant qu'elle put. Les deux mois étoient écoulés, & tous les matins elle formoit la réſolution de dire adieu à ſa famille, ſans avoir la force de prendre congé d'elle le ſoir. Combattue par des ſentimens de tendreſſe & de reconnoiſſance, elle ne pouvoit pencher vers l'une qu'elle ne fît injuſtice à l'autre. Au milieu de ſes embarras, il ne fallut pas moins qu'un rêve pour la déterminer. Elle crut être en dormant au palais de la Bête, & ſe trouvant dans une allée écartée au bout de laquelle étoit un fort rempli de brouſſailles, qui cachoit l'ouverture d'une caverne d'où ſortoient des gémiſſemens effroyables, elle reconnut la voix de la Bête ; elle y courut pour la ſecourir. Ce monſtre qui lui parut dans ſon rêve étendu par terre & mourant, lui reprocha que c'étoit elle qui l'avoit mis en ce triſte état, & qu'elle n'avoit payé ſon amour que de la plus noire ingratitude. Elle vit enſuite la dame qu'elle

avoit déjà vue en dormant, & qui lui dit d'un air ſévère, qu'elle étoit perdue pour peu qu'elle tardât encore à remplir ſes engagemens ; qu'elle avoit donné ſa parole à la Bête de revenir dans deux mois, qu'ils étoient expirés ; que tardant un jour de plus, cette Bête alloit mourir ; que le déſordre qu'elle cauſoit dans la maiſon de ſon père, que la haine de ſes ſœurs devoient l'engager à partir d'autant plus volontiers, que dans le palais de la Bête tout ſe réuniſſoit pour lui faire plaiſir.

La Belle effrayée de ce rêve, & craignant d'être la cauſe de la mort de la Bête, ſe réveilla tout d'un coup, & fut ſans tarder déclarer à toute ſa famille qu'elle ne vouloit plus différer ſon départ. Cette nouvelle cauſa différens mouvemens. Le père laiſſa parler ſes larmes, les fils proteſtèrent qu'ils ne la laiſſeroient pas partir, & les amans au déſeſpoir, jurèrent de ne point déſemparer ſa maiſon. Les filles ſeules, loin de paroître affligées du départ de leur ſœur, ne firent que louer ſa bonne foi, ſe parant même de cette vertu, elles osèrent aſſurer que ſi, comme la Belle, elles euſſent donné leurs paroles, la figure de la Bête ne les feroit pas balancer ſur un ſi juſte devoir, & qu'elles ſeroient déjà de retour à ce palais merveilleux. C'eſt ainſi qu'elles vouloient

déguiſer la cruelle jalouſie qu'elles avoient dans le cœur. Cependant la Belle charmée de leurs ſentimens apparens de généroſité, ne penſa plus qu'à convaincre ſes frères & ſes amans de l'obligation dans laquelle elle étoit de s'éloigner d'eux. Mais ſes frères l'aimoient trop pour pouvoir conſentir à ſon départ, & les amans trop épris ne pouvoient entendre raiſon. Les uns & les autres ignorant par quelle voie la Belle étoit arrivée chez ſon père, & ne doutant point que le cheval qui la première fois l'avoit portée au palais de la Bête, ne vînt la chercher, réſolurent tous enſemble d'y mettre obſtacle.

Les ſœurs qui n'avoient que les apparences d'une prétendue bonne-foi pour cacher la joie qu'elles reſſentoient en elles-mêmes, en voyant le moment du départ de leur ſœur approcher, craignoient plus que la mort qu'ils n'en retardaſſent l'exécution. Mais la Belle ferme dans ſa réſolution, ſachant où le devoir l'appelloit, & n'ayant plus de tems à perdre pour prolonger les jours de la Bête ſa bienfaitrice, prit, dès que la nuit fut venue, congé de toute ſa famille, & de ceux qui s'intéreſſoient à ſa deſtinée. Elle les aſſura que, quelqu'attention qu'ils euſſent pour empêcher ſon départ, elle ſeroit chez la Bête le lendemain matin avant

qu'ils

qu'ils fuſſent éveillés, que toutes leurs meſures ſeroient inutiles, & qu'elle vouloit retourner dans le palais enchanté.

Elle n'oublia pas en ſe mettant au lit de tourner ſa bague. Son ſommeil fut long, & elle ne ſe réveilla que lorſque ſa pendule ſonnant douze heures, lui fit entendre ſon nom en muſique. A ce ſigne elle connut que ſes ſouhaits étoient accomplis. Quand elle eut marqué qu'elle ne vouloit plus dormir, ſon lit fut environné de ces bêtes qui s'étoient empreſſées à la ſervir. Toutes lui témoignèrent la ſatisfaction qu'elles avoient de ſon retour, & lui firent connoître la douleur que leur avoit cauſée ſa longue abſence.

Cette journée lui parut plus longue que toutes celles qu'elle avoit paſſées dans ce lieu, non qu'elle regretât la compagnie qu'elle avoit laiſſée, mais elle étoit dans l'impatiencede revoir la Bête, & de ne rien épargner pour ſa juſtification. Une autre eſpérance l'animoit encore, c'étoit d'avoir dans ſon ſommeil les doux entretiens de l'inconnu; plaiſir dont elleavoit été privée pendant les deux mois qu'elle venoit de paſſer avec ſa famille, & qu'elle nepouvoit goûter que dans l'enceinte de ce palais.

La Bête enfin & l'inconnu furent tour à tour le ſujet de ſes rêveries. Dans un mo-

ment elle se reprochoit de n'avoir pas du retour pour un amant qui sous une figure monstrueuse faisoit paroître une si belle ame ; dans un autre, elle étoit triste d'abandonner son cœur à quelqu'image fantastique, qui n'avoit d'existence que celle que lui prêtoient ses songes. Elle doutoit si son cœur devoit préférer une chimère à l'amour réel d'une Bête. Le songe qui lui faisoit voir le bel inconnu, l'avertissoit sans cesse de ne point s'en rapporter à ses yeux. Elle craignoit que ce ne fût une illusion vaine que la vapeur du sommeil enfante, & que le réveil détruit.

Ainsi toujours irrésolue, aimant l'inconnu, ne voulant point déplaire à la Bête, & ne cherchant qu'à s'occuper de ses plaisirs, elle fut à la comédie françoise qu'elle trouva d'une fadeur sans égale. Refermant brusquement la fenêtre, elle crut se dédommager à l'opéra : la musique lui parut pitoyable. Les italiens n'eurent pas aussi le talent de l'amuser ; elle trouva leur pièce sans sel, sans esprit & sans conduite. L'ennui, le dégoût qui la suivoient, ne lui firent nulle part trouver de plaisir. Elle n'eut dans les jardins nuls agrémens. Sa cour cherchant à lui plaire, les uns perdirent le fruit de leurs gambades, les autres celui de leurs jolis discours & de leur gazouillement. Elle étoit im-

patiente de recevoir la visite de la Bête dont elle croyoit entendre le bruit à chaque instant. Mais cette heure si désirée arriva sans que la Bête parût. Allarmée, & comme en colère de ce retardement, elle ne savoit d'où provenoit son absence. Flotant entre la crainte & l'espérance, l'esprit agité, le cœur en proie à la tristesse, elle descendit dans les jardins, résolue de ne point rentrer dans le palais qu'elle n'eût trouvé la Bête. Dans tous les endroits qu'elle parcourut, elle ne vit aucune de ses traces. Elle l'appela, l'écho seul répéta ses cris. Ayant passé plus de trois heures dans ce désagréable exercice, & accablée de lassitude, elle s'assit sur un banc. Elle s'imaginoit ou que la Bête étoit morte, ou qu'elle avoit abandonné ces lieux. Elle se trouvoit seule dans ce palais, sans espoir d'en sortir. Elle regretoit l'entretien de la Bête, quoiqu'il ne fût pas divertissant pour elle, & ce qui lui paroissoit extraordinaire, c'étoit de se trouver tant de sensibilité pour ce monstre. Elle se reprochoit de ne l'avoir pas épousé. Se regardant comme l'auteur de sa mort (car elle craignoit que son absence trop longue ne l'eût causée), elle se fit les plus durs & les plus sanglans reproches.

Au milieu de ses tristes réflexions, elle apperçut qu'elle étoit dans cette allée même, où

la dernière nuit qu'elle venoit de paſſer chez ſon père, elle s'étoit repréſenté le monſtre mourant dans une caverne inconnue. Perſuadée qu'elle n'avoit pas été conduite dans ce lieu par le pur hazard, elle porta ſes pas vers le fort qu'elle ne trouva pas impratiquable. Elle y vit un antre creux qui lui paroiſſoit être le même qu'elle avoit cru voir en ſonge. Comme la lune n'y fourniſſoit qu'une foible lumière, les pages ſinges parurent incontinent avec un nombre de flambeaux ſuffiſant pour éclairer cet antre, & lui faire appercevoir la Bête étendue par terre, qu'elle crut endormie. Loin d'être effrayée de ſa vue, la Belle en fut fort contente, & s'en approchant hardiment, elle lui paſſa la main ſur la tête, en l'appelant pluſieurs fois : mais la ſentant froide & ſans mouvement, elle ne douta plus de ſa mort, ce qui lui fit pouſſer des cris douloureux, & dire les choſes du monde les plus touchantes.

La certitude de ſa mort ne l'empêcha cependant pas de faire ſes efforts pour la rappeler à la vie. En lui mettant la main ſur le cœur, elle ſentit avec une joie inexprimable qu'elle reſpiroit encore. Sans s'amuſer à la flater davantage, la Belle ſortit de la caverne, & courut à un baſſin où puiſant de l'eau dans ſes mains, elle lui en vint jeter : mais comme elle

n'en pouvoit prendre que fort peu à la fois, & qu'elle la répandoit avant que d'être auprès de la Bête, ſon ſecours auroit été tardif ſans le ſecours des courtiſans ſinges qui coururent au palais, & revinrent avec tant de diligence, qu'elle eut dans un moment un vaſe pour puiſer de l'eau & des liqueurs fortifiantes. Elle lui en fit reſpirer & avaler, ce qui produiſant un effet admirable, lui donna quelque mouvement, & peu après lui rendit la connoiſſance. Elle l'anima de la voix & la flata tant, qu'elle ſe remit. Que vous m'avez cauſé d'inquiétude! dit-elle obligeamment à la Bête, j'ignorois à quel point je vous aimois. La peur de vous perdre m'a fait connoître que j'étois attachée à vous par des liens plus forts que ceux de la reconnoiſſance. Je vous jure que je ne penſois qu'à mourir, ſi je n'avois pu vous ſauver la vie. A ces tendres paroles, la Bête ſe ſentant entièrement ſoulagée, lui répondit d'une voix cependant encore foible : Vous êtes bonne, la Belle, d'aimer un monſtre ſi laid, mais vous faites bien : je vous aime plus que ma vie. Je penſois que vous ne reviendriez plus ; j'en ſerois morte. Puiſque vous m'aimez, je veux vivre. Allez vous repoſer, & ſoyez certaine que vous ſerez auſſi heureuſe que votre bon cœur le mérite.

La Belle n'avoit point encore entendu prononcer un ſi long diſcours à la Bête. Il n'étoit pas éloquent, mais il lui plut par le tour de douceur & de ſincérité qu'elle y crut remarquer. Elle s'étoit attendue d'en être grondée, ou de recevoir du moins des reproches. Elle eut dès-lors meilleure opinion de ſon caractère: ne la trouvant plus ſi ſtupide, elle regarda même comme un trait de prudence ſes courtes réponſes; & prévenue de plus en plus en ſa faveur, elle ſe retira dans ſon appartement, l'eſprit rempli des plus flateuſes idées.

La Belle extrêmement fatiguée, y trouva tous les rafraîchiſſemens dont elle avoit beſoin. Ses yeux appeſantis lui promettoient un doux ſommeil; preſqu'auſſi-tôt endormie que couchée, ſon cher inconnu ne manqua pas de ſe préſenter. Pour exprimer le plaiſir qu'il avoit de la revoir, que de choſes tendres il lui dit! Il l'aſſura qu'elle ſeroit heureuſe, qu'il ne s'agiſſoit plus que de ſuivre les mouvemens que lui dictoit la bonté de ſon cœur. La Belle lui demanda ſi ce ſeroit en épouſant la Bête. L'inconnu lui répondit qu'il n'y avoit que ce ſeul moyen. Elle en eut une eſpèce de dépit, elle trouva même extraordinaire que ſon amant lui conſeillât de rendre ſon rival heureux. Après ce premier ſonge, elle croyoit voir la Bête

morte à ſes piés. Un inſtant après l'inconnu paroiſſoit & diſparoiſſoit en même tems pour laiſſer prendre ſa place à la Bête. Ce qu'elle remarquoit le plus diſtinctement, étoit la dame, qui ſembloit lui dire : Je ſuis contente de toi : ſuis toujous le mouvement de ta raiſon, & ne t'inquiète de rien, je me charge du ſoin de te rendre heureuſe. La Belle, quoiqu'endormie, paroiſſoit découvrir ſon inclination pour l'inconnu, & ſa répugnance pour le monſtre, qu'elle ne trouvoit pas aimable. La dame ſourioit de ſon ſcrupule, & l'avertiſſoit de ne point s'inquiéter de ſa tendreſſe pour l'inconnu, que les mouvemens qu'elle ſe ſentoit, n'avoient rien d'incompatible avec l'intention qu'elle avoit de faire ſon devoir ; que ſans réſiſtance elle la pouvoit ſuivre, & que ſon bonheur ſeroit parfait en épouſant la Bête.

Ce ſonge, qui finit avec ſon ſommeil, fut pour elle une ſource intariſſable de réflexions. Dans ce dernier & dans les autres, elle trouva plus de fondement que n'en ont communément les ſonges ; c'eſt ce qui la détermina de conſentir à cet étrange hymen. Mais l'image de l'inconnu venoit ſans ceſſe la troubler. C'étoit le ſeul obſtacle, il n'étoit pas médiocre. Toujours incertaine de ce qu'elle avoit à faire, elle fut à l'opéra, ſans que ſes embarras ceſſaſſent.

Au ſortir de ce ſpectacle elle ſe mit à table; l'arrivée de la Bête fut ſeule capable de la déterminer.

Loin de lui faire des reproches ſur ſa longue abſence, le monſtre, comme ſi le plaiſir de la voir lui eut fait oublier ſes ennuis paſſés, parut en entrant chez la Belle n'avoir d'autre empreſſement que celui de ſavoir ſi elle s'étoit bien divertie, ſi on l'avoit bien reçue, & ſi ſa ſanté avoit été bonne. Elle répondit à ces queſtions, & ajouta poliment qu'elle avoit acheté cher tous les agrémens dont elle avoit joui par ſes ſoins, qu'ils avoient été ſuivis de cruelles peines par l'état où elle l'avoit trouvé.

La Bête la remercia laconiquement, après quoi voulant prendre congé d'elle, elle lui demanda à ſon ordinaire, ſi elle vouloit qu'elle couchât avec elle. La Belle fut quelque tems ſans répondre; mais prenant enfin ſon parti, elle lui dit en tremblant: Oui, la Bête, je le veux bien, pourvû que vous me donniez votre foi, & que vous receviez la mienne. Je vous la donne, reprit la Bête, & vous promets de n'avoir jamais d'autre épouſe.... Et moi, repliqua la Belle, je vous reçois pour mon époux, & vous jure un amour tendre & fidèle.

A peine eut-elle prononcé ces mots, qu'une décharge d'artillerie ſe fit entendre; & pour

qu'elle ne doutât point que ce ne fût en ſigne de réjouiſſance, elle vit de ſes fenêtres l'air tout en feu, par l'illumination de plus de vingt mille fuſées, qui ſe renouvellèrent pendant trois heures. Elles formoient des lacs d'amour : des cartouches galans repréſentoient les chiffres de la Belle, & on liſoit en lettres bien marquées : VIVE LA BELLE ET SON EPOUX. Ce charmant ſpectacle ayant ſuffiſamment duré, la Bête témoigna à ſa nouvelle épouſe qu'il étoit tems de ſe mettre au lit.

Quelque peu d'impatience qu'eût la Belle de ſe trouver auprès de cet époux ſingulier, elle ſe coucha. Les lumières s'éteignirent à l'inſtant. La Bête s'approchant fit appréhender à la Belle que du poids de ſon corps, elle n'écraſât leur couche. Mais elle fut agréablement étonnée en ſentant que ce monſtre ſe mettoit à ſes côtés auſſi légèrement qu'elle venoit de le faire. Sa ſurpriſe fut bien plus grande, quand elle l'entendit ronfler preſqu'auſſi-tôt, & que par ſa tranquillité elle eut une preuve certaine qu'il dormoit d'un profond ſommeil.

Malgré ſon étonnement, accoutumée qu'elle étoit aux choſes extraordinaires, après avoir donné quelques momens à la réflexion, elle s'endormit auſſi tranquillement que ſon époux, ne doutant point que ce ſommeil ne fût myſ-

térieux ainſi que tout ce qui ſe paſſoit dans ce palais. A peine fut-elle endormie, que ſon cher inconnu vint à l'ordinaire lui rendre viſite. Il étoit plus gai & plus paré qu'il n'avoit jamais été. Que je vous ſuis obligé, charmante Belle, lui diſoit-il, vous me délivrez de l'affreuſe priſon où je gémiſſois depuis ſi long-tems. Votre mariage avec la Bête va rendre un roi à ſes ſujets, un fils à ſa mère, & la vie à ſon royaume : nous allons tous être heureux.

La Belle à ce diſcours ſentoit un violent dépit, voyant que l'inconnu, loin de lui témoigner le déſeſpoir où le devoit jeter l'engagement qu'elle venoit de prendre, faiſoit briller à ſes yeux une joie exceſſive. Elle alloit lui témoigner ſon mécontentement, lorſque la dame à ſon tour lui parut en ſonge.

Te voilà victorieuſe, lui dit-elle, nous te devons tout, la Belle, tu viens de préférer la reconnoiſſance à tout autre ſentiment ; il n'y en a point qui, comme toi, euſſent eu la force de tenir parole aux dépens de leur ſatisfaction, ni d'expoſer leur vie pour ſauver celle de leur père ; en récompenſe, il n'y en a point qui puiſſe eſpérer de jamais jouir d'un bonheur pareil à celui où ta vertu t'a fait parvenir. Tu n'en connois à preſent que la moindre partie, le retour du ſoleil t'en apprendra davantage.

Après la dame, la Belle revoyoit le jeune homme, mais étendu & comme mort. Toute la nuit ſe paſſa à faire différens ſonges. Ces agitations lui étoient devenues familières, elles ne l'empêchèrent point de dormir long-tems. Ce fut le grand jour qui la réveilla. Il brilloit dans ſa chambre bien plus qu'à l'ordinaire, ſes guenons n'avoient pas fermé les fenêtres : c'eſt ce qui lui donna occaſion de jeter les yeux ſur la Bête. Prenant d'abord le ſpectacle qu'elle voyoit pour une ſuite ordinaire de ſes ſonges, & croyant rêver encore, ſa joie & ſa ſurpriſe furent extrêmes, quand elle n'eut plus lieu de douter que ce qu'elle voyoit, ne fût réel.

Le ſoir en ſe couchant, elle s'étoit miſe au bord de ſon lit, ne croyant pas faire trop de place à ſon affreux époux. Il avoit ronflé d'abord, mais elle avoit ceſſé de l'entendre avant que de s'endormir. Le ſilence qu'il gardoit quand elle s'éveilla, lui ayant fait douter qu'il fût auprès d'elle, & s'imaginant qu'il s'étoit levé doucement ; pour en ſavoir la vérité, elle ſe retourna avec le plus de précaution qu'il lui fut poſſible, & fut agréablement ſurpriſe de trouver au lieu de la Bête ſon cher inconnu.

Ce charmant dormeur lui paroiſſant mille fois plus beau qu'il ne l'étoit pendant la nuit, pour être certaine ſi c'étoit bien le même, elle

ſe leva, & fut prendre ſur ſa toilette le portrait qu'elle portoit d'ordinaire au bras. Mais elle ne le put méconnoître. Occupée du merveilleux de cet aſſoupiſſement, elle lui parla dans l'eſpérance de le faire ceſſer. Ne s'éveillant point à ſa voix, elle le tira par le bras. Cette ſeconde tentative lui fut encore inutile, & ne ſervit qu'à lui faire connoître qu'il y avoit de l'enchantement : ce qui la fit réſoudre à laiſſer paſſer ce charme qui vraïſemblablement devoit avoir un terme preſcrit.

Comme elle étoit ſeule, elle ne craignoit de ſcandaliſer perſonne par les libertés qu'elle pouvoit prendre avec lui : de plus il étoit ſon époux. C'eſt pourquoi donnant un libre cours à ſes tendres ſentimens, elle le baiſa mille fois, & prit enſuite le parti d'attendre patiemment la fin de cette eſpèce de léthargie. Qu'elle étoit charmée d'être unie à l'objet qui ſeul l'avoit forcée à balancer, & d'avoir fait par devoir ce qu'elle auroit voulu faire par goût ! Elle ne doutoit plus du bonheur qu'on lui avoit promis dans ſes ſonges. Ce fut alors qu'elle connut que la dame lui diſoit vrai, en lui repréſentant qu'il ne ſeroit point incompatible d'avoir tout à la fois de l'amour pour la Bête & pour ſon inconnu, puiſque les deux n'étoient qu'un.

Cependant ſon époux ne s'éveilloit pas. Après un peu de nourriture, elle eſſaya de ſe diſſiper par ſes occupations ordinaires ; mais elles lui parurent inſipides. Ne pouvant ſe réſoudre à ſortir de ſa chambre, pour n'y pas reſter oiſive, elle prit de la muſique, & ſe mit à chanter. Ses oiſeaux l'entendant, firent avec elle un concert d'autant plus charmant, que la Belle eſpéroit toujours qu'il ſeroit interrompu par le réveil de ſon époux, car elle s'étoit flatée de détruire l'enchantement par l'harmonie de la voix.

Il le fut en effet, mais non de la façon qu'elle avoit eſpéré. La Belle entendit le bruit étranger d'un char qui rouloit ſous les fenêtres de ſon appartement, & la voix de pluſieurs perſonnes qui s'approchoient de ſa chambre. Au même inſtant le ſinge capitaine des gardes, par le bec de ſon perroquet trucheman, lui annonça des dames. La Belle regardant par la fenêtre, vit le char qui les avoit apportées. Il étoit d'une façon toute nouvelle, & d'une beauté ſans égale. Quatre cerfs blancs ayant leurs bois & les pinces d'or, ſuperbement arnachés, tiroient cet équipage, dont la ſingularité augmenta le déſir qu'elle avoit de connoître celles à qui il appartenoit.

Par le bruit qui devenoit plus grand, elle

connut que ces dames approchoient, & qu'elles devoient être près de l'antichambre. Elle ſe crut obligée d'aller au devant. Elle reconnut dans une des deux la dame qu'elle avoit coutume de voir en ſonge. L'autre n'étoit pas moins belle : ſa mine haute & diſtinguée marquoit aſſez qu'elle étoit une perſonne illuſtre. Cette inconnue avoit paſſé ſa première jeuneſſe ; mais elle avoit l'air ſi majeſtueux, que la Belle ne ſavoit à laquelle adreſſer ſon compliment.

Elle étoit dans cet embarras, lorſque celle qu'elle connoiſſoit déjà, & qui paroiſſoit avoir quelque ſupériorité ſur l'autre, adreſſant la parole à ſa compagne, lui dit : Eh bien, reine, que penſez-vous de cette belle fille ? vous lui devez le retour de votre fils à la vie, car vous conviendrez que la façon déplorable dont il en jouiſſoit ne peut pas s'appeler vivre. Sans elle vous n'auriez jamais revu ce prince, & il ſeroit reſté ſous l'horrible figure dans laquelle il avoit été transformé, s'il ne ſe fût pas trouvé dans le monde une perſonne unique de qui la vertu & le courage égalent la beauté. Je crois que vous verrez avec plaiſir ce fils qu'elle vous rend, devenir ſon bien. Ils s'aiment, & il ne manque à préſent à leur parfait bonheur que votre conſentement, le leur refuſerez-vous ?

La reine à ces mots embraſſant tendrement

la Belle, s'écria : Loin de leur refuſer mon conſentement, j'y mets ma ſouveraine félicité... Charmante & vertueuſe fille, à qui j'ai tant d'obligations, apprenez-moi qui vous êtes, le nom des ſouverains aſſez heureux pour avoir donné le jour à une princeſſe ſi parfaite.

Madame, répondit modeſtement la Belle, depuis long-tems je n'ai plus de mère. Mon père eſt un marchand plus connu dans le monde par ſa bonne foi & ſes malheurs, que par ſa naiſſance.... A cette ſincère déclaration, la reine étonnée recula deux pas, & dit : Quoi ! vous n'êtes que la fille d'un marchand !... Ah ! grande fée, ajouta-t-elle, en la regardant d'un air mortifié. Elle ſe tut après ce peu de paroles : mais ſon air diſoit aſſez ce qu'elle penſoit, & ſon mécontentement s'exprimoit dans ſes yeux.

Il me ſemble, lui dit fièrement la fée, que vous n'êtes pas contente de mon choix. La condition de cette jeune fille excite vos mépris, elle étoit cependant la ſeule dans le monde qui fût capable de remplir mon projet, & de rendre votre fils heureux... Je ſuis très-reconnoiſſante, répondit la reine ; mais, puiſſante intelligence, ajouta-t-elle, je ne puis m'empêcher de vous repréſenter le bizarre aſſemblage du plus beau ſang du monde dont mon fils eſt iſſu, avec le ſang obſcur d'où ſort la perſonne à qui

vous le voulez unir. Je vous avoue que je ſuis peu flatée du prétendu bonheur de ce prince, s'il le faut acheter par une alliance auſſi honteuſe pour nous & auſſi indigne de lui. Seroit-il impoſſible qu'il ſe truovât dans le monde une perſonne de qui la vertu égalât la naiſſance? Je ſais le nom de tant de princeſſes eſtimables, pourquoi ne me ſera-t-il pas permis de me flater de le voir poſſeſſeur de l'une d'elles?

Comme elles en étoient en cet endroit, le bel inconnu parut. L'arrivée de ſa mère & de la fée l'avoit éveillé, & le bruit qu'elles avoient cauſé eut plus de pouvoir que tous les efforts de la Belle, l'ordre du charme le voulant ainſi. La reine le tint long-tems embraſſé ſans proférer une parole. Elle retrouvoit un fils que ſes belles qualités rendoient digne de ſa tendreſſe. Quelle joie pour ce prince de ſe voir délivré d'une figure épouvantable, & d'une ſtupidité d'autant plus douloureuſe, qu'elle étoit affectée, & qu'elle n'avoit point obſcurci ſa raiſon. Il recouvroit la liberté de paroître en ſa forme ordinaire par l'objet de ſon amour, c'eſt ce qui la lui rendoit encore plus précieuſe.

Après les premiers tranſports que le ſang lui venoit d'inſpirer pour ſa mère, le prince les interrompit pour ſuivre le devoir & la reconnoiſſance qui le preſſoient de rendre grâce

à

à la fée. Il le fit dans les termes les plus respectueux & les plus courts, afin d'avoir la liberté de tourner ses empressemens du côté de la Belle.

Il les lui avoit déjà fait connoître par ses tendres regards, & pour confirmer ce qu'avoient dit ses yeux, il alloit y joindre les termes les plus touchans, lorsque la fée le retint, & lui marqua qu'elle le prenoit pour juge entre sa mère & elle. Votre mère, lui dit-elle, condamne l'engagement que vous avez pris avec la Belle : elle trouve que sa naissance est indigne de la vôtre; pour moi je crois que ses vertus en font disparoître l'inégalité. C'est à vous, prince, à décider qui de nous deux pense selon votre goût. Afin que vous ayez une entière liberté de nous faire connoître vos véritables sentimens, je vous déclare qu'il vous est permis de ne vous pas contraindre. Quoique vous ayez donné votre foi à cette aimable personne, vous la pouvez reprendre. Je suis caution que la Belle vous la rendra sans aucune difficulté, quoique par sa bonté vous ayez repris votre forme naturelle ; je vous assure encore que sa générosité lui fera pousser le désintéressement, jusqu'à vous laisser la liberté de disposer de votre main en faveur de la personne à qui la reine vous conseillera de la don-

ner.... Qu'en dites-vous, la Belle, pourſuivit la fée en ſe tournant de ſon côté; me ſuis-je trompée en expliquant vos ſentimens? Voudriez-vous d'un époux qui le ſeroit à regret?

Non aſſurément, madame, répondit la Belle, le prince eſt libre: je renonce à l'honneur d'être ſon épouſe. Quand j'ai accepté ſa foi, j'ai cru faire grâce à quelque choſe au-deſſous de l'homme; je ne me ſuis engagée avec lui que dans le deſſein de lui faire une faveur inſigne; l'ambition n'a point eu de part à mes intentions. Ainſi, grande fée, je vous ſupplie de ne rien exiger de la reine dans une occaſion où je ne puis blâmer ſa délicateſſe.

Eh bien, reine, que dites-vous à cela, dit la fée d'un ton dédaigneux & piqué? Trouvez-vous que les princeſſes qui ne le ſont que par le caprice de la fortune, méritent mieux le haut rang où le ſort les a placées, que cette jeune perſonne? Pour moi, je penſe qu'elle ne devroit pas être reſponſable d'une origine que ſa vertu relève ſuffiſamment.... La reine répondit avec une eſpèce de confuſion: La Belle eſt incomparable; ſon mérite eſt infini, rien n'eſt au-deſſus: mais, madame, ne pouvons-nous pas trouver d'autres moyens de le récompenſer? Ne le puis-je pas faire ſans lui ſacrifier la main de mon fils?

Oui, la Belle, lui dit la reine, je vous dois tant que je ne le puis reconnoître ; je ne mets point de bornes à vos desirs. Souhaitez hardiment, je vous accorderai tout hors ce seul point. Mais la différence ne sera pas grande pour vous. Choisissez un époux dans ma cour. Quelque grand seigneur qu'il puisse être, il aura lieu de s'estimer heureux, & à votre considération je le placerai si près du trône, qu'il y aura peu de différence.

Je vous rends grace, madame, lui répondit la Belle, je n'ai point de récompense à exiger de vous. Je suis trop payée du plaisir d'avoir fait cesser l'enchantement qui déroboit un grand prince à sa mère & à son royaume. Mon bonheur seroit parfait, si c'étoit à mon souverain que j'eusse rendu ce service. Tout ce que je désire, est que la fée daigne me remettre auprès de mon père.

Le prince, qui par ordre de la fée avoit gardé le silence pendant tous ces discours, ne fut pas le maître de le garder plus long-tems, & son respect à des ordres si fâcheux ne fut plus capable de le contenir. Il se jeta aux piés de la fée & de sa mère ; il les pria avec la plus vive instance de ne le pas rendre plus malheureux qu'il n'étoit, en éloignant la Belle, & en le privant du bonheur d'être son époux.

A ces mots la Belle le regardant d'un air rempli de tendreſſe, mais accompagné d'une noble fierté, lui dit : Je ne puis, prince, vous cacher les ſentimens que j'ai pour vous. Votre déſanchantement en eſt une preuve, & je les voudrois envain déguiſer. J'avoue, ſans rougir, que je vous aime plus que moi-même. Pourquoi le diſſimulerois-je ? on ne doit déſavouer que les mouvemens criminels. Les miens ſont remplis d'innocence, & ſont autoriſés par le conſentement de la généreuſe fée, à qui vous & moi ſommes ſi redevables. Mais ſi j'ai pu me réſoudre à y renoncer quand j'ai cru que mon devoir m'ordonnoit de ſacrifier à la Bête, vous devez être perſuadé que je ne me démentirai pas en cette occaſion, où il ne s'agit plus de l'intérêt d'un monſtre, mais du vôtre.

Il me ſuffit de ſavoir qui vous êtes, & qui je ſuis, pour renoncer à la gloire d'être votre épouſe. J'oſe dire même que, quand vaincue par vos prières, elle vous accorderoit le conſentement que vous déſirez, elle ne feroit rien pour vous, puiſque dans ma raiſon & dans mon amour même, vous trouveriez un obſtacle inſurmontable. Je le répète, je ne demande pour toute faveur que de retourner dans le ſein de ma famille, où je conſerverai un ſouvenir éternel de vos bontés & de votre amour.

Généreuſe fée, s'écria le prince en joignant les mains d'une façon ſuppliante, de grâce, empêchez que la Belle ne parte, & rendez-moi plutôt ma monſtrueuſe figure. A cette condition je reſterai ſon époux; elle a donné ſa foi à la Bête, & je préfère cet avantage à tous ceux qu'elle me procure, ſi je n'en puis jouir ſans les payer ſi chèrement.

La fée ne répondit rien. Elle regardoit fixement la reine qui étoit touchée de tant de vertus, mais dont l'orgueil n'étoit pas ébranlé. La douleur de ſon fils l'affligeoit, ſans pouvoir oublier que la Belle étoit fille d'un marchand, & rien davantage. Cependant elle appréhendoit le courroux de la fée, dont l'air & le ſilence marquoient aſſez l'indignation. Son embarras étoit extrême. N'ayant pas la force de dire un mot, elle craignoit de voir finir d'une façon funeſte une converſation, dont l'intelligence protectrice étoit offenſée. Perſonne ne parla pendant quelques momens, mais la fée enfin rompit le ſilence, & jetant un regard affectueux ſur les amans, elle leur dit:

Je vous trouve dignes l'un de l'autre. On ne pourroit ſans crime ſonger à ſéparer tant de mérite. Vous reſterez unis, c'eſt moi qui vous le promets, j'ai aſſez de pouvoir pour l'exécuter. La reine à ces paroles frémit: elle eut ouvert la bouche pour faire quelques repréſentations,

mais la fée la prévint en lui disant : Pour vous, reine, le peu de cas que vous faites d'une vertu dépouillée des vains ornemens que vous estimez seuls, m'autoriseroit à vous faire des reproches amers. Mais je pardonne cette faute à la fierté que vous inspire le rang que vous tenez, & je ne prendrai pas d'autre vengeance, que celle que je tire de la petite violence que je vous fais, de laquelle vous ne serez pas long-tems sans me rendre grâce.

La Belle, à ces paroles, embrassa les genoux de la fée, & s'écria : Ah ! ne m'exposez pas à la douleur de m'entendre reprocher toute ma vie que je suis indigne du rang où votre bonté me veut élever, songez que le prince qui croit à present que son bonheur consiste dans le don de ma main, pensera peut-être comme la reine avant qu'il soit peu.

Non, non, la Belle, ne craignez rien, reprit la fée. Les malheurs que vous prévoyez, ne peuvent arriver. Je sais un moyen sûr de vous en préserver, & quand le prince seroit capable de vous mépriser après vous avoir épousée, il faudroit qu'il en cherchât un autre sujet que dans l'inégalité des conditions. Votre naissance n'est point inférieure à la sienne : l'avantage même est très-considérable de votre côté, puisqu'il est vrai, dit-elle fièrement à la reine,

que voilà votre nièce ; & ce qui vous la doit rendre reſpectable, c'eſt qu'elle eſt la mienne, étant fille de ma ſœur, qui, comme vous, n'étoit pas eſclave d'une dignité dont la vertu fait le principal luſtre.

Cette fée ſachant eſtimer le vrai mérite, fit honneur au roi de l'île heureuſe, votre frère, de l'épouſer. J'ai garanti le fruit de leurs amours des fureurs d'une fée qui vouloit être ſa belle-mère. Depuis qu'elle eſt née, je l'ai deſtinée pour épouſe à votre fils, je voulois en vous cachant l'effet de ma bonne volonté, donner à votre confiance le tems d'éclater. J'avois quelque ſujet de croire que vous en auriez eu davantage pour moi. Vous pouviez vous en rapporter à mes ſoins ſur le deſtin du prince. J'avois témoigné y prendre aſſez d'intérêt, & vous ne deviez pas appréhender que je l'expoſaſſe à rien de honteux pour vous & pour lui. Je ſuis perſuadée, madame, pourſuivit-elle avec un ſourire qui marquoit encore quelque choſe d'aigre, que vous ne pouſſerez pas le dédain plus loin, & que vous voudrez bien nous honorer de votre alliance.

La reine interdite & confuſe, ne ſut que répondre. Le ſeul moyen de réparer ſa faute, fut d'en faire un aveu ſincère, & d'en témoigner un vrai repentir. Je ſuis coupable, généreuſe

fée, lui dit-elle, vos bontés me doivent être de sûrs garans que vous ne laisseriez point faire à mon fils une alliance qui le dût déshonorer: mais, de grâce, pardonnez aux préjugés d'une naissance illustre; ils me disoient que le sang royal ne se pouvoit mésallier sans honte. Je mériterois, je l'avoue, que pour me punir vous donnassiez à la Belle une belle-mère plus digne de la posséder: mais vous prenez un intérêt trop généreux à mon fils pour le rendre la victime de ma faute.

Quant à vous, chère Belle, continua-t-elle en l'embrassant tendrement, vous ne devez pas me vouloir du mal de ma résistance. Elle n'étoit causée que par le desir de donner mon fils à ma nièce, que la fée m'avoit assurée être vivante, malgré les apparences du contraire. Elle m'en avoit fait une peinture si charmante, que sans vous connoître, je vous aimois assez tendrement pour m'exposer à l'indignation de l'intelligence, afin de vous conserver le trône & le cœur de mon fils. En disant cela elle recommença ses caresses, & la Belle les reçut avec respect. Le prince de son côté, ravi de cette agréable nouvelle, en marqua sa joie par ses regards.

Nous voilà tous contens, dit la fée, & pour terminer cette heureuse aventure, il ne nous

manque que le consentement du roi, père de la princesse, mais nous le verrons bientôt lui-même. La Belle la supplia de permettre que celui qui l'avoit élevée, & à qui elle avoit cru être redevable de la vie, fût présent à son bonheur. J'aime ces soins, dit la fée, ils sont dignes d'une belle ame; & puisque vous le souhaitez, je me charge de le faire avertir.

Alors prenant la reine par la main, elle l'emmena sous prétexte de lui faire voir le palais enchanté; c'étoit pour laisser aux nouveaux époux la liberté de s'entretenir pour la première fois sans contrainte & sans le secours de l'illusion. Ils voulurent les suivre, mais elle le leur défendit. Le bonheur dont ils alloient jouir les pénétroit d'une joie égale, ils ne pouvoient douter de leur tendresse mutuelle.

La conversation confuse & peu suivie, les protestations renouvelées cent fois en étoient pour eux un témoignage plus certain, que ne l'auroit été un discours plein d'éloquence. Après avoir épuisé ce que l'amour fait dire en semblable occasion à des personnes de qui le cœur est véritablement touché, la Belle demanda à son amant par quel malheur il avoit été si cruellement métamorphosé en Bête. Elle le pria encore de l'instruire de tous les événemens qui avoient précédé sa cruelle métamorphose. Le prince qui,

pour avoir changé de figure, n'avoit pas moins d'empreſſement à lui obéir, & ne voulant pas différer davantage, lui parla dans ces termes :

HISTOIRE
DE LA BÊTE.

LE roi mon père, avant que je vinſſe au monde, étoit mort. La reine ne ſe fut pas conſolée de ſa perte, ſi l'intérêt de l'enfant qu'elle portoit, n'eût combattu ſa douleur. Ma naiſſance lui cauſa une extrême joie ; ce fut à la douceur d'élever le fruit de l'amour d'un époux ſi chèrement aimé, que le bonheur de diſſiper ſon affliction, étoit réſervé.

Les ſoins de mon éducation, & la peur de me perdre l'occupèrent uniquement. Elle fut ſecondée dans ſes vues par une fée de ſa connoiſſance, qui lui marqua n'avoir que de l'empreſſement à me préſerver de toutes ſortes d'accidens. La reine lui en ſut un gré infini ; mais elle ne fut pas contente quand elle lui demanda de me remettre entre ſes mains. Cette intelligence n'avoit pas la réputation d'être bonne ; elle paſſoit pour capricieuſe dans ſes faveurs ; on la craignoit plus qu'on ne l'aimoit, & quand

ma mère eut été même convaincue de la bonté de ſon caractère, elle ne ſe ſeroit pas déterminée à me perdre de vue.

Cependant conſeillée par des perſonnes prudentes, de peur d'eſſuyer les funeſtes effets du reſſentiment de cette fée vindicative, elle ne la refuſa pas tout-à-fait. En me livrant à elle volontairement, il n'y avoit pas d'apparence qu'elle me fît du mal. L'expérience avoit fait connoître qu'elle ne ſe plaiſoit à nuire qu'à ceux de qui elle ſe croyoit offenſée. La reine en convenoit, & elle n'avoit que la répugnance de ſe voir privée du plaiſir de me regarder continuellement avec des yeux de mère, qui lui faiſoient découvrir en moi des grâces que je ne devois qu'à ſa prévention.

Elle étoit encore irréſolue ſur ce qu'elle avoit à faire, lorſqu'un voiſin puiſſant crut qu'il lui ſeroit facile de s'emparer des états d'un enfant gouvernés par une femme. Il étoit entré dans mon royaume avec une armée formidable. La reine en leva une à la hâte, & avec un courage au-deſſus de ſon ſexe, elle ſe mit à la tête de ſes troupes, & alla défendre nos frontières. Ce fut alors que forcée de me quitter, elle ne put ſe diſpenſer de confier à la fée le ſoin de mon éducation. Je fus remis entre ſes mains, après qu'elle eut fait le ſerment le plus ſacré pour elle, que ſans aucune difficulté elle me ramene-

roit à la cour auſſi-tôt que la guerre ſeroit finie, que ma mère comptoit être terminée dans un an au plus tard. Mais malgré tous les avantages qu'elle remporta, il ne lui fut pas poſſible de revoir ſitôt notre capitale. Pour profiter de ſa victoire, après avoir chaſſé l'ennemi hors de nos états, elle le pourſuivit dans les ſiens.

Elle prit des provinces entières, gagna des batailles, & réduiſit enfin le vaincu à demander une paix honteuſe, qu'il n'obtint qu'à des conditions fort dures. Après ces heureux ſuccès, la reine partit triomphante, & goûta d'avance le plaiſir de me revoir. Mais ayant appris ſur ſa route, que contre la foi des traités, l'indigne ennemi avoit fait égorger nos garniſons, & repris preſque toutes les places qu'il avoit été obligé de céder, elle fut contrainte de retourner ſur ſes pas. L'honneur l'emportoit ſur l'empreſſement qui la rappelloit auprès de moi, & elle forma la réſolution de ne point finir la guerre, qu'elle n'eût mis ſon ennemi hors d'état de lui faire de nouvelles trahiſons.

Le tems qu'elle employa à cette ſeconde expédition fut fort conſidérable. Elle s'étoit flatée que deux ou trois campagnes ſuffiroient; mais elle avoit à combattre contre un adverſaire auſſi habile que fourbe. Il eut l'induſtrie de faire révolter des provinces, ou de débaucher des

bataillons entiers, ce qui força la reine à ne ſe pas éloigner de ſon armée pendant quinze ans. Elle ne penſa point à m'appeler auprès d'elle, elle ſe flatoit toujours d'être à ſon dernier mois d'abſence & ſur le point de venir me revoir.

Cependant la fée conformément à ſa parole avoit donné tous ſes ſoins pour mon éducation. Depuis le jour qu'elle m'avoit reconduit dans mon royaume, elle étoit reſtée auprès de moi, & n'avoit ceſſé de me donner des marques de ſon attention, ſur ce qui concernoit ma ſanté & mes plaiſirs. Par mon reſpect je lui marquai combien j'étois ſenſible à ſes bontés, j'avois pour elle les mêmes égards & les mêmes empreſſemens que j'euſſe eu pour ma mère, & la reconnoiſſance m'inſpiroit en ſa faveur des ſentimens auſſi tendres.

Pendant quelque tems elle en parut ſatisfaite Mais elle fit un voyage de quelques années, dont elle ne me communiqua point le ſecret, & à ſon retour admirant l'effet de ſes ſoins, elle conçut pour moi une tendreſſe différente de celle d'une mère. Elle m'avoit permis de lui donner ce nom, mais alors elle me le défendit. J'obéis ſans m'informer des raiſons qu'elle pouvoit avoir, ni la ſoupçonner de ce qu'elle exigeoit de moi.

Je voyois bien qu'elle n'étoit pas contente:

mais pouvois-je imaginer la raiſon des plaintes qu'elle me faiſoit ſans ceſſe ſur mon ingratitude? J'étois d'autant plus ſurpris de ſes reproches, que je ne croyois pas les mériter. Ils étoient toujours ſuivis ou précédés des plus tendres careſſes. J'avois trop peu d'expérience pous les entendre. Il fallut qu'elle s'expliquât : elle le fit un jour, que je lui témoignois un chagrin mélé d'impatience, touchant le retardement de la reine. Elle m'en fit quelques reproches. Et ſur ce que je l'aſſurois que ma tendreſſe pour ma mère n'altéroit en aucune manière celle que je lui devois, elle me répondit qu'elle n'en étoit point jalouſe, quoiqu'elle eût fait beaucoup pour moi, & qu'elle eût réſolu de faire encore davantage. Mais elle ajouta que pour donner un libre cours aux deſſeins qu'elle formoit en ma faveur, il falloit que je l'épouſaſſe, qu'elle ne vouloit pas être aimée de moi comme une mère, mais comme une amante, qu'elle ne doutoit pas que je ne reçuſſe ſa propoſition avec reconnoiſſance, & que je n'euſſe beaucoup de joie à l'accepter; qu'il n'étoit donc plus queſtion que de m'abandonner au plaiſir que devoit me cauſer la certitude de poſſéder une ſi puiſſante fée, qui me garantiroit de tous les dangers, & me procureroit une vie pleine de charmes, & comblée de gloire.

A cette propoſition je fus embarraſſé. Elevé

dans mon propre pays, je connoiſſois aſſez le monde pour avoir obſervé parmi les perſonnes mariées qu'il y en avoit d'heureuſes par la conformité d'âge & d'humeur, & d'autres très à plaindre, parce que des circonſtances différentes avoient mis entr'elles une antipathie qui pouvoit faire leur ſupplice.

La fée vieille, laide & d'un caractère hautain, ne me faiſoit pas eſpérer une deſtinée auſſi agréable qu'elle me la promettoit. J'étois bien éloigné de ſentir pour elle ce qu'il faut ſentir pour une perſonne avec qui l'on veut paſſer agréablement ſa vie. Je ne voulois pas d'ailleurs m'engager dans un âge ſi peu avancé. Je n'avois d'autre paſſion que celle de revoir la reine, & de me ſignaler à la tête de ſes armées. Je ſoupirois après ma liberté, c'étoit la ſeule choſe qui me pouvoit flater, la ſeule qu'elle me refuſoit.

Je l'avois ſouvent ſuppliée de me permettre d'aller partager les périls où je ſavois que la reine ſe précipitoit pour mes intérêts. Mais mes prières juſqu'à ce jour furent inutiles. Preſſé de répondre à l'étonnante déclaration qu'elle me faiſoit, je fus embarraſſé, je la fis reſſouvenir qu'elle m'avoit ſouvent dit qu'il ne m'étoit pas permis de diſpoſer de moi ſans les ordres de ma mère, & pendant ſon abſence. C'eſt comme je l'entends, reprit-elle, je ne voudrois pas vous

obliger d'en uſer autrement : il me ſuffit que vous vous en rapportiez à la reine.

Je vous ai déjà dit, belle princeſſe, que je n'avois pu obtenir de cette fée la liberté d'aller trouver la reine ma mère. Le deſir qu'elle avoit d'avoir ſon conſentement qu'elle s'attendoit d'obtenir, l'obligea de m'accorder, ſans même lui demander, ce qu'elle m'avoit toujours refuſé : mais elle y mit une condition qui ne me fut pas agréable ; ce fut de m'accompagner. Je fis mes efforts pour l'en détourner, il me fut impoſſible, & nous partîmes ſuivis d'une nombreuſe eſcorte.

Nous arrivâmes la veille d'une affaire déciſive. La reine avoit mis les choſes ſi bien en état, que le lendemain devoit décider du ſort de l'ennemi, qui n'avoit plus de reſſource s'il perdoit cette bataille. Ma préſence cauſant dans le camp un extrême plaiſir, ne fit qu'augmenter le courage des troupes, qui de mon arrivée tirèrent un augure favorable pour la victoire. La reine en penſa mourir de joie. Mais après ce premier tranſport, le plaiſir qui l'avoit cauſé, fit place aux plus vives alarmes. Pendant que je me flatois du doux eſpoir d'acquérir de la gloire, la reine frémiſſoit à la vue du danger où j'allois m'expoſer. Trop généreuſe pour vouloir m'en détourner, elle me pria au nom de toute ſa tendreſſe, de me ménager autant que l'honneur le pourroit.

roit permettre. Elle ſupplia la fée de ne me pas abandonner en cette occaſion. Ses ſollicitations n'étoient pas néceſſaires : la trop ſuſceptible intelligence appréhendoit autant que la reine, parce qu'elle n'avoit point de ſecret pour me préſerver des haſards de la guerre. Au reſte, en m'inſpirant dans un inſtant l'art de commander une armée, & la prudence convenable pour un ſi grand emploi, elle fit beaucoup. Les chefs les plus expérimentés m'admirèrent. Devenu maître du champ bataille, la victoire fut complette; j'eus le bonheur de ſauver la vie à la reine, & d'empêcher qu'elle ne fût priſonnière de guerre. Les ennemis furent pourſuivis avec tant de vigueur, qu'ils abandonnèrent leur camp, perdirent leur bagage & plus des trois quarts de leur armée, tandis que nous n'avions fait qu'une perte très-médiocre.

Une légère bleſſure que je reçus, fut le ſeul avantage dont l'ennemi put ſe vanter. Mais cet événement faiſant craindre à la reine que ſi la guerre continuoit, il ne m'arrivât de plus grands malheurs, malgré les vœux de toute l'armée, de qui ma préſence avoit redoublé la fierté, elle fit la paix à des conditions même plus avantageuſes que les vaincus n'euſſent oſé l'eſpérer.

Peu de tems après nous reprîmes le chemin de la capitale, où nous entrâmes en triomphe.

Les occupations de la guerre, & la préſence éternelle de ma vieille conquête m'avoient empêché de prévenir la reine ſur cet incident. Elle eut la ſurpriſe entière, lorſque cette mégère lui dit ſans détour qu'elle étoit réſolue de m'épouſer inceſſamment. Cette déclaration ſe fit dans ce même palais, non pas auſſi ſuperbe qu'il l'eſt aujourd'hui. C'étoit la maiſon de plaiſance du feu roi, à l'embelliſſement de laquelle mille occupations n'avoient pu lui permettre de penſer. Ma mère qui chériſſoit ce qu'il avoit aimé, le choiſit par préférence pour s'y délaſſer des fatigues de la guerre.

A la déclaration de la fée, ne pouvant ſe rendre maîtreſſe de ſon premier mouvement, & ne ſachant pas l'art de feindre, elle s'écria: Songez-vous, madame, au bizarre aſſortiment que vous me propoſez. Il eſt vrai qu'il étoit impoſſible d'en trouver un plus ridicule. Outre la vieilleſſe preſque décrépite de la fée, elle étoit laide à faire peur. Ce n'étoit pas les années qui l'avoient enlaidie, ſi elle eut eu de la beauté dans ſa jeuneſſe, elle auroit pu la conſerver par le ſecours de ſon art; mais laide naturellement, ſa puiſſance ne lui pouvoit donner des beautés artificielles pour plus d'un jour tous les ans, & ce jour paſſé elle revenoit dans ſon premier état.

La fée fut ſurpriſe de la déclaration de la reine. Son amour-propre lui cachoit tout ce qu'elle avoit d'affreux, & elle comptoit que ſa puiſſance devoit ſuppléer aux appas dont elle étoit dépourvue. Qu'entendez-vous, dit-elle à la reine, par ce terme de bizarre aſſortiment; ſongez qu'il y a de l'imprudence à m'en faire ſouvenir, lorſque je daigne l'oublier. Vous ne devez penſer qu'à vous féliciter d'avoir un fils aſſez aimable, pour que ſon mérite me le faſſe préférer aux plus puiſſans génies de tous les élémens; & puiſque je daigne m'abaiſſer juſqu'à lui, recevez avec reſpect l'honneur que j'ai la bonté de vous faire, ſans me donner le tems de m'en dédire.

La reine auſſi fière que la fée, n'avoit jamais compris qu'il y eût un rang au-deſſus du trône. Elle faiſoit peu de cas de l'honneur prétendu qui lui offroit l'intelligence. Ayant toujours commandé à ce qui l'approchoit elle n'ambitionnoit point l'avantage d'avoir une belle-fille, à qui il fallût rendre des reſpects. Ainſi loin de répondre, elle reſta comme immobile, & ſe contenta d'avoir les yeux fixés ſur moi. J'étois auſſi ſurpris qu'elle, & la regardant du même air qu'elle me regardoit, il ne fut pas difficile à la fée de connoître que notre ſilence exprimoit naïvement des ſentimens fort oppoſés à la joie qu'elle vouloit nous inſpirer.

Que ſignifie ce que je vois, dit-elle avec aigreur ? d'où vient que la mère & le fils ne diſent rien ? Cette agréable ſurpriſe vous a-t-elle enlevé l'uſage de la voix, ou ſeriez-vous aſſez aveugles & aſſez téméraires pour ne pas accepter mes offres ? Parlez, prince, me dit-elle, ſerez-vous aſſez ingrat & aſſez imprudent pour mépriſer ma bonté ? ne conſentez-vous pas dès ce moment à me donner la main ?

Non, madame, je vous aſſure, repris-je avec précipitation. Quoique j'aye une ſincère reconnoiſſance de ce que je vous dois, je ne puis me réſoudre à m'en acquitter de cette ſorte, & avec la permiſſion de la reine, je ne veux pas ſitôt perdre ma liberté. Donnez-moi tout autre moyen de reconnoître vos bontés; je n'en trouverai point d'impoſſible. Mais pour celui que vous me propoſez, diſpenſez-moi, s'il vous plaît, de l'employer, car.... Comment ! chétive créature, interrompit-elle avec fureur, tu oſes me réſiſter ; & vous, ſtupide reine, vous voyez ſans indignation un tel orgueil ! Que dis-je ? ſans indignation : c'eſt vous-même qui l'autoriſez, puiſque c'eſt dans vos regards inſolens qu'il a puiſé l'audace de ſa réponſe.

La reine déjà piquée des expreſſions mépriſantes dont la fée s'étoit ſervie, ne fut plus maîtreſſe de ſe contenir, & jetant par haſard

les yeux ſur une glace devant laquelle nous étions dans le tems que cette méchante fée la preſſoit encore : Que puis-je vous dire, reprit-elle, que vous n'euſſiez dû vous repréſenter vous-même ? daignez donc conſidérer ſans prévention les objets que cette glace vous préſente, elle vous répondra pour moi. La fée comprit aiſément ce que la reine vouloit dire. C'eſt donc la beauté de ce précieux fils qui vous rend ſi vaine, lui dit-elle, & c'eſt ce qui m'expoſe à un refus honteux ; je vous parois indigne de lui : eh bien, pourſuivit-elle, en élevant ſa voix d'un ton furieux, après avoir donné tous mes ſoins à le rendre ſi charmant, il faut que je couronne mon ouvrage, & que je vous donne à tous deux une matière auſſi nouvelle que ſenſible, pour vous faire ſouvenir de ce que vous me devez. Va, malheureux ! me dit-elle, vante-toi de m'avoir refuſé ton cœur & ta main, & fais-en le ſacrifice à celle que tu trouveras en être plus digne que moi.

En diſant ces mots, ma terrible amante me donna un coup ſur la tête. Il fut ſi peſant que je tombai la face contre terre, & que je me crus accablé par la chûte d'une montagne. Tout courroucé de cette inſulte, je voulus me relever ; mais il me fut impoſſible : le poids de mon corps étoit ſi lourd, qu'il m'en empêcha ;

tout ce que je pus faire, fut de me ſoutenir ſur mes mains, devenues en un inſtant d'horribles pattes, dont la vue me fit appercevoir de mon changement; c'eſt le même ſous lequel vous m'avez trouvé. Dans l'inſtant je jetai les yeux ſur la fatale glace, & il ne me fut plus permis de douter de ma cruelle & ſubite métamorphoſe.

La douleur que j'en reſſentis me rendit immobile; la reine à ce tragique ſpectacle fut hors d'elle-même. Pour mettre le dernier ſceau à ſa barbarie, cette furieuſe fée me dit encore d'un air moqueur: Va faire des conquêtes illuſtres, & plus dignes de toi qu'une auguſte fée. Et comme on n'a point beſoin d'eſprit, quand on eſt auſſi beau, je t'ordonne de paroître auſſi ſtupide que tu es affreux, & d'attendre dans cet état, pour reprendre ta première forme, qu'une fille belle & jeune vienne volontairement te trouver, quoiqu'elle ſoit perſuadée que tu la doives dévorer. Il faut auſſi, continua-t-elle, qu'après qu'elle ne craindra plus pour ſa vie, elle prenne une aſſez tendre affection pour te propoſer de l'épouſer. Juſqu'à ce que tu rencontres cette rare perſonne, je veux que tu ſois un ſujet d'horreur pour toi-même & pour tous ceux qui te verront.... Pour vous, trop heureuſe mère d'un ſi aimable en-

ſant, dit-elle à la reine, je vous avertis que ſi vous déclarez à quelqu'un que ce monſtre eſt votre fils, il ne changera jamais de figure. C'eſt ſans le ſecours de l'intérêt, de l'ambition & des charmes de ſon eſprit qu'il la doit quitter. Adieu, ne vous impatientez point, vous n'attendrez pas long-tems. Il eſt aſſez mignon pour rencontrer bientôt un remède à ſes maux.

Ah! cruelle! s'écria la reine, ſi mon refus vous a offenſée, vengez-vous ſur moi. Prenez ma vie, mais ne détruiſez pas votre ouvrage, je vous en conjure.... Vous n'y penſez pas, grande princeſſe, reprit la fée d'un ton ironique, vous vous abaiſſez trop, je ne ſuis pas aſſez belle, pour que vous daigniez m'entretenir; mais je ſuis ferme dans mes volontés. Adieu, puiſſante reine; adieu, beau prince, il n'eſt pas juſte que je vous fatigue davantage de mon odieuſe préſence. Je me retire, mais il me reſte encore la charité de t'avertir, en ſe tournant de mon côté, qu'il faut oublier qui tu es. Si tu te laiſſes flater par des vains reſpects, ou par des titres faſtueux, tu es perdu ſans reſſource, & tu te perds encore, ſi tu oſes faire uſage de ton eſprit pour plaire dans la converſation.

Après ces mots, elle diſparut, & nous laiſſa la reine & moi dans un état qui ne ſe peut ni décrire, ni imaginer. Les plaintes ſont la con-

ſolation des malheureux ; c'étoit pour nous un trop foible ſecours : ma mère prit le parti de ſe poignarder, & moi d'aller me précipiter dans le canal voiſin : nous allions l'un & l'autre, ſans nous l'être communiqué, exécuter un ſi funeſte deſſein ; mais un perſonne d'une taille majeſtueuſe, & dont l'air inſpiroit un reſpect profond, vint nous faire connoître qu'il y a de la lâcheté à ſuccomber aux plus grands accidens, & qu'avec du tems & du courage il n'eſt point d'infortune qu'on ne puiſſe vaincre. Mais la reine étoit inconſolable, ſes yeux verſoient abondamment des larmes, & ne ſachant comment apprendre à ſes ſujets que leur ſouverain étoit changé en une horrible Bête, elle n'avoit pour unique reſſource qu'un déſeſpoir affreux. La fée (car c'en étoit une, & la même que vous voyez ici) ſachant & ſa douleur & ſon embarras, la fit ſouvenir de l'obligation indiſpenſable où elle étoit de cacher à ſes peuples cette effroyable aventure ; elle lui remontra que, ſans s'abandonner au déſeſpoir, il valoit mieux chercher un remède à ſes maux.

En eſt-il, s'écria la reine, qui ſoit aſſez puiſſant pour empêcher que les volontés d'une fée n'ayent leur exécution ? Oui, madame, répondit la fée, il y a des remèdes à tout. Je ſuis

ſée, comme celle de qui vous venez d'éprouver la fureur ; je n'ai pas moins de pouvoir ; il eſt vrai que je ne puis réparer à l'inſtant le mal qu'elle vous a fait, car il ne nous eſt pas permis de nous oppoſer directement à la volonté des unes & des autres. Celle qui cauſe votre infortune a plus vécu que moi ; parmi nous l'ancienneté eſt un titre reſpectable. Comme elle n'a pu s'empêcher de mettre une condition qui peut faire ceſſer le charme funeſte, je vous y ſervirai. J'avoue qu'il eſt difficile de terminer cet enchantement, mais la choſe ne me paroît pas impoſſible ; en y donnant tous mes ſoins, voyons ce que je puis faire pour vous.

Alors elle tira un livre de ſa robe, & après avoir fait quelques pas myſtérieux, elle s'aſſit devant une table & lut pendant un tems conſidérable avec une application qui la faiſoit ſuer. Enſuite elle ferma ſon livre, & rêva profondément. Elle avoit un air ſi ſérieux, qu'elle nous donna lieu de croire pendant quelque tems que mon malheur étoit irréparable. Mais revenue de ſon extaſe, & ſa phyſionomie reprenant ſa beauté naturelle, elle nous apprit qu'elle avoit un remède à nos maux. Il ſera lent, me dit-elle, mais il ſera certain. Gardez votre ſecret, qu'il ne tranſpire pas, & qu'aucun ne

ſache que vous êtes caché ſous cet horrible déguiſement, car vous m'ôteriez le pouvoir de vous en délivrer. Votre ennemie ſe flate que vous le divulguerez, c'eſt pour cela qu'elle ne vous a pas ôté l'uſage de la parole.

La reine trouva cette condition impoſſible, parce que deux de ſes femmes avoient été préſentes à cette fatale aventure, & qu'elles étoient ſorties toutes effrayées, ce qui n'auroit pas manqué d'exciter la curioſité des gardes & des courtiſans. Elle s'imaginoit que toute ſa cour en étoit informée, & que ſon royaume & même tout l'univers en ſeroit bientôt inſtruit; mais la fée ſavoit un moyen pour empêcher que ce myſtère n'éclatât. Elle fit alors quelques tours, tantôt gravement, quelquefois précipités; elle y joignit des mots que nous ne comprîmes pas, & finit par lever la main de l'air d'une perſonne qui commande avec un pouvoir abſolu. Ce geſte joint à ce qu'elle avoit prononcé fut ſi puiſſant, que tous ceux qui reſpiroient dans le château, devinrent immobiles, & furent changés en ſtatues. Ils ſont encore dans le même état : ce ſont les figures que vous voyez en différens lieux, & dans les mêmes attitudes où les ordres preſſans de la fée les ont ſurpris.

La reine qui dans ce moment jetta les yeux

ſur la grande cour, s'apperçut du changement d'un nombre prodigieux de perſonnes.

Le ſilence qui ſuccéda tout d'un coup à l'agitation d'un grand peuple, fit naître en ſon cœur des mouvemens de compaſſion pour tant d'innocens qui perdoient la vie à cauſe de moi. Mais la fée la raſſura en lui diſant qu'elle ne laiſſeroit ſes ſujets en cet état, qu'autant que leur diſcrétion ſeroit néceſſaire. C'eſt une précaution, dont il falloit uſer ; mais elle promit qu'elle les dédommageroit, & que le tems qu'ils paſſeroient ainſi ne ſeroit pas compté ſur leurs jours. Ils rajeuniront d'autant ; ainſi que votre pitié ceſſe, dit la fée à la reine, laiſſons-les ici avec votre fils. Il y ſera en ſûreté, parce que je viens d'élever des brouillards ſi épais aux environs de ce château, qu'il ſera impoſſible d'y pénétrer, que lorſque nous le jugerons à propos. Je vas vous remettre, continua-t-elle, où votre préſence eſt néceſſaire ; vous avez à craindre des mouvemens de la part de vos ennemis. Ayez ſoin de publier que la fée, qui a élevé votre fils, l'a retenu auprès d'elle pour un important deſſein, & qu'elle a gardé toutes les perſonnes qui vous ont ſuivi.

Ce ne fut pas ſans répandre des larmes que ma mère ſe vit obligée de me quitter. La fée lui renouvela les aſſurances de veiller toujours

ſur moi, & lui proteſta que je n'avois qu'à ſouhaiter pour voir accomplir mes déſirs. Elle ajouta que mes malheurs finiroient, pourvû qu'elle ou moi n'y miſſions pas d'obſtacle par quelque trait d'imprudence. Toutes ces promeſſes ne furent pas capables de conſoler ma mère : elle eut déſiré reſter auprès de moi, & laiſſer à la fée, ou à celui qu'elle jugeroit le plus digne, le ſoin de gouverner ſon royaume ; mais les fées commandent avec empire, & veulent qu'on leur obéiſſe. Ma mère craignant par un refus d'augmenter mes infortunes, & de me priver des ſecours de cette intelligence bienfaiſante, conſentit à tout ce qu'elle exigea d'elle. Elle vit arriver un beau char ; il étoit tiré par les mêmes cerfs blancs qui l'ont amenée aujourd'hui. La fée fit monter la reine auprès d'elle ; à peine eut-elle le tems de m'embraſſer, ſes intérêts l'appeloient ailleurs, & elle étoit avertie qu'un plus long ſéjour dans ces lieux m'auroit nui. Elle fut conduite avec une vîteſſe extraordinaire, où ſon armée étoit campée. On n'y fut point étonné de la voir arriver dans cet équipage. Chacun la croyoit avec la vieille fée, parce que celle-ci qui l'accompagnoit ne ſe fit pas connoître, & repartit auſſitôt : ce fut pour ſe rendre dans ces lieux, que dans un inſtant elle embellit

de tout ce que ſon art & ſon imagination lui purent fournir.

Cette obligeante fée me permit d'y ajouter encore tout ce qui me feroit plaiſir, & après avoir fait pour moi tout ce qu'elle pouvoit, elle me quitta, en m'exhortant à prendre courage, & en me promettant de venir de tems en tems m'inſtruire des eſpérances qu'elle avoit conçues en ma faveur.

Je paroiſſois être ſeul dans le palais; cependant je ne l'étois que par les yeux: on me ſervoit comme au milieu de ma cour, & mes occupations furent à peu-près les mêmes que celles que vous eûtes dans la ſuite. Je liſois, j'allois au ſpectacle, je cultivois un jardin que j'avois fait en m'amuſant, & les agrémens me ſuivoient dans tout ce que j'entreprenois. Ce que je plantois ne mettoit pas plus d'un jour à acquérir ſa perfection. Il n'en a pas fallu davantage au berceau de roſe à qui je dois le bonheur de vous voir ici.

Ma bienfaitrice me venoit voir fort ſouvent; ſes promeſſes & ſa préſence adouciſſoient mes peines. La reine par ſon moyen avoit de mes nouvelles, & j'avois des ſiennes. Un jour je vis arriver la fée. La joie brilloit dans ſes yeux. Elle me dit: Cher prince, le moment de votre bonheur approche. Alors elle m'apprit que ce-

lui que vous croyez votre père, avoit paſſé la nuit fort mal à ſon aiſe dans la forêt. Elle me rendit compte en peu de mots de l'aventure qui l'avoit fait mettre en chemin, ſans m'inſtruire de la vérité de votre naiſſance. Elle m'apprit que ce bon-homme étoit forcé de venir chercher un aſyle contre les maux qu'il avoit endurés depuis vingt-quatre heures.

Je vais, me dit-elle, donner ordre pour ſa réception. Il faut qu'elle ſoit agréable. Il a une fille charmante, je prétends que ce ſoit elle qui vous délivre. J'ai fait attention aux conditions que ma cruelle compagne a miſes à votre déſenchantement. C'eſt un bonheur de ce qu'elle n'a pas ordonné que celle qui doit vous délivrer, vienne ici par amour pour vous. Au contraire elle a dit qu'elle devoit craindre la mort, & même s'y expoſer volontairement. J'imagine un moyen pour l'obliger à cette démarche. Ce ſera de lui faire croire que la vie de ſon père eſt en danger, & qu'elle n'a point d'autres moyens de le ſauver. Je ſais que pour ne point cauſer de dépenſe à ce vieillard, elle ne lui a demandé qu'une roſe, tandis que ſes ſœurs l'ont accablé de commiſſions indiſcrètes. Lorſqu'il en trouvera l'occaſion favorable, il la ſatisfera. Cachez-vous ſous le berceau, & le ſaiſiſſant dès qu'il aura commencé à cueillir des

roſes, faites-lui craindre que la mort ne ſoit la punition de ſon audace, à moins qu'il ne vous donne une de ſes filles, ou plutôt qu'elle ne ſe donne elle-même, ſuivant l'ordre preſcrit par notre ennemie. Cet homme, outre celle que je vous deſtine, a cinq autres filles. Aucune d'elles n'eſt aſſez généreuſe pour racheter les jours de leur père au prix de la ſienne; la ſeule Belle eſt capable de cette grande action.

J'exécutai exactement les ordres de la fée. Vous ſavez, belle princeſſe, quel en fut le ſuccès. Le marchand pour ſauver ſa vie me promit ce que je lui demandois. Je le vis partir ſans pouvoir me perſuader qu'il reviendroit avec vous. Je le déſirois, & je n'oſois m'en flater. Que de maux j'ai ſoufferts pendant tout le mois qu'il me demanda! Je ne déſirai d'en voir la fin, que pour être plus certain de mon malheur. Je ne pouvois m'imaginer qu'une jeune perſonne belle & aimable eût le courage de venir chercher un monſtre dont elle croyoit devenir la proie. Quand elle eut eu aſſez de fermeté, il falloit qu'elle demeurât avec moi, ſans qu'il lui fût permis de ſe repentir de ſa démarche, & cela me paroiſſoit un obſtacle invincible. D'ailleurs, comment auroit-elle pu ſupporter ma préſence ſans mourir de frayeur?

Je paſſois ma miſérable vie au milieu de ces triſtes réflexions, & jamais je ne fus plus à plaindre. Cependant le mois s'écoula, & ma protectrice m'annonça votre arrivée. Vous vous ſouvenez ſans doute de la pompe avec laquelle vous fûtes reçue; n'oſant par des diſcours vous marquer ma joie, pour vous en donner des marques, j'empruntai le ſecours de la magnificence. La fée pleine d'attention pour moi me défendit de me faire connoître : quelque frayeur que je puſſe vous inſpirer, ou quelque bonté que vous me témoignaſſiez, il ne m'étoit pas permis de chercher à vous plaire, ni de vous marquer de l'amour, & enfin de me découvrir. Je ne pouvois que me retrancher ſur une exceſſive bonté, car par bonheur la maligne fée avoit oublié de me défendre de vous en donner des preuves.

Cette loi me parut dure, mais il m'y fallut ſouſcrire, & je formai la réſolution de ne me préſenter devant vous que quelques momens par jour, de fuir les converſations liées, pour empêcher que mon cœur ne ſe livrât à la tendreſſe. Vous arrivâtes, charmante princeſſe, & le premier coup-d'œil que je jetai ſur vous, produiſit en moi un effet tout oppoſé à celui que ma monſtreuſe figure devoit faire en vous. Vous voir & vous aimer à l'inſtant, fut la même

choſe

chose pour moi. N'entrant qu'en tremblant dans votre appartement, ma joie fut excessive de voir que vous souteniez ma vue d'un air plus intrépide, que je ne la soutenois moi-même. Vous me fîtes un plaisir infini, quand vous me déclarâtes que vous vouliez bien demeurer avec moi. Par un effet de l'amour-propre, qui me suivoit jusques sous la plus épouvantable forme, je crus m'appercevoir que vous ne me trouviez pas aussi hideux que vous vous y étiez attendue.

Votre père partit content. Mais ma douleur redoubloit, lorsque je pensois que je ne devois vous plaire que par la seule bizarrerie de votre goût. Votre maintien, vos discours aussi sages que modestes, tout en vous me faisoit connoître que vous n'agissiez que par des principes que la raison & la vertu vous dictoient : c'est ce qui ne me permettoit pas de me flater de l'espérance d'un heureux caprice. J'étois au désespoir de ne pouvoir employer auprès de vous d'autres termes que ceux que la fée m'avoit dictés, & qu'elle avoit choisis exprès bas & puérils.

En vain je lui représentai qu'il n'étoit pas naturel que vous acceptassiez la proposition de coucher avec moi. A cela elle ne me répondit rien autre chose que, patience, persévérance, ou tout est perdu. Pour vous dédommager de ma ridicule conversation, elle

m'assura qu'elle alloit vous donner toutes sortes de plaisirs, & à moi l'avantage de vous voir continuellement, sans vous épouvanter & sans être forcé de vous dire des impertinences. Elle me rendoit invisible, & j'avois la satisfaction de vous voir servir par des esprits qui l'étoient de même, ou qui se montroient à vous sous diverses formes d'animaux.

Bien plus, la fée en dirigeant vos songes, vous faisoit voir ma figure la nuit en idée, & le jour par mes portraits, & me faisoit vous parler par la voie des songes, comme je pensois & comme je vous aurois parlé moi-même. Vous sûtes confusément mon secret, & mes espérances qu'elle vous invitoit de remplir, & par le moyen d'un miroir constellé, j'étois témoin de vos conversations, & j'y voyois ou tout ce que vous vous imaginiez dire, ou tout ce que vous pensiez. Cette situation ne suffisoit pas pour me rendre heureux, je ne l'étois qu'en songe, & mes infortunes étoient réelles. L'amour extrême que vous m'aviez inspiré, m'obligeoit à me plaindre de la contrainte où je vivois; mais mon état fut bien plus triste, quand je m'apperçus que ces beaux lieux n'avoient plus de charmes pour vous. Je vous voyois verser des larmes qui me perçoient le cœur & pensèrent me perdre. Vous me deman-

dâtes ſi j'étois ſeul ici, peu s'en fallut qu'abandonnant ma feinte ſtupidité, je ne vous fiſſe des ſermens pour vous en aſſurer. Ils euſſent été dans des termes dont vous auriez été étonnée, & ils vous euſſent fait ſoupçonner que je n'étois pas ſi groſſier que je le voulois paroître.

J'allois même vous le faire connoître, lorſque la fée inviſible pour vous s'offrit à mes regards. Par ſon air menaçant qui m'épouvanta, elle trouva le ſecret de me faire taire. De quel moyen, ô ciel, ſe ſervit-elle pour m'impoſer ſilence! Elle s'approcha de vous le poignard à la main, & me fit ſigne que le premier mot que je prononcerois vous coûteroit la vie. J'en fus ſi effrayé, que je repris naturellement la ſtupidité qu'elle m'ordonna d'affecter.

Je n'étois pas au bout de mes peines. Vous me témoignâtes avoir envie d'aller chez votre père; je vous le permis ſans balancer. Pouvois-je vous refuſer quelque choſe? Mais je regardai votre départ comme le coup de la mort; & ſans les ſoins de la fée, j'y aurois ſuccombé. Pendant votre abſence, cette généreuſe intelligence ne m'abandonna point. Elle me préſerva de ma propre fureur; je m'y ſerois livré, n'oſant me flater que vous revinſſiez. Le tems que vous aviez paſſé dans ce palais rendoit mon premier état plus inſupportable qu'il ne

l'avoit été d'abord, puiſque je me trouvois le plus malheureux de tous les hommes, ſans eſpérance de pouvoir vous le faire connoître.

La plus douce de mes occupations étoit de parcourir les lieux où vous alliez le plus ſouvent; mais mon chagrin redoubloit en ne vous y voyant plus. Les ſoirs & les heures où j'avois le plaiſir de vous entretenir un moment, redoubloient mon affliction & m'étoient encore plus cruels. Ces deux mois, les plus longs de ma vie, finirent enfin, & je ne vous vis point revenir. Ce fut alors que mon malheur ſe trouva à ſon dernier période, & que la puiſſance de la fée fut trop foible pour me garantir de ſuccomber à mon déſeſpoir. Les précautions qu'elle prit pour m'empêcher d'attenter à ma vie, furent inutiles. J'avois un ſûr moyen qui excédoit ſon pouvoir; c'étoit de ne plus prendre de nourriture. Par la force de ſon art, elle eut encore la puiſſance de me ſoutenir quelque tems; mais ayant épuiſé tous ſes ſecrets ſur moi, je m'affoibliſſois peu à peu: enfin je n'avois plus qu'un moment à vivre, quand vous vîntes m'arracher à la mort.

Vos précieuſes larmes, plus efficaces que tous les cordiaux des génies déguiſés, retinrent mon ame prête à ſortir. En connoiſſant par vos plaintes que je vous étois cher, je goûtai une

félicité parfaite, & elle fut à ſon comble lorſque vous m'acceptâtes pour époux. Cependant il ne me fut pas encore permis de vous découvrir mon ſecret, & la Bête fut obligée de ſe coucher auprès de vous, ſans oſer vous faire connoître le prince. Je fus à peine ſur votre lit, que mes impatiences ceſsèrent. Vous ſavez qu'auſſitôt je tombai dans une léthargie qui n'a fini qu'à l'arrivée de la fée & de la reine. En m'éveillant je me ſuis trouvé tel que me voilà, ſans pouvoir dire de quelle ſorte mon changement s'eſt fait.

Vous avez été témoin du reſte, mais vous n'avez pu juger qu'imparfaitement de la douleur que me cauſoit l'opiniâtreté de ma mère, qui s'oppoſoit à un hymen ſi juſte & ſi glorieux pour moi. J'étois réſolu, princeſſe, à redevenir plutôt bête, que de perdre l'eſpoir d'être l'époux d'une perſonne ſi vertueuſe & ſi charmante. Quand le ſecret de votre naiſſance eût toujours été pour moi un myſtère, la reconnoiſſance & l'amour ne m'auroient pas moins fait ſentir qu'en vous poſſédant je ſerois le plus heureux de tous les hommes.

Le prince finit ainſi, & la Belle alloit lui répondre, lorſqu'elle en fut empêchée par un bruit de voix éclatantes, & d'inſtrumens guer-

riers, qui cependant n'annonçoient rien de sinistre. Ils mirent la tête à la fenêtre, & la fée & la reine qui revenoient de leur promenade en firent autant.

Ce bruit procédoit de l'arrivée d'un homme qui, selon les apparences, devoit être un roi. L'escorte qui l'environnoit avoit toutes les marques de la dignité royale, & lui-même en sa personne faisoit voir un air de majesté qui ne démentoit point la magnificence dont il étoit accompagné. Ce prince parfaitement bien fait, quoiqu'il ne fût plus dans sa première jeunesse, montroit qu'il avoit eu peu d'égaux dans le printems de son âge. Il étoit suivi de douze gardes, & de quelques courtisans en habits de chasse, qui paroissoient aussi étonnés que leur maître de se trouver dans un château qui leur étoit inconnu. On lui rendit les mêmes honneurs que s'il eût été dans ses propres états, & le tout par des invisibles, car ils entendoient des cris de joie & de fanfares, & ils ne voyoient personne.

La fée en le voyant paroître, dit à la reine : Voilà le roi votre frère, & le père de la Belle, il ne s'attend point au plaisir de vous trouver ici. Il en sera d'autant plus satisfait, que comme vous le savez, il croit sa fille morte depuis long-tems. Il la regrète encore aussi bien que sa femme, de qui il conserve un tendre sou-

venir. Ce discours augmenta l'impatience que la jeune reine & la princesse avoient d'embrasser ce prince, ils arrivèrent promptement dans la cour, au moment que lui-même descendoit de cheval. Il les apperçut sans les pouvoir connoître : mais ne doutant point qu'elles ne vinssent au-devant de lui, il ne savoit quel compliment leur faire, ni de quels termes se servir, lorsque la Belle se jetant à ses genoux, les embrassa en l'appelant son père.

Ce prince la releva, & la serrant tendrement entre ses bras, ne comprenoit point pourquoi elle lui donnoit ce nom. Il s'imagina qu'elle pouvoit être une princesse orpheline & opprimée qui venoit implorer sa protection, & qui ne se servoit des termes les plus touchans, que pour obtenir l'effet de sa demande. Il étoit prêt à l'assurer qu'il alloit faire en sa faveur tout ce qui dépendroit de lui, lorsqu'il reconnut la reine sa sœur, qui l'embrassant à son tour, lui présenta son fils. Elle lui fit connoître une partie des obligations qu'elle & lui avoient à la Belle, & ne lui cacha pas l'affreuse aventure qui venoit de se terminer.

Le roi loua cette jeune princesse, & vouloit savoir son nom, quand la fée l'interrompant, lui demanda s'il étoit nécessaire de nommer ses parens, & s'il n'avoit jamais connu personne à

qui elle reſſemblât aſſez pour les lui découvrir.... Si je ne m'en rapportois à ſes traits, dit-il en la regardant fixement, & ne pouvant retenir quelques larmes, le nom qu'elle m'a donné m'eſt légitimement dû, mais malgré ces ſignes, & l'émotion où ſa vue me jette, je n'oſe me flater que ce ſoit ma fille que j'ai pleurée, puiſque j'ai vu les marques certaines qu'elle a été dévorée par les bêtes ſauvages. Cependant, continua-t-il en la conſidérant de nouveau, elle eſt parfaitement reſſemblante à la tendre & incomparable épouſe que la mort m'a ravie. Que je ſuis flaté agréablement de l'eſpérance de revoir en elle le fruit d'un hymen charmant, dont les chaînes n'ont été que trop-tôt rompues!

Vous le pouvez, ſeigneur, reprit la fée, la Belle eſt votre fille. Sa naiſſance n'eſt plus un ſecret ici. La reine & le prince ſavent qui elle eſt. Je ne vous ai fait venir que pour vous en inſtruire; mais nous ne ſommes point dans un lieu commode pour faire le détail de cette aventure. Entrons dans le palais, vous vous y repoſerez quelques momens, & enſuite je vous raconterai ce que vous déſirez ſavoir. Après la joie que vous aurez reſſentie de retrouver une fille ſi belle & ſi vertueuſe, je vous ferai part d'une autre nouvelle, à laquelle vous ne ſerez pas moins ſenſible.

Le roi accompagné de ſa fille & du prince, fut conduit par les officiers ſinges dans l'appartement que la fée lui avoit deſtiné.

L'intelligence prit ce tems pour rendre aux ſtatues la liberté de parler de ce qu'elles avoient vu. Comme leur ſort avoit fait compaſſion à la reine, elle voulut que ce fût par ſes mains qu'elles reſſentiſſent la douceur de revoir la lumière. Elle lui donna ſa baguette avec laquelle la reine ayant décrit par ſon ordre ſept cercles en l'air, elle prononça ces mots d'une voix naturelle : Animez-vous, votre roi eſt ſauvé. Toutes ces figures immobiles ſe remuèrent, commencèrent à marcher & à agir comme ci-devant, ne ſe ſouvenant que confuſément de ce qui leur étoit arrivé.

Après cette cérémonie, la fée & la reine retournèrent auprès du roi qu'ils trouvèrent en converſation avec la Belle & le prince. Tour à tour il leur faiſoit des careſſes, & ſur-tout à ſa fille, à laquelle il demanda cent fois comment elle avoit été ſauvée des bêtes féroces, qui l'avoient emportée, ſans faire réflexion qu'elle lui avoit répondu dès la première fois qu'elle n'en ſavoit rien, & qu'elle avoit même ignoré le ſecret de ſa naiſſance. De ſon côté le prince parloit ſans être entendu, répétant cent fois les obligations qu'il avoit à la prin-

ceſſe Belle. Il auroit auſſi déſiré prévenir le monarque ſur les promeſſes que la fée lui avoit faites de lui en accorder la poſſeſſion, & le prier de ne pas refuſer un agréable conſentement à ſon alliance. Cet entretien & ces careſſes furent interrompus par l'arrivée de la reine & de la fée. Le roi qui retrouvoit ſa fille, connoiſſoit toute l'étendue de ſon bonheur; mais il ignoroit encore à qui il avoit obligation de ce précieux avantage.

C'eſt à moi, lui dit la fée, & c'eſt moi ſeule qui dois vous expliquer l'aventure. Je ne borne pas mes bienfaits à vous en faire le récit, j'ai encore des nouvelles à vous annoncer qui ne ſont pas moins agréables. Ainſi, grand roi, vous pouvez marquer ce jour parmi les jours heureux de votre vie. La compagnie connoiſſant que la fée ſe préparoit à parler, fit comprendre par ſon ſilence qu'elle lui donneroit une grande attention. Pour répondre à leur attente, voici le diſcours qu'elle tint au roi :

La Belle, ſeigneur, & peut-être le prince, ſont les ſeuls ici qui ne ſavent pas les loix de l'île heureuſe. C'eſt pour eux que je vas les expliquer. Il eſt permis à tous les habitans de cette île, & même au roi, de ne conſulter que leur goût dans la perſonne qu'un chacun doit épouſer, afin que rien ne s'oppoſe à ſon bonheur.

Ce fut en vertu de ce privilège, que vous choisîtes une jeune bergère que vous rencontrâtes à la chaſſe. Ses attraits, ſa ſageſſe vous la firent trouver digne de cet honneur.

Toute autre qu'elle, & même des filles élevées en dignité, euſſent accepté avec joie & empreſſement celui de votre maîtreſſe; mais ſa vertu lui fit dédaigner une pareille offre. Vous l'élevâtes ſur le trône, & lui donnâtes un rang duquel la baſſeſſe de ſa naiſſance ſembloit la devoir exclure, mais qu'elle méritoit par la nobleſſe de ſon caractère, & la beauté de ſon ame.

Vous pouvez vous ſouvenir que vous eûtes toujours ſujet de vous louer de votre choix. Sa douceur, ſa complaiſance & ſa tendreſſe pour vous égalèrent les charmes de ſa perſonne. Mais vous ne jouîtes pas long-tems du plaiſir de la voir. Après qu'elle vous eût fait père de la Belle, vous vous trouvâtes obligé de faire un voyage ſur vos frontières, pour prévenir une apparence de révolte, dont vous fûtes informé; pendant ce tems, vous fîtes la perte de cette chère épouſe, qui vous toucha d'autant plus, que vous joignîtes à la tendreſſe que ſes appas vous avoient inſpirée, la plus parfaite eſtime pour ſes rares qualités. Malgré ſa grande jeuneſſe, & le peu d'éducation que ſa naiſſance

lui avoit donné, vous lui trouvâtes une prudence conſommée, & vos plus habiles courtiſans furent étonnés des ſages conſeils qu'elle vous donnoit, & des expédiens qu'elle trouvoit pour vous faire réuſſir dans tous vos projets.

Le roi qui avoit toujours conſervé ſa douleur, & à qui la mort de cette digne épouſe étoit toujours préſente, ne put entendre ce récit, ſans donner de nouveaux témoignages de ſenſibilité, & la fée qui s'apperçut que ce diſcours l'attendriſſoit, lui dit : Votre ſenſibilité me prouve que vous méritiez ce bonheur ; je ne veux pas vous rappeler davantage un ſouvenir qui ne peut que vous attriſter ; mais je dois vous apprendre que cette prétendue bergère étoit une fée ; & ma ſœur informée que l'île heureuſe étoit un charmant pays, ſachant ſes loix & la douceur de votre gouvernement, elle eut envie de la voir.

L'habit d'une bergère fut le ſeul déguiſement qu'elle emprunta, pour jouir quelque tems de la vie champêtre. Vous la rencontrâtes dans ce ſéjour. Ses graces & ſa jeuneſſe vous touchèrent. Elle s'abandonna ſans contrainte à l'envie de ſavoir ſi vous aviez autant de charmes dans l'eſprit qu'elle en trouvoit dans votre perſonne. Elle ſe fioit à ſa qualité & à ſon pouvoir de fée, qui la mettroit, quand elle voudroit, à

couvert de vos empreſſemens, ſuppoſé qu'ils fuſſent juſqu'à l'importunité, & que la condition ſous laquelle elle paroiſſoit vous fît préſumer que ſans conſéquence vous lui pouviez manquer de reſpect. Elle ne redoutoit point les ſentimens que vous lui pouviez inſpirer, & perſuadée que ſa vertu ſuffiſoit pour la garantir des piéges de l'amour, elle attribuoit ce qu'elle avoit ſenti pour vous à la ſimple curioſité de connoître s'il y avoit encore ſur la terre des hommes capables d'aimer la vertu dépourvue des ornemens étrangers, qui la rendent plus brillante & plus reſpectable au vulgaire, que ſa propre qualité, & de qui les ſecours funeſtes font ſouvent donner ſon nom aux vices les plus abominables.

Abuſée par cette idée, loin de ſe retirer dans notre aſyle général, comme elle l'avoit d'abord projeté, elle voulut habiter une petite cabane qu'elle s'étoit faite dans la ſolitude où vous la rencontrâtes avec une figure fantaſtique qui repréſentoit ſa mère. Ces deux perſonnes ſembloient vivre du produit d'un prétendu troupeau qui ne craignoit point les loups, n'étant en effet que des génies déguiſés. Ce fut dans ce lieu qu'elle reçut vos ſoins. Ils produiſirent tout l'effet que vous pouviez déſirer. Elle n'eut pas la force de refuſer l'offre que vous lui fîtes de la couronne.... Vous connoiſſiez toute l'étendue de l'obligation

que vous lui deviez, dans les tems que vous croyiez qu'elle vous devoit tout, & que vous vouliez bien la laiſſer dans cette erreur.

Ce que je vous apprends, vous eſt une preuve ſenſible que l'ambition n'eut point de part au conſentement qu'elle donnoit à vos deſirs. Vous n'ignorez pas que nous regardons les plus grands royaumes, comme des biens dont nous faiſons préſent à qui nous plaît. Mais elle fit attention à votre généreux procédé, & ſe croyant heureuſe de s'unir à un homme auſſi vertueux, elle s'étourdit ſur cet engagement, au point qu'elle ne fit aucune réflexion au danger dans lequel elle alloit ſe précipiter. Car nos loix défendent directement toute alliance avec ceux qui n'ont pas autant de puiſſance que nous, ſur-tout avant que nous ayons aſſez d'ancienneté pour avoir de l'autorité ſur les autres, & jouir du droit de préſider à notre tour.

Avant ce tems, nous ſommes ſubordonnées à nos anciennes, & pour que nous n'abuſions pas de notre pouvoir, nous n'avons celui de diſpoſer de nos perſonnes, qu'en faveur d'une intelligence, ou d'un ſage, de qui la puiſſance ſoit au moins égale à la nôtre. Il eſt vrai qu'après la vétérance, nous ſommes maîtreſſes de faire quelle alliance il nous plaît; mais il eſt rare que nous uſions de ce droit, & ce n'eſt jamais

qu'au ſcandale de l'ordre, qui ne reçoit cet affront que rarement, encore eſt-ce de la part de quelques vieilles fées qui payent preſque toujours cher leur extravagance, car elles épouſent des jeunes gens qui les mépriſent, & quoiqu'on ne les puniſſe pas directement, elles le ſont ſuffiſamment par les mauvaiſes façons de leurs époux, de qui il ne leur eſt pas permis de ſe venger.

C'eſt la ſeule peine que nous leur impoſons. Les déſagrémens qui ſuivent preſque toujours les folies qu'elles ont faites, leur ôtent l'envie de révéler aux profanes de qui elles eſpéroient des égards & des ſoins, nos ſecrets avantageux. Ma ſœur n'étoit dans aucun de ces cas. Douée de toutes les qualités propres à ſe faire aimer, il ne lui manquoit que l'âge; mais elle ne conſulta que ſon amour. Elle ſe flata de pouvoir tenir ſon hymen ſecret, elle y réuſſit quelque tems. Nous n'avons guère l'uſage de nous informer de ce que font celles qui ſont abſentes. Chacune s'occupe de ſes propres affaires, & nous nous répandons dans le monde pour faire du bien ou du mal, ſelon nos inclinations, ſans être obligées, à notre retour, de rendre compte de nos actions, à moins que nous n'ayons eu une conduite qui faſſe parler de nous, ou que quelque fée bienfaiſante, touchée des malheureux injuſtement perſécutés, n'en porte

ſes plaintes. Il faut enfin quelqu'aventure imprévue, pour qu'on viſite le livre général, dans lequel ce que nous faiſons ſe grave de lui-même au moment que la choſe arrive. Excepté ces occaſions, nous ne devons paroître à l'aſſemblée que trois fois l'année, & comme nous voyageons fort commodément, il n'eſt queſtion, pour en être quitte, que d'une préſence de deux heures.

Ma ſœur étoit obligée d'éclairer le trône (c'eſt ainſi que nous appelons cette corvée): quand il le falloit, elle vous préparoit de loin une chaſſe ou un voyage de plaiſir, & après votre départ elle affectoit quelqu'incommodité pour reſter ſeule enfermée dans ſon cabinet, ou ſuppoſoit d'avoir beſoin d'écrire ou de ſe repoſer. On ne s'apperçut point dans votre palais, ni parmi nous, de ce qu'elle avoit tant d'intérêt de cacher. Ce myſtère n'en fut pas un pour moi. Les conſéquences en étoient dangereuſes, c'eſt ce que je lui fis connoître, mais elle vous aimoit trop pour ſe repentir de ſa démarche. Voulant même ſe juſtifier dans mon eſprit, elle exigea que je vinſſe vous voir.

Sans vous faire de compliment, j'avoue, ſeigneur, que ſi votre vue ne me fit pas entièrement approuver ſa foibleſſe, du moins elle diminua conſidérablement, & augmenta le zèle

avec

avec lequel je cherchois à la tenir cachée. Sa prévarication fut inconnue pendant deux ans; mais enfin elle se découvrit. Nous sommes obligées de faire un certain nombre de bienfaits dans l'étendue générale de l'univers, dont nous nous trouvons forcées de rendre compte. Quand ma sœur fut obligée de rendre le sien, elle ne put montrer de faveurs que dans l'île heureuse, & pour l'île heureuse.

Plusieurs de nos fées de mauvaise humeur blâmèrent son procédé, c'est ce qui fit que notre reine lui demanda par quelle raison elle bornoit son humeur bienfaisante à cette foible partie de la terre, puisqu'il ne lui étoit pas permis d'ignorer qu'une jeune fée devoit beaucoup voyager, pour faire connoître à l'univers quelle est notre puissance & notre volonté.

Comme cette loi n'étoit pas nouvelle, ma sœur n'eut pas de sujet d'en murmurer, ni de prétexte pour refuser d'obéir. Elle promit de s'y conformer. Mais l'impatience de vous revoir, la peur qu'on ne s'apperçût de son absence, l'impossibilité de faire des actions secrètes sur le trône, ne lui permirent pas de s'éloigner assez long-tems & assez souvent pour faire son devoir, & à l'assemblée suivante à peine put-elle prouver qu'elle eût été un quart d'heure hors de l'île heureuse.

Notre reine irritée contr'elle, la menaça de détruire cette île, pour l'empêcher de violer plus long-tems nos loix. Cette menace la troubla si fort, que la moins clairvoyante des fées connut jusqu'à quel point votre épouse portoit la sensibilité pour cette île fatale, & la méchante fée, qui a donné au prince que voici la monstrueuse figure qu'il a eue, s'apperçut à son trouble, qu'en ouvrant le grand livre, elle y trouveroit un sujet important & capable d'exercer son inclination malfaisante. C'est-là, s'écria-t-elle, que la vérité se découvrira, & que nous allons apprendre au vrai quelle est sa conduite. A ces mots elle fit voir à toute l'assemblée tout ce qui s'est passé depuis deux ans, & le lut à voix haute & distincte.

Toutes les fées firent un bruit étrange en apprenant cette mésalliance, & accablèrent ma triste sœur des plus cruels reproches. Elle fut dégradée de notre ordre, & condamnée à demeurer prisonnière chez nous. Si la punition de cette faute n'eût consisté que dans la première des peines, elle se fut consolée; mais le second châtiment, plus terrible que le premier, lui fit sentir toute la rigueur de l'un & de l'autre. La perte de sa dignité la touchoit peu; mais vous aimant tendrement, elle demanda les yeux en larmes, qu'on se contentât

de la dégrader, ſans la priver de la douceur de vivre en ſimple mortelle avec ſon époux & ſa chère fille.

Ses pleurs & ſes ſupplications touchoient les jeunes vétéranes, & je vis au murmure qu'on fit, que ſi dans l'inſtant on eût recueilli les voix, elle en eut aſſurément été quitte pour une remontrance. Mais une des plus anciennes, que pour ſa grande décrépitude nous appelons la mère des tems, ne donna pas à la reine le loiſir de s'expliquer, & de faire connoître que la pitié s'étoit emparée de ſon cœur, comme de celui des autres.

Ce crime ne doit pas ſe tolérer, s'écria d'une voix caſſée cette déteſtable vieille, s'il n'eſt pas puni, nous ſerons tous les jours expoſées aux mêmes affronts. L'honneur de l'ordre y eſt abſolument engagé. Cette miſérable attachée à la terre, ne regrète point la perte d'une dignité qui l'élevoit cent fois plus au-deſſus des rois, qu'ils ne le ſont au-deſſus de leurs ſujets. Elle nous apprend que ſon affection, ſes craintes & ſes deſirs ſe tournent vers ſon indigne famille. C'eſt par cet endroit qu'il la faut punir. Que ſon époux la regrète; que ſa fille, fruit honteux de ſes lâches amours, épouſe un monſtre pour lui faire expier la foibleſſe d'une mère qui a eu la foibleſſe de ſe

laiſſer charmer par la beauté fragile & mépriſable de ſon père.

Cette cruelle ſentence fit revenir à la rigueur beaucoup de celles qui penchoient vers la clémence. Le petit nombre de celles qui avoient été touchées de pitié, n'étant pas aſſez conſidérable pour s'oppoſer à la délibération générale, elle fut exécutée à la rigueur, & notre reine elle-même, dont la phyſionomie paroiſſoit tournée à la compaſſion, reprit ſon air ſévère, & confirma à la pluralité des voix, l'avis de cette mauvaiſe vieille. Cependant ma ſœur, qui cherchoit à faire révoquer un arrêt ſi cruel, pour toucher les juges & excuſer ſon hymen, fit de vous un portrait ſi charmant, qu'elle enflamma le cœur de la fée gouvernante du prince, (c'étoit celle qui avoit ouvert le livre;) mais cet amour naiſſant n'a ſervi qu'à redoubler la haine que cette injuſte fée avoit déjà pour votre triſte épouſe.

Ne pouvant réſiſter à l'empreſſement qu'elle avoit de vous voir, elle colora ſa paſſion du prétexte de connoître ſi vous méritiez qu'une fée vous fît le ſacrifice que ma ſœur vous avoit fait. Comme elle étoit chargée du prince, & qu'elle avoit fait approuver cette tutelle à l'aſſemblée, elle n'auroit oſé l'abandonner, ſi l'amour ingénieux ne lui eût inſpiré de mettre

auprès de lui un génie protecteur & deux fées subalternes & inviſibles pour en répondre en ſon abſence. Après cette précaution, elle ne ſongea qu'à ſuivre ſes deſirs, qui la portèrent dans l'île heureuſe.

Cependant les femmes & les officiers de la reine priſonnière, étonnés de ce qu'elle ne ſortoit point de ſon cabinet ſecret, en furent alarmés. Les défenſes expreſſes qu'elle avoit faites de ne pas l'interrompre, leur fit paſſer la nuit ſans frapper à ſa porte; mais l'impatience faiſant place à toute autre conſidération, ils frappèrent vivement, & perſonne ne leur répondant, ils enfoncèrent les portes, ne doutant plus qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident. Quoiqu'ils s'attendiſſent à tout ce qu'il y a de plus funeſte, ils ne furent pas moins conſternés de ne la pas trouver. On l'appela, on la chercha vainement; rien ne s'offrit pour ſoulager le déſeſpoir que ſon abſence cauſoit. On fit mille raiſonnemens tous auſſi abſurdes les uns que les autres. On ne pouvoit ſoupçonner que ſon évaſion fût volontaire. Elle étoit toute-puiſſante dans votre royaume, le pouvoir ſouverain que vous lui aviez laiſſé ne lui étoit conteſté par qui que ce fût. Tous lui obéiſſoient avec joie. La tendreſſe que vous aviez l'un pour l'autre, celle qu'elle avoit pour ſa fille, & pour des ſujets

dont elle faiſoit ſes délices, empêchoit qu'on ne l'accuſât de ſa fuite. Où fut-elle allée pour être mieux ? D'ailleurs quel homme eut oſé enlever une reine du milieu de ſes gardes & du fond de ſon palais ? On auroit ſu la route que les raviſſeurs euſſent pu prendre.

Le malheur étoit certain, quoique les circonſtances en fuſſent cachées. Il y en avoit un autre à redouter, c'étoit, ſeigneur, la façon dont vous recevriez cette fatale nouvelle. L'innocence de ceux qui étoient reſponſables de la perſonne de la reine, ne les raſſuroit point contre les effets de votre juſte courroux. Il falloit ſe déterminer à fuir de vos états, & par cette fuite ſe déclarer coupable d'un crime qu'ils n'avoient pas commis, ou il falloit trouver le ſecret de vous cacher ce malheur.

Après beaucoup de délibérations, on n'en imagina point d'autres, que de vous perſuader qu'elle étoit morte, ce qui fut exécuté dans l'inſtant. On fit partir un courier pour vous apprendre qu'elle étoit tombée malade. Un ſecond qui partit quelques heures après, vous porta la nouvelle de ſa mort, c'étoit afin que votre amour ne vous fît pas venir en diligence. Votre préſence eut rompu toutes les meſures qui faiſoient la ſûreté générale, on lui fit des obſèques dignes de ſon rang, de votre affec-

tion & des regrets d'un peuple dont elle étoit adorée, & qui la pleuroit auſſi ſincèrement que vous-même.

Cette cruelle aventure fut toujours un ſecret pour vous, quoiqu'il n'y eût perſonne dans toute l'île heureuſe qui l'ignorât. La première ſurpriſe avoit rendu ce malheur public. La douleur que vous ſentîtes de cette perte fut proportionnée à votre affection, vous n'y trouvâtes de ſoulagement qu'à faire venir la princeſſe votre fille auprès de vous. Les innocentes careſſes de cet enfant firent toute votre conſolation. Vous ne voulûtes plus vous en ſéparer; elle étoit charmante, & vous préſentoit ſans ceſſe un portrait vivant de la reine ſa mère. La fée ennemie, qui avoit été la première cauſe de tout le déſordre, en ouvrant le grand livre, par lequel elle avoit découvert le mariage de ma ſœur, n'étoit pas venue vous voir ſans payer ſa curioſité, votre préſence avoit produit ſur ſon cœur le même effet que ſur celui de votre épouſe; & ſans que cette expérience la portât à l'excuſer, elle déſiroit ardemment de commettre la même faute. Inviſible auprès de vous, elle ne pouvoit ſe réſoudre à vous quitter: vous voyant inconſolable, elle ne ſe flatoit pas d'un heureux ſuccès dans ſes amours, & craignant de joindre la honte de

vos mépris à l'inutilité de ſes deſſeins, elle n'oſoit ſe faire connoître à vous. D'un autre côté, jugeant qu'il étoit néceſſaire de paroître, elle penſoit que par le tour de ſon eſprit elle vous accoutumeroit à la voir, & peut-être à l'aimer. Mais il falloit vous entretenir, & pour en avoir le moyen, elle rêva tant au tour qu'elle donneroit pour ſe préſenter devant vous avec décence, qu'elle le trouva.

Il y avoit une reine voiſine qui ſe voyoit chaſſée de ſes états par un uſurpateur aſſaſſin de ſon mari: cette triſte princeſſe couroit le monde pour trouver un aſyle & un vengeur. La fée l'enleva, & l'ayant miſe dans un endroit sûr, elle l'endormit & prit ſa figure. Vous la vîtes, ſeigneur, cette fée déguiſée ſe jeter à vos piés, & implorer votre protection, pour punir, diſoit-elle, le meurtrier d'un époux qu'elle regretoit autant que vous regretiez la reine. Elle vous proteſta que l'amour conjugal étoit l'unique motif qui la faiſoit agir, & qu'elle renonçoit de tout ſon cœur à une couronne qu'elle offroit à celui qui vengeroit ſon cher époux.

Les malheureux ont pitié les uns des autres. Vous entrâtes dans ſa douleur, d'autant plus qu'elle pleuroit un époux chéri, & que mélant ſes larmes avec les vôtres, elle vous parloit ſans ceſſe de la reine. Vous lui accordâtes

votre protection, & vous ne tardâtes pas à la rétablir dans ſon prétendu royaume, en puniſſant les rébelles & l'uſurpateur, comme elle le ſembloit déſirer : mais elle n'y voulut pas retourner, ni vous quitter. Elle vous ſupplia pour ſa sûreté, de faire régir ſon royaume en ſon nom, puiſque vous aviez trop de généroſité pour accepter le préſent qu'elle vous en vouloit faire, & de lui permettre de vivre à votre cour. Vous ne pûtes lui refuſer cette nouvelle grâce. Elle vous parut néceſſaire à élever votre fille, car l'adroite mégère n'ignoroit pas que cet enfant étoit l'unique objet de votre affection. Elle feignoit une extrême tendreſſe pour elle, & la tenoit continuellement entre ſes bras. Vous prévenant ſur la prière que vous alliez lui faire, elle vous demanda avec empreſſement de lui permettre de ſe charger de ſon éducation, diſant qu'elle ne vouloit point d'autres héritiers, que cette chère fille qui ſeroit la ſienne & l'unique objet de ſon amour, parce que, diſoit elle, elle lui rappeloit le ſouvenir de celle qu'elle avoit eue de ſon époux, & qui avoit péri avec lui.

Sa propoſition vous parut ſi avantageuſe, que vous ne balançâtes point à lui remettre la princeſſe, & méme à l'en rendre maîtreſſe abſolue. Elle s'acquitta parfaitement de ſa charge, &

par ſes talens & ſon affection elle eut entièrement votre confiance, & comme à une tendre ſœur, vous lui donnâtes votre amitié. Ce n'étoit pas aſſez pour elle, tous ſes ſoins ne tendoient qu'à devenir votre femme. Pour en venir à bout elle ne négligea rien : mais quand vous n'euſſiez pas été l'époux de la plus belle des fées, elle n'étoit pas faite pour donner de l'amour. La figure qu'elle avoit empruntée ne pouvoit entrer en comparaiſon avec celle dont elle briguoit la place. Extrêmement laide, & l'étant naturellement elle-même, elle n'eut pu emprunter de la beauté pour plus d'un jour par an.

Cette expérience peu flateuſe lui fit comprendre que, pour réuſſir, il falloit qu'elle eût recours à d'autres moyens qu'à la beauté. Elle cabala ſecrètement pour obliger les peuples & les grands à vous ſolliciter de prendre une femme, & pour ſe faire déſigner. Mais certains diſcours ambigus qu'elle vous avoit tenus pour ſonder vos diſpoſitions, vous firent aiſément connoître d'où provenoient les vives ſollicitations dont vous étiez importuné. Vous témoignâtes nettement que vous ne vouliez pas entendre parler de donner une belle-mère à votre fille, ni vous mettre en état, en la ſubordonnant à une reine, de lui ravir le premier

rang de vos états, avec l'eſpérance certaine de vous ſuccéder au trône. Vous fîtes auſſi entendre à cette fauſſe princeſſe, qu'elle vous feroit plaiſir de retourner chez elle ſans bruit & ſans retardement. Lorſqu'elle y ſeroit de retour, vous promîtes de lui rendre tous les bons offices qu'elle pourroit attendre d'un ami fidèle, & d'un voiſin généreux. Mais vous ne lui cachâtes pas que, ſi elle ne prenoit ce parti de bonne grâce, elle courroit riſque d'y être forcée.

L'obſtacle invincible que vous oppoſiez à ſon amour, la mit dans une colère terrible; cependant elle feignit une ſi grande indifférence ſur cela, qu'elle parvint à vous perſuader: cette tentative étoit un effet de ſon ambition, & de la peur que dans la ſuite vous vous emparaſſiez de ſes états, aimant mieux, malgré l'empreſſement qu'elle avoit témoigné pour vous les faire accepter, vous laiſſer croire qu'elle ne vous les avoit pas offerts de bonne foi, que de vous donner à connoître ſes véritables ſentimens.

Sa fureur pour être cachée n'en fut pas moins violente. Ne doutant point que ce ne fût la Belle, qui, plus puiſſante dans votre cœur que la politique, vous feroit renoncer à l'avantage d'augmenter votre empire d'une façon ſi

glorieuſe, elle conçut pour elle une haine auſſi forte, que celle qu'elle avoit contre votre épouſe, & prit la réſolution de s'en défaire, ne doutant point que ſi elle étoit morte, vos ſujets renouvelant leurs inſtances, vous forçaſſent à vous mettre en état de laiſſer des ſucceſſeurs.... La bonne femme n'étoit guère en âge d'en donner, mais cette ſupercherie ne lui feroit rien. La reine de qui elle avoit pris la reſſemblance, étoit aſſez jeune pour en avoir encore beaucoup, ſa laideur n'étant pas un obſtacle à un hymen royal & politique.

Malgré la déclaration authentique que vous aviez faite, on penſoit que ſi votre fille mouroit, vous céderiez aux continuelles repréſentations de votre conſeil: on ne doutoit même plus que votre choix ne tombât ſur cette feinte reine, ce qui lui attiroit des créatures ſans nombre. Ainſi, par le ſecours d'un de ſes flateurs, dont la femme avoit l'ame auſſi baſſe que lui, & qui étoit auſſi méchante qu'elle, ſon deſſein fut de ſe défaire de votre fille. Elle l'avoit fait gouvernante de la petite princeſſe. Ils arrêtèrent entr'eux de l'étouffer, & de dire qu'elle étoit morte ſubitement. Mais pour plus grande ſûreté, ils convinrent d'aller commettre ce meurtre dans la forêt voiſine, afin que perſonne ne les pût ſurprendre en cette barbare

exécution ; ils comptoient qu'on n'en auroit pas la moindre connoiſſance, & qu'il ſeroit impoſſible de les blâmer de n'avoir pas demandé du ſecours avant qu'elle fût expirée, ayant pour excuſe légitime qu'ils étoient trop éloignés. Le mari de la gouvernante ſe propoſoit d'en venir chercher, après qu'elle ſeroit morte ; & pour qu'on ne les ſoupçonnât de rien, il devoit paroître ſurpris de les trouver hors d'état d'être ſecourues, quand il ſeroit revenu dans l'endroit où il auroit laiſſé cette tendre victime de leur fureur, & d'ailleurs il étudioit la douleur & l'étonnement qu'il vouloit affecter.

Lorſque ma miſérable ſœur ſe vit dépouillée de ſon pouvoir, & condamnée aux rigueurs d'une cruelle priſon, elle me recommanda de vous conſoler, & de veiller à la ſûreté de ſa fille. Il n'étoit pas néceſſaire qu'elle prît cette précaution. L'union qui eſt entre nous, & la pitié qu'elle me faiſoit, auroit ſuffi pour vous attirer ma protection, & ſa recommandation ne me porta pas à remplir ſes deſirs avec plus de zèle.

Je vous voyois le plus ſouvent que je pouvois, & autant que la prudence me le permettoit, ſans courir le riſque de donner des ſoupçons à notre ennemie, qui m'auroit dénoncée comme une fée en qui l'affection fraternelle

prévaloit ſur l'honneur de l'ordre, & qui protégeoit une race coupable. Je ne négligeai rien pour convaincre toutes les fées que je l'avois abandonnée à ſon malheureux ſort, & par là je comptois me conſerver plus de facilité de lui rendre ſervice. Comme j'étois attentive à toutes les démarches de votre perfide amante, tant par moi-même, que par les génies qui me ſont ſoumis, ſon affreuſe intention ne me fut pas cachée. Je ne pouvois m'y oppoſer à force ouverte, & quoiqu'il me fût facile d'anéantir ceux entre les mains de qui elle avoit abandonné cette petite créature, la prudence m'en empêchoit, & ſi j'euſſe enlevé votre enfant, la maligne fée me l'auroit repriſe, ſans qu'il m'eût été poſſible de la défendre. Il y a parmi nous une loi qui nous oblige d'avoir mille ans d'ancienneté avant que d'entrer en diſpute contre nos anciennes, ou du moins il faut avoir été ſerpent.

Les périls qui nous accompagnent en cet état, nous le fait nommer les Faſtes terribles. Il n'y en a point entre nous qui ne frémiſſent en ſongeant à l'entreprendre. Nous balançons long-tems avant de nous réſoudre à nous y expoſer; & ſans un motif bien preſſant de haine, d'amour, ou de vengeance, il en eſt peu qui n'aiment mieux attendre leur vétérance du ſecours

du tems, que de la prévenir par ce dangereux moyen où la plus grande partie ſuccombe. J'étois dans ce cas. Il s'en falloit dix ans que mes mille ans fuſſent accomplis, & je n'avois de reſſource que dans l'artifice. Je l'employai heureuſement.

Je pris la forme d'une ourſe monſtrueuſe, & me cachant dans la forêt deſtinée à cette déteſtable exécution, lorſque ces miſérables vinrent pour exécuter l'ordre barbare qu'ils avoient reçu, je me jetai ſur la femme qui avoit la petite entre ſes bras & ſur la bouche de laquelle elle mettoit déjà la main. La frayeur qu'elle eut l'obligea à laiſſer tomber ce précieux fardeau; mais elle n'en fut pas quitte à ſi bon marché, & l'horreur que me donnoit ſon mauvais naturel m'inſpira la cruauté de l'animal dont j'avois pris la figure. Je l'étranglai, ainſi que le traître qui l'avoit accompagnée, & j'emportai la Belle après l'avoir promptement dépouillée, & teint ſes vêtemens dans le ſang de ſes ennemis. Je les éparpillai dans la forêt, après avoir eu la précaution de les déchirer en pluſieurs endroits, afin que l'on ne crût pas que la princeſſe en fût réchappée, & je me retirai très-contente d'avoir ſi bien réuſſi.

La fée ſe crut ſervie ſelon ſes deſirs. La mort de ſes deux complices étoit un avantage

pour elle, elle devenoit maîtreſſe de ſon ſécret, & le ſort que je venois de leur faire éprouver, étoit celui qu'elle leur avoit deſtiné, pour récompenſer leurs coupables ſervices. Une autre circonſtance qui lui fut encore avantageuſe, c'eſt que des bergers qui virent de loin cette expédition, coururent appeler du ſecours qui arriva aſſez-tôt pour trouver ces infâmes qui expiroient, & vous ôter tout ſoupçon qu'elle y eût aucune part.

Les mêmes incidens furent auſſi favorables à mon entrepriſe. Ils convainquirent la méchante fée de la même choſe que le vulgaire. Cet événement lui parut ſi naturel, qu'elle n'en douta plus. Elle ne daigna pas même employer ſon pouvoir pour s'en aſſurer. Je fus ravie de ſa ſécurité. Je n'euſſe pas été la plus forte, ſi elle eût voulu reprendre la petite Belle, parce que, outre les raiſons qui la faiſoient ma ſupérieure, & que je vous ai expliquées, elle avoit l'avantage de tenir cet enfant de vous; vous lui aviez confié votre autorité, contre laquelle il n'y avoit que vous ſeul qui euſſiez du pouvoir, & à moins de la retirer vous-même de ſes mains, rien ne la pouvoit ſouſtraire aux loix qu'elle lui voudroit impoſer juſqu'au tems qu'elle auroit été mariée.

Délivré de cette inquiétude, je me vis accablée

accablée par une autre, en me reſſouvenant que la mère des tems avoit condamné ma nièce à épouſer un monſtre : mais elle n'avoit pas encore trois ans, & je me flatai de trouver par mon étude un expédient, pour que cette malédiction ne s'accomplît pas à la lettre, & que je la puſſe faire tourner en équivoque. J'avois tout le tems d'y penſer, & je ne m'occupai alors que du ſoin de trouver un lieu où je puſſe mettre ma précieuſe proie en ſûreté.

Le myſtère m'étoit abſolument néceſſaire. Je n'oſai lui donner un château, ni faire pour elle aucune magnificence de l'art, notre ennemie s'en ſeroit apperçue, elle en eût eu quelqu'inquiétude dont les ſuites euſſent été funeſtes pour nous. J'aimai donc mieux prendre un habit ſimple, & la confier au premier particulier que je rencontrerois, qui me paroîtroit homme de bien, & où je pourrois me flater qu'elle trouveroit les aiſances de la vie.

Le haſard bientôt favoriſa mes intentions. Je trouvai ce qui me convenoit parfaitement. Ce fut une petite maiſon dans un hameau, dont la porte étoit ouverte. J'entrai dans cette chaumière qui me parut être celle d'un payſan à ſon aiſe. Je vis à la clarté d'une lampe trois payſanes endormies auprès d'un berceau que j'ai jugé être celui d'un nourriſſon. Il n'avoit

rien de la ſimplicité du reſte de la chambre. Tout en étoit ſomptueux. Je penſai que cette petite créature étoit malade, & que le ſommeil où ſes gardes étoient plongées, provenoit de la fatigue qu'elles avoient eue auprès d'elle. Je m'en approchai ſans bruit, dans le deſſein de lui donner du ſoulagement, & je me faiſois d'avance un plaiſir de la ſurpriſe que ces femmes auroient eue en s'éveillant, en trouvant leur malade guérie, ſans ſavoir à quoi l'attribuer. Je m'empreſſois à tirer cet enfant de ſon berceau, dans l'intention de lui ſouffler de la ſanté, mais ma bonne volonté lui devint inutile, il expiroit au moment où je le touchai.

Cette mort dans l'inſtant m'inſpira le deſir d'en profiter, & de mettre ma nièce à ſa place, ſi la bonne fortune vouloit que ce fût une fille. Je fus aſſez heureuſe pour que mes ſouhaits fuſſent remplis. Ravie de cette occurrence, je fis ſans tarder cet échange, & j'emportai la petite morte que j'enterrai. Je revins enſuite à cette maiſon, où je fis du bruit à la porte pour éveiller les dormeuſes.

Je leur dis dans un patois affecté, que j'étois une étrangère qui leur demandoit un aſyle pour cette nuit : elles me l'accordèrent de bonne grace, & furent regarder leur enfant qu'elles trouvèrent endormie paiſiblement.

& avec toutes les apparences d'une parfaite ſanté. Elles en furent joyeuſes & ſurpriſes, parce qu'elles ne connurent pas la tromperie que je leur avois faite en leur faſcinant les yeux.

Elles m'apprirent que cette petite fille étoit celle d'un riche marchand, qu'une d'elles étoit ſa nourrice, qui après l'avoir ſevrée, l'avoit rendue à ſes parens, mais que l'enfant étoit tombée malade chez ſon père, qui l'avoit renvoyée à la campagne, dans l'eſpérance que le grand air lui feroit du bien. Elles ajoutèrent d'un viſage ſatisfait, en regardant la petite, que cette expérience avoit réuſſi, & qu'elle produiſoit un meilleur effet que tous les remèdes qu'on avoit mis en uſage avant de la leur rendre. Elles réſolurent de la reporter à ſon père auſſitôt qu'il ſeroit jour, pour ne lui point retarder la ſatisfaction qu'il en recevroit & pour laquelle elles comptoient de recevoir une groſſe récompenſe, parce que cet enfant lui devenoit extrêmement cher, quoique la dernière de onze.

Au lever du ſoleil elles partirent : de mon côté, je feignis de continuer ma route, en m'applaudiſſant d'avoir placé ma nièce ſi avantageuſement. Pour augmenter encore ſa ſûreté, & pour engager ce père ſuppoſé à s'attacher à cette petite fille, je pris la figure d'une de ces femmes qui vont diſant la bonne aventure,

& me trouvant à la porte du marchand, lorſque les nourrices la lui rapportèrent, j'entrai avec elles. Il les reçut avec joie, & prenant cette petite fille entre ſes bras, il fut la dupe des préjugés de l'amour paternel, en croyant fermement que ſes entrailles étoient émues à ſon aſpect; ce n'étoit que les mouvemens du bon naturel, qu'il confondoit avec ceux de la nature. Je pris ce moment pour augmenter la tendreſſe qu'il s'imaginoit reſſentir.

Regarde bien cette petite, mon bon ſeigneur, lui dis-je dans ce langage ordinaire aux perſonnes dont j'avois pris l'habit; elle te fera grand honneur dans ta famille, elle te donnera de grands biens, & te ſauvera la vie, & à tous tes enfans; elle ſera tant belle, tant belle, qu'ainſi ſera-t-elle nommée par tous ceux qui la verront. Pour récompenſe de ma prédiction, il me donna une pièce d'or, & je me retirai fort contente.

Il ne reſtoit plus rien qui m'obligeât à réſider avec la race d'Adam. Pour profiter de mon loiſir, je paſſai dans notre empire, réſolue d'y reſter quelque tems. Je demeurai tranquillement à conſoler ma ſœur, en lui apprenant des nouvelles de cette chère fille, & en lui témoignant que loin de l'avoir oubliée, vous chériſſiez ſa mémoire avec la même tendreſſe que vous aviez eue pour ſa perſonne.

Voilà, grand roi, quelle étoit notre ſituation tandis que vous étiez pénétré du nouveau malheur qui vous avoit privé de votre enfant, & qui renouveloit les douleurs qui vous avoient fait reſſentir la perte de ſa mère. Quoique vous ne puſſiez poſitivement accuſer de cet accident celle à qui vous l'aviez confiée, il vous fut cependant impoſſible de vous empêcher de la regarder d'un mauvais œil, parce que s'il ne paroiſſoit pas qu'elle fût coupable, elle ne pouvoit ſe juſtifier ſur le fait de la négligence que l'événement avoit rendue criminelle.

Après les premiers tranſports de votre affliction, elle ſe flattoit qu'il n'y auroit plus d'obſtacle qui vous empêchât de l'épouſer; elle vous en fit renouveler les propoſitions par ſes émiſſaires; mais elle fut déſabuſée, & ſa mortification fut extrême, quand vous déclarâtes que non-ſeulement vous n'étiez pas plus que ci-devant dans l'intention de vous remarier, mais que, quand bien même vous changeriez d'idée, ce ne ſeroit jamais en ſa faveur. A cette déclaration vous joignîtes un ordre preſſant de ſortir inceſſamment de votre royaume. Sa préſence vous rappeloit le ſouvenir de votre fille, & renouveloit vos douleurs : voilà le prétexte, dont vous vous ſervîtes; mais la principale raiſon que vous aviez, c'eſt que vous vouliez faire

ceſſer les cabales qu'elle faiſoit continuellement pour venir à ſon but.

Elle en fut outrée, mais il fallut obéir ſans pouvoir ſe venger. J'avois engagé une de nos anciennes à vous protéger. Son pouvoir étoit conſidérable, parce qu'elle joignoit à la vétérance l'avantage d'avoir été quatre fois ſerpent. Comme il y a un danger extrême à le devenir, il y a auſſi des honneurs, & un redoublement de puiſſance attachés. Cette fée à ma conſidération, vous prenoit ſous ſa protection, & mit votre amante irritée hors d'état de vous faire aucun mal.

Ce contre-tems fut favorable à la princeſſe dont elle avoit pris la reſſemblance. Elle la fit ſortir de ſon ſommeil, & lui cachant le criminel uſage qu'elle avoit fait de ſes traits, elle ne voulut lui faire voir que le beau de toutes ſes actions. Elle n'oublia pas de faire valoir ſes bons offices & la peine qu'elle lui avoit épargnée; & afin qu'elle continuât elle-même ſon propre perſonnage, elle lui donna des conſeils ſalutaires pour ſe maintenir. Ce fut alors que cherchant à ſe conſoler de votre indifférence, elle retourna auprès du prince, & qu'elle y renouvela ſes ſoins; elle le chérit, elle l'aima trop, & cette fée ne pouvant s'en faire aimer, lui fit reſſentir un terrible effet de ſa fureur.

Cependant le moment de ma vétérance étoit

insensiblement venu, & mon pouvoir augmentoit, mais le désir de servir ma sœur & vous, me persuada que je n'en avois pas encore assez. Ma sincère amitié me déguisant le péril des fastes dangereux, je voulus le franchir. Je devins serpent, & je m'en tirai heureusement ; c'est ce qui me mit en état d'agir sans mystère pour le service de ceux que nos mauvaises compagnes oppriment. Si je ne puis pas dans toutes les occasions détruire entièrement les charmes funestes, j'en ai souvent le pouvoir, & du moins je suis toujours la maîtresse de les adoucir par ma puissance & par mes conseils.

Ma nièce étoit du nombre de celles à qui je ne pouvois faire la faveur entière. N'osant découvrir l'intérêt que j'y prenois, il me parut plus à propos de la laisser sous le nom de la fille du marchand ; j'allois sous différentes formes la voir souvent, & j'en revenois toujours satisfaite. Sa vertu & sa beauté égaloient son esprit. Agée de quatorze ans, elle avoit déjà fait voir une constance admirable dans la bonne & mauvaise fortune que son prétendu père avoit éprouvée.

Je fus ravie de connoître que les plus cruels revers n'avoient point été capables d'altérer sa tranquillité. Au contraire, par sa gaieté, par la douceur de sa conversation, elle s'étoit fait un devoir de la ramener à son père & à ses

frères, & j'avois le plaiſir de voir qu'elle avoit des ſentimens dignes de ſa naiſſance. Mais cette douceur étoit mêlée de la plus cruelle amertume, quand je me rappelois que tant de perfections étoient deſtinées pour un monſtre. Je travaillois, je m'occupois vainement nuit & jour à chercher les moyens de la garantir d'un ſi grand malheur, & j'étois au déſeſpoir de ne pouvoir rien imaginer.

Cette inquiétude ne m'empêchoit pas de faire de fréquens voyages auprès de vous. Votre femme, qui n'en avoit pas la liberté, me ſollicitoit ſans ceſſe de vous aller voir, & malgré la protection de notre amie, ſa tendreſſe alarmée lui perſuadoit toujours que les momens où je vous perdois de vue, étoient les derniers de votre vie & ceux que notre ennemie ſacrifioit à ſa fureur. Cette appréhenſion la troubloit ſi fort, qu'à peine me donnoit-elle le tems de me repoſer. Quand je venois lui rendre compte de l'état où vous étiez, elle me ſupplioit avec tant d'inſtance d'y retourner qu'il m'étoit impoſſible de la refuſer.

Touchée de ſon inquiétude, & voulant plutôt la faire ceſſer, que m'épargner les peines qu'elle me cauſoit, je me ſervis contre notre barbare compagne des mêmes armes dont elle s'étoit ſervie contre nous, & je fus ouvrir le

grand livre. Par bonheur ce fut au moment de la converſation qu'elle eut avec la reine & avec le prince, & la même qui ſe termina par ſa métamorphoſe. Je n'en perdis pas un mot, & mon raviſſement fut extrême, de ce que pour mieux aſſurer ſa vengeance, elle détruiſoit, ſans le ſavoir, le tort que la mère des tems nous avoit fait, en aſſujettiſſant la Belle à l'hymen d'un monſtre. Pour comble de bonheur, elle y mettoit des circonſtances ſi avantageuſes, qu'il ſembloit qu'elle les eût faites exprès & dans l'unique intention de m'obliger, car elle fourniſſoit à la fille de ma ſœur l'occaſion de faire connoître qu'elle étoit digne de ſortir du plus pur ſang des fées.

Un ſigne, le moindre geſte exprime parmi nous tout ce que le vulgaire ne pourroit prononcer en trois jours. Je ne dis qu'un mot d'un air mépriſant, c'en fut aſſez pour faire connoître à l'aſſemblée que le procès de notre ennemie avoit été fait par elle-même dans l'arrêt qu'elle avoit fait rendre dix ans devant contre votre épouſe. A l'âge de cette dernière il ſembloit plus naturel d'avoir des foibleſſes de l'amour, qu'à une fée du premier ordre, & d'un plus grand âge : je parle des baſſeſſes & des mauvaiſes actions qui avoient accompagné cet amour ſuranné. Je repréſentai que ſi tant d'infamies

reſtoient impunies, on auroit ſujet de dire que les fées n'étoient dans le monde que pour déshonorer la nature & affliger le genre humain. En leur préſentant le livre, je renfermai ma bruſque harangue dans le ſeul mot, voyez : elle n'en fut pas moins puiſſante. J'avois de plus des amies jeunes & vétérantes, qui traitèrent la vieille amoureuſe comme elle le méritoit; elle n'avoit pu vous épouſer, & l'on ajouta à cette punition le déshonneur d'être dégradée de l'ordre, & on la traita comme la reine de l'île heureuſe.

Ce conſeil ſe tint pendant qu'elle étoit avec vous ; dès qu'elle parut, on lui en ſignifia le réſultat. J'eus le plaiſir d'en être témoin. Après quoi refermant le livre, je deſcendis avec précipitation de la moyenne région de l'air, où réſide notre empire, pour m'oppoſer à l'effet du déſeſpoir où vous étiez prét à vous abandonner ; je n'employai pas plus de tems à faire ce voyage, que j'en avois mis à ma laconique harangue. J'arrivai auſſi-tôt pour vous promettre mon ſecours : toutes ſortes de raiſons m'y invitoient. Vos vertus, vos malheurs, dit-elle au prince en ſe tournant de ſon côté, l'avantage que je trouvois pour la Belle, me faiſoient voir en vous le monſtre qui me convenoit. Vous me ſembliez ſeuls dignes l'un de l'autre, & je ne doutois pas que, lorſque vous

vous connoîtriez, vos cœurs ne ſe rendiſſent une juſtice mutuelle.

Vous ſavez, dit-elle à la reine, ce que j'ai fait depuis pour y parvenir, & par quelle voie j'ai obligé la Belle de ſe rendre dans ce palais, où la vue du prince, & ſon entrètien, dont je la faiſois jouir en ſonge, ont eu l'effet que je pouvois ſouhaiter. Ils ont enflammé ſon cœur ſans ébranler ſa vertu, & ſans que cet amour ait eu le pouvoir d'affoiblir le devoir & la reconnoiſſance qui l'attachoient au monſtre: enfin j'ai conduit heureuſement toutes choſes à leur perfection.

Oui, prince, pourſuivit la fée, vous n'avez plus rien à redouter du côté de votre ennemie. Elle eſt dépouillée de ſa puiſſance, & ne ſera jamais en pouvoir de vous nuire par de nouveaux charmes. Vous avez exactement rempli les conditions qu'elle vous avoit impoſées; car ſi vous ne les aviez pas exécutées, elles ſubſiſteroient toujours malgré ſon éternelle diſgrace. Vous vous êtes fait aimer ſans le ſecours de votre eſprit & de votre naiſſance; & vous, la Belle, vous êtes pareillement quitte de la malédiction que la mère des tems vous avoit donnée. Vous avez bien voulu prendre un monſtre pour votre époux: elle n'a plus rien à exiger, tout eſt déſormais porté à votre bonheur.

La fée ceſſa de parler, & le roi ſe jeta à ſes piés. Grande fée, lui dit-il, comment pourrois-je vous remercier de toutes les graces dont vous avez daigné combler ma famille? La reconnoiſſance que j'ai de vos bienfaits, eſt infiniment au-deſſus de toute expreſſion. Mais, mon auguſte ſœur, ajouta-t-il, ce nom m'encourage à vous demander encore de nouvelles graces; & malgré les obligations que je vous ai, je ne puis m'empêcher de vous dire que je ne ſerai point heureux, tant que je ſerai privé de la préſence de ma chère fée. Ce qu'elle a fait, ce qu'elle ſouffre pour moi, augmenteroit mon amour & ma douleur, ſi l'un & l'autre n'étoit pas à ſon plus haut point. Ah! madame, ajouta-t-il, ne pourriez-vous point combler la meſure de vos bienfaits, en me la faiſant voir?

Cette demande étoit inutile. Si la fée avoit pu lui rendre ce bon office, elle étoit trop zélée pour attendre qu'il le lui demandât: mais elle ne pouvoit détruire ce que le conſeil des fées avoit ordonné. La jeune reine étant priſonnière dans la moyenne région de l'air, il n'y avoit pas d'apparence d'uſer d'induſtrie pour la lui faire voir, & la fée alloit le lui faire entendre avec douceur, & l'exhorter à prendre patience en attendant quelques événemens imprévus dont elle ſe promettoit de profiter,

lorſqu'une ſymphonie raviſſante ſe fit entendre & l'interrompit.

Le roi, ſa fille, la reine & le prince en fureur extaſiés : mais la fée eut une autre ſorte de ſurpriſe. Cette muſique indiquoit le triomphe des fées. Elle ne comprenoit point qui pouvoit être la triomphatrice. Son idée ſe fixa ſur la vieille fée, ou ſur la mère des tems, qui dans ſon abſence avoient peut-être obtenu, l'une ſa liberté, l'autre la permiſſion de cauſer de nouvelles traverſes à ſes amans. Elle étoit dans cette perplexité, lorſqu'elle en fut agréablement tirée par la préſence de la fée ſa ſœur, reine de l'île heureuſe, qui parut tout d'un coup au milieu de cette troupe charmante. Elle n'étoit pas moins belle que quand le roi ſon époux l'avoit perdue. Le monarque qui ne la méconnut pas, en faiſant céder le reſpect qu'il lui devoit, à l'amour qu'il avoit conſervé pour elle, l'embraſſa avec des tranſports & une joie qui ſurprit cette reine elle-même.

La fée ſa ſœur ne pouvoit imaginer à quel heureux prodige elle devoit ſa liberté : mais la fée couronnée lui apprit qu'elle ne devoit ſon bonheur qu'à ſon propre courage, qui l'avoit portée à expoſer ſes jours pour une autre. Vous ſavez, dit-elle à la fée, que la fille de nôtre reine a été reçue dans l'ordre en naiſ-

ſant, mais qu'elle ne tient pas le jour d'un père ſublunaire, l'ayant reçu du ſage Amadabak, dont l'alliance honore les fées, & qui eſt beaucoup plus puiſſant que nous par ſa ſcience ſublime; malgré cela il n'eſt point arbitraire pour ſa fille de devenir ſerpent au bout de ſes cent premières années. Ce terme fatal eſt arrivé, & notre reine mère auſſi tendre pour cette chère enfant, & auſſi alarmée de ſon ſort, que le pourroit être une créature ordinaire, n'a pu ſe réſoudre à l'abandonner aux riſques des accidens qui la pouvoient faire périr en cet état, & dans ſa première jeuneſſe, les malheurs de celles qui y ont ſuccombé, n'étant devenus que trop communs pour autoriſer ſes craintes.

La douloureuſe ſituation où j'étois, m'ôtoit tout eſpoir de revoir mon tendre époux, & mon aimable fille; j'avois un dégoût parfait pour une vie que je devois paſſer ſéparée d'eux; ainſi ſans balancer, je pris le parti de m'offrir à ramper pour dégager la jeune fée; je voyois avec joie un moyen sûr, prompt & honorable pour me délivrer de tous les malheurs dont j'étois accablée, par la mort, ou par une liberté glorieuſe, qui me rendant maîtreſſe de mon ſort, me permettoit de me rejoindre à mon époux.

Notre reine ne balança pas plus à accepter cette offre si flatteuse à l'amour maternel, que j'avois balancé à la lui faire. Elle m'embrassa cent fois, & me promit de me rétablir dans tous mes privilèges, de me rendre la liberté sans condition, si j'étois assez heureuse pour échapper à ce danger. Je m'en suis tirée sans accident ; le fruit de mes peines a été attribué à la jeune fée, au nom de qui je m'exposois ; j'ai tout de suite recommencé à mon profit. L'heureux succès de mon premier faste m'a encouragée pour le second, où j'ai également réussi. Cette action m'a rendue vétérante, & par conséquent indépendante. Je n'ai pas tardé à profiter de ma liberté pour me rendre ici, & rejoindre une famille si chère.

Quand la reine fée eut achevé d'instruire son tendre auditoire, les caresses recommencèrent. C'étoit une confusion charmante, on se les faisoit & on se les rendoit sans presque s'entendre, sur-tout de la part de la Belle, enchantée d'appartenir à de si illustres parens, & de n'avoir plus à craindre de déshonorer le prince son cousin, en lui faisant faire une alliance indigne de lui.

Mais quoique transportée de l'excès de son bonheur, elle n'oublia pas le bon-homme qu'elle avoit cru son père. Elle rappella à la fée sa

tante la promeſſe qu'elle lui avoit faite de permettre qu'il eût avec ſes enfans l'honneur d'aſſiſter à la fête de ſon hymen. Elle lui en parloit encore, lorſque de la fenêtre elles virent paroître ſeize perſonnes à cheval, dont la plûpart avoient des cors de chaſſe, & paroiſſoient fort embarraſſés. Le déſordre de cette troupe marquoit aſſez que les chevaux les avoient emportés par force. La Belle les reconnut aiſément pour les ſix fils du bon-homme, leurs ſœurs, & leurs cinq amans.

Tout le monde, excepté la fée, fut ſurpris de cette bruſque entrée. Ceux qui la faiſoient ne le furent pas moins de ſe trouver par la fougue de leurs chevaux tranſportés dans un palais qui leur étoit inconnu. Voici comment cet accident leur étoit arrivé. Ils étoient tous à la chaſſe, lorſque leurs chevaux ſe réuniſſant en un eſcadron, avoient couru avec rapidité juſqu'au palais, ſans qu'il leur eût été poſſible de les retenir, malgré tous les efforts qu'ils avoient pu faire.

La Belle oubliant ſa dignité préſente, ſe hâta d'aller au-devant d'eux pour les raſſurer. Elle les embraſſa tous avec bonté. Le bonhomme père parut auſſi, mais ce fut ſans déſordre. Le cheval étoit venu hennir & grater à ſa porte. Il n'avoit pas douté qu'il ne le

vînt

vint chercher de la part de cette chère fille. Il s'en ſervit ſans crainte, & jugeant bien où ſa monture le portoit, il ne fut point étonné de ſe trouver dans la cour d'un palais qu'il revoyoit pour la troiſième fois, & où il ſe doutoit qu'il étoit conduit pour aſſiſter au mariage de la Belle & de la Bête.

Dès qu'il put l'appercevoir, il courut à elle les bras ouverts, en béniſſant l'heureux moment qui la préſentoit à ſes yeux, & comblant de bénédictions la Bête généreuſe qui permettoit ſon retour. Il promena ſes regards de tous côtés, dans le deſſein de lui rendre de très-humbles grâces pour les bontés dont elle combloit ſa famille, & ſur-tout la dernière de ſes filles. Il fut fâché de ne la point appercevoir, & appréhenda que ſes conjectures ne fuſſent fauſſes. Cependant la préſence de ſes enfans lui donnoit lieu de croire qu'il avoit penſé juſte, & qu'ils n'auroient pas été attirés dans ce lieu, s'il n'avoit pas été queſtion d'une fête ſolemnelle, telle que le devoit être cet hymen.

Cette réflexion ſe faiſoit dans l'intérieur du bon-homme, & ne l'empêchoit pas de ſerrer tendrement la Belle entre ſes bras, en lui mouillant le viſage des larmes que ſa joie lui faiſoit répandre.

Après la lui avoir laiſſé goûter à ſon aiſe :

C'eſt aſſez, bon-homme, lui dit enfin la fée, vous avez ſuffiſamment prodigué vos careſſes à cette princeſſe, il eſt tems que ceſſant de la regarder comme un père, vous appreniez que ce titre ne vous appartient pas, & que vous devez à préſent lui rendre hommage comme à votre ſouveraine. Elle eſt princeſſe de l'île heureuſe, fille du roi & de la reine que vous voyez; elle va devenir l'épouſe de ce prince. Voilà la reine ſa mère, ſœur du roi. Je ſuis fée ſon amie, & tante de la Belle. Quant au prince, ajouta-t-elle, en voyant que le bon-homme le regardoit fixément, il vous eſt plus connu que vous le penſez, mais il eſt différent de ce que vous l'avez vu; en un mot c'eſt la Bête elle-même.

Apprenant de ſi ſurprenantes nouvelles, le père & les frères en furent ravis, tandis que les ſœurs en ſentirent une douloureuſe jalouſie: mais elles la déguisèrent ſous les apparences d'une feinte ſatisfaction dont perſonne ne fut la dupe; cependant on feignit de les croire ſincères. Pour les amans, que l'eſpérance de poſſéder la Belle avoit rendus inconſtans, & qui n'étoient rentrés dans leurs premières chaînes qu'en déſeſpérant de l'obtenir, ne ſavoient qu'imaginer.

Le marchand ne put s'empêcher de pleurer, ſans pouvoir décider ſi ſes larmes provenoient

du plaiſir de voir le bonheur de la Belle, ou de la douleur de perdre une fille ſi parfaite. Ses fils étoient agités par les mêmes ſentimens. La Belle extrêmement ſenſible au témoignage de leur tendreſſe, ſupplia ceux de qui elle dépendoit alors, ainſi que le prince ſon futur époux, de lui permettre de reconnoître une ſi tendre affection. Sa prière témoignoit trop la bonté de ſon cœur, pour qu'elle ne fût pas écoutée. Ils furent comblés de biens, & ſous le bon plaiſir du roi, du prince & de la reine, la Belle leur conſerva les noms affectueux de père, de frères, & même de ſœurs, quoiqu'elle n'ignoroit pas que ces dernières n'en avoient pas plus le cœur que le ſang.

Elle voulut que tous continuaſſent à ſe ſervir du même nom, dont ils l'appeloient, quand ils la croyoient de leur famille. La vieillard & ſes enfans eurent des emplois à la cour de la Belle & jouirent continuellement du bonheur de vivre auprès d'elle dans un rang aſſez illuſtre pour être généralement conſidérés: pour les amans des ſœurs, dont la paſſion ſe ſeroit aiſément rallumée, s'ils n'en avoient connu l'inutilité, ils ſe trouvèrent trop heureux de s'unir aux filles du bon-homme, & d'épouſer des perſonnes pour qui la Belle conſervoit tant de bonté.

Tous ceux qu'elle déſiroit qui fuſſent pré-

ſens à ſon mariage étoient arrivés. On ne le différa pas plus long-tems, & pendant la nuit qui ſuivit cet heureux jour, le prince ne fut point frappé du charme aſſoupiſſant ſous lequel il avoit ſuccombé dans celle des nôces de la Bête. Pour célébrer cette auguſte fête, pluſieurs jours s'écoulèrent dans les plaiſirs. Ils ne finirent que parce que la fée, tante de la jeune épouſe, les avertit qu'ils ne devoient plus tarder à quitter cette belle ſolitude, qu'il falloit retourner dans leurs états, pour ſe montrer à leurs ſujets.

Il fut à propos qu'elle les fît ſouvenir de leur royaume, & des devoirs indiſpenſables qui les y rappeloient. Enchantés du ſéjour qu'ils habitoient, charmés du plaiſir qu'ils avoient de s'aimer & de ſe le dire, ils avoient entièrement oublié la grandeur ſouveraine, ainſi que l'embarras qui la ſuit. Les nouveaux époux proposèrent même à la fée d'y renoncer, & de conſentir qu'elle diſpoſât de leur place en faveur de qui elle jugeroit à propos: mais cette ſage intelligence leur repréſenta vivement qu'ils étoient autant obligés à remplir la deſtinée qui les avoit chargés du gouvernement de leur peuple, que ces mêmes peuples l'étoient à conſerver pour eux un reſpect éternel.

Ils cédèrent à de ſi juſtes remontrances;

mais le prince & la Belle obtinrent qu'il leur ſeroit permis de venir quelquefois en ce lieu ſe délaſſer des peines inſéparables de leurs conditions, & qu'ils y ſeroient ſervis par les génies inviſibles, ou les animaux qui leur avoient tenu compagnie les années précédentes : ils profitèrent le plus qu'il leur fut poſſible de cette liberté. Leur préſence paroiſſoit embellir ces lieux : tout s'empreſſoit à leur plaire. Les génies les y attendoient avec impatience, & les recevant avec joie, leur témoignoient de cent façons celle qu'ils reſſentoient de leur retour.

La fée, de qui la prévoyance étoit attentive à tout, leur donna un char tiré par douze cerfs blancs à cornes & à pinces d'or, comme étoient les ſiens. La vîteſſe de ces animaux ſurpaſſoit preſque celle de la penſée, & par leur moyen l'on pouvoit aiſément faire le tour du monde en deux heures. De cette ſorte ils ne perdoient point de tems à leur voyage : ils profitoient de tous les inſtans qu'ils pouvoient donner à leur plaiſir. Ils ſe ſervoient auſſi de ce galant équipage pour aller ſouvent voir le roi de l'île heureuſe, leur père, que le retour de la reine fée avoit ſi prodigieuſement rajeuni, qu'il ne le cédoit pas en beauté & en bonne mine au prince ſon gendre. Il ſe trouvoit auſſi heureux, étant ni moins amoureux, ni moins empreſſé

que lui, à donner à ſon épouſe des témoignages continuels de ſes ſentimens, laquelle de ſon côté y répondoit avec tout l'amour qui avoit ſi long-tems cauſé ſes infortunes.

Elle avoit été reçue de ſes ſujets avec des tranſports de joie auſſi grands qu'elle leur en avoit cauſé de douloureux, par la perte ſenſible de ſon affection, & les aima toujours chèrement, & rien ne s'oppoſa alors à ſa puiſſance: elle la leur témoigna pendant pluſieurs ſiècles par toutes les marques de bonne volonté qu'ils purent déſirer. Son pouvoir, joint à l'amitié de la reine des fées, conſerva la vie, la ſanté & la jeuneſſe au roi ſon époux. Ils ceſsèrent de vivre l'un & l'autre, parce que l'homme ne peut pas toujours durer.

Elle & la fée ſa ſœur, eurent la même intention pour la Belle, pour ſon époux, la reine ſa mère, le vieillard & ſa famille, en ſorte qu'on n'a jamais vu tant vivre. La reine, mère du prince, n'oublia pas de faire inſcrire cette hiſtoire merveilleuſe dans les archives de cet empire, & dans celui de l'île heureuſe pour la tranſmettre à la poſtérité. On en envoya des relations par tout l'univers, afin qu'il y fût éternellement parlé des aventures prodigieuſes de la Belle & de la Bête.

FIN.

LES VEILLÉES
DE
THESSALIE;

Par Mademoiſelle DE LUSSAN.

LES VEILLÉES

LES VEILLÉES
DE
THESSALIE.

PREMIERE VEILLÉE.

DANS la belle vallée de Tempé, ſi célèbre chez les anciens, étoit un hameau, ſitué ſur le bord du fleuve Penée. Tous ſes habitans étoient heureux : leur induſtrie, leur amour pour le travail & la fertilité du terrein faiſoient leur fortune. On voyoit dans l'extrémité du hameau trois maiſons jointes l'une à l'autre ; elles étoient habitées par trois familles unies par le ſang, & plus encore par la conformité de leurs mœurs, ſimples, pures, gaies, & animées par le déſir d'être toujours utiles à la patrie.

La saison où les plus beaux climats dépouillés de la verdure, paroissent tristes, étoit arrivée : déjà les montagnes de Thessalie, qui environnent la fameuse vallée de Tempé, étoient couvertes de neige ; déjà les troupeaux ne se montroient plus dans les campagnes, lorsque les trois chefs de famille partirent pour aller à Larrisse, capitale de la Thessalie. Les mères pour s'amuser & pour amuser leurs filles, s'assembloient tous les jours, tantôt chez l'un & tantôt chez l'autre.

Les mères & leurs filles se rangeoient en rond pour mieux se voir & s'entendre ; sans qu'on fût détourné du travail ; les mères donnoient l'exemple, & les filles le suivoient avec ardeur. Avant de se mettre à l'ouvrage, on chantoit une hymne à la louange des dieux, ensuite on faisoit une collation simple, avec des fruits secs, & des petits gâteaux faits avec un millet exquis, dont cette terre abonde.

La conversation des mères rouloit souvent sur des instructions sages, faites avec douceur & ménagement : quelquefois aussi des sujets plus gais & plus amusans faisoient la matière de leurs entretiens. Un jour elles se rappelèrent le souvenir de quelqu'époque marquée par un de ces prodiges si ordinaires en Thessalie, & toujours attribués à la magie. Nos jeunes personnes en avoient souvent entendu parler, mais elles n'en avoient

jamais oui faire aucun récit de ſuite ; elles ſaiſirent avec vivacité cette occaſion ; elles prièrent leurs mères d'avoir pour elles la complaiſance de leur raconter quelques-uns de ces faits ſinguliers & ſurprenans. La maîtreſſe de la maiſon, moins pour ſatisfaire la curioſité de ſa fille & de ſes compagnes, que pour inſtruire par de ſages réflexions une jeuneſſe ignorante, prit la parole, & parla ainſi :

Votre âge, mes enfans, vous permet d'avouer ſans honte que vous ſavez bien peu de choſe, & l'amour-propre doit exciter en vous le louable deſir d'acquérir ce que vous enviez dans les autres ; mais ſi vous voulez vous inſtruire, queſtionnez ſans rougir, & écoutez avec attention. Vous ignorez donc que la Theſſalie eſt le pays des prodiges, & que mille choſes y arrivent contre l'ordre naturel. Vous allez le ſavoir par le récit des aventures qui me ſont arrivées dans ma jeuneſſe. Mes deux amies, vos chères mères, vous raconteront un autre jour les leurs ; elles vous paroîtront, ainſi que les miennes, bien ſurprenantes. Par elles inſtruites vous vous défendrez de la crainte, mouvement contre lequel il faut ſe précautionner.

Mélanie fut interrompue par l'arrivée de Sophronie, vieille fille eſtimée, & même reſpectée de toute la contrée. On fut charmé de la voir,

on le lui témoigna par les plus tendres embraſſemens. Sophronie étoit ſi vieille, qu'elle avoit vu deux fois renouveler d'habitans toute la Theſſalie, elle jouiſſoit d'une ſanté ferme, ſon eſprit n'avoit point ſouffert par les infirmités du corps; il étoit vif & gai: aucuns remords ne troubloient la tranquillité de l'ame de cette vertueuſe fille. Je ne veux, dit-elle, interrompre ni le travail, ni la converſation: Mélanie parloit quand je ſuis entrée, cette jeuneſſe l'écoutoit avec attention, je la vois ſe regarder; elle regrette ſans doute un entretien, ou qui l'amuſoit, ou qui l'inſtruiſoit. Il eſt vrai, dit vivement la fille de Mélanie; ma mère alloit nous raconter des choſes ſingulières qui lui ſont arrivées autrefois. Leur curioſité eſt pardonnable, reprit Mélanie, il s'agiſſoit de leur apprendre que la Theſſalie n'a été que trop ſouvent le théâtre des prodiges. Eh bien, repartit Sophronie, reprenez votre diſcours, je l'écouterai avec plaiſir. Sophronie ordonne, repliqua Mélanie, j'obéis.

Mon père Alémon joignoit à une belle figure la ſolidité de l'eſprit, la droiture & la bonté du cœur; ces qualités réunies en faiſoient un homme véritablement vertueux & d'un commerce charmant. La nature n'avoit pas ſeule favoriſé mon père, la fortune alloit au-devant

de ſes deſirs; tout lui réuſſiſſoit. Ses troupeaux toujours ſains multiplioient d'une manière ſingulière, il ſembloit que les loups n'oſaſſent en approcher; les pâturages où on les conduiſoit, étoient toujours gras; l'eau dont on les abreuvoit, étoit toujours pure, & les fruits de nos vergers parvenoient toujours à leur juſte maturité. Mon père eut ſix garçons & ſix filles de ſa chère Lidamie, épouſe digne de lui comme il étoit digne d'elle. Charmé de ſa nombreuſe famille, il nous éleva tous avec le même ſoin & la même tendreſſe. Il étoit trop prudent pour marquer de la prédilection en faveur d'aucun de ſes enfans; il en connoiſſoit l'injuſtice & le danger. Notre attention à l'écouter, à ſuivre ſes conſeils, & à l'imiter, étoit la douce récompenſe qu'il en recevoit. Tant de proſpérités ne rendoient pas mon père plus orgueilleux; il entroit dans les peines de ſes voiſins, moins heureux que lui; il les aidoit de ſes conſeils & de ſes biens d'une manière ſi prévenante & ſi tendre, qu'il auroit dû en être adoré. Il en fut néanmoins haï; l'envie étouffa la reconnoiſſance.

Mon père connut ce mouvement injuſte, il en fut affligé. Mais ſa douleur fut bien ſenſible, lorſqu'il découvrit que ces ingrats attribuoient la réuſſite de toutes ſes entrepriſes

aux ſecrets d'un art criminel. S'il n'eut pas aſſez de force pour oppoſer l'indifférence à cette injure, il en eut aſſez pour diſſimuler, & pour prendre le parti de la retraite. Après avoir partagé preſque tous ſes biens entre ſes enfans, après avoir marié ceux qui ne l'étoient pas (je fus de ce nombre), il quitta le hameau avec ſa chère Lidamie, & ſe retira au pié du mont Olimpe.

Cette retraite nous affligea mortellement; nous ne pouvions en pénétrer la cauſe. La propriété de ce que ce bon père nous laiſſoit, ne nous dédommageoit point de la douceur de le voir; ne plus lui obéir, étoit un plaiſir qui nous manquoit. Comme il ne vouloit pas que nous menaſſions une vie oiſive, que de plus, il ne vouloit pas être diſtrait dans les occupations où il méditoit de ſe livrer, il nous déclara en nous embraſſant avec tendreſſe, qu'il ne nous permettoit de le voir qu'une fois la ſemaine, & il ajouta, que tour-à-tour nous nous acquitterions de ce devoir. Cette réſolution (que nous n'oſâmes combattre) nous toucha ſenſiblement. Nous adorions ce père auſſi bon que ſage : par cet ordre nous ne devions le voir que ſucceſſivement; ainſi rarement. Nos larmes l'attendrirent, nous vîmes couler les ſiennes, mais ni ſa douleur, ni la nôtre ne gagnèrent rien ſur lui.

La ſeconde fois que j'allai au mont Olimpe, je preſſai mon père de me dire ce qui l'avoit déterminé à la retraite : j'ajoutai que nous craignions tous, & chacun en particulier, de lui avoir déplu ; que cette idée nous tourmentoit. Raſſure-toi, ma chere Mélanie, me dit-il avec bonté, raſſure auſſi tes frères & tes ſœurs : je remercie tous les jours les dieux de m'avoir donné des enfans vertueux. Non, ma fille, je ne crains point que ma vieilleſſe ſoit malheureuſe, de quelqu'infirmité qu'elle ſoit accompagnée ; votre attention à remplir vos devoirs, & la tendre amitié que vous avez tous pour moi, me donneront des jours ſereins juſqu'à mon dernier terme. Il m'avoua enſuite les raiſons qui l'avoient obligé de quitter notre hameau. Je le priai de me dire en quoi conſiſtoit cet art criminel qu'on lui avoit ſi fauſſement attribué. Mon père ne put trop ſatisfaire ma curioſité, il me raconta ſeulement quelques faits extraordinaires, opérés par cet art qu'on lui avoit attribué ; ainſi je le quittai ſans être trop inſtruite, mais informée de l'injuſtice & de l'ingratitude de ſes compatriotes à ſon égard.

Je n'avois que dix-huit ans, lorſque mon père me maria à Polémon, qui en avoit quarante. La bonne conduite & la ſageſſe de ce paſteur déterminèrent mon père, ſans trop me

consulter, à le choisir pour gendre ; il se contenta de l'assurance que je lui donnai que je n'étois prévenue en faveur d'aucun autre, quoique sans y penser j'eusse plu à plusieurs jeunes pasteurs, dont l'un sur-tout se flattoit d'obtenir la préférence ; il vit avec un chagrin sensible que mon père la donnoit à Polémon ; il s'en plaignit à moi. Ma réponse froide, & la soumission que je parus avoir pour les volontés de mon père, furent les seuls secours que je lui donnai pour se consoler, & m'oublier.

J'épousai donc Polémon, & je l'épousai sans amour, mais sans répugnance ; sa tendresse & l'attachement que mon devoir m'ordonnoit d'avoir pour un mari, me rendoient heureuse. La seconde année de mon mariage, les athéniens nous déclarèrent la guerre ; Polémon courageux & zélé pour sa patrie, ne balança point : son devoir prévalut sur sa tendresse ; il partit. L'habitude où j'étois de le voir tous les jours, me fit sentir son absence ; je m'ennuyois sans être absolument triste. Pour me dissiper, j'allois souvent me promener dans le petit bois d'oliviers vis-à-vis le mont Olimpe.

J'avois affectionné dans ce bois un arbre d'une beauté admirable ; sa verdure étoit vive, & ses fruits étoient excellens : c'étoit toujours au pié de cet arbre que je m'asseyois, & j'y travaillois à quelque

quelqu'ouvrage pour m'amuſer. En me promenant un jour dans les routes du bois, je vis venir rapidement un char dans les airs ; à meſure qu'il avançoit vers moi, il s'abaiſſoit, & ſa courſe ſe rallentiſſoit : il paſſa doucement ſur ma tête : un homme dont je ne pus diſtinguer le viſage (un petit nuage le lui cachant) étoit dans ce char. Cette vue ne me cauſa qu'un léger effroi, je penſois que ce que je voyois, étoit l'effet de cet art criminel, dont mon père m'avoit parlé, je pris néanmoins le parti de regagner le hameau. Celui qui étoit dans le char, au lieu de ſuivre ſon chemin, me conduiſit juſque hors du bois ; il alloit & venoit autour de moi, & même à peu de diſtance. Je crus que ce magicien vouloit ſe divertir de la peur qu'une telle aventure devoit cauſer à une jeune perſonne.

Je reſtai quelques jours ſans retourner au petit bois ; mais le charme que je trouvois dans cette ſolitude, triompha de l'eſpèce de frayeur que m'avoit cauſé ce que j'avois vu. J'allai chercher mon arbre favori, je le regardai avec plaiſir, jamais je ne l'avois trouvé ſi beau ; je cueillis de ſes fruits ; pour en manger plus à mon aiſe, je m'aſſis, & je m'appuyai nonchalamment contre l'arbre. Je m'étois à peine aſſiſe, que je le ſentis s'ébranler ; je me relevai

promptement, mais quelle fut ma ſurpriſe! je le vis entièrement déraciné, & même preſque ſec. Je ne pouvois revenir de mon étonnement : il augmenta encore, lorſque voulant en couper une petite branche, il en ſortit du ſang ; je jettai la branche en frémiſſant d'horreur & de crainte, je pris la fuite, & revins au hameau très-effrayée pour cette ſeconde fois de ce qui venoit de m'arriver.

La mère de Polémon ſe nommoit Mirtelle; je demeurois avec elle, & elle m'aimoit tendrement. Le trouble où elle me vit l'alarma; je lui racontai toute émue le ſujet de mon effroi; elle ſoupiroit en m'écoutant, mais quand je lui dis la circonſtance de la branche, elle ſe mit à pleurer. Hélas! ma fille, me dit-elle, que nous ſommes à plaindre, ſi les dieux n'ont pitié de nous! Je la preſſai en vain de s'expliquer, jamais elle ne voulut m'en dire davantage: je paſſai une nuit inquiette, je cherchois inutilement la cauſe de ce qui m'étoit arrivé. Dès qu'il fut jour, ma belle-mère voulut aller au bois d'oliviers; nous y allâmes, nous vîmes l'arbre, tombé de la veille, déjà réduit en cendre. Cette nouvelle circonſtance redoubla les pleurs de Mirtelle; je ne pouvois rien comprendre à la cauſe de ſon affliction, & j'étois véritablement impatientée de ſon obſtination à me la cacher.

Dès que nous fûmes de retour au hameau, Mirtelle me dit : Vous voyez de nos fenêtres une roche blanche presqu'à la hauteur & à la droite du mont Olimpe ; au pié de cette roche demeure une femme qu'on dit avoir plus de cent ans ; elle est de toutes les thessaliennes la plus savante dans les sciences secrettes ; elle a de plus cette heureuse & si rare réputation d'aimer à faire plaisir : toute la contrée la respecte, elle le mérite ; jamais elle n'a refusé son secours pour faire le bien, ou pour prévenir le mal ; elle est enfin l'ennemie déclarée du crime. Je la connois ; allez, ma fille, allez la trouver ; elle vous instruira du mystère que renferme le prodige que vous avez vu.

Je partis sur le champ ; il y a près de deux lieues de ce hameau à cette roche, je les fis d'une vîtesse égale à mon impatience ; la curiosité prête des aîles. J'arrive, je vois une petite maison très-propre ; une femme très-vieille étoit assise sur le seuil de la porte. Ma bonne mère, lui dis-je, ne pourrez-vous point m'enseigner la demeure de l'illustre Micalé ? C'est moi-même, répondit la bonne femme, que puis-je pour vous, ma chère enfant ? Ma belle-mère Mirtelle, lui répliquai-je, m'envoie à vous ; elle vous conjure de nous tirer de l'inquiétude où nous sommes. Micalé se leva, elle me fit

entrer dans une chambre de figure ronde, voûtée, & où le jour ne venoit de nulle part. Je vis une petite table; quelques livres & plusieurs paquets de simples étoient dessus; deux petits sièges de bois de cédre faisoient tout l'ornement de cette demeure, éclairée seulement par une lampe suspendue au haut de la voûte. Micalé s'assit sur un de ces sièges, & me fit asseoir sur l'autre. Alors elle me dit de lui raconter le sujet de notre inquiétude; je le lui appris: quand j'eus cessé de parler, elle alla consulter ses livres, puis revint à moi, & me dit:

Avez-vous du courage, mon enfant? ne serez-vous point effrayée si je vous fais voir des choses extraordinaires? Je l'assurai de ma fermeté. Micalé, sans me répondre, s'approcha de la petite table, elle fit avec quelques cérémonies du feu nouveau, à la faveur d'un caillou & d'un petit morceau d'acier; elle alluma ensuite des charbons, elle y jetta une poignée de simples, qui firent une fumée assez épaisse: elle fit autour plusieurs cercles avec une baguette noire, & proféra quelques paroles. Aussitôt je vis paroître une grande figure enveloppée dans une draperie blanche: cette figure paroissoit sortir de la terre: Micalé lui commanda de se découvrir; Micalé fut obéie.

Juste ciel ! c'est mon mari !

Juſte ciel! m'écriai-je épouvantée, & en reculant en arrière, c'eſt mon mari! C'étoit lui-même, les traits de ſon viſage n'étoient point changés: il tenoit de la main droite une branche de laurier, & de la gauche un bracelet que j'avois fait de mes cheveux; il avoit une large bleſſure au côté droit; il me regarda avec douceur, & ſembloit exprimer, par ſes regards languiſſans, le tendre regret de ce que la mort nous ſéparoit.

Cette triſte & effrayante apparition me troubla moins encore, qu'elle ne me toucha. Quoi! m'écriai-je, mon mari eſt mort! Oui, mon enfant, me repliqua Micalé; il a été frappé d'un coup mortel en combattant pour la patrie. Ce ne ſont pas cependant les athéniens qui ont tranché la trame de ſes jours; une main meurtrière & inviſible en a coupé le fil. En a coupé le fil! repris-je: Eh! pourquoi? Pour lui enlever le bien qu'il poſſédoit, me répondit Micalé. Vos charmes, mon enfant, ont cauſé le malheur de Polémon. Un méchant homme, dont le pouvoir ſurnaturel eſt redoutable, vous aime; il veut devenir votre époux; le deſir de vous poſſéder lui a fait immoler Polémon. Les prodiges qui vous ont étonnée dans le bois d'oliviers, ſont l'ouvrage de la puiſſance criminelle de cet homme. Tandis que Micalé me

tenoit ce discours, l'ombre de mon mari disparut. L'estime & le sincère attachement que j'avois pour le vertueux Polémon, rempli d'attention pour moi, m'avoient d'abord fait sentir vivement sa perte, mais ma douleur devint inexprimable, en apprenant que mes foibles appas lui coûtoient la vie. Je me reprochois son malheur, & mon désespoir augmentoit encore, en ne sachant quel étoit celui à qui je devois une haine implacable.

Quoi ! dis-je à Micalé, je suis assez infortunée pour être cause de la mort de Polémon? Quoi ! sans y songer, je lui ai suscité un ennemi assez redoutable, ou plutôt assez méchant pour lui arracher la vie? & ce cruel croit que je serai la récompense de son crime? Non, je ne le serai pas.... Il dépend de moi de me garantir de ce malheur.... Oui, Polémon, je te le jure, jamais mon sort ne sera uni à celui d'aucun homme. Mélanie, me dit Micalé, gardez-vous de réitérer de sang froid un serment que la douleur vous dicte dans ce moment: vous êtes trop jeune pour le tenir. Un mari vous a rendue heureuse; sa douceur & sa tendresse vous ont fait goûter tout le charme d'une union assortie; ce charme vous manquera bientôt, & vous fera désirer de faire le bonheur d'un pasteur que vous en croirez digne. Eh ! comment

oſerois-je jamais faire un choix ? repris-je, comment démêlerois-je parmi ceux qui pourront penſer à moi, le monſtre furieux .... l'aſſaſſin de Polémon ? .... Il ſe cache, ſans doute, ſous de belles apparences. Peut-être ſeroit-ce ſa main meurtrière qui recevroit la mienne .... je friſſonne d'y penſer. Ne craignez rien, mon enfant, me dit Micalé, l'aſſaſſin de votre mari ne ſera jamais votre époux : les dieux ne le permettront pas ; raſſurez-vous ; reprenez vos eſprits, j'ai encore quelque choſe à vous faire voir.

Micalé fit de nouvelles figures avec ſa baguette : auſſi-tôt je vis paroître un jeune homme d'environ vingt-ſept ans ; il étoit bien fait, ſon teint étoit animé, la douceur & la nobleſſe de ſa phyſionomie intéreſſoient pour lui ; ſon habillement étoit celui d'un ſoldat : de la main droite il tenoit une branche d'olivier, & de la gauche le même bracelet que je venois de voir dans la main de mon mari. Je fus émue à cet objet. Le ſoldat parut s'avancer pour me le préſenter, je tendis le bras pour le recevoir, mais tout diſparut. Micalé voyant ma ſurpriſe, me dit que les ombres n'étoient pas palpables. Ce que je viens de voir, lui repartis-je, n'eſt donc que l'ombre d'un vaillant ſoldat, victime de ſa patrie ? Que je le plains ! Ceſſez de le plaindre, me repli-

qua Micale; il n'eſt pas mort : J'en ſuis ravie, répondis-je. Mais pourquoi s'eſt-il préſenté à mes yeux? Je vais vous le dire, reprit Micalé.

Ce ſoldat étoit le meilleur ami de votre mari, il méritoit de l'être: c'eſt un theſſalien auſſi zélé pour la gloire de ſa patrie, & auſſi vertueux que l'étoit Polémon : il a reçu de lui votre bracelet pour vous le remettre. La branche d'olivier que vous avez vue dans la main de ce ſoldat, annonce la paix entre les athéniens & nous. Vous reverrez cet ami de Polémon, il vous inſtruira des dernières volontés de votre mari; reſpectez-les, & gardez toujours un tendre ſouvenir du malheureux Polémon.

Tandis que Micalé parloit, je pleurois amèrement. Mon enfant, continua-t-elle, ceſſez de vous affliger; ne vous reprochez plus la mort de Polémon; je vous loue d'y être ſenſible, votre douleur m'aſſure de votre bon cœur: j'aime les perſonnes qui penſent bien, je les protège, je les mets en état de ne pas craindre les méchans. Vous en avez un à redouter; je vais vous faire un préſent précieux; il vous ſera utile, je le prévois. Micalé me donna une boîte, elle renfermoit des petits grains blancs comme neige. Avec ces petits grains, me dit-elle, vous détruirez tout prodige & toute illu-

ſion ; ne craignez rien de l'enchanteur qui vous aime, vous le connoîtrez un jour ; peut-être même vengerez-vous la mort de Polémon. Ah! ma bonne mère, repartis-je en embraſſant Micalé, puiſſent les dieux vous entendre. Allez, mon enfant, reprit-elle en me ſerrant dans ſes bras, allez, conſolez-vous, votre perte ne ſera pas irréparable. Mirtelle ſera mortellement affligée de la mort de ſon fils ; épargnez à ſa juſte douleur, la cruelle circonſtance dont je viens de vous inſtruire. Gardez-en même un ſecret inviolable. Micalé enſuite m'enſeigna la manière de me ſervir dans l'occaſion de mes petits grains.

Je repris le chemin du hameau, étonnée de ce que je venois de voir, & pénétrée d'un regret violent ; je me regardois comme l'auteur de la mort de Polémon. J'arrivai chez Mirtelle, je lui appris la triſte deſtinée de ſon fils. Le caractère de Mirtelle étoit ferme & courageux; elle trouva dans le genre de mort de mon mari (car je lui cachai ce que Micalé m'avoit ordonné de taire), de quoi ſe conſoler ; & l'honneur qui en rejailliſſoit ſur ſes deux autres fils, tarit la ſource de ſes pleurs.

Pour moi, il eſt aiſé de comprendre quels pouvoient être ma douleur & le trouble de

mon ame. A mon affection ſe joignoit une vive inquiétude. De la jeuneſſe dont j'étois, je ne pouvois me flatter que mon père me laiſsât libre, & je tremblois qu'il ne me livrât lui-même à un homme adonné à des ſciences criminelles, & de plus meurtrier de mon mari. La nuit, quand le ſommeil me procuroit quelques inſtans de repos, je croyois voir Polémon & ce ſoldat, je m'imaginois que l'un me reprochoit ſa mort, & que l'autre ſembloit vouloir m'en conſoler. Enfin la vue de tous les deux me troubloit également. Mon inquiétude m'étoit d'un poids d'autant plus peſant, que je n'oſois ouvrir mon cœur à Mirtelle ; j'avois néanmoins beſoin de conſolation ; mon ſilence renfermoit ma douleur trop cruellement au-dedans de moi-même : l'eſpoir de la ſoulager ; & une entière confiance en mon père me déterminerent à ne lui plus rien cacher ; je penſai que Micalé ne pourroit déſapprouver cet épanchement dans le ſein d'un père prudent & ſage. J'allai le trouver, je lui contai l'aventure du bois d'oliviers, je lui dis ce que j'avois vu chez Micalé, & je lui rendis les diſcours de cette ſavante femme. Mon père ne douta point de la mort de Polémon ; le prodige étonnant de l'arbre, & la ſcience de Micalé l'en aſſurèrent. Egalement ſurpris & tou-

ché, il crut devoir étouffer ſa douleur pour ſoulager la mienne. Son premier ſoin fut celui de vaincre les inutiles reproches, que je me faiſois de la mort de mon mari ; il y réuſſit, il remit quelque calme dans mon eſprit agité ; enfin je le quittai plus tranquille.

Dans le moment que je diſois adieu à mon père, nous entendîmes du bruit devant la maiſon ; je fus à la porte, mon père me ſuivit. Nous vîmes un paſteur, beau & bien fait, attaqué par deux hommes ; ils prirent la fuite dès qu'ils virent venir du monde. Mais nous trouvâmes le paſteur renverſé, bleſſé, & preſque ſans ſentiment. Nous le ſecourûmes, mon père le fit porter chez lui. Après nous avoir témoigné ſa reconnoiſſance, il nous apprit qu'il étoit du hameau de Pemphile, éloigné ſeulement de deux lieues du nôtre, & il nous dit qu'il ſe nommoit Photis. Au nom de Photis, mon père le connut pour être un des plus riches paſteurs de toute la contrée. Sa phyſionomie, ſa douceur, ſes manières, ſon eſprit, tout enfin prévint mon père en ſa faveur. Il lui dit qu'il ne ſortiroit point de chez lui qu'il ne fût bien remis : effectivement Photis y reſta plus de quinze jours. Mon père me dit en le quittant, d'attendre avec tranquillité des nouvelles certaines du deſtin de Polémon,

il m'ordonna de venir ſouvent chercher auprès de lui de la conſolation.

A peine fus-je partie, que Photis félicita mon père & ma mère d'avoir une fille ſi aimamable; il loua avec chaleur ma taille, ma phyſionomie, enfin toute ma perſonne: il s'informa ſi j'étois établie, & il parut touché en apprenant que j'étois mariée. A tous les momens du jour il parloit de moi; mon père & ma mère étoient charmés de l'eſprit & des manières de ce paſteur. Quand j'allois les voir, ils me vantoient ſon mérite, & ne m'entretenoient que de Photis, & Photis, malgré ma retenue & mon air triſte, ne pouvoit en me voyant, modérer ſa joie.

Après avoir reſté quinze jours chez mon père, Photis bien rétabli, le remercia de ſes bontés, lui demanda ſon amitié, & lui témoigna un chagrin ſenſible de ne pouvoir s'unir à ſa famille. Il conjura mon père de venir paſſer chez lui, du moins un jour entier avec tous ceux de ſes enfans qu'il voudroit bien y amener. Mon père y conſentit, il fit dire à mon frère aîné de ſe rendre le lendemain chez Photis, & de me mener avec lui. Nous y allâmes; nous ne pûmes tous voir ſans être ſurpris, l'étendue & la beauté des biens de ce jeune paſteur; car Photis n'avoit encore que vingt-cinq

ans. Lui ſeul avoit autant de troupeaux que dix autres paſteurs. Mon père ne put s'empêcher de former le deſſein de faire ſon gendre de Photis, ſi véritablement Polémon étoit mort ; deux jours après il en fut aſſuré.

J'étois aſſiſe avec Mirtelle ſur la porte de la maiſon, je vis d'aſſez loin ce ſoldat, dont l'idée m'étoit toujours préſente ; je le reconnus, ſa vue me troubla. Ah ! ma mère, m'écriai-je éperdue, Polémon eſt mort ! voilà le ſoldat de Micalé ! il vient à nous. Juſtes dieux, ayez pitié de moi ! Le ſoldat nous aborda avec civilité ; il me remit mon bracelet & un papier fermé ; je l'ouvris en tremblant : Polémon me prioit de regarder ce cher camarade comme un autre lui-même : il me conjuroit d'approuver le partage de ſes biens acquis, ou par ſes travaux, ou à la guerre, entre ce ſoldat & moi. Le ſoldat me parla avec déſintéreſſement ; il me pria de remettre tout détail d'affaire à un tems où je pourrois m'en occuper avec plus de tranquillité. Juſqu'à ce moment, ajouta-t-il en me préſentant ce qu'il tenoit déjà de Polémon, ſoyez la maîtreſſe de tout. Je le regardois, je l'écoutois avec une attention infinie ; je trouvois ſon procédé généreux, je le trouvois digne enfin de l'amitié que mon mari avoit eue pour lui, & je ne

ſentois aucun regret de ce qu'il avoit fait en ſa faveur. Lindor, cet ami de Polémon, ſe fit connoître à nous; il étoit du hameau vis-à-vis du nôtre, au-delà du fleuve Penée. J'appris avec plaiſir que ſi peu de diſtance nous ſéparoit. Il nous demanda d'une manière aſſez empreſſée, la permiſſion de cultiver une connoiſſance bien chère pour lui, ajouta-t-il, puiſqu'elle lui coûtoit la perte de ſon plus cher ami. Mirtelle ne la lui refuſa pas, & moi je la lui accordai avec plaiſir.

Je courus d'abord chercher dans les embraſſemens de mon père de la conſolation: ma douleur & mes larmes l'inſtruiſirent du funeſte ſort d'un gendre qui lui étoit cher. Il me garda quelques jours chez lui pour remettre le calme dans mon eſprit agité. La nouvelle de la mort de Polémon fut à peine répandue, que pluſieurs paſteurs formèrent le deſſein de me demander à mon père. Liphitas, qui vit encore, que vous connoiſſez toutes, & que tout le monde eſtime, m'avoit recherchée Je crois vous avoir dit combien il parut touché de la préférence que Polémon avoit obtenue ſur lui; il n'avoit pris aucun engagement, & l'on diſoit dans le hameau qu'il m'aimoit toujours. On ne ſe trompoit pas; il fut d'abord trouver mon père, mais mon père qui lui faiſoit l'injuſtice

de le ſoupçonner, lui dit aſſez froidement que ſon choix étoit déjà fait: il diſoit vrai. Photis, inſinuant & riche, étoit celui qu'il déſiroit pour ſon gendre.

Le lendemain que je fus de retour de chez mon père, Lindor vint chez Mirtelle; ſa vue me cauſa quelqu'émotion; il reſta cette première fois peu de tems avec nous; mais dans la ſuite, ſes viſites fréquentes étoient plus longues. Je lui ſavois gré de ſes attentions & de ſes complaiſances; ſon entretien me tiroit inſenſiblement de la triſteſſe où j'étois: je trouvois qu'il penſoit en galant homme, & qu'il rendoit avec eſprit ce qu'il penſoit. Lindor près de moi, le tems me paroiſſoit court, & quand il me quittoit, je retombois dans la triſteſſe & l'ennui dont il m'avoit tirée.

Lindor m'avoit déjà rendu pluſieurs viſites, lorſqu'un jour j'allai au mont Olimpe; je fis le chemin doucement, l'eſprit préoccupé de Lindor. Il me paroît doux, diſois-je; il a l'air ſage, il a de l'eſprit, ſa phyſionomie eſt prévenante; Polémon avoit raiſon de l'aimer. Ce fut avec ces idées que je gagnai, ſans preſque m'en appercevoir, la retraite de mon père: Photis étoit avec lui. Il faut, ma fille, me dit-il, voyant mon air triſte & abattu, il faut vous faire une raiſon ſur la perte que vous avez faite;

Photis reſſent vivement votre douleur, & les ſentimens où il eſt pour vous, lui font déſirer de pouvoir un jour vous conſoler. Ce diſcours m'embarraſſa, je rougis, & ſans rien répondre à mon père, je lui parlai des diſpoſitions de Polémon en faveur de Lindor; je lui exagérai la façon noble & déſintéreſſée dont il en uſoit avec moi. J'ajoutai que ce paſteur étoit bien digne de l'amitié de Polémon. Mon père m'écouta louer Lindor avec peine, & je crois que Photis, ainſi que lui, craignit que ce paſteur ne m'eût fait une impreſſion trop avantageuſe.

Avant de quitter mon père, il me prit dans ſes bras, & me dit: J'eſpère, ma fille, qu'en perſonne bien née, vous ne ferez point de choix ſans mon aveu. Remettez à mon amitié pour vous, & à ma prudence, le ſoin de vous donner un époux. Puis, en s'adreſſant à Photis, il ajouta: Mon cher Photis, reconduiſez Mélanie chez ſa belle-mère; voyez-la ſouvent, je vous le permets; & vous, ma fille, recevez Photis comme je puis le ſouhaiter.

Photis me ramena au hameau. Je ne puis vous rendre ſes diſcours, car quoiqu'il marchât à côté de moi, je fis le chemin ſeule, tant j'étoit occupée de mes idées. Je me rappelois les diſcours de mon père, & ſa prédilection pour

pour Photis m'affligeoit ſenſiblement. Sa défenſe ſur-tout de faire un choix ſans ſon aveu, me fit ſentir qu'il l'avoit déjà fait. Mon juſte reſpect pour lui, & la crainte de lui déplaire me firent avec confuſion découvrir à moi-même que Lindor ne m'étoit pas indifférent: ce fut cependant ſans en ſentir ni honte, ni regret; je le trouvois digne de poſſéder mon cœur; j'étois ſeulement étonnée de m'être prévenue en ſa faveur ſi promptement. La crainte que Lindor ne fût ſenſible pour une autre, commença à m'inquiéter: de cette crainte je paſſai à celle de ne pouvoir le rendre heureux, s'il me trouvoit digne de faire ſon bonheur. Enfin j'arrivai au hameau ſans avoir parlé à Photis.

Le lendemain, Lindor vint chez ma belle-mère; après avoir reſté un moment avec elle, il paſſa dans ma chambre. S'il m'aborda d'un air timide, le mien ne fut pas bien aſſuré; ſon compliment fut embarraſſé; ce que je lui répondis fut aſſez mal rangé, le ſilence ſuccéda. Nous nous regardions, nous rougiſſions, nous baiſſions les yeux ſans trop ſavoir ce que nous devions nous dire: Lindor rompit enfin le ſilence. La plus tendre amitié, me dit-il, m'a fait donner des larmes au malheureux Polémon; mais que je le plains aujourd'hui! Quelle douleur! quels regrets n'a-t-il pas dû ſentir en

quittant la vie ! Quel étoit ſon bonheur ! il vous poſſédoit ! Photis entra dans ce moment ; ſi ſa préſence me tira d'un grand embarras, elle me cauſa un violent dépit, & ſes regards inquiets achevèrent de me déconcerter. Mais de combien mon dépit n'augmenta-t-il pas, quand je vis Lindor ſortir, & laiſſer Photis ſeul avec moi ?

Photis me tint pluſieurs diſcours obligeans, je n'y répondis que froidement. Que je ſerois heureux, me dit-il, ſi vos ſentimens ſecondoient les deſirs d'Alémon ! Que n'avez-vous pour moi les mêmes yeux que lui ! Je ne donnai pas le tems à Photis de m'en dire davantage, je paſſai dans la chambre de ma belle-mère, où je trouvai une ſœur de Liphitas.

Je vous ai dit l'injuſtice de mon père à l'égard de Liphitas ; ſa tendreſſe pour moi le lui avoit rendu ſuſpect ; il m'avoit confié ſes ſoupçons, & mon imagination vive les avoit convertis preſqu'en certitude. Un jour que je revenois du mont Olimpe, je trouvai Liphitas dans la chambre de Mirtelle ; ſa vue me troubla, je le regardai avec indignation. Je vois peut-être devant mes yeux, dis-je en moi-même, le meurtrier de Polémon. Puis-je en douter ? la haine que je reſſens pour Liphitas m'en aſſure. Il s'approcha de moi, me fit un compliment,

mais je ne puis vous le rendre; j'étois trop troublée pour l'écouter; je me ſouviens ſeulement que ma réponſe bruſque l'étonna, & dut lui perſuader que j'approuvois le refus qu'il avoit eſſuyé de mon père. Cependant Liphitas ne ſe rebuta point; il me cherchoit avec empreſſement, il cultivoit mes frères, & ſouvent il venoit me joindre à mes troupeaux : plus je le voyois, plus je le haïſſois; & ſi mon père ne m'avoit pas défendu de m'échapper avec lui, dans la juſte crainte que je n'inſultaſſe peut-être un innocent, je l'aurois accablé d'outrages. Mais enfin la recherche de Photis approuvée de mon père, lui apprit qu'il étoit ſans eſpérance, & me délivra de ſes importunités.

Liphitas n'avoit pas ſeul aſpiré à me poſſéder, avant que j'euſſe épouſé Polémon. Thaneſtros, qui fait encore aujourd'hui le charme de nos ſociétés, m'avoit auſſi recherchée, & avoit marqué une véritable douleur de n'avoir pu m'obtenir. Pour ſe conſoler plus ſûrement, il jetta les yeux ſur une compagne que j'avois, jeune, aimable, vertueuſe, & que j'aimois beaucoup. Thaneſtros me pria de parler en ſa faveur : je le fis ſans chagrin & ſans envie; je rendis juſtice à ſon mérite, je l'exaltai; enfin, il fut écouté, aimé, heureux; & moi, char-

mée de voir ma compagne établie au gré de ſes deſirs. Notre amitié en devint encore plus étroite, & Thaneſtros, ſans paroître envier le bonheur de Polémon, en lia une intime avec lui; de ſorte que les maris & leurs femmes paſſoient preſque leur vie enſemble.

Cette liaiſon ſi douce & ſi aimable ne fut pas de longue durée; Polémon partit pour aller à la guerre; & peu de jours après, Thaneſtros nous fit ſes adieux pour aller recueillir, au-delà de Lariſſe, une ſucceſſion. Thaneſtros & Polémon étoient abſens depuis plus de ſix mois, lorſque mon amie fut attaquée d'une maladie auſſi violente que ſingulière: mes ſoins furent inutiles, elle mourut dans mes bras. Je pleurois ſa perte, quand l'aventure du bois d'oliviers m'annonça la mort de Polémon. Peu de tems après Thaneſtros revint: ſon retour lui apprit qu'il étoit veuf, & que j'étois libre.

Ni la recherche déclarée de Photis, avouée de mon père, ni celle de Lindor que je paroiſſois recevoir avec prédilection, n'arrêtèrent point Thaneſtros. Il fut trouver mon père, & me demanda avec tout l'empreſſement d'un homme amoureux. Cette démarche précipitée donna lieu à mon père de penſer que Thaneſtros perdoit ſa femme ſans regret: de ce moment il partagea ſes ſoupçons entre Liphitas &

Thaneſtros. Je partageai auſſi les miens entr'eux, dès que je fus inſtruite des ſentimens de Thaneſtros. L'un des deux, me diſois-je, eſt un homme méchant, criminel & redoutable; ſi c'eſt Thaneſtros, il peut encore ajouter Lindor aux victimes qu'il a déjà immolées à ſon funeſte amour. Car en le ſoupçonnant, je ne doutois pas que la mort de ſa femme ne fût ſon ouvrage. Mais, m'écriai-je, à qui fais-je injuſtice? A qui dois-je ma haine? Duquel enfin dois-je me défier?

Le refus de mon père n'étouffa pas entièrement l'eſpérance chez Thaneſtros; il étoit jeune, bien fait de ſa perſonne, & il avoit l'eſprit agréable. Depuis ſon mariage avec mon amie, je lui avois témoigné beaucoup d'amitié: il ſe flatta de pouvoir par ſes ſoins, l'emporter ſur ſes rivaux; je le fuyois, je le rebutois, mais vainement; il me cherchoit & me ſuivoit en tous lieux: il vint me joindre un jour à mes troupeaux. Ah! Mélanie, me dit-il, tant de cruauté devroit-elle être le prix de tant d'amour? Je vous adorois quand Polémon vous obtint; que n'ai-je pas ſouffert depuis ce jour fatal! Cacher ma tendreſſe étoit le moindre de mes maux. Le lien où je m'étois engagé, le bonheur de Polémon, mes efforts pour paroître répondre à la paſſion d'une femme toujours

attentive à me plaire ; tout enfin étoit pour le malheureux Thaneſtros un martyre continuel. Cet aveu me confirma dans mes ſoupçons ; je frémis de crainte & d'horreur. Juſte ciel ! dis-je en moi-même, ce cruel eſt l'homicide de ſa femme & de mon mari ! Puiſſe Lindor être préſervé de ſa fureur ! Thaneſtros s'appercevant du trouble que me cauſoit ſon diſcours, me dit : écoutez-moi.

Vous ayant perdue, je cherchai à vous retrouver dans une autre vous-même ; je vous demandai de m'unir à votre amie ; c'étoit le ſeul moyen de me conſerver, ſous le voile de l'amitié, la liberté & le plaiſir de vous voir tous les jours. Ce moyen me réuſſit, & ma tendreſſe toujours nourrie par votre préſence, prenoit à tous les inſtans de nouvelles forces. Elle eſt telle aujourd'hui, que je ne pourrai ſurvivre au malheur de vous voir encore poſſéder par un autre. Ce ſera, lui repartis-je, la punition que les juſtes dieux vous réſerveront. Mon père vous a refuſé pour gendre, je l'en ai remercié ; & moi je vous déclare que mon choix eſt fait. Vous aimez, s'écria Thaneſtros ! Oui, j'aime, repris-je, & j'aime un paſteur vertueux ; ſon amour eſt innocent, & le bonheur qu'il trouvera dans notre union, ne lui aura point coûté de crime. Je vis l'étonnement

& le trouble de Thaneſtros à ce diſcours. Dans ce moment Photis me joignit; ſa préſence empêcha Thaneſtros de me répondre: il me quitta. Sur le champ je me reprochai d'avoir trop expliqué mes ſentimens; mes craintes & mes inquiétudes en redoublèrent; je tremblois pour Lindor; Thaneſtros ſans eſpérance, & offenſé grièvement de mes diſcours, ceſſa de me chercher. Je vis ce changement avec plaiſir, je me flattai de n'avoir plus à redouter & à vaincre que mon père. Que je me trompois!

Photis & Lindor me voyoient ſouvent; tout ce que le premier me diſoit, me révoltoit contre lui, & le plus léger diſcours du dernier me touchoit vivement. Ces deux mouvemens ſi oppoſés, produiſoient en moi cependant le méme effet. Je reſtois embarraſſée, & ne répondois rien: il n'y avoit, je crois, que mes yeux qui, ſans que j'y penſaſſe, donnoient autant d'eſpérance à l'un, qu'ils en donnoient peu à l'autre. Je n'oſois néanmoins maltraiter Photis, mon père favoriſoit ſa recherche, il ne s'en étoit que trop expliqué avec moi: ainſi j'étois véritablement à plaindre; car je ne me ſentois ni la force de lui réſiſter, ni celle de lui obéir; je n'avois d'eſpérance que dans ſa bonté pour ſes enfans.

Lindor vint me chercher un matin à mes

troupeaux; ſa vue me cauſa de l'émotion. L'empreſſé & incommode Photis, me dit-il, me permet aujourd'hui de vous entretenir. Mais que je ſuis infortuné, ſi vous lui ſavez mauvais gré de ce moment heureux qu'il me laiſſe ! Je voudrois, lui repartis-je, ne le voir jamais. Se pourroit-il, reprit vivement Lindor, que je n'euſſe à combattre dans votre cœur que le ſouvenir de Polémon ? Helas! repartis-je d'un air animé, vous avez mon père à combattre & à vaincre ! Ah ! Mélanie, s'écria Lindor, en me prenant les mains, permettez que je vous exprime ma joie ! Vous m'apprenez que je ne vous ſuis pas indifférent. Si vous adorer peut me rendre digne de vos bontés, je mérite votre cœur tout entier. Ce que je venois de dire m'étoit échappé ſans en ſentir toute la force; le tranſport de Lindor m'y fit réfléchir; je rougis, je voulus même échapper à Lindor. Mais lui, en ſe ſaiſiſſant d'une de mes mains, reprit: Quoi ! vous voulez me fuir ? Me ſerois-je trop tôt flatté ? Parlez, Mélanie. Voyez mon père, repliquai-je, s'il ſe déclare pour vous, j'obéirai avec plaiſir. J'ai votre aveu, repartit Lindor, je ſuis trop heureux. Je vais trouver Alémon, je vais lui remettre un écrit de Polémon; il verra par cet écrit, que ce tendre ami le conjure de diſpoſer de vous en ma faveur, ſi

vous y donnez votre aveu. Polémon mourant demande à votre père cette précieuſe & dernière marque de ſon eſtime. Ma ſurpriſe fut extrême à ce diſcours; une joie vive y ſuccéda. Je regardai cette diſpoſition écrite de la main de Polémon expirant, comme des armes triomphantes pour attaquer & vaincre mon père. Eh! pourquoi, dis-je à Lindor, ne m'avez-vous pas encore parlé de cet écrit? Je voulois auparavant, me répondit-il, découvrir les ſentimens de votre cœur. Oui, cette dernière volonté de Polémon auroit toujours été ignorée, ſi votre cœur, prévenu pour un autre, m'eût refuſé ſon aveu pour en faire uſage. Partez, repris-je, allez trouver mon père. Puiſſent les dieux lui inſpirer de répondre à vos vœux, aux miens, & à ceux de Polémon!

Je revins au hameau le cœur rempli de ma tendreſſe & de celle de Lindor, mais inquiète. Il m'avoit inſtruite de l'état de ſa fortune, elle étoit médiocre alors, je ſavois comme mon père penſoit ſur les établiſſemens; il étoit perſuadé que l'indigence, mère de l'aigreur, du dégoût & du mépris, chaſſoit l'amour le plus fort, & lui faiſoit ſuccéder le divorce; de même qu'il penſoit que l'abondance ſoutenoit l'union, & fortifioit la vertu. Photis me faiſoit trembler;

il étoit un rival dangereux pour Lindor : j'avois toujours préſens à l'eſprit ſes troupeaux nombreux, ſes pâturages gras & étendus dont mon père n'avoit été que trop frappé. Pourquoi, diſois-je, Photis eſt-il plus riche que Lindor?

Après avoir quitté mon père, Lindor revint au hameau. Photis étoit à côté de moi quand il entra dans la chambre de Mirtelle; ſa triſteſſe ne m'inſtruiſit que trop du refus de mon père; je ne pus réſiſter à mon impatience; je me levai, & je dis à Lindor de me ſuivre. J'allai dans le verger de Mirtelle. Ah! Mélanie, que je ſuis à plaindre, me dit Lindor d'un ton qui me perça le cœur! Alémon vient de me condamner au cruel tourment de n'être jamais à vous. Quoi! Mélanie, un autre vous poſſédera! Pourrez-vous y conſentir? J'eſpère, lui répondis-je, pouvoir me ſouſtraire à un malheur que je crains autant que vous le redoutez; mais, mon cher Lindor, n'eſpérez pas que je vous rende jamais heureux, ſi je ne puis fléchir mon père. Vous ne fléchirez point Alémon, reprit Lindor; je ſuis ſans eſpérance. Que dis-je, s'écria-t-il! vous lui obéirez! Photis triomphera! vous céderez à ſes empreſſemens & à la volonté d'un père! Non, repliquai-je, non, raſſurez-vous : je vous aime, Lindor, jamais je

n'aimerai que vous; c'eſt vous promettre que jamais un autre que vous ne me poſſédera. Eh quoi, reprit-il, ne voyez-vous aucun moyen pour vous affranchir d'une autorité?.... Non, dis-je, en l'interrompant; les dieux, la nature, les bontés de mon père, le devoir, le reſpect, tout me ſoumet à ſon autorité. Ce ſera déjà trop prendre ſur moi, d'oſer réſiſter à ſa volonté, ſans ajouter à cette audace la hardieſſe de vouloir ce qu'il ne veut pas.

Lindor alloit me répondre, quand nous vîmes du feu en l'air, & un oiſeau monſtrueux par ſa groſſeur & par ſa ſingulière figure; il pouſſoit des ſifflemens épouvantables; il tenoit une pierre dans chacune de ſes griffes; il en laiſſa tomber une. Je fis un cri perçant à la vue de Lindor frappé & renverſé par terre, je courus à lui. Ah! mon cher Lindor, lui dis-je, renoncez à moi! il y va de votre vie! Je renonce à tous les hommes. Je parlois en vain, Lindor ne m'entendoit point. Mirtelle & Photis vinrent à mes cris: le terrible oiſeau étoit toujours ſur nos têtes, il jettoit du feu & de la flamme par le bec & par les yeux; il ſe débattoit en plongeant ſur nous; il ſembloit toujours vouloir fondre ſur Lindor; ſon péril, mon effroi m'avoient d'abord empêchée de penſer que je tenois de Micalé, de quoi détruire ce prodige;

car je ne doutai point que ce ne fût le cruel meurtrier de Polémon, qui vouloit encore ajouter à ce crime, celui de ſe défaire de Lindor.

J'ouvris, ſans la ſortir de ma poche, la boîte de Micalé, je pris quelques grains, & ſans être vue, je les ſemai ſur Lindor, toujours renverſé & ſans aucun ſentiment. Auſſi-tôt l'effroyable oiſeau diſparut, & Lindor reprit ſes eſprits. Mais l'oiſeau, en diſparoiſſant, laiſſa aller la pierre qui étoit reſtée dans une de ſes griffes, elle tomba ſur la tête de Photis; ſon ſang coula d'abord. Lindor plus heureux, car ſon coup ne l'avoit qu'étourdi, courut à Photis, j'en fis autant, & tous deux nous le ſecourûmes d'une manière empreſſée. Je me reprochois à moi-même cet accident, en aſſurant Photis de la peine que j'en reſſentois. Un malheur dont on eſt le témoin, quoiqu'il arrive à une perſonne qui nous déplaît, fait ſentir à une ame bien née les tendres mouvemens de la pitié. Je les exprimois à Photis d'un ton obligeant; mais il me répondit: Ce n'eſt pas dans ce moment, ni dans cette occaſion que je voudrois vous voir ſenſible; votre pitié n'eſt qu'une pitié accidentelle; votre indifférence pour moi en aura bientôt triomphé. Ce prodige, ajouta-t-il, menace ceux qui aſpirent au bonheur de vous poſſéder; Lindor ſera le ſeul objet de vos crain-

tes. Que ſon ſort ſera différent du mien, ſi le rival inviſible qui nous pourſuit tous deux nous fait tomber ſous ſes coups ! Vos regrets & vos larmes payeront aſſez la vie que lui aura coûté le bonheur d'être aimé. Photis s'apperçut de la vive impreſſion que me faiſoit ſon diſcours.

Un de mes frères arriva dans ce moment, il apprit avec une extrême ſurpriſe le ſujet de l'effroi où nous étions encore ; il ne pouvoit rien comprendre à cette aventure ; Photis en paroiſſoit auſſi ſurpris qu'interdit ; Lindor regardoit ſans ceſſe en l'air avec inquiétude, & Mirtelle ne pouvoit raſſurer ſes eſprits. Mon frère emmena Photis chez lui, où il reſta huit jours. Vous aurez tous raiſon dans un moment de penſer que ce prodige avoit dû étonner Photis. Pour moi, je tremblois pour Lindor. Saiſie de crainte & d'effroi, j'imaginai que je pouvois le garantir des piéges que pourroit lui tendre ſon ennemi ; je partageai avec lui le préſent de Micalé, & je l'inſtruiſis de la manière de ſe ſervir des petits grains dans l'occaſion. L'oiſeau en a voulu à Photis comme à vous, dis-je à Lindor, je l'ai vu intimidé, il eſt ſans défenſe contre votre commun ennemi ; puiſſe la crainte de ſuccomber le faire renoncer à moi. Que nous ſerions heureux s'il s'y trouvoit forcé !

Un de mes frères alla le lendemain dès le point du jour chez mon père : il lui raconta l'aventure de la veille. Ce prodige ne l'étonna pas, mais il ne pouvoit comprendre ce qui avoit pu le détruire ; car j'avois oublié de lui parler du préſent de Micalé, & dès le moment du prodige, je réſolus de le tenir ſecret, dans la crainte de me voir obligée, pour obéir à mon père, de partager ma boîte avec Photis. Mon père, ainſi que moi, penſa que le magicien dont j'étois aimée, vouloit ajouter à ſon premier crime, celui de ſe défaire encore de Photis & de Lindor. Il me fit dire de venir lui parler. Cet ordre m'inquiéta, je partis en tremblant, mais ce bon père me raſſura. Vous le ſavez ſans doute, ma fille, me dit-il, j'ai vu Lindor hier ; ce paſteur me paroît avoir tous les ſentimens d'un homme d'honneur ; ſa manière déſintéreſſée au ſujet du legs de Polémon, m'a inſpiré de l'eſtime pour lui, & cette eſtime m'a fait ſentir du regret de ne pouvoir l'accepter pour gendre. Mais, ma fille, j'ai pris des engagemens pour vous avec Photis. Vous ne devez pas trouver ce paſteur indigne de vous plaire ; il eſt aimable, il a de l'eſprit, ſon caractère eſt doux & complaiſant, il eſt ſage ; il eſt riche, laborieux, attentif à conſerver ce qu'il a, ſoigneux de l'augmenter ; il vous aime,

ſa paſſion pour vous ne peut le confondre avec les paſteurs qui me ſont ſuſpects : votre mari étoit déjà mort, quand le haſard nous a fait connoître Photis. En vous donnant à lui, ma fille, je ne crains point d'unir la vertu avec le vice. Voilà, ma chère Mélanie, les raiſons qui m'ont déterminé en faveur de Photis, perſuadé que vous ne me donnerez pas le chagrin de vous oppoſer à votre bonheur, unique objet de mon attention & de mes vœux.

Mon père me parloit avec tant de bonté & tant de prudence, que je ne ſavois que lui répondre. J'étois cependant dans une ſituation violente ; je ſentois l'éloignement extrême que me donnoit pour Photis, ma tendreſſe pour Lindor ; agitée de ces mouvemens, je ne pus retenir mes larmes ; elles confirmèrent mon père dans le ſoupçon, que Lindor ne m'étoit pas indifférent. Eh quoi ! ma fille, vous pleurez, me dit-il ? Qu'avez-vous ? me craindriez-vous plus que vous ne m'aimeriez ? Ne ſuis-je pas votre ami auſſi bien que votre père ? parlez-moi avec confiance.

Je vous aime trop tendrement, dis-je à mon père, pour ne vous pas craindre, c'eſt-à-dire, pour ne pas trembler de vous déplaire. Il eſt vrai, je l'avoue, je me ſens pour Photis un éloignement que je ne puis vaincre. Je con-

viens qu'il eſt riche ; mais, mon père, le bien ſuffit-il pour être heureux ? On peut dans les bras même de la fortune envier l'indigence de ſon voiſin. On peut, il eſt vrai, me répondit mon père, n'être pas parfaitement heureux avec du bien, il peut nous manquer quelque choſe, & ce quelque choſe n'eſt ordinairement qu'un beſoin de l'imagination. Mais, ma fille, ſans bien on eſt certainement malheureux ; les beſoins alors ſont des beſoins réels, ils cauſent bientôt la déſunion des cœurs & des eſprits. Quand on s'aime bien en s'épouſant, on s'épouſe ivre ; l'amour s'affoiblit, l'ivreſſe ceſſe, il ne reſte que la misère. Ainſi, ma chère Mélanie, plus je vous aime, plus je ſuis occupé pour vous de l'avenir : votre jeuneſſe & votre peu d'expérience vous empêchent de le prévoir. C'eſt donc à moi d'y penſer : je vous le dis avec l'amitié d'un bon père : non, jamais je ne ſouffrirai que vous épouſiez un homme qui n'aura pas un établiſſement convenable.

Mon père, ſans nommer Lindor, prononçoit ſa condamnation, & me perçoit le cœur d'un trait mortel ; je me faiſois un terrible effort pour dévorer mes larmes ; je voulois, & je n'oſois me jetter aux genoux de mon père ; je craignois de l'irriter contre moi, en lui faiſant l'aveu de ma foibleſſe. Je ne veux cependant

pas

pas vous contraindre, continua-t-il, mais j'attends des ſoins de Photis & de votre tendreſſe pour moi, un plein ſuccès à mes déſirs. Tout ce que j'exige pour le préſent, ma fille, c'eſt de recevoir Photis avec honnêteté, il mérite de vous des égards : quittez Mirtelle, ſon fils mort, elle n'a plus de pouvoir ſur vous ; vous êtes trop jeune, & même trop aimable pour répondre de vous-même à tout le hameau. Allez, ma chère Mélanie, allez chez votre frère aîné, je l'ai prévenu : ne recevez plus les viſites de Lindor ; ne devant pas être votre mari, n'étant ni du hameau, ni ami d'aucun de vos frères, ſes aſſiduités pourroient vous faire du tort : à l'égard du partage que vous avez à faire avec ce paſteur, je m'en charge. Adieu, ma fille, pourſuivit mon père en me prenant dans ſes bras ; reſpectez ma vieilleſſe ; il me reſte peu de jours à vivre ; ne les empoiſonnez pas.

Je quittai mon père pénétrée de la plus vive douleur. Dès que je fus dans la campagne, je ne contraignis plus mes larmes : je leur donnois un libre cours, quand je vis paroître Lindor. Vous ſortez de chez Alémon, me dit-il, & vous pleurez. Ah ! je ſuis perdu ! nous ſommes ſans eſpérance, repliquai-je, je ne puis oppoſer de raiſons à celles que mon père vient de me donner, pour me rendre malheureuſe. Vous en

auriez trouvé, me dit-il, ſi vous m'aimiez autant que je vous aime. De grace, Lindor, repris-je, n'ajoutez point à ma douleur par un reproche auſſi injuſte : je ſuis encore plus affligée que vous : j'aurai plus à ſouffrir : une autre peut vous conſoler de ma perte, & jamais je ne me conſolerai de la vôtre. Une autre me conſoleroit, s'écria Lindor ! Ah ! Mélanie, pouvez-vous le penſer ? Je le crains, répliquai-je, & vous devez me pardonner cette crainte. Vous ne me verrez plus ; mon père m'a défendu de vous recevoir ; je vais demeurer chez mon frère aîné ; Photis, le ſeul Photis pourra m'y voir : tel eſt l'ordre de mon père ; il veut plus, il veut que je le reçoive avec honnêteté. Ah ! Lindor, plaignez-moi.

Nous gardâmes un moment le ſilence, nos ſeules larmes exprimoient l'état ſouffrant de nos cœurs. Cependant, repris-je, eſpérons encore : mon père toujours rempli de bonté pour ſes enfans, veut bien me donner du tems, car je lui ai fait l'aveu de ma répugnance pour Photis. Armons-nous donc de conſtance, mon cher Lindor : attendons du tems quelque ſecours imprévu. Foible eſpoir, s'écria Lindor ! Quoi ! Mélanie, je ne vous verrai plus ? N'oſerez-vous rien en ma faveur ? N'adoucirez-vous point mes peines par un regard, par un mot, enfin par

un moment d'entretien? Je reſterai encore deux jours chez Mirtelle, repliquai-je; elle m'aime, notre ſéparation lui coûtera, ce ſera mon excuſe. Venez demain, l'envie & le beſoin d'adoucir nos peines, me rendront ingénieuſe, & me donneront de la hardieſſe.

L'affliction où je vous ai vue en vous abordant, me dit Lindor, celle où m'a jetté notre commun malheur, m'ont fait oublier de vous remercier. Oui, Mélanie, je vous dois la vie une ſeconde fois. Je demandai à Lindor comment & pourquoi. Mais quelle fut ma ſurpriſe en l'écoutant! Il venoit d'être expoſé par une illuſion à la cruelle rage de notre ennemi. Vous ſavez que Lindor étoit du hameau de Titire; pour venir dans le nôtre, il faut paſſer le Penée; le fleuve eſt toujours couvert de petits bateaux. Lindor en arrivant au bord, fut étonné de n'y voir qu'une ſeule barque: elle étoit même à plus de deux cens pas de lui; il fit ſigne au paſſager d'avancer, & lui marchoit toujours le long du rivage. Encore intimidé de l'aventure de la veille, il fut effrayé de voir dans les airs un gros oiſeau d'une eſpèce ſingulière, il craignit que ce ne fût un nouveau prodige, cette crainte lui fit avoir recours aux grains de Micalé; mais l'oiſeau ſans ſonger à lui, continua ſon chemin, & ſe perdit dans les airs.

Auſſi-tôt Lindor raſſuré entra dans la barque, où il laiſſa aller les grains qu'il tenoit. A peine ont-ils touché la barque, que la barque & le paſſager diſparoiſſent. Lindor étonné ſe trouve dans l'eau, il gagne le bord, ſur le champ il voit le fleuve couvert à ſon ordinaire des bateaux deſtinés pour le traverſer.

J'écoutai Lindor avec quelqu'effroi; ma tendreſſe me faiſoit trembler pour l'avenir, à mes craintes ſuccéda la confiance. Pouvois-je après ces expériences la refuſer au don précieux de Micalé? Notre entretien nous conduiſit juſqu'à l'entrée du hameau, où Lindor me quitta. Je fus d'abord chez mon frère, je voulois voir ma chambre, & comment elle étoit ſituée; j'avois mes raiſons. Je revins chez ma belle-mère; la nouvelle de notre ſéparation la toucha véritablement; nous pleurâmes enſemble, mais mes larmes n'étoient pas toutes données à l'amitié. Lindor que je ne pourrois plus voir avec la même liberté, faiſoit couler les plus amères. Le lendemain il vint chez Mirtelle. Je ſavois ſon amour pour les fleurs, je les aimois auſſi, il en cultivoit avec ſoin de très-rares. J'ai beſoin, lui dis-je, d'un vaſe rempli de fleurs; mais, Lindor, je veux le tenir de vous; faites-le moi porter ici, Mirtelle me l'enverra chez mon frère. La fenêtre

de ma chambre donne dans la campagne du côté du Penée, le vaſe dans le milieu vous inſtruira que je ne puis vous voir de tout le jour. Lorſque j'irai chez mon père, il ſera à gauche; & vous ſaurez que c'eſt au bois d'olivier où je vous attends, en le voyant placé à droite. Lindor me quitta auſſi content de ce que je faiſois pour lui, qu'affligé d'en avoir beſoin.

Deux jours après j'allai loger chez mon frère, & j'y allai avec une triſteſſe mortelle. Photis maître d'y venir à tous les inſtans, la néceſſité de me trouver vis-à-vis de lui, l'effort qu'il alloit m'en coûter, recevoir ſes ſoins ſans oſer les rebuter, la crainte de ne pouvoir jamais rendre Lindor heureux, tout me déſeſpéroit, & me donnoit malgré moi, un bruſque dans l'humeur dont Photis ſe reſſentoit ſouvent. Lindor m'envoya un vaſe de fleurs très-rares, je le plaçai ſur ma fenêtre avec un plaiſir extrême, j'en examinois toutes les fleurs; je les arroſois avec complaiſance, quand je vis entrer Photis. Ces fleurs ſont d'un grand prix pour vous, me dit-il: vous les tenez d'une main chère. Mirtelle vient de me les envoyer, repliquai-je: elle ne les a pas gardées long-tems, me répondit-il. Je laiſſai tomber ce diſcours, & d'un ton aſſez obligeant je lui de-

mandai comment alloit ſa bleſſure ; il me parut ſenſible aux queſtions que je lui fis, & aux aſſurances que je lui donnai de la peine que m'avoit cauſée ſon accident. Il me dit, je voudrois bien au prix d'un plus grand malheur, vous voir paſſer en ma faveur de la pitié à un ſentiment plus vif. Comme je n'avois rien à répondre à ce diſcours, je ſortis de ma chambre, j'allai dans celle de ma ſœur, Photis me ſuivit, & tout le reſte du jour il demeura avec nous.

Je me levai le lendemain avec la réſolution d'aller l'après-dîner au bois d'olivier : depuis quatre jours je n'avois vu Lindor ; je le plaignois, je jugeois de ſon impatience par la mienne. Que les jours, me diſois-je, doivent lui paroître longs ! Qu'il eſt cruel de les paſſer ſans voir ce qu'on aime ! je regardai mes fleurs, je les arroſai, enſuite je les plaçai à la droite de ma fenêtre, & je partis. Mais quelle fut ma ſurpriſe ! J'attendis vainement Lindor, je reſtai plus de quatre heures dans le bois ; je le parcourois avec une inquiétude extrême ; je tremblois pour Lindor. Pourquoi, diſois-je, ne vient-il point ? Qui peut le retenir ? il m'aime ; cependant il ne ſe préſente point à mes yeux. Que je ſuis alarmée ? Il eſt en butte à la haine d'un ennemi redoutable. Ce cruel ennemi eſt

Thaneſtros; je ne puis m'y méprendre; c'eſt lui; c'eſt ce déteſtable paſteur. Après avoir ſacrifié ſa femme & mon mari à ſa paſſion criminelle, il veut encore immoler Lindor à ſa jalouſe rage. Ah! Liphitas, je le vois, je t'ai fait une mortelle injure; je te rends mon eſtime, je te la témoignerai dans toutes les occaſions. Le perfide Thaneſtros eſt ſeul à redouter pour Lindor. Hélas! peut-être que dans ce moment même il a porté ſur lui les coups dont il veut m'aſſaſſiner! Juſte ciel! m'écriai-je, protégez la vertu. Je revins au hameau agitée de crainte, d'inquiétude, & déplorant mon triſte ſort.

Pendant dix ou douze jours, je plaçai vainement mon vaſe de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite. J'allois en vain chez mon père; en vain j'allois au bois d'olivier, Lindor ne paroiſſoit point. Chaque jour, chaque heure, chaque moment ajoutoit à mon inquiétude: elle étoit de tous les genres. Trop foible pour la ſoutenir plus long-tems, dévorée ſans ceſſe de l'impatient deſir d'être éclaircie, je me confiai à mon frère le cadet; je l'aimois tendrement, & j'étois sûre de ſa diſcrétion, je le priai d'aller à Titire, il revint. Quelle fut mon affliction! il n'étoit rien arrivé à Lindor; il jouiſſoit d'une pleine ſanté. Je ne doutai plus de mon malheur. Je ſuis tra-

hie ! m'écriai-je, Lindor me trompoit ! il ne m'aimoit point ! il ne cherchoit en moi qu'un établiſſement avantageux ; mais les obſtacles & les périls l'ont effrayé. L'ingrat ! avec quelle facilité il renonce à moi ! L'ingrat à qui je ſacrifiois le jeune & riche Photis ! Photis, que ni mon indifférence, ni aucuns dangers ne ſauroient rebuter ! Tu triomphes, Thaneſtros ! Lindor m'abandonne ! mais tu n'en ſeras pas plus heureux. Ton pouvoir criminel n'épouvante point Photis, il y oppoſe la tranquillité d'une ame courageuſe. Eh bien ! Photis me vengera & de toi & de Lindor. C'en eſt fait, je récompenſerai ſon amour & ſa conſtance. Sa fermeté me force à l'eſtimer, cette eſtime fera peut-être naîtra l'amour. Ces réflexions me coûtoient toujours des larmes, que j'étois indignée de répandre pour un ingrat. Je croyois mon malheur certain, néanmoins mon vaſe de fleurs changeoit tous les jours de place ; je ne voyois point Lindor, en vain je voulois l'arracher de mon cœur.

Un jour que j'allois au bois d'olivier, je plaçai mes fleurs à la gauche de ma fenêtre. Pourquoi, dis-je en les poſant, changeai-je ce vaſe de place ? Lindor viendra-t-il le regarder ? ſonge-t-il à venir me chercher où je vais ? non, le perfide ne ſe ſouvient ſeulement plus

de moi. Peut-être même en aime-t-il une autre? que ne puis-je le ſavoir! Ce ſeroit encore de nouvelles armes pour combattre ma foibleſſe, & pour me venger de l'ingrat.

J'allai au bois d'olivier, j'y étois à peine, que je vis venir une grande fille d'environ vingt-deux ans, je la reconnus pour être du hameau de Titire. Je fus charmée de cette rencontre. Je l'abordai. Une fête dans notre hameau, lui dis-je, a été embellie par votre préſence, & votre beauté ne permet pas qu'on vous oublie quand on vous a vue une fois. Par la même raiſon, me repondit-elle, je devrois vous reconnoître. Je ſuis du hameau de Cantelme, lui repartis-je, & vous êtes, je crois, de celui de Titire. Il eſt vrai, me repliqua-t-elle, & je me nomme Silvanire. Mais, repris-je, quel heureux haſard vous amène dans notre bois d'olivier? Je le traverſe, me dit-elle, pour retourner à notre hameau, d'où je ſuis partie ce matin, je ne croyois pas même le paſſer ſeule; un paſteur à qui je dois être bientôt unie devoit y venir au-devant de moi. Quel eſt cet heureux paſteur, demandai-je à Silvanire? Il ſe nomme Lindor, me repliqua-t-elle: au nom de Lindor je fus frappée comme d'un coup de foudre. Lindor! m'écriai-je. Je vois, reprit Silvanire, votre ſurpriſe. Lindor a donné

quelques ſoins dans votre hameau à la veuve de Polémon, on le croyoit ſans engagement ; il trompoit Mélanie. Nous nous aimons dès notre enfance : il eſt vrai qu'ayant tous deux peu de fortune, il vouloit n'écouter que l'intérêt; un établiſſement avantageux le tentoit ; il me cachoit ſon deſſein, je l'ai découvert. Les charmes de Mélanie qu'on dit être belle, m'ont fait trembler ; mais ma tendreſſe, mes larmes, ma douleur, la flamme de Lindor qui n'étoit pas éteinte, m'ont fait reprendre tous mes droits ſur ſon cœur, & dans peu de jours nous ſerons unis.

J'aimois véritablement Lindor ; jugez, mes enfans, de l'état où me jetta ce diſcours, je ne pus le ſoutenir ; les larmes & les ſanglots me gagnerent. Le perfide ! m'écriai-je. Silvanire paroiſſant étonnée, me dit : Seriez-vous la fille d'Alémon ? car Lindor m'a avoué qu'il en étoit aimé. Que j'ai de regret, continua-t-elle, de vous avoir porté un coup ſi ſenſible ? Mais, belle Mélanie, mépriſez qui vous trompoit, vengez-vous ; le riche Photis vous adore, il mérite votre tendreſſe, faites ſon bonheur. Oui, répondis-je, je vais l'épouſer ; je ferai plus, je l'aimerai ; ſa paſſion pour moi mérite cette récompenſe. Comme j'achevois ces mots, nous quittions le bois, je vis de loin Lindor,

il avançoit vers nous ; ſa vue ajouta encore au trouble dont j'étois agitée : mais que devins-je ! Quelle fut ma honte ! Quel fut mon déſeſpoir ! Lindor rebrouſſa chemin ; je l'avoue avec confuſion, j'oubliai dans ce moment ce qu'une perſonne bien née ſe doit à elle-même. J'entrai en fureur, je m'emportai contre Lindor qui ne m'entendoit point, & ne pouvant ſoutenir le viſage ſatisfait d'une rivale heureuſe, j'outrageai Silvanire, je lui ſouhaitai tous les dégoûts, tous les chagrins & toutes les peines que l'amour peut entraîner après lui. Je vais dire à Lindor, me répondit froidement ma rivale, qu'il doit remercier les dieux & ma tendreſſe de lui avoir inſpiré de renoncer à une auſſi méchante femme. Silvanire me quitta en diſant ces mots ; & moi le cœur plein de douleur, de rage, & de confuſion, je regagnai ce hameau.

En rentrant chez ma belle-ſœur, j'y trouvai Photis, il badinoit avec des enfans, j'avois de l'altération ſur le viſage. Photis affecta de me regarder avec attention ; ce deſir de chercher à me pénétrer me déplut. Peut-on s'amuſer à jouer avec des enfans, dis-je d'un ton bruſque & de mauvaiſe humeur ! Ce ſont vos neveux, me répondit Photis ; voilà mon excuſe. Ils n'ont pu cependant malgré leurs pe-

tites gentilleſſes racourcir les momens que j'ai paſſés à vous attendre ; mais je vous vois, ce plaiſir..... Vous ne me verrez pas long-tems, dis-je en lui coupant la paroie. Je ſuis malade ; on m'obligera, de me laiſſer en repos ; je ſortis & je me retirai dans ma chambre.

Dans mon premier mouvement, je jettai mon vaſe de fleurs dans la campagne, où il tomba ſans ſe briſer. Va, dis-je, apprends à celui de qui je te tenois, combien je le déteſte. Je paſſai le reſte du jour & toute la nuit dans une ſituation violente. J'accablois Lindor d'injures, je m'en accablois moi-même ; je ne pouvois me pardonner la douleur où j'étois ; mon déſeſpoir m'irritoit encore contre ma foibleſſe, mais je me la reprochois en vain.

Je me levai avec le jour, j'ouvris d'abord ma fenêtre, je regardai dans la campagne ; je vis avec quelque ſurpriſe le ſoin qu'on avoit pris de briſer le vaſe que j'avois jetté la veille. On en avoit haché & ſemé par-tout les fleurs. Je dois de même, dis-je, rompre & briſer la chaîne qui m'uniſſoit au perfide Lindor. Etouffons le feu qui malgré moi veut ſubſiſter dans mon cœur. Malheureuſe Mélanie, m'écriai-je, qu'eſpères-tu de tes forces ? Tu aurois beſoin des conſeils d'un ami ſage, expérimenté, capable enfin de rappeller ta raiſon égarée. Mon

père, le prudent Alémon ſeroit bien propre à remettre le calme dans ton ame agitée; mais comment oſer lui avouer ton égarement ? Il en ſeroit trop touché. Pourroit-il ne pas te reprocher de t'être ſans ſon aveu, trop légèrement engagée !

Je reſtai quelques jours accablée ſous le poids de ma douleur ; je n'avois de faculté ni pour penſer, ni pour agir, ni pour écouter, ni pour répondre ; la ſeule idée de Lindor trouvoit place dans mon eſprit abattu. J'étois enfin dans cette langueur, où une paſſion malheureuſe peut ſeule jetter. Ma ſanté ſouffroit de mon état intérieur. Photis redoubloit de ſoins & d'empreſſemens ; rien ne le rebutoit, toujours tendre, toujours ſoumis ; il attendoit du tems & de ſa paſſion, me diſoit-il, un ſort moins malheureux. Je voulois quelquefois lui paroître moins indifférente : dans des momens je formois la réſolution d'obéir à mon père ; dans d'autres inſtans cette penſée me faiſoit trembler. Quoi ! diſois-je, j'épouſerois Photis ? Non, attendons pour diſpoſer de moi que le tems & ma raiſon m'ayent rendue à moi-même : ſi en épouſant Photis je ſuis condamnée à ne pas l'aimer, du moins, n'aimons rien ; nous ſerions tous deux trop à plaindre. Mais, reprenois-je, ſi Photis pouvoit me plaire ? Etudions en lui

ce qui peut me le montrer aimable, ma prévention étoit le ſeul mérite de Lindor. Photis dit avec agrément tout ce qu'il dit, il eſt bien fait, ſa phyſionomie eſt ouverte & ſpirituelle, ſouvenons-nous ſans ceſſe qu'il m'aime : il réſultoit de tous ces différens mouvemens beaucoup d'inégalité : tantôt j'écoutois Photis favorablement; tantôt je le fuyois; le moment où je l'écoutois avec quelque ſorte de complaiſance le tranſportoit de joie, & celui où je le rebutois étoit l'inſtant où il paroiſſoit le plus tendre. Tant de patience m'étonnoit; ſi elle me faiſoit connoître l'excès de ſon amour pour moi, elle me faiſoit en même-tems rougir de ma foibleſſe pour un ingrat.

Je n'avois pas été chez mon père depuis la cruelle rencontre de Silvanire au bois d'olivier; je partis pour aller au mont Olimpe. Quand je fus dans la campagne, je vis Lindor qui avançoit vers moi : tout mon ſang ſe glaça dans mes veines, je devins pâle & tremblante; je reſtai immobile; le voilà, m'écriai-je, il vient à moi, que me veut l'ingrat ? Lindor m'aborda. Vous ne devez pas, me dit-il, me ſavoir mauvais gré d'avoir renoncé à votre recherche. Celui qu'un père ne trouve pas digne d'être ſon gendre, ne doit plus ſonger à le devenir. Si mon père ne t'avoit pas refuſé, repliquai-

je, tu aurois ajouté à l'affront que tu me fais, la hardieſſe de l'inſulter, en ſacrifiant ſa fille à Silvanire. Ton cœur eſt à elle, je ne le ſais que trop bien.

Je voudrois en vain le nier, me répondit Lindor, le haſard vous a inſtruite. Perfide, m'écriai-je, tu m'avoues ton crime ſans regret & ſans honte ! Tu ne me cherches que pour me faire ce nouvel outrage ? Silvanire a exigé de toi ce triomphe, elle a voulu que j'appriſſe de ta bouche même ſa victoire ſur moi. Puiſſe-t-elle n'en jamais jouir tranquillement ! Puiſſent les juſtes dieux témoins de ma bonne foi & de ma douleur, me venger & te punir ! Je ne pus dans ce moment retenir mes larmes; Lindor les vit couler ſans s'émouvoir ; il me demanda avec un ſang froid, capable de me faire mourir de confuſion, quand je voulois faire avec lui le partage des biens de Polémon. Perfide ami, lui dis-je, rougis de ton ingratitude à l'égard de la veuve de Polémon. Ce ſeul titre devoit du moins me faire reſpecter de toi. Lindor ſans répondre à mes reproches, me demanda encore quand je voulois finir nos affaires. Ce n'eſt pas à moi, lui répondis-je, que tu dois t'adreſſer, c'eſt à mon père : ingrat, va le trouver. A peine eus-je achevé ces mots, que Lindor s'éloigna de moi; j'avançai quelques pas

pour gagner un arbre; je me laiſſai aller ſous ſon feuillage épais, alors je me livrai à toute ma douleur.

J'étois au pied de cet arbre, j'y pleurois amèrement, quand j'apperçus Photis encore aſſez éloigné de moi. Je vois Photis, m'écriai-je ! Dans quel état va-t-il me trouver ? Que lui dirai-je pour ſauver ma honte ? il me croit déjà de retour de chez mon père, que va-t-il penſer ? Mais ſi je ſuis malheureuſe, eſt-il moins à plaindre ? Ma cruelle ſituation me fait ſentir combien la ſienne eſt affreuſe. Eh bien, ne le maltraitons plus. Oui, c'en eſt fait, il faut que Photis me faſſe oublier le perfide Lindor; je le veux, la reconnoiſſance l'exige; ma raiſon l'ordonne. Eh ! comptai-je pour rien le reſpect que je dois aux volontés de mon père. Obéiſſons-lui & à la raiſon.

A meſure que je faiſois ces raiſonnemens, Photis approchoit. Dans quel état vous trouvai-je, me dit-il ? Seroit-il arrivé quelqu'accident, ou à Alémon, ou à Lidamie ? Non, lui répondis-je. Qui peut donc cauſer l'affliction où je vous vois, reprit vivement Photis ? ne puis-je le ſavoir ?... Ah ! trop cruelle Mélanie, pourſuivit-il, voyant que je ne lui répondois rien, je lis dans vos yeux le dépit que vous cauſe dans ce moment ma préſence ! Vous ſerai-je toujours

toujours un objet déſagréable ? Du moins, n'ayez pas la dureté de me laiſſer ignorer le ſujet de la douleur que je vois peinte ſur votre viſage. Ne me le demandez plus, repartis-je en verſant quelques larmes; je ne puis vous le dire. Vous voir dans cette affliction, reprit-il, ſans pouvoir ni la partager, ni l'adoucir, eſt une ſituation bien douloureuſe pour un homme qui vous adore. Du moins rendez-moi la juſtice de penſer qu'aucun autre paſteur ne vous aime auſſi tendrement que moi. Ce diſcours me perça le cœur; je ne pus l'écouter ſans un dépit, ou un attendriſſement (car je ne pouvois me connoître moi-même) qui excita de nouveau mes larmes. Je crois votre tendreſſe ſincère, répondis-je à Photis en ſoupirant; je ſens que vous mériteriez d'être heureux. Je ſouhaite que vous le ſoyez : peut-être le ſerez-vous. Je le ſerai, belle Mélanie, me repartit-il, ſi je puis vaincre un jour votre indifférence; mon ſort eſt en vos mains. De pareils ſentimens, repris-je, méritent du moins de la reconnoiſſance, je me reprocherois de vous la refuſer. Mais regagnons le hameau, continuai-je en me relevant. Je m'étois fait une violence extrême pour dire à Photis des choſes auſſi obligeantes, & je m'en étois fait encore davantage pour dévorer l'excès de ma douleur; je voulois la vaincre, je voulois

haïr Lindor, je voulois aimer Photis, je voulois enfin tout ce qui n'étoit pas en mon pouvoir.

L'impatience que j'avois d'arriver au hameau pour me trouver en liberté, me faiſoit aller aſſez vîte, il falloit paſſer à côté d'un bois : nous en étions encore éloignés environ de trois cens pas, lorſque j'en vis ſortir un lion furieux, & d'une prodigieuſe grandeur. Mais quel fut mon effroi en le voyant venir à nous ? Sa vue me fit oublier que j'avois mille fois depuis mon malheur ſouhaité de mourir. Je ſuis perdue, m'écriai-je ! Juſte ciel ! ayez pitié de moi ! Je ne ſavois où fuir, nous étions en pleine campagne : Photis n'avoit que ſa houlette, foibles armes à oppoſer à un animal auſſi redoutable. Fuyez, me dit-il d'un ton épouvanté ; fuyez, tandis que je vais aſſouvir la rage de ce monſtre furieux : fuyez, Mélanie, je ne crains que pour vous. Ma mort puiſſe-t-elle conſerver vos jours ! Je pris la fuite, Photis attendit le lion ; il le combattit aſſez long-tems, il en triompha enfin. Alors il courut après moi. Raſſurez-vous, me cria-t-il, ceſſez de fuir : vous n'avez plus rien à redouter, le monſtre eſt ſans vie. Je m'arrêtai, & tremblante d'effroi je me laiſſai aller ſur la terre.

Reprenez vos eſprits, me dit Photis, en ſe

jetant à mes pieds; regardez le plus fortuné paſteur qui fût jamais.... Photis !... Photis vient de ſauver vos jours. Duſſent-ils être la récompenſe de la tendreſſe d'un autre, je mourrai ſatisfait. Je fus long-tems à revenir de ma frayeur; j'écoutois Photis ſans lui répondre. Son courage, ſa généroſité, le péril où il venoit de s'expoſer pour conſerver mes jours, tout m'inſpiroit pour lui dans ce moment la plus vive reconnoiſſance. Je comparois ſa tendreſſe à la perfidie de Lindor : je me diſois, que l'ingrat m'auroit vu dévorer ſans en être attendri, ſans peut-être entreprendre de me ſecourir.

Pendant que ces réflexions m'occupoient, Photis m'exprimoit ſa paſſion; il me conjuroit dans les termes les plus vifs de me laiſſer toucher en ſa faveur. Le cœur plein de dépit contre Lindor, pénétrée de ce que Photis venoit d'oſer pour moi, je lui dis : Eh bien, j'irai demain trouver mon père; je lui dirai qu'il eſt le maître d'unir nos deſtinées. Puiſſent les juſtes immortels les rendre heureuſes ! A ce diſcours Photis s'abandonna à des tranſports de joie que je ne puis vous exprimer; il me dit tout ce que l'amour le plus tendre peut inſpirer; il me ramena chez mon frère, où il demeura tout le reſte du jour.

Malgré les mouvemens de reconnoiſſance qui

me parloient en faveur de Photis ; malgré la parole où je m'étois engagée ; malgré le plaiſir que je trouvois à penſer que j'allois me venger du perfide Lindor, je ne pouvois ſans trembler, ſonger que j'allois être à un autre qu'à lui. Je paſſai la nuit dans une agitation terrible ; je vis arriver le jour, ſans avoir pu goûter un inſtant de repos. Je me levai, & entraînée par mon inquiétude, je ſortis pour aller rêver au bois d'olivier. J'y arrivai avant le ſoleil. Le calme, l'ombre, la ſolitude & le chant des oiſeaux me causèrent une douce langueur ; mes larmes couloient ſans que je m'en apperçuſſe, une triſteſſe mortelle tenoit mes ſens comme aſſoupis, je parcourois les routes du bois ſans ſavoir ni où j'étois, ni à quoi je penſois. Après avoir reſté aſſez long-tems dans cette ſorte d'anéantiſſement, je m'écriai : Qu'ai-je fait ! J'ai promis à Photis de le rendre heureux. Oſai-je l'eſpérer ! Le perfide Lindor ne m'aime point, il m'a trahie, mais l'aimai-je moins ! De ces diſcours répétés, je tombai dans une profonde rêverie. En quittant une route pour entrer dans une autre, j'entendis parler aſſez près de moi, je m'arrête, j'écoute. Quelle eſt ma ſurpriſe ! Je crois reconnoître la voix de Lindor. Je porte mes regards de tous côtés ; mon étonnement redouble ; je ne vois perſonne. J'écoute

encore, je n'entends plus rien. Préoccupée de Lindor, je crois être séduite par mon imagination. Mais un moment après j'entends encore la même voix. Je prête l'oreille avec une émotion extrême. C'étoit effectivement Lindor. Voici ce qu'il disoit :

Quel subit changement ! Aurois-je dû m'y attendre ? Que vous ai-je fait, cruelle ? Me suis-je attiré votre haine ? Vous ne m'aimez plus, un autre a su vous toucher ! un moment a suffi pour vous rendre inconstante ; mais au moins deviez-vous m'épargner les marques de mépris que je reçois de vous tous les jours. Non, perfide, vous ne m'avez jamais aimé, vous m'aimeriez encore ; je n'aurois pas éprouvé un si prompt changement. Lindor se tut.

Ma surprise étoit extrême d'entendre Lindor sans le voir, & ce que j'entendois, excitoit dans mon cœur mille mouvemens opposés. Silvanire est volage, disois-je en moi-même, elle venge mon injure ; quelle satisfaction pour moi ! Que ne puis-je comme elle.... Que vous êtes injuste, reprit Lindor ! que vous êtes inhumaine ! vous ajoutez à l'inconstance la cruauté de voir sans pitié ma douleur & mon désespoir. Que dis-je, vous osez m'avouer que vous aimez mon rival. Mais il n'est pas encore heureux, ce jour décidera de notre sort. Ma mort

vous laiſſera tranquille, ou la ſienne, perfide Mélanie, me vengera des larmes que je vous verrai répandre.

Que devins-je au nom de Mélanie ! C'eſt de moi, dis-je, dont Lindor ſe plaint. Il m'aime toujours, il me croit infidelle, quand je le crois parjure. Je le vois, nous ſommes tous les jours abuſés par des illuſions. Dans ce moment même nous ommes inviſibles l'un pour l'autre. Rompons le charme. Lindor, m'écriai-je avec tranſport ! Mon cher Lindor !... Rêvai-je, dit Lindor ? Seroit-ce Mélanie que j'entends ? Oui, c'eſt Mélanie, repris-je : hâtons-nous de détruire le funeſte enchantement dont nous ſommes ſi cruellement les victimes; jettez autour de vous, ainſi que je fais, des grains de Micalé; nous aurons ſur le champ la conſolation de nous voir.

Nous nous vîmes en effet. Lindor étoit à quatre pas de moi. Ah, Mélanie ! Ah, Lindor ! nous écriâmes-nous en même tems. Quel bonheur ! Un inſtant nous déſabuſe, un inſtant nous rend heureux ! Nos cœurs ſont toujours tendres & fidèles. A quel danger m'expoſoit mon erreur, m'écriai-je ! Je frémis quand j'y ſonge ! J'allois rendre Photis maître de ma deſtinée. L'amour au déſeſpoir me donnoit à lui. Alors j'appris à Lindor toutes mes aventures, il me raconta les ſiennes. Trompé par des illuſions continuelles,

il m'avoit vue preſque tous les jours avec Photis, tantôt au bois d'olivier, tantôt ſur le chemin du mont Olimpe. Il m'avoit, à ce qu'il croyoit, vingt fois abordée, & toujours je l'avois aſſuré que Photis choiſi par mon père, étoit enfin devenu l'objet de ma tendreſſe. Tout, juſqu'à mon vaſe de fleurs, me dit Lindor, m'avoit confirmé mon infortune, je l'ai trouvé dans la campagne. C'eſt moi, repartis-je, qui l'y avois jetté, & c'eſt moi, reprit Lindor, qui de dépit & de rage le briſai. Nous nous dîmes enfin tout ce que nous avions penſé, tout ce que nous avions ſouffert, & nous remerciâmes les dieux de nous avoir inſpiré de venir au bois d'olivier.

Nous avions d'abord été trop ſenſibles au plaiſir de nous voir & de nous entretenir, pour faire aucune réflexion. Après nos premiers tranſports, l'inquiétude, la crainte & les ſoupçons vinrent s'emparer de moi. Pourquoi, dis-je à Lindor, Photis a-t-il joui tranquillement du plaiſir de me voir, tandis que j'ai été inviſible pour vous, ou que ce n'a été que des phantômes qui ſous ma reſſemblance vous ont trompé ? D'où vient enfin trouvez-vous tant d'obſtacles, quand Photis n'eſt traverſé par aucun ? Si vous avez tous deux un rival magicien, Photis doit lui paroître plus redoutable

que vous. Je le reçois de l'aveu de mon père, il alloit recueillir le fruit des erreurs mises en usage pour nous désunir. Non, je ne puis m'empêcher de soupçonner ce pasteur. Ce lion furieux vaincu par son courage, n'étoit peut-être qu'un monstre créé par son art. Il vouloit m'inspirer de la reconnoissance au moment même où il venoit de vous montrer à mes yeux le plus ingrat de tous les hommes. Cependant Photis n'est pas le meurtrier de Polémon; il ne m'avoit jamais vue. Mais, continuai-je, je vais trouver Micalé, demain au jour naissant trouvons-nous ici. Adieu, Lindor, espérons un secours salutaire de la bienfaisante Micalé. Je vous aime trop tendrement, me répondit Lindor, pour ne pas craindre. Mais les dieux ont trop fait aujourd'hui en ma faveur pour ne me pas flatter de leur protection. Allez, Mélanie, allez chez Micalé : sur le champ je partis.

Quel sujet vous amène, mon cher enfant, me dit Micalé ? Sans les bontés que vous avez eues pour moi, répliquai-je, je serois à présent bien malheureuse, & sans le secours que je viens vous demander, je serai bien à plaindre. Parlez, mon enfant, me repartit Micalé. Elle écouta avec attention ce que je lui contai avec rapidité; puis sans me répondre elle alla consulter ses livres; elle revint à moi, & me dit :

Je ne ſaurois, mon cher enfant, vous donner d'éclairciſſement ſur vos doutes, mais l'inſtant fatal approche où ce myſtère ſe dévoilera : ne craignez point d'être la proie de l'aſſaſſin de Polémon ; un événement qu'il ne peut prévoir, vous vengera de lui, & le fera connoître à toute la contrée. Je ſuis née bienfaiſante, mais je crois pouvoir ſans altérer mon caractère, me déclarer l'ennemie de ceux qui le ſont des hommes & des dieux. A l'égard de Photis, je vais vous donner le moyen de découvrir s'il eſt innocent ou coupable. Micalé me quitta un moment, elle revint avec un petit bouquet de fleurs à la main. Ce ſera à vos troupeaux, me dit-elle, ou à ceux de vos frères que vous ferez uſage de ce bouquet. Quand Photis ira vous y joindre, préſentez vos fleurs aux chiens qui gardent les troupeaux, ils les mangeront avec avidité, & ce qui arrivera vous fera connoître Photis. Allez, mon enfant, eſpérez un heureux changement, il n'eſt peut-être pas loin ; peut-être ſerez-vous bientôt au comble de vos vœux.

Je revins au hameau remplie d'eſpérance, & néanmoins inquiète ; je ne ſavois que penſer de Photis, Micalé ne l'avoit ni accuſé, ni juſtifié, je ne pouvois comprendre comment ce bouquet m'inſtruiroit de ce qu'elle avoit refuſé

de me dire ; mais la confiance que j'avois en elle me faiſoit tout eſpérer de ſes bontés & de ſa ſcience. En arrivant, je trouvai deux de mes frères avec mon aîné ; après avoir dîné tous enſemble, mon aîné partit pour aller à ſes troupeaux, les deux autres le ſuivirent, & moi pour donner à Photis l'occaſion de venir m'y chercher, j'allai avec eux.

Il y avoit peu de tems que nous étions aux troupeaux de mon frère, quand je vis Photis, mais encore très-éloigné de nous. Je fus émue ; je badinois avec mon bouquet myſtérieux. Quel effet vas-tu produire, dis-je en le regardant ? Comment pourras-tu forcer Photis à renoncer à moi ? Si ce paſteur eſt véritablement vertueux, tu ſeras ſans effet. Mais ſortons de l'inquiétude où je ſuis : exécutons l'ordre de Micalé. Je me lève, j'avance vers les chiens, je leur préſente le bouquet, ils en approchent, ils le ſentent, auſſi-tôt ils ſe jettent deſſus, & le dévorent. Je reviens m'aſſeoir auprès de mes frères l'eſprit extrêmement agité. Les chiens reſtèrent un moment tranquilles, je les examinois avec attention ; je vis qu'ils s'agitoient à meſure que Photis approchoit. Lorſqu'il fut à deux cens pas de nous, ils ſe mirent à faire des hurlemens affreux. Photis s'arrêta, les hurlemens augmentoient toujours. Ces animaux

avoient l'air furieux, ils écumoient, le feu ſembloit ſortir de leurs yeux. Ce ſpectacle me troubla, je tremblai pour mes frères & pour moi. Que va-t-il arriver, me dis-je effrayée & tremblante ? Micalé m'auroit-elle abuſée ? Mes frères ſaiſis de crainte, ſe levèrent pour aller calmer la fureur des chiens, mais ils n'osèrent en approcher.

Photis connoiſſant apparemment le péril où il étoit, prit la fuite en rebrouſſant chemin. Les chiens partent avec vîteſſe, ils courent après Photis. Notre étonnement & notre effroi redoublent. Nous voyons tout-d'un-coup ſortir de la terre pluſieurs monſtres de différentes formes, & des feux voltigeans. Ce prodige n'arrête point les chiens; ils avancent, leur approche détruit les monſtres & les feux. Mes frères effrayés pour Photis, courent pour le garantir de la rage de ces animaux furieux; leur zèle eſt inutile, les chiens avoient pris les devans. Ils atteignent Photis, ils ſe jettent ſur lui, & en un moment ils déchirent ce malheureux paſteur.

Mes frères arrivèrent dans l'inſtant que les chiens reprenoient le chemin de leurs troupeaux avec leur tranquillité ordinaire. Raſſurée par le calme où je les vis, je courus de toute vîteſſe ſur les pas de mes frères. Quel ſpectacle pour

une jeune perſonne timide ! Je frémis encore en m'en rappellant le ſouvenir ; je vois Photis déchiré & mourant. Il porte ſur moi ſes yeux déjà preſqu'éteints, & avec une voix foible, il me dit : Je meurs, & je meurs en vous adorant. Mon amour & mes projets ont pris naiſſance dans le bois d'olivier. C'eſt où je vous ai vue pour la première fois. Les dieux vous vengent, & me puniſſent ; le meurtrier de Polémon étoit indigne de vous poſſéder. Mais j'emporte le regret de n'avoir pu immoler à ma jalouſe rage le trop heureux Lindor. Une puiſſance ſupérieure l'a garanti de mes fureurs, & va le mettre au comble de ſes vœux. Que ne puis-je l'entraîner avec moi dans le tombeau ! Le déſeſpoir de Photis lui fit prononcer ſes dernières paroles avec force ; il expira à nos yeux.

Quelle ſurpriſe ſuccéda à mon effroi ! Un inſtant m'inſtruiſoit, & me vengeoit de l'aſſaſſin de mon mari. Un inſtant délivroit Lindor d'un rival redoutable : je me reprochois cependant la mort funeſte de Photis. Ah ! Micalé, m'écriai-je, pour venger un crime ne venez-vous point de m'en faire commettre un autre ! Ne pouvois-je être heureuſe qu'à ce prix ! Mes frères ſaiſis d'horreur de ce qu'ils venoient d'apprendre, me raſſurèrent. L'aîné me dit en m'em-

braſſant, les dieux récompenſent votre vertu, ils vous ont réſervé l'honneur de venger Polémon ; & toute la contrée doit rendre grace à Micalé de l'avoir délivrée d'un homme tel que Photis. Nous ne pouvions le regretter, il méritoit ce cruel châtiment. Mais nous plaignîmes les hommes aſſez malheureux, pour ne pas combattre le penchant qui les porte au crime. Après quelques diſcours ſur un événement auſſi terrible que ſalutaire pour le repos de la Theſſalie, nous reprîmes le chemin du hameau.

Nous en étions à peu de diſtance, lorſque j'apperçus Thaneſtros. Sa vue me cauſa de la confuſion ; la certitude de ſon innocence me rappella dans un inſtant toutes les bonnes qualités qui lui avoient attiré l'amitié de Polémon, la mienne, la tendreſſe de ſa femme, & l'eſtime de tout le monde. Mon premier mouvement fut de l'éviter. On n'aime point à voir les perſonnes avec qui on eſt en faute ; leur préſence cauſe une honte, dont on a l'injuſtice de les rendre reſponſables. Je me reprochai ce ſentiment : quoi ! dis-je en moi-même, j'ajouterois à l'injure que j'ai faite à Thaneſtros l'inſulte de paroître encore le dédaigner ? Non, je veux qu'il apprenne mon tort à ſon égard, & le regret que j'en reſſens : alors je courus à Thaneſtros.

J'avois encore l'air effrayé ; je lui appris tous

les crimes & la mort de Photis ; mais ſon étonnement redoubla encore, quand je lui avouai les ſoupçons offenſans que j'avois eus ſur lui. Voilà donc, s'écria-t-il, le myſtère affreux & (pour moi impénétrable) que renfermoit votre réponſe la dernière fois que je vous ai parlé ? Ah ! Thaneſtros, repris-je, mon aveu exige de vous le généreux effort de me pardonner. Rendez-moi votre amitié, ajoutai-je en lui tendant la main, comme je vous rends toute mon eſtime. Je voudrois pour réparer une telle injure pouvoir vous donner davantage. Il me ſera moins difficile d'oublier cette injure, me répondit Thaneſtros, que de vous voir ſans envie poſſédée par un autre ; mais j'aurois été trop heureux ſi votre choix fût tombé ſur moi. Ce fut en nous entretenant de Photis que nous regagnâmes le hameau.

Nous convînmes le ſoir, mon frère & moi, qu'au jour naiſſant nous partirions pour aller inſtruire mon père du terrible événement de la veille. Le jour parut, je me levai ſans avoir pu goûter un inſtant de repos. Lindor devoit ſe rendre, comme je vous l'ai dit, au bois d'olivier : j'aurois voulu aller d'abord l'y joindre, mais le deſir de ſavoir ſi mon père lui ſeroit ou contraire ou favorable, prévalut ſur l'impatience de le voir.

Avant de partir, j'embraſſai tendrement mon frère, & je lui dis : Je vous ai avoué ma foibleſſe pour Lindor; ne la déguiſez point à mon père, & en même-tems excuſez-la : obtenez le pardon que j'eſpère de ſa bonté. Que votre amitié pour moi faſſe plus encore, faites qu'Alémon conſente au bonheur de Lindor & au mien. Allez, mon frère, je vais vous ſuivre pour me jetter aux genoux de mon père, quand votre récit l'aura prévenu, & peut-être ébranlé. Mon frère partit, je le ſuivis, accompagnée de deux de ſes cadets. Je fis le chemin avec une vive inquiétude; je craignois que la bonté même de mon père ne fît mon malheur. Il n'eſt plus, diſois-je, dans l'âge où nos propres foibleſſes nous font excuſer celles des autres, s'il a oublié qu'il en a eu, que je crains ſa ſévérité ! Que dis-je ! Toujours heureux, jamais traverſé, il ignore qu'on fait de vains efforts pour vaincre un penchant qui nous entraîne malgré nous. En faiſant ces réflexions nous arrivâmes au pied du mont Olimpe. Sa vue me fit trembler.

Lorſque j'entrai, mon père n'étoit pas encore revenu de ſon étonnement, ſes ſens en étoient encore émus. Ah ! ma fille, me dit-il en me prenant dans ſes bras. Ah ! ma chère Mélanie ! Quel bonheur ! Vous avez vengé Polémon, &

vous délivrez la Theſſalie d'un monſtre d'autant plus redoutable, que ſon venin étoit caché ſous un extérieur doux & inſinuant. Je frémis encore d'horreur. Photis magicien ! Photis l'homicide de votre mari ! Photis que j'aimois ! Photis enfin que je croyois vertueux ! Que voulois-je faire ! Je voulois avoir Photis pour gendre ! Avec quelle adreſſe le perfide m'avoit ſéduit ! C'étoit à la faveur d'un faux combat qu'il s'étoit ouvert ma maiſon : ſans ta réſiſtance, ma fille, j'allois te donner à ce déteſtable paſteur. Les dieux t'ont protégée, leurs bontés pour toi me preſcrivent de ne plus m'oppoſer à ce que tu déſires. Polémon en mourant a ſouhaité que tu fis le bonheur de Lindor, comme tu faiſois le ſien; Lindor m'en paroît digne, vous vous aimez, ſoyez heureux, j'y conſens.

Je me jettai aux genoux de mon père, je les arroſai des larmes que la joie me faiſoit répandre. Que je ſuis heureuſe, m'écriai-je ! quand je craignois de trouver un père irrité, je trouve un père plein de bonté : il me pardonne d'avoir oſé faire un choix ſans ſon aveu. Il réſulte un trop grand avantage de votre faute, me répondit mon père, pour ne pas vous la pardonner; je l'oublie : Lindor peut venir recevoir les embraſſemens d'un père qui l'accepte avec plaiſir pour ſon gendre. Lindor, repliquai-

je,

je, peut dans un moment vous remercier de tant de bonté; il eſt au bois d'olivier, permettez que j'aille le chercher. Mon père y conſentit; ſur le champ je partis avec un de mes frères.

J'étois à peine dans le bois, que j'apperçus Lindor aſſez loin de moi. Sa démarche étoit celle d'un homme enſeveli dans la plus profonde rêverie, la triſteſſe étoit peinte ſur ſon viſage. Ah! Lindor, m'écriai-je en avançant légèrement vers lui, quel changement! Vous n'avez plus de rival, & mon père conſent à notre bonheur. Ne ſuis-je point trompé par une nouvelle illuſion, dit Lindor? Puis-je croire ce que j'entends? Quoi! Mélanie, je vous poſſéderois. Oui, mon cher Lindor. Oui, grace à Micalé, tous les obſtacles ſont ſurmontés. Eh! comment, reprit Lindor? Alémon.... Un rival magicien & inviſible.... Photis.... Photis n'eſt plus, repartis-je. Qu'entends-je! s'écria Lindor, expliquez-vous. Mon père nous attend, repliquai-je, marchons; ce que vous avez de plus preſſé eſt de recevoir ſes embraſſemens.

Chemin faiſant j'appris à Lindor tout ce que j'avois fait, & tout ce qui étoit arrivé depuis l'inſtant où je l'avois quitté la veille. Son étonnement & ſa joie ne lui permettoient pas de

parler, ſes regards ſatisfaits & paſſionnés exprimoient ſeuls les mouvemens de ſon cœur. Revenu de ſa ſurpriſe, il voulut me témoigner juſqu'à quel point il reſſentoit ſon bonheur. Mais je l'interrompis. Nous aurons, lui dis-je, tout le tems de nous aſſurer d'une tendreſſe réciproque, & de nous jurer qu'elle ne finira jamais; hâtons-nous d'arriver chez mon père, je brûle d'impatience de l'entendre vous appeller ſon gendre.

Nous fîmes le chemin très-vîte; mon père reçut Lindor avec amitié. Je remplis, lui dit-il, avec plaiſir les derniers ſouhaits de Polémon. Rendez heureux le reſte des jours que j'ai à vivre, par l'union de vos cœurs, & par votre amour pour le travail. Mon père garda Lindor tout le jour chez lui; j'avois la ſatisfaction ſecrette de voir ceux à qui je devois la naiſſance, ainſi que mes frères, être charmés de la douceur, des manières, de l'entretien & du caractère de Lindor.

Qu'il eſt flatteur, mes enfans, de voir une perſonne qu'on aime, être du goût de tout le monde: les applaudiſſemens qu'elle reçoit nous juſtifient à nous-mêmes notre foibleſſe; le bien qu'on en penſe, & qu'on en dit, eſt une louange continuelle qu'on donne même ſans y ſonger à notre choix. Enfin, huit jours après, je fus

unie à Lindor ; il vint ici s'établir pour me laiſſer dans ma famille. Son application & ſes travaux ont augmenté notre fortune aſſez conſidérablement pour devoir en être contens.

Mélanie ayant ceſſé de parler, les jeunes filles la remercièrent de ſa complaiſance ; elles l'aſſurèrent du plaiſir que leur avoit fait ſon hiſtoire. Sophronie charmée de l'attention de cette jeuneſſe à écouter un récit rempli de leçons ſages & inſtructives, ſatisfaite du déſir qu'elle montroit pour en entendre encore de ſemblables, pria toute la ſociété de venir le lendemain chez elle. On fut d'autant plus ſatisfait de la propoſition de Sophronie, qu'elle promit de raconter des choſes qui pourroient amuſer.

Fin de la premiere Veillée.

SECONDE VEILLÉE.

MÉLANIE, Sophilette, Theane & leurs filles, virent arriver avec plaiſir le moment de ſe rendre chez Sophronie. Elles ſe faiſoient toutes une idée aimable, de la ſoirée qu'elles alloient paſſer avec cette reſpectable fille. Le charme répandu dans ſes converſations, les inſtructions ſages qui ſe trouvoient dans ſes diſcours, & l'exemple vertueux qui réſultoit de ſa conduite, la rendoient chère à toute la contrée, & la faiſoient rechercher avec empreſſement.

Au plaiſir qu'on reſſentoit d'être chez Sophronie, ſe joignit celui d'y voir arriver Sidonie & ſes deux filles. Les embraſſemens furent réciproques & ſincères. Sidonie, ainſi que Sophronie, logeoient à l'extrêmité du hameau. Ces deux perſonnes, illuſtres par leur vertu, s'aimoient & ſe voyoient tous les jours. Sophronie avoit invité ſon amie à augmenter avec ſes filles, l'aimable compagnie qu'elle recevoit ce jour-là.

Quoique l'habitation de Sophronie fût très-connue de toute cette petite ſociété, elle en admira encore la propreté. On ne venoit point chez

elle ſans y trouver quelque changement dans la manière variée dont elle diſpoſoit des meubles ſimples, mais de goût, & faits par une main habile. Les mères, ainſi que les filles, viſitoient d'un air empreſſé toute la maiſon de Sophronie, qui rioit de voir chez elle cette eſpèce de petit déſordre. Chacune des mères ou des filles remarquoit quelque choſe de ſingulier, ſujet à louer, ou à queſtionner Sophronie. La bonne fille étoit charmée. Il paroît, mes enfans, leur dit-elle, par votre empreſſement, que vous voulez que rien ne vous échappe. Vous voulez tout viſiter & tout voir; cependant vous ne trouveriez pas ce que j'aime le mieux chez moi. Je vois votre curioſité excitée: eh bien, je vais la ſatisfaire, ſuivez-moi.

Sophronie ouvrit une porte dont elle avoit toujours la clef attachée à ſa ceinture. On fut étonné de voir une eſpèce de petit oratoire, où tout marquoit la piété. La ſtatue de Diane en marbre blanc ſur un autel, faiſoit voir que ce lieu lui étoit conſacré: mais à la place d'un lévrier qu'on met ordinairement, ou à côté, ou aux pieds de la déeſſe, on y remarqua un mouton de marbre noir. Toutes les bouches s'ouvrirent en même temps pour demander à Sophronie l'explication de cette ſingularité. Ne vous impatientez pas, répondit-elle, vous ſaurez bientôt

ce que vous désirez d'apprendre ; mais l'histoire de ce mouton, dont le souvenir m'est cher, est si enclavée avec la mienne, qu'elle en est inséparable : vous verrez que les circonstances de nos vies se prêtent tour-à-tour un intérêt auquel vous serez peut-être sensibles. Sophronie mena sa compagnie dans un sallon, d'où on voyoit couler les eaux du fleuve Pénée ; on y trouva une collation, elle se ressentoit de la simplicité & du goût de Sophronie. A peine eut-on fini le repas, qu'on forma un cercle, le silence regna d'abord ; tous les yeux furent attachés sur Sophronie. Vos regards, dit-elle en souriant, me somment de ma parole. Eh bien, je vais vous raconter avec naïveté, des choses assez extraordinaires.

Je suis thessalienne, mais mon père étoit arcadien ; cette transplantation, & un voyage que j'ai fait dans ma jeunesse en Arcadie avec mon père & ma mère, m'obligent à vous raconter d'abord le sujet qui força mon père à quitter sa patrie, & à venir s'établir en Thessalie. Je crois même (comme il n'est question, mes enfans, que de vous amuser) que cette première partie de mon récit vous intéressera assez, pour attendre sans impatience, le moment où vous apprendrez comment l'histoire de ce mouton noir tient si intimement à la mienne.

Mon père étoit né dans un hameau éloigné

ſeulement d'une petite lieue de Mégalopolis, ville capitale de l'Arcadie. Les arcadiens font un tel cas de l'exiſtence de l'homme, que pour quelques crimes que ce puiſſe être, ils ne condamnent jamais à la mort. Leurs loix cependant ſont plus terribles que celles qui font expier, ou le vol, ou le meurtre par la perte de la vie : elles ſont les premières inſtructions qu'on donne aux enfans de tout état. Par cette prudente conduite, on grave dans le cœur des arcadiens dès leur plus tendre jeuneſſe, l'amour de la vertu qu'impriment des loix & des coutumes ſi ſages; auſſi ne voit-on preſque jamais commettre de crimes en Arcadie. La valeur y eſt recommandable, mais on ne doit l'exercer que contre les ennemis de la patrie. Celui qui ôte la vie à ſon compatriote, même en défendant la ſienne, eſt puni par un exil de quinze années; ni emplois, ni naiſſance, ni crédit ne peuvent le ſouſtraire aux loix; mais il ne perd rien de l'eſtime qu'il s'étoit acquiſe, ſoit dans les armes, ſoit dans les arts, ſoit dans les affaires du gouvernement : ſes biens ſont conſervés, ſa famille protégée; & le terme preſcrit par la loi étant expiré, il eſt reçu avec joie & avec diſtinction; il eſt admis aux charges & aux honneurs, dont les arcadiens penſent que l'adverſité l'a rendu plus digne, que ceux que la fortune n'a jamais perſécutés.

L'amour rendit mon père la victime de cette sévère loi. A vingt-six ans il devint passionnément épris des charmes d'une jeune personne, que vous trouverez dans la suite de mon récit, digne de la passion qu'elle inspira à mon père. Elle n'étoit pas du même hameau; près de deux lieues les séparoient. Elle avoit un frère; Theophilacte (c'étoit le nom de ce pasteur) étoit d'un caractère dur & violent, avare & absolu; plus âgé qu'Hionique sa sœur, il lui avoit été aisé de prendre sur elle un souverain empire. Hionique n'avoit encore que quatorze ans, & Theophilacte en avoit vingt-quatre, lorsqu'ils perdirent ceux à qui ils devoient le jour. Ils étoient restés avec une fortune considérable; elle devoit leur être commune: néanmoins Theophilacte s'en étoit rendu le maître.

Mon père avoit été instruit, dès sa plus tendre jeunesse dans la connoissance particulière des simples. Un frère de sa mère, dont il étoit tendrement aimé, avoit pris ce soin. Il vouloit, en bon citoyen, laisser un successeur aussi utile que lui à sa patrie. Les recherches de cet oncle, sur l'usage des simples, son application, son zèle & ses connoissances lui procuroient l'avantage de guérir toutes les blessures, pourvû qu'on eût le tems de l'appeller au secours du blessé. La réputation que lui avoient acquise sa science & des

ſuccès journaliers, le faiſoit révérer dans Mégalopolis, & à plus de vingt lieues aux environs; mais une mort accidentelle l'enleva de ce monde, & le fit univerſellement regretter.

Mon père déjà très-ſavant, & d'un caractère auſſi ſecourable que ſon oncle, ſe livra tout entier à ce genre d'étude, & au plaiſir d'être comme lui utile à ſes compatriotes; il ne tarda pas à jouir de la même réputation que ſon oncle. Mon père ſoutenoit une belle figure & une phyſionomie ouverte, par un eſprit aimable & cultivé; ſon éducation avoit été fort au-deſſus de celle des paſteurs ordinaires. Avec tant d'avantages, il étoit chéri & recherché de tout le monde. Les plus grands de l'état ne dédaignoient pas de venir le viſiter dans l'agréable ſolitude que lui avoit laiſſée ſon oncle, à l'extrêmité du hameau. Dès l'enfance, il avoit perdu père & mère; ainſi par la mort de ſon oncle, il étoit reſté maître de lui; & d'autant plus maître, qu'aucunes paſſions n'avoient encore attaqué ſon cœur. Mais voici l'inſtant où l'amour va triompher d'une ſageſſe & d'une raiſon, qu'on admiroit dans un homme de vingt-ſix ans.

Theophilacte étoit du même âge que mon père. Un tempérament fort, un caractère ardent le rendoient courageux & téméraire: il aimoit à meſurer ſes forces & à exercer ſon adreſſe contre

les animaux les plus féroces: un cerf qu'il attaqua dans une forêt voiſine, lui porta un coup de ſon bois, qui lui ouvrit & lui déchira preſque la poitrine, en telle ſorte qu'on le crut perdu. La réputation de mon père, méritée par mille ſuccès, étoit connue de Theophilacte; il ſavoit que ce paſteur ne refuſoit ſon ſecours déſintéreſſé à perſonne, il le fit prier de venir à ſon ſecours; c'en étoit aſſez pour mon père, il y courut.

En entrant dans la maiſon de Theophilacte, mon père fut frappé d'un objet à qui il cauſa la même émotion qu'il reſſentit: c'étoit Hionique. A leur aſpect ils éprouvèrent des mouvemens inconnus; l'amour prit dans leurs cœurs, preſque ſur le champ, la place de l'indifférence qui y avoit toujours regné. Cette ſubite & réciproque impreſſion les retint tous deux à la place où ils étoient: Hionique oublia qu'elle ne pouvoit trop tôt mener à ſon frère, celui dont il attendoit du ſecours; & mon père, ſans ſonger que c'étoit Theophilacte qu'il devoit voir, laiſſa faire à Hionique le récit embarraſſé de la bleſſure de ſon frère. La préſence d'un domeſtique les fit s'appercevoir de leur trouble intérieur; ils rougirent tous deux, & tous deux ſans parler entrèrent dans la chambre de Theophilacte, qui ſembloit toucher à ſon dernier moment.

La vive impreſſion que venoit de faire Hionique ſur le cœur de mon père, redoubla encore ſon zèle pour conſerver dans la perſonne de Theophilacte, un citoyen utile à la patrie. Il demeura pluſieurs heures auprès du bleſſé ; lorſqu'il crut y avoir reſté aſſez long-tems, il voulut ſe retirer ; mais il fut retenu par le plaiſir qu'il trouvoit à contempler Hionique. Hionique de ſon côté, n'avoit pu s'écarter un moment du lit de ſon frère : Péneſtrés employa ce tems ſi heureuſement pour Theophilacte, qu'il conçut de l'eſpérance. Il ſortit occupé tout entier d'Hionique, & laiſſa Hionique penſive & rêveuſe. Mon père livré à lui-même, repaſſa dans ſon eſprit ce qui venoit de lui arriver : il n'étoit point ſurpris d'avoir été ébloui de la beauté d'Hionique ; mais il étoit étonné de l'impreſſion qu'il en avoit reçue. Toujours attentif à ne ſe laiſſer ſurprendre par aucun mouvement de foibleſſe, il ſe promit d'en réprimer un, qui portoit déjà le déſordre dans ſon ame, & il penſa que c'étoit aſſez que de le vouloir.

Hionique, au contraire, ſe laiſſa aller avec complaiſance, à ce que ſon cœur lui diſoit en faveur d'un paſteur aimable, & eſtimé de tout le monde ; elle ne tarda pas à penſer combien elle ſeroit heureuſe, ſi elle pouvoit avoir ſon ſort uni au ſien. L'amour fit naître ce ſentiment chez

Hionique, & l'amour en même-temps ouvrit ſon eſprit & développa ſon caractère ; il étoit doux & ferme, droit & noble ; ſon eſprit étoit fin & pénétrant, ſon imagination étoit vive & brillante, & ſon cœur étoit fait pour être tendre. Il le fut dès le premier moment pour mon père ; ce moment lui fit connoître auſſi l'eſclavage & la contrainte où l'avoit toujours retenue ſon frère ; elle ſe rappella avec quelle adreſſe il avoit juſqu'à cet inſtant, éloigné tous les paſteurs qui pouvoient penſer à elle : irritée pour la première fois contre Theophilacte, elle jura de s'affranchir de la crainte qu'il lui avoit toujours inſpirée, ſi Péneſtrés (c'étoit le nom de mon père) la trouvoit digne de faire ſon bonheur. Après avoir été long-tems partagée entre l'incertitude & l'eſpérance, d'avoir inſpiré à mon père les mêmes ſentimens qu'elle ſe ſentoit pour lui, elle ſe flatta que leurs cœurs avoient reçu la même impreſſion. Car l'amour fit un ſi rapide progrès ſur l'eſprit d'Hionique, qu'elle ſut s'expliquer à elle-même ce que vouloient dire l'embarras, l'air déconcerté, & l'attention de Péneſtrés à la regarder.

Le lendemain il alla chez Theophilacte ; Hionique l'attendoit avec impatience ſur la porte de la maiſon ; ils ſentirent en ſe voyant un plaiſir ſecret : Hionique s'apperçut que la contenance de mon père étoit en l'abordant, mal aſſurée ;

elle s'en applaudit, & ſon émotion en augmenta de ſorte, qu'elle ne put, ſans baiſſer les yeux, recevoir le compliment de Péneſtrés, ſur ce qu'elle venoit de lui dire que ſon frère avoit paſſé une nuit aſſez tranquille. Pendant pluſieurs jours, mon père alloit chez Theophilacte dans la ferme réſolution de n'y reſter qu'un moment, néanmoins il y paſſoit toujours des heures entières. Ce peu de pouvoir ſur lui-même, ne lui permit plus de ſe déguiſer le charme qu'il trouvoit à voir Hionique. Comme il ne vouloit point céder au penchant qui l'entraînoit vers elle, il s'impoſa la loi de ne plus aller chez Theophilacte. Il ne pouvoit cependant abandonner ce paſteur, ſans être accuſé, ou de caprice, ou de dureté. Déterminé toutefois à fuir une occaſion ſi périlleuſe pour ſon repos, il trouva un expédient.

Mon père avoit pris une tendre amitié pour un nommé Guanias, un de ſes parens, jeune homme aimable & ſans fortune; il ſe faiſoit un plaiſir de lui communiquer ſes connoiſſances. Il prit donc le parti d'envoyer tous les jours ce parent chez le frère d'Hionique. Tandis que Péneſtrés prenoit de ſi ſages meſures pour étouffer un amour naiſſant, Hionique n'étoit occupée que de Péneſtrés; elle avoit lu dans ſes regards timides ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, & le plaiſir qu'elle reſſentoit à ſe donner à elle-même

l'assurance d'être aimée, augmentoit à chaque instant sa tendresse. Mais d'où lui fallut-il revenir, lorsqu'à la place de mon père elle vit Guanias ? Pénestrés, lui dit-il, trop occupé pour donner tous ses soins à Theophilacte, s'en remet à moi : mais je verrai votre frère tous les jours jusqu'à son entière guérison. Hionique, le cœur plein de dépit, pensa qu'elle s'étoit trop flattée d'avoir inspiré à Pénestrés les mêmes sentimens qu'elle avoit pour lui.

Plus il en coûtoit à mon père pour se tenir parole, plus il se promettoit de ne pas la fausser ; il se savoit gré de pouvoir maîtriser les mouvemens, qui vouloient à tous les instans l'entraîner chez Theophilacte ; mais il ne pouvoit s'empêcher de faire à son parent toutes les fois qu'il en revenoit, mille questions, dont Hionique étoit le seul objet. Guanias trouvoit Hionique d'une beauté admirable ; ses réponses n'étoient pas propres à procurer à Pénestrés la tranquillité qu'il désiroit retrouver. Guanias exaltoit les charmes d'Hionique, il parloit des graces attachées à toute sa personne, avec une force qui les rendoit présentes à l'imagination préoccupée de mon père.

Quoique je n'aye encore que vingt ans, lui dit un jour Guanias, l'amour s'est déjà rendu le maître de mon cœur ; il m'a appris à connoître les

mouvemens qu'il inſpire. Hionique aime. Que dis-tu, reprit Péneſtrés vivement ? Je dis qu'Hionique aime, & j'ajoute, que ce pourroit bien être Péneſtrés. Si je voulois, continua Guanias en ſouriant, je dirois quelque choſe de plus; mais je n'oſe..... Ces mots, dits d'un air malin, excitèrent la curioſité de mon père; il exigea de Guanias de s'expliquer. Eh bien ! reprit-il, vous vous aimez tous deux: voici mes raiſons pour le croire.

Depuis le moment où vous avez été appellé au ſecours de Theophilacte, je vous vois triſte, rêveur, diſtrait, moins appliqué & cherchant toujours la ſolitude; vous ne me parlez plus que pour m'entretenir d'Hionique, & vous écoutez avec complaiſance & avidité, tout ce que je vous dis de cette charmante fille. Hionique de ſon côté, me voit arriver chez ſon frère, quelquefois avec chagrin, quelquefois avec une joie qu'elle ne peut déguiſer; elle cherche avec empreſſement les momens favorables pour me parler ſans témoins : alors elle ne peut me quitter. Tantôt elle ſe plaint de ce que vous avez abandonné ſon frère, & cela avec une triſteſſe qui me donne lieu de penſer qu'Hionique gémit de ne plus vous voir; ſouvent auſſi un ton animé me fait connoître combien elle eſt bleſſée de l'indifférence qu'elle vous croit pour elle. Ce qu'il y a

de plus ſingulier, c'eſt que j'eſſuye (moi qui n'ai ni mérité, ni démérité d'elle) cette inégalité qu'un amant aimé éprouve, quand on s'imagine avoir à ſe plaindre de lui. Hionique me bruſque, m'accueille, me fuit, me cherche, on diroit enfin, que je ſuis l'objet qui l'a rendue ſenſible.

Ces diſcours déconcertèrent mon père, ils renverſèrent en un moment toutes ſes réſolutions. Tant qu'il n'avoit point penſé qu'il pouvoit avoir plu, il s'étoit trouvé aſſez de fermeté pour ſoutenir le parti qu'il avoit pris; mais l'idée d'être aimé troubla ſon ame. Il ſe rappella mille petits riens, qui donnèrent dans ſon eſprit de la force aux ſoupçons de Guanias; l'amour auſſi-tôt lui montra tout le charme d'une tendre union. Le déſir d'aller chez Theophilacte ſe fit d'abord ſentir à ſon cœur, & ſi vivement, qu'il y céda. Il falloit paſſer devant un petit ſallon, pour arriver dans la chambre de Theophilacte; Hionique étoit ſeule dans ce ſallon qui étoit ouvert; mon père apperçut Hionique aſſiſe: elle étoit comme immobile, & plongée dans la plus profonde rêverie. Mon père reſta ſur le ſeuil de la porte, ſans faire aucun bruit, il contemploit Hionique.

Seroit-ce moi, qui jetterois Hionique dans cette ſituation, ſe demandoit-il à lui-même? Il en fut bientôt certain. Hionique ſans revenir

de

de ſa rêverie, & ſans lever les yeux, dit languiſſamment : S'il m'eût aimée, mon frère qui devra la vie à ſes ſoins, n'auroit oſé s'oppoſer à notre bonheur. Mon père ne pouvant douter qu'il ne fût l'objet de cette tendre plainte, tomba tout d'un coup aux genoux d'Hionique, & lui dit : Connoiſſez Péneſtrés, belle Hionique, il vous adore. C'eſt à vos pieds qu'il vient expier la criminelle audace d'avoir voulu échapper à vos charmes. C'eſt à vos pieds qu'il vous conjure de lui pardonner, & qu'il demande votre aveu, pour vous obtenir de Theophilacte. Que vois-je, s'écria Hionique !... Qu'entens-je !.... C'eſt vous !..... C'eſt Péneſtrés !..... Vous m'aimez !.... Ah ! que vous êtes cruel de m'avoir donné le tems de penſer que mon cœur étoit prévenu pour un ingrat !

Il eſt aiſé de comprendre le charme que pouvoit avoir pour mon père & pour Hionique, l'inſtant qui les inſtruiſoit tous deux de leur commune tendreſſe. Ils ne s'occupèrent d'abord que du bonheur préſent. Mais après leurs premiers tranſports, Hionique dit à Péneſtrés : Puiſſe la reconnoiſſance forcer Theophilacte à vous accepter pour ſon beau-frère ! Cependant, malgré cet avantage, je l'avouerai, je crains que nous n'ayions à combattre la plus obſtinée réſiſtance. Je voyois notre union facile quand je

croyois la désirer seule, je vois tout dans ce moment d'un autre œil. Alors Hionique fit trembler mon père, en l'instruisant du caractère de Theophilacte, & de l'esclavage où il l'avoit toujours retenue.

Rassurez-vous, Pénestrés, continua Hionique, voyant la peine extrême que causoit à mon père son discours, mon indifférence me faisoit supporter (sans presque m'en appercevoir) les procédés de Theophilacte; aujourd'hui l'amour me les fait sentir, il m'en fait connoître l'injustice, il m'inspirera les moyens & la hardiesse de m'y soustraire. Ni la nature, ni le devoir ne lui donnent sur moi les droits d'une domination tyrannique, contre laquelle je saurai me révolter; mais espérons que la reconnoissance agira sur son cœur : cachons néanmoins nos sentimens; attendons, en nous jurant tous les jours de nous aimer jusqu'au tombeau, que Théophilacte ait recouvré sa santé.

La convalescence de Theophilacte lui permit de réfléchir sur les soins empressés de Pénestrés; il en conçut de l'inquiétude: en effet, Pénestrés le voyoit encore plus fréquemment que dans le tems où sa blessure paroissoit dangereuse. Les témoignages d'amitié que Theophilacte recevoit de lui, commencèrent à le gêner; il lui devoit une visite de remerciement; malgré la foiblesse

où il étoit encore, il ne voulut pas la différer, moins pour remplir le devoir que la reconnoiſſance lui preſcrivoit, que pour arrêter des aſſiduités dont il ſoupçonnoit qu'Hionique étoit l'objet.

Après pluſieurs embraſſemens, & mille aſſurances d'amitié ſincère de la part de mon père, Theophilacte lui dit : Votre bonté pour moi va trop loin ; ceſſez de me donner des momens que je me reproche de voler, ſans néceſſité, à ceux qui par de funeſtes accidens, ont beſoin de votre ſecours. Heureux ſi je pouvois trouver les occaſions de vous marquer toute ma reconnoiſſance ! Vous le pouvez, répondit mon père : j'aime Hionique ; le bonheur de la poſſéder eſt le ſeul bien où j'aſpire. Acceptez-moi pour frère, continua-t-il en lui tendant la main. Theophilacte étonné de ce diſcours, reſta interdit. Eh quoi ! reprit mon père, vous balancez à me répondre ? Vous trouverois-je contraire à mes déſirs, quand rien ne doit s'y oppoſer ? parlez ſans feinte.

Péneſtrés eſtimé & chéri de toute la contrée, recherché des grands, utile à tous ſes compatriotes, répondit Theophilacte, fait honneur à Hionique ; mais par des raiſons, dont vous me diſpenſerez de vous rendre compte, je ne puis de deux ans ſonger à l'établir. Sa jeuneſſe, qui

me donne ſur elle tous les droits de père, lui donne auſſi le tems d'attendre.

Cette réponſe toucha & ſurprit également mon père; elle lui fit ſentir combien il lui ſeroit difficile de ſurmonter les obſtacles, ſi pour en triompher, Hionique ne le ſecondoit; mais il trembloit, que trop timide, elle n'osât faire tête à un frère d'un caractère ſi abſolu. Cet entretien long & animé, ſe termina comme Theophilacte pouvoit le déſirer. Mon père ne put diſſimuler ſon mécontentement, il le témoigna en termes un peu vifs. Theophilacte prompt à les relever, repartit à Péneſtrés: Je ne veux, ni pour ami, ni pour beau-frère, un homme ſi peu meſuré dans ſes diſcours. Theophilacte ſortit en finiſſant ces paroles: il reprit le chemin de ſon hameau, plein de ſatisfaction de s'être brouillé avec Péneſtrés, & le laiſſa mortellement affligé de trouver dans le frère d'Hionique un ennemi déclaré.

Hionique attendoit le retour de ſon frère avec inquiétude & impatience; elle l'avoit vu partir pour aller chez Péneſtrés, & elle ne doutoit pas que ce paſteur ne ſaisît cette occaſion pour lui déclarer ſes ſentimens. Mais quel fut ſon trouble, lorſque Theophilacte lui apprit comment s'étoit terminée ſa viſite. ! Quoi ! mon frère, lui dit Hionique, avez-vous pu, ſans rougir, paroître injuſte & ingrat à l'égard de Péneſtrés? Je ne

voulois, reprit Theophilacte, que déméler, par une ſage épreuve, l'humeur & le caractère de Péneſtrés: il n'a pas ſenti ma feinte, il s'eſt montré à découvert devant moi; il eſt bizarre & emporté. Oui, ma ſœur, je remercie les dieux de m'avoir inſpiré le deſſein de ſonder ce paſteur inſolent & orgueilleux. Unis comme nous le ſommes, faiſant ma principale affaire de vous rendre heureuſe, quel eût été dans la ſuite mon repentir, ſi j'euſſe d'abord ſouſcrit aux déſirs de Péneſtrés! Non, il ne vous poſſédera jamais; car je me flatte que vous laiſſerez à mon diſcernement, & à mon amitié pour vous, le ſoin de vous choiſir un mari; vous me devez même cette déférence, ſongez que je vous tiens lieu de père.

Hionique ſentit tout l'artifice de ce diſcours, elle oppoſa la diſſimulation à la diſſimulation; mais ſur le champ, elle ſe détermina à exécuter ce que ſa juſte défiance lui avoit déjà fait projetter. L'état ſouffrant de ſon cœur lui étoit un garant du coup terrible que l'ingrat Theophilacte venoit de porter à celui de Péneſtrés; ſa tendreſſe pour lui exigeoit d'elle de le tranquilliſer, elle le fit. Theophilacte étoit trop dur frère, pour être bon maître; il étoit ſervi par intérêt, & obéi par crainte. Hionique le ſavoit, ainſi elle chargea avec confiance un berger de Theo-

philacte, d'aller porter à Péneſtrés un papier où étoient ces mots :

Ne faites aucunes démarches auprès de mon frère, elles ſeroient inutiles. Cependant, & je vous le jure, nous ſerons bientôt unis. L'amour m'a inſpiré ce que je devois faire pour notre commun bonheur, & il me donne aſſez de hardieſſe pour l'exécuter. Soyez tranquille juſqu'à ce que vous ayez de mes nouvelles, je ne vous ferai pas long-tems attendre. Adieu, Péneſtrés, je vous aime autant que vous aimez Hionique.

Péneſtrés reçut ces preuves de la tendreſſe d'Hionique, avec autant d'inquiétude que de ſatisfaction. Elle lui promettoit d'être à lui, quelle flatteuſe eſpérance ! Mais elle lui laiſſoit ignorer les moyens qu'elle vouloit employer pour y parvenir malgré ſon frère. Il trembloit que ſon peu d'expérience ne la trompât. Croyant agir pour la réuſſite de nos deſſeins, diſoit-il, Hionique va peut-être mettre à notre bonheur un obſtacle inſurmontable.

Tandis que mon père étoit agité de mille craintes, Hionique épioit le moment favorable pour exécuter ſon projet. Theophilacte ne tarda pas à le lui fournir. Il partit un matin pour aller à un hameau éloigné du ſien de trois lieues.

A peine Theophilacte étoit-il dans la campagne, qu'Hionique ſortit. Elle prend le chemin de Mégalopolis : elle apperçoit le temple de Jupiter, placé ſur une éminence au milieu de la ville. Je vois, s'écria-t-elle avec tranſport, je vois le lieu ſacré où je vais implorer la protection de la divinité qu'on y adore, & celle du ſouverain & redoutable organe de ſes loix! Pleine de confiance, Hionique y porte ſes pas avec vîteſſe. Elle arrive, elle demande à parler au grand-prêtre. Le pontife l'écoute. Elle l'inſtruit de ſa naiſſance, de la mort de ſon père & de ſa mère, de la tendreſſe de Péneſtrés, de la ſienne pour lui, de l'empire tyrannique qu'exerce un frère ſur elle; enfin, de l'ingratitude de ce frère, qui redevable de la vie aux ſoins de Péneſtrés, la refuſe à ſon amour.

Le diſcours, la douleur, les larmes, & la naïveté d'Hionique, diſpoſoient le pontife à meſure qu'elle parloit, à lui être favorable; mais le nom de Péneſtrés le détermina d'abord à épouſer les intérêts de ces deux amans. Quoi, dit-il, Theophilacte refuſe ſa ſœur à Péneſtrés, dans le moment même qu'il lui doit la vie ? De quelles couleurs peut-il pallier ſon refus ? Tout parle en faveur de Péneſtrés! Quelle ingratitude ! Eh bien ! il en ſera puni. Dès demain, mon enfant, il ſera forcé à faire le partage des biens, qui

ſelon les loix, vous ſont communs. Dès cet inſtant, vous n'êtes plus ſous ſon injuſte puiſſance; vous êtes ſous ma protection, c'eſt-à-dire ſous la protection des dieux. Je le jure par la divinité que je ſers & que j'adore; Péneſtrés ſera votre époux avant que le ſoleil ait encore fait ſix fois ſon tour. Ah! ma fille, ajouta le pontife, que le ciel vous veut de bien, de vous avoir choiſie pour être la compagne d'un paſteur ſi eſtimable, & auſſi univerſellement eſtimé!

Hionique écoutoit avec avidité le bien que le pontife lui diſoit de Péneſtrés; & l'aſſurance qu'il lui donnoit d'unir ſa deſtinée à celle de mon père, faiſoit briller dans ſes yeux toute la joie dont ſon ame étoit comme enyvrée. Ah! Seigneur, s'écria-t-elle en ſe proſternant aux pieds du grand-prêtre, que ne vous dois-je pas! Mettez le comble à vos bienfaits; tirez Péneſtrés des mortelles inquiétudes où il eſt livré; faites-le informer de ma démarche & de vos bontés. J'y conſens, répondit le pontife. Auſſi-tôt il dépêcha vers Péneſtrés, qui preſſé d'obéir aux ordres du grand-prêtre, ſe rendit avec diligence au temple de Jupiter.

Les ſervices que tu as rendus à tes compatriotes, lui dit ce miniſtre reſpectable, l'eſtime que ta vertu t'a acquiſe, la reconnoiſſance que les arcadiens te doivent, & la juſtice que je ne

puis refuſer aux perſonnes qui ont recours à moi, m'engagent à te protéger, & à faire en ta faveur ce qu'exige mon miniſtère. Tu vois Hionique, elle implore ma protection, je vous l'accorde à tous deux. Les plaintes qu'Hionique fait contre Theophilacte, ſont juſtifiées par le choix qu'elle a fait. C'eſt vouloir reſter maître de ſa perſonne & de ſes biens, que de te la refuſer.

La préſence du grand-prêtre mettoit un frein aux tranſports d'Hionique & à ceux de mon père; mais leurs regards les inſtruiſoient des mouvemens de leurs ames. Sois tranquille, Péneſtrés, ajouta le pontife, attens mes ordres pour reparoître au temple : demain Theophilacte ſera informé par ma propre bouche que les dieux & moi diſpoſons d'Hionique en ta faveur. Mon père s'inclina reſpectueuſement, baiſa le bas de la robe du grand-prêtre, jetta en ſe relevant un regard plein de tendreſſe ſur Hionique, & ſortit.

Hionique ſaiſie de joie du ſuccès de ſa démarche, ne put d'abord que répandre des larmes, & embraſſer les genoux du pontife; il la fit relever avec bonté. Seigneur, lui dit-elle alors, mes pleurs & mon embarras ſont les preuves de ma reconnoiſſance ; j'en ſuis trop pénétrée pour l'exprimer autrement. Vous m'intéreſſez pour vous, ma fille, repartit le pontife, je veux ſur votre deſtinée interroger le dieu: ſuivez-moi;

je vais lui offrir un ſacrifice. Hionique craintive & tremblante, mais empreſſée de ſavoir quel avenir elle avoit, ou à redouter, ou à eſpérer, ſuivit le grand-prêtre. A peine eut-il fini le ſacrifice, que l'obſcurité ſe répandit dans le temple : un moment après Hionique entendit ces paroles ſortir du fond du ſanctuaire :

Que cette vierge tremble ;
Le deſtin contr'elle raſſemble
Ses plus terribles coups.
Mais je vois la nature & la reconnoiſſance
Qui réuniſſent leur puiſſance
Pour appaiſer du ciel le funeſte couroux.

Quel oracle pour la jeune & timide Hionique ! La crainte & l'effroi s'emparèrent de ſon ame ; le temple retentit de ſes gémiſſemens ; les ſanglots & les larmes la ſuffoquent ; elle ſuccombe enfin. Chacun s'empreſſe autour d'elle, ou pour la ſecourir, ou pour la raſſurer. Hionique, lui dit le pontife, ſois moins alarmée, tu as plus à eſpérer que tu n'as à craindre de l'oracle. Hionique par reſpect parut ſe calmer ; mais que ſon cœur & ſon eſprit étoient agités ! Flattée de l'eſpérance de déſarmer la colère céleſte par un ſacrifice, elle ſe proſterna aux pieds de la ſtatue de Jupiter, & promit à ce dieu de lui immoler une geniſſe, s'il lui accordoit la faveur d'être unie à Péneſtrés.

Le lendemain dès le point du jour, le grand-prêtre envoya dire à Theophilacte qu'il eût à se rendre sur le champ au temple de Jupiter. Theophilacte frémit à cet ordre. Cet ordre si près de la fuite de sa sœur, l'instruisit qu'elle avoit réclamé contre lui la protection du pontife. Transporté de colère & de rage, il part.

Theophilacte, lui dit le grand-prêtre, écoute-moi. Ne me réponds rien, & obéis. Le ciel m'a fait le père des orphelins & des opprimés; je leur dois mon secours. A titre de père je dispose d'Hionique assez avantageusement, pour que tu n'ayes rien à opposer à ma volonté. Le vertueux Pénestrés la croit digne de lui, tu la lui as refusée, je la lui accorde, & je vais les unir. Il me reste à t'ordonner de faire le partage de tes biens dans l'espace de trois jours; la moitié est à toi, l'autre est à Hionique. Des personnes éclairées veilleront pour elle à ses intérêts; tu n'as point d'injustice à craindre, mais tremble si tu oses en commettre; tu m'as entendu; retire-toi.

Honteux & désespéré, Theophilacte sortit du temple sans oser seulement lever les yeux. Mais à peine fut-il dans la campagne, qu'il s'abandonna à toute sa fureur. Elle étoit au dernier excès, quand de loin il vit mon père. Arrête, Pénestrés, lui cria-t-il, & fais-moi raison de ta perfidie.

Theophilacte & Péneſtrés étoient tous deux armés d'une houlette garnie par les deux bouts d'une longue pointe de fer. Les paſteurs d'Arcadie, ainſi que ceux de Theſſalie, ſavent ſe ſervir de cette arme avec une adreſſe ſingulière. Theophilacte vint ſur mon père avec tant d'impétuoſité, qu'à peine lui donna-t-il le tems de ſe mettre en défenſe. Le combat fut d'autant plus long, que mon père ne vouloit que parer les coups que ſon ennemi cherchoit à lui porter. Theophilacte, lui diſoit-il, voulez-vous me forcer à couper la trame des jours que je vous ai ſauvés; j'en ai déjà été le maître; votre injuſte fureur me donne trop d'avantage ſur vous : finiſſons un combat dont je tremble de ſortir vainqueur. Ce diſcours généreux anima encore la fureur de Theophilacte; il redoubla ſes efforts pour percer mon père, qui fut enfin contraint à ſe défendre, de même qu'il étoit attaqué.

Le combat devint opiniâtre, mais mon père eut enfin le funeſte avantage d'enfoncer ſa houlette dans le cœur de Theophilacte. Je meurs ſatisfait, dit-il en tombant à ſes pieds, ma mort te condamne à fuir, & défend à Hionique d'être jamais à toi. Ces terribles paroles & la mort de Theophilacte rappelèrent à mon père la cruelle loi d'Arcadie, & l'accablèrent de la plus mortelle douleur. Qu'ai-je

fait, s'écria-t-il en fuyant! Malheureux Péneſtrés! infortunée Hionique! c'en eſt fait; il n'eſt plus d'eſpoir pour nous.

Les pas égarés de mon père le conduiſirent dans Mégalopolis. Il voit le temple, il friſſonne à ſon aſpect; les yeux attachés ſur ce lieu ſacré, il reſte immobile. Après quelques inſtans d'incertitude, il dit: Eh bien! allons au temple, allons inſtruire le pontife que je viens d'enfreindre la loi.

Le grand-prêtre lut d'abord dans les regards & dans l'air troublé de mon père, qu'il venoit de lui arriver quelque grand malheur. Qu'as-tu à m'apprendre, lui dit-il? La mort de Theophilacte, répondit Péneſtrés. Cette houlette vient malgré moi de lui arracher la vie. Alors mon père raconta fidèlement au grand-prêtre la rencontre de Theophilacte, ſa fureur & ſon opiniâtreté au combat. Malheureux, qu'as-tu fait, reprit le pontife! Le meurtre que tu viens de commettre, met des bornes à mon immenſe pouvoir. Non, je ne puis te ſauver de la rigueur des loix. Mon père abattu, conſterné, & les yeux baiſſés, écoutoit le pontife ſans avoir la force de parler; il ne ſentoit que trop la cruelle néceſſité d'abandonner Hionique & de fuir. Je le vois, continua le grand-prêtre, tu n'oſes prononcer le nom d'Hionique. L'infor-

tunée! Quelle nouvelle pour elle! Pourra-t-elle ſoutenir ta vue & ce malheur! il faut néanmoins qu'elle en ſoit inſtruite : je vais la faire venir? tu vas être témoin de toute ſa douleur.

L'oracle eſt accompli, dit le pontife à Hionique, en la voyant paroître. Les coups dont te menaçoit le deſtin, ſont portés. Prépare ton cœur à ſe voir cruellement déchiré par la nature & par l'amour. Theophilacte n'eſt plus : regarde ; tu vois ſon malheureux homicide. Qu'entens-je, s'écria Hionique en reculant d'effroi ! Quoi ! Theophilacte a pu trouver dans Péneſtrés un ennemi aſſez furieux pour lui arracher la vie? Quoi ! l'amour n'a pu arrêter ſon bras? Fuis, ingrat Péneſtrés, fuis; laiſſe-moi en proie aux cruels regrets de ne pouvoir jamais.....Hionique, dit le pontife en l'interrompant, écoute-moi.

Lorſqu'Hionique fut inſtruite par le grand-prêtre des circonſtances du combat de Péneſtrés & de Theophilacte, elle reprit d'un ton de déſeſpoir : C'eſt moi qui aſſaſſine mon frère, j'ai trop oſé, j'ai trop entrepris. Le tems auroit fait ce que je n'ai pas voulu attendre de lui. Malheureux Theophilacte ! mais hélas ! Il me laiſſe plus à plaindre que lui ! J'aurai toujours à me reprocher ſa mort, & je ne puis jamais être à Péneſtrés. Oui, ma tendreſſe tue

mon frère, & proſcrit mon amant..... Ah ! Péneſtrés, qu'avez-vous fait ?... Fuyez... L'honneur & le devoir m'ordonnent de vous éviter pour jamais... Adieu, lui dit-elle, éperdue.. Souvenez-vous toujours d'une infortunée qui gémira le reſte de ſa vie de n'avoir pu être à vous. Je vais au pied des autels d'Iſis ſacrifier ma tendreſſe & mes jours. En achevant ces mots, Hionique ſortit; elle courut au temple d'Iſis qui touchoit à celui de Jupiter, & dans lequel le pontife l'avoit miſe depuis l'inſtant où elle étoit ſous ſa protection.

Que viens-je d'entendre, s'écria mon père ! Hionique va ſe conſacrer au culte des immortels ! puiſſante Iſis, refuſez ſes vœux; elle ne peut vous donner ſon cœur, il eſt à moi, il y ſera toujours, malgré la cruelle loi qui me défend d'être uni à elle, & qui va m'éloigner de ſes yeux. Le pontife touché de l'état déplorable où il voyoit mon père, lui parla en ces termes :

Mon enfant, que ton courage & l'eſpérance te ſoutiennent. Je prends d'abord ſur moi de te faire reſter encore quinze jours dans ta patrie; tu mérites d'elle cette indulgence. Employons ce tems à calmer la douleur d'Hionique, & donne-moi celui de trouver les moyens d'exécuter ce que dans ce moment je projette en ta

faveur. A l'égard d'Hionique, ne crains rien du terrible deſſein qu'elle vient de former; il ne dépendra pas d'elle de le conſommer. Va, Péneſtrés, je t'aime, ce ne ſera pas inutilement pour toi. Mets ordre à tes affaires, mets-toi en état de quitter ton pays, & ne reviens ici qu'au moment où je te le ferai dire.

Je ne vous dépeindrai point la cruelle ſituation où fut livré mon père juſqu'au jour où le grand-prêtre lui manda de venir au temple: il y fut. Il avoit beſoin, pour ne pas ſuccomber, des témoignages d'amitié & des preuves de bonté qu'il reçut du pontife. Cet homme vénérable lui demanda s'il n'avoit point de ſœur. Mon père n'en avoit pas, mais il reſpectoit & chériſſoit une tante dont il étoit tendrement aimé. Il inſtruiſit le pontife de la vertu & du mérite de Siane alors âgée de quarante-cinq ans; elle étoit veuve, ſans enfans & très-riche. Eh bien! dit le grand-prêtre; amène-moi Siane, elle t'aime, elle pourra te procurer le bonheur où la mort de Theophilacte ſembloit mettre un obſtacle invincible.

Mon père n'avoit encore oſé ſe préſenter aux yeux de Siane; mais le cœur rempli d'eſpérance, il alla chez elle. Elle étoit informée du malheur de ſon neveu, l'affliction où elle étoit l'aſſura de ſa tendreſſe pour lui. Mon père

lui

lui avoua sa passion, lui demanda son secours, & obtint qu'elle accorderoit au pontife tout ce qu'il exigeroit d'elle. Ensuite il lui peignit avec force la beauté d'Hionique, il lui exalta son esprit & l'entretint de sa vertu. Mon père eut la satisfaction de recevoir de Siane les plus tendres témoignages de son attachement pour lui, par mille assurances de ne trouver rien d'impossible pour concourir au bonheur de sa vie.

Pénestrés étoit seul héritier de Siane; sa probité, sa droiture, sa sagesse, son application, son zèle pour secourir de ses soins & de ses biens ses compatriotes, l'estime enfin que tant de bonnes qualités lui avoient acquise, tout le lui rendoit cher. Mais Pénestrés étoit redevable de ces avantages à l'éducation qu'il avoit reçue de son oncle, frère unique de Siane. Sa mémoire étoit si précieuse à Siane, que jamais elle n'entendoit parler de ce frère sans un attendrissement qui lui coûtoit des larmes.

Le grand-prêtre n'avoit point communiqué son dessein à mon père, il lui avoit seulement dit : La moitié de l'oracle est éclaircie, j'ai pénétré le sens de l'autre. C'est à moi & à Siane à l'accomplir. Siane fut conduite au temple par mon père. Le pontife les accueillit avec bonté. J'aime Pénestrés, dit-il à Siane, les arcadiens lui doivent de la reconnoissance ;

vous, Siane, vous lui devez la plus tendre amitié, le ſang & ſa vertu reconnue l'exigent. Eh bien! uniſſons-nous pour terminer ſes maux. Je ferai ce que me permet mon miniſtère, & vous, vous ferez ce que demandent les bienſéances & les plus ſages précautions. Les loix que rien ne peut ſeulement altérer, preſcrivent à Péneſtrés de s'éloigner de ſa patrie; elles lui défendent auſſi d'épouſer la ſœur de celui à qui il a arraché la vie. Une terre étrangère peut ſeule lui procurer l'avantage d'être uni à Hionique, il faut donc qu'ils aillent tous deux la chercher; mais la jeuneſſe d'Hionique demande qu'elle marche ſous la conduite d'une perſonne prudente, vertueuſe & expérimentée; telle enfin que Siane.

Siane aſſura le pontife qu'elle étoit prête à tout faire pour Péneſtrés. Le grand-prêtre ſatisfait, envoya chercher Hionique; un moment après elle parut. Hionique, lui dit le pontife, tu te ſouviens de l'oracle. Eh bien! il eſt expliqué tout entier. L'amitié & la reconnoiſſance t'offrent le ſecours qu'ils te promettent. Plains ton frère, donne des larmes à ſa mort, mais pardonne à Péneſtrés; il eſt malheureux ſans être criminel. J'ai conſulté les dieux, ils conſentent à votre union. Tu vois la tante de Péneſtrés; cette vertueuſe femme veut bien guider

tes pas juſqu'à la première ville de la Theſſalie ; le ſacrificateur du temple de Pan, ſur la foi d'un écrit de ma main que je vais remettre à Siane, unira ta deſtinée à celle de Péneſtrés.

Hionique ſans parler ſe jetta dans les bras de Siane. Péneſtrés qui ſentit toute la tendreſſe de cette action muette, tombant aux pieds du pontife, lui dit : Achevez, Seigneur, de me marquer juſqu'où vos bontés vont pour moi. Permettez qu'en votre préſence je remercie Hionique de la preuve qu'elle me donne dans ce moment d'un amour dont je ſens tout le prix. Ah ! charmante Hionique, continua-t-il en ſe relevant & en s'avançant vers elle, liſez, s'il ſe peut, tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur. Hionique retenue par le reſpect, ne répondit à Péneſtrés qu'en embraſſant Siane, qu'elle appella ſa chère tante. Allez, mes enfans, leur dit le pontife, je vous rends heureux, je ſuis content.

Peu de jours après, Hionique & Siane partirent pour ſe rendre au lieu marqué. Hionique que je vais avoir le plaiſir de nommer ma mère, fut bientôt par ſa douceur & le charme de ſon eſprit, eſtimée & chérie de Siane. A chaque inſtant elle découvroit dans Hionique les heureuſes qualités auxquelles mon père a été redevable du bonheur de ſa vie. Enfin Siane & Hionique ſortirent des terres de l'Arcadie,

& entrèrent dans celles de la Theſſalie, où elles attendirent mon père. Il parut, & au gré de leurs déſirs le ſacrificateur du temple de Pan les unit. Siane alors avec une douleur & une ſatisfaction dont le mêlange lui cauſoit des mouvemens qui ſeroient difficiles à exprimer, s'arracha des bras de mon père & de ma mère pour retourner en Arcadie veiller à la conſervation de leurs biens.

Mon père choiſit cette belle partie de la Theſſalie, que le fleuve Penée arroſe de ſes eaux, il s'y établit. Il devint bientôt l'objet de l'eſtime & de l'adoration de tous les habitans. Ses connoiſſances & ſon bon eſprit le mettoient en état de les ſecourir ou de ſes conſeils ou de ſes ſoins. Six ~~enfans~~, quatre garçons & deux filles, furent le fruit d'un mariage très-heureux. Je n'avois encore que huit ans, lorſque ma mère me mena au temple de Diane. La principale prêtreſſe avoit de la bonté pour ma famille; ma phyſionomie lui plut, elle engagea ma mère de lui laiſſer le ſoin de mon éducation: elle y conſentit avec plaiſir. La prêtreſſe prit pour moi, en très-peu de tems, la plus tendre amitié, mais jamais je ne m'en prévalus. Quoique je fuſſe très-jeune, & extrêmement gaie, je ne m'ennuyois point de la longueur des cérémonies graves célébrées dans cet auguſte lieu.

J'avois atteint dix-ſept ans; j'attendois avec impatience d'en avoir dix-huit, pour qu'il me fût permis de me conſacrer au culte de Diane, quand ma ſœur âgée de quinze ans, mourut; ma mère auſſi-tôt vint prier la prêtreſſe de me remettre entre ſes mains. Quelque tendreſſe que j'euſſe pour ma mère, je vis avec douleur ſon empreſſement pour me ramener dans la maiſon paternelle. La prêtreſſe n'en avoit pas moins pour me garder, néanmoins elle me dit d'un ton d'autorité, & cependant avec un air d'amitié : Ma fille, c'eſt honorer les dieux, & leur obéir que d'être ſoumiſe aux volontés de ceux qui nous ont donné le jour. Allez, ſouvenez-vous des bons exemples qu'on vous a donnés ici; aimez toujours la vertu, & ſoyez ſans ceſſe occupée de vos devoirs. Adieu, ma chère Sophronie, ajouta-t-elle en m'embraſſant avec tendreſſe; adieu, ma fille; venez ſouvent me conſoler de ne vous avoir pas pour compagne; venez m'aſſurer que je vous ſuis toujours chère, & croyez que vous me le ſerez juſqu'au tombeau.

Je ne répondis à ces touchantes preuves de l'amitié de la prêtreſſe, que par des larmes : je trouvai le moment de m'échapper, j'entrai par la petite porte des prêtreſſes dans le ſanctuaire; je me proſternai aux pieds de la ſtatue de Diane; là, je vouai mon cœur & toutes

mes affections à la chaſte déeſſe : je crus voir que la ſtatue s'animoit, que Diane laiſſoit tomber ſur moi un regard favorable ; fortifiée par ce ſecours divin, je fus avec un viſage content embraſſer la prêtreſſe : j'allai enſuite rejoindre ma mère. Elle me reçut dans ſes bras, & tranſportée de joie, elle me ramena au hameau où j'eus la ſatisfaction de voir que je conſolois mon père de la perte de ma ſœur.

Toutes les jeunes perſonnes de mon âge vinrent me rendre viſite. Notre éducation avoit été différente ; cet avantage me donnoit une ſorte de ſupériorité ſur elles ; mais je m'étudiois ſans ceſſe pour leur ſauver la mortification de la ſentir. Cette attention & mes careſſes empêchèrent les mouvemens de jalouſie de naître dans leurs cœurs. Je prenois toutefois la liberté ou de les inſtruire, ou de leur faire des repréſentations, mais avec douceur. J'avois pris cet heureux caractère dans une maiſon où il regnoit, & j'ai fait ce que j'ai pu pour le conſerver.

Le plaiſir que je reſſentois de recevoir ſans ceſſe des marques de la tendreſſe de mon père & de ma mère, fut bientôt troublé. L'aîné de mes frères mourut, un autre le ſuivit de près. Tant de malheurs arrivés dans une famille vertueuſe, firent ſouvenir ma mère de la pro-

meſſe qu'elle avoit faite au temple de Jupiter, de ſacrifier à ce dieu une geniſſe, quand elle ſeroit unie à Péneſtrés. Elle penſa donc que les dieux irrités lui faiſoient ſentir leur courroux par des pertes ſi chères. De ce moment elle ne fut plus occupée que du deſir de retourner en Arcadie, non pour y reſter; le ſouvenir de la mort d'un frère que les arcadiens ſi ennemis de l'homicide pouvoient intérieurement lui reprocher, étouffoit en elle l'amour de la patrie. Le terme de la proſcription de mon père étant expiré, il goûta les raiſons de ma mère, & ſe détermina enfin à partir pour l'Arcadie. Notre voyage fut pénible, mais nous arrivâmes heureuſement.

Mon père fut reçu avec tendreſſe & avec diſtinction de ſes compatriotes; ma mère, mes frères & moi fûmes charmés des attentions qu'on avoit pour nous. Siane, cette bonne tante, embraſſa mon père & toute ſa famille avec une ſatisfaction inexprimable. Nous trouvâmes par ſes ſoins nos pâturages & nos troupeaux ſi conſidérablement augmentés, qu'on regardoit mon père comme le plus riche paſteur de la contrée. Il alla d'abord au temple de Jupiter, où il eut la douleur d'apprendre la mort du grand-prêtre. Peu de jours après notre arrivée, ma mère offrit un ſacrifice à Jupiter.

L'eſtime particulière que tous les arcadiens témoignoient à mon père, & le plaiſir de ſe revoir dans ſa patrie lui faiſoient déſirer de ne plus la quitter. Sa tante l'en preſſoit, & ma mère trembloit qu'il ne cédât aux inſtances réitérées de Siane. Pour moi, jeune & vive, je ne ſongeois qu'à m'amuſer, & ſans le ſouvenir du temple de Diane & celui de la prêtreſſe, j'aurois entièrement oublié la Theſſalie. Dans le grand âge où il a plu aux dieux de me laiſſer venir, je puis dire, ſans qu'on me ſoupçonne de vanité, que ma jeuneſſe étoit brillante : j'entendois vanter ma beauté ſans en être plus vaine. Cette beauté, diſois-je, ſera de bien peu de durée, mais acquérons les qualités du cœur & de l'eſprit, capables de me procurer des avantages plus précieux que n'eſt celui de la beauté.

Les arcadiens avoient d'abord cru que mon père & ma mère étoient revenus dans les lieux de leur naiſſance pour ne les plus quitter. Cette idée avoit fait naître des deſſeins ſur moi. Deux jeunes paſteurs riches, tous deux aſſez aimables, venoient chez mon père; l'un s'appelloit Battus, l'autre Agathon. J'allois ſouvent à nos troupeaux, les deux paſteurs prenoient ce tems pour me faire leur cour. J'aimois extrêmement un jeune mouton noir.... Il

me ſemble qu'à ce mot de mouton noir l'attention de notre jeuneſſe redouble, dit en ſouriant Sophronie : elle ſuſpend ſon ouvrage, elle fixe ſes regards ſur moi, elle dit : Le voilà donc ce mouton que l'hiſtoire d'Hionique nous a fait attendre aſſez long-tems. Oui, mes enfans, & vous allez ſavoir ſes aventures.

Par une bizarrerie de la nature ce mouton avoit les pieds couleur de feu. Cet animal dès qu'il me voyoit, quittoit le troupeau & venoit à moi ; cette connoiſſance peu commune, ſa douceur, ſa familiarité & ſes careſſes m'inſpirèrent pour lui une véritable amitié. Battus & Agathon paſſoient tour à tour des guirlandes de fleurs (faites avec ſoin & adreſſe) au col de mon mouton ; ils en paroient auſſi ſes cornes. Je leur ſavois gré de ces galanteries, je les en remerciois avec une ſorte de vivacité, dont ils étoient redevables à mon amitié pour ce petit animal. Ils ſe flattoient tous deux que je les regardois avec prédilection; ils ſe trompoient, car en vérité je ne ſongeois qu'à mon cher mouton. Leurs attentions pour moi étoient pareilles, les miennes pour eux l'étoient auſſi ; cette égalité dans la ſuite les choqua, & leur inſpira le déſir de ſe nuire réciproquement.

Battus me dit un jour : Croyez-moi, belle

Sophronie, ne donnez pas votre confiance à Agathon ; c'eſt un caractère dangereux, il ne dit jamais ce qu'il penſe, & il a raiſon ; s'il ſe développoit avec vous, il perdroit beaucoup dans votre eſprit : mais il a beau ſe déguiſer, je vous en dis aſſez pour vous obliger à porter ſur ſes actions & ſur ſes diſcours l'attention néceſſaire, pour vous faire connoître ce paſteur. Je pris le parti d'Agathon, Battus en parut mortifié. Agathon dès le lendemain trouva l'occaſion de m'entretenir, il en profita ; il voulut me donner de Battus la même défiance que Battus avoit prétendu me donner de lui ; il fut mortifié à ſon tour, je parus penſer avantageuſement de Battus.

La conduite de ces deux paſteurs me fit réfléchir ſur leur caractère ; il réſulta de mes réflexions le repentir de leur avoir trop légérement accordé de l'eſtime : je pris néanmoins le parti de leur paroître toujours la même. Je ne crus pas devoir inſtruire ma mère de ce qui ſe paſſoit ; mais elle, voulant ſavoir mes ſentimens pour favoriſer auprès de mon père, celui que je voudrois préférer, me dit les vues de ces deux paſteurs. Je la priai avec cette tendreſſe que j'ai toujours eue pour elle, de rejetter adroitement leur demande, s'ils lui parloient. Ma mère charmée de mon indifférence, m'avoua

combien elle desiroit de se revoir sur les bords du fleuve Penée, & l'espoir de satisfaire ce desir, lui faisoit ardemment souhaiter que je ne prisse aucun engagement en Arcadie.

Je devins un peu plus attentive, je résolus de pénétrer à fond le caractère de ces deux concurrens, dans le dessein d'avoir des armes contr'eux, si mon père se laissoit prévenir en faveur de l'un ou de l'autre. Je faisois chaque jour quelque découverte. Ces deux rivaux se développoient sans le vouloir; je voyois leur haine réciproque, leur vanité, leur humeur altière, leur artifice, leur attention enfin à se déguiser. Il arriva dans ce tems une aventure bien extraordinaire; c'est depuis cette aventure que le récit de ma jeunesse commence à devenir curieux & intéressant.

J'étois aux troupeaux de mon père, ils paissoient dans de gras pâturages, le jour étoit extrêmement beau, je m'étois assise sur un gazon, où l'ombrage d'un vieux tilleul me garantissoit des ardeurs du soleil, mon cher mouton noir étoit couché à côté de moi. Battus arriva; après m'avoir dit des choses assez galantes à l'occasion de mon amitié pour mon mouton, il ajouta: Votre tendresse pour cet animal me fait desirer de vous le rendre encore plus cher; je veux du moins par ce petit avantage m'as-

ſurer de ne jamais ſortir de votre ſouvenir, en le liant à votre attachement pour l'heureux mouton. Il me pria enſuite de tourner la tête, & de ne pas le regarder de quelques momens: je lui obéis en riant. Un inſtant après il me dit: Belle Sophronie, regardez votre mouton: je me retourne; mais quelle eſt ma ſurpriſe! je venois d'entendre Battus, je le cherche des yeux, & je ne le vois plus.

Nous étions dans un endroit où l'on ne pouvoit ſe cacher, il n'y avoit d'arbres à plus de deux cens pas à la ronde, que celui ſous lequel j'étois; je ne réfléchis pas beaucoup d'abord ſur la diſparition de Battus, je fus plus empreſſée à regarder mon mouton. Quel fut mon étonnement! Sa corne gauche avoit changé de nature. Je regarde avec attention, je la vois blanche & luiſante; je l'examine, je la touche avec crainte, enſuite avec plus d'hardieſſe, je crois voir enfin qu'elle eſt d'argent; je croyois vrai. Née en Theſſalie, j'avois entendu parler de magie; je décidai donc que Battus s'étoit adonné à cet art criminel; prévenue de cette idée, je n'oſois preſque plus careſſer mon mouton.

Nous étions au plus haut du jour, malgré l'ombrage du tilleul les rayons du ſoleil perçoient; cette chaleur invite au ſommeil, je

ſentis de l'aſſoupiſſement, je voulus le vaincre, mais ma réſiſtance fut vaine; il y a même apparence qu'il y eut quelque choſe d'extraordinaire dans cet aſſoupiſſement: je crus voir la prêtreſſe de Diane, & je crus l'entendre me dire: Ma fille, ma chère Sophronie, ne t'étonne de rien. Que ton mouton te ſoit toujours cher. Il arrivera encore d'autres changemens en lui, mais garde-toi de les révéler. Sois fidelle à la Déeſſe, compte ſur ſes bontés; & ne crains ni Battus, ni Agathon. Tu tiens déjà des armes contre Agathon, Agathon t'en donnera bientôt contre Battus; tu ſeras avertie de la manière dont tu dois te conduire, ſoutiens ſeulement ton caractère gai, c'eſt le moyen qu'on ne te pénètre jamais.

Je me réveillai avec une ſorte d'effroi, Agathon étoit aſſis auprès de moi; il tenoit mon mouton dans ſes bras. Je crus voir la corne droite de cet animal entourée d'une fine écorce d'arbre, où il y avoit de l'écriture, dont les caractères m'étoient inconnus.

On vous a fait, belle Sophronie, me dit Agathon, une galanterie; on a embelli votre mouton d'une corne d'argent; Battus n'en ſait pas davantage; ſes connoiſſances ſont bornées; voyez ſi les miennes ne ſont pas plus étendues. Mon mouton étoit revenu à moi; raſſurée par

mon ſonge, je développe la corne, elle ſe trouve d'une couleur jaune & luiſante : je regarde, j'examine, je parois ſurpriſe. Elle eſt d'or, me dit Agathon. Cette corne, pourſuivit-il, ainſi que l'autre qui eſt d'argent, ſera toujours telle qu'elle eſt aujourd'hui. Prévenue par mon ſonge, je ne montrai ni étonnement, ni frayeur de ces prodiges, je remerciai même Agathon d'une manière vive & gaie de ſa galanterie. Elle eſt, lui dis-je, plus conſidérable que celle de Battus, mais la ſienne a l'avantage d'être la première; ainſi vous êtes au pair, & je ne crois pas faire une injuſtice, en partageant également ma reconnoiſſance entre vous deux. Je remerciai auſſi Battus, ſans lui laiſſer rien entrevoir de déſobligeant pour lui.

Battus & Agathon firent ſans doute des réflexions ſur leur pouvoir réciproque; elles les confirmèrent dans leurs ſoupçons; de ce moment ils furent ſur leur garde l'un contre l'autre. Le premier ſoin de ces deux paſteurs fut de juſtifier dans mon eſprit ce qu'ils avoient fait. Ils tâcherent de m'inſinuer que de la connoiſſance des ſimples, des métaux, & de l'art d'en extraire les principes, il réſultoit des ſecrets admirables, dont les effets incompréhenſibles paroiſſoient des prodiges aux hommes peu accoutumés à penſer. Je paroiſſois les

croire, & ils étoient charmés de ma feinte crédulité. Il y avoit néanmoins du vrai dans leurs raiſonnemens, mais je n'en tirois aucunes conſéquences avantageuſes pour eux.

Ces deux rivaux cherchoient à mettre ma mère dans leur parti, il ſavoient ſon pouvoir ſur l'eſprit de mon père. Ma mère n'étoit pas diſpoſée à leur être favorable; elle craignoit autant de me voir établie en Arcadie, qu'elle déſiroit de revenir dans ce beau climat; elle m'en parla encore. Sans lui découvrir qu'un ſerment inviolable me mettoit hors d'état de diſpoſer de mon cœur & de ma main, je l'aſſurai que je me conſerverois l'heureuſe liberté de la ſuivre en Theſſalie. Mon air libre & enjoué nourriſſoit ſans que je le vouluſſe, l'eſpoir des deux paſteurs; ils me cherchoient toujours avec le même empreſſement; ils ne me parloient jamais de leur tendreſſe que d'une manière enveloppée, je leur en ſavois gré, leur retenue m'épargnoit le ſoin de les fuir.

Les arcadiens ſont de tous les peuples de la terre ceux qui aiment le plus la muſique; elle eſt un des premiers objets de leur éducation, l'harmonie les charme; la nature ſemble même les avoir favoriſés au-deſſus du reſte des hommes, d'une voix dont les ſons flatteurs & ſenſibles portent au cœur. Agathon & Battus

jouoient parfaitement bien de la flûte ; ils étoient auſſi rivaux dans ce genre de mérite. Je les entendois avec plaiſir, ils vouloient me forcer à décider entr'eux : mais c'étoit vainement, je n'aurois pu même le faire ; car ils étoient deux hommes rares, & peut-être uniques pour cet inſtrument ; ils le ſavoient bien.

Nous étions un jour, ma mère & moi, aſſiſes ſur le bord d'un ruiſſeau, dont l'eau claire & pure couloit ſur un ſable doré ; des arbres touffus & élevés ſur deux lignes droites n'étoient partagés que par ce ruiſſeau. C'étoit toujours ſur le bord aimable de ce canal ombragé que nous faiſions nos promenades. Agathon nous y joignit un jour. Ma mère le pria de jouer de la flûte. Je n'oſe devant Sophronie, répondit-il. Eh ! pourquoi, lui demanda ma mère ? Sophronie, reprit-il, me rend timide ; Sophronie ſi éclairée & ſi judicieuſe me refuſe ſon ſuffrage. Cette injuſtice n'eſt pas cependant celle où je ſuis le plus ſenſible. Mais je ſerois trop heureux, ſi elle étoit perſuadée qu'aucun paſteur ne ſent ſi vivement que moi la ſupériorité que lui donnent ſur toutes nos bergères ſa beauté, ſes graces & ſon eſprit ; elle auroit toutefois encore moins de peine à m'accorder la préférence ſur Battus dans l'art que nous tenons du dieu Pan ; peut-être me refuſeroit-elle auſſi

ce

ce petit avantage : vous ſerez plus équitable, dit-il à ma mère ; & votre ſuffrage pourra forcer Sophronie à avouer naturellement ce qu'elle penſe. Ma mère ſourit à ce diſcours, & en ſentit la fineſſe.

Agathon ſatisfait d'avoir, quoique d'une manière enveloppée, rompu le ſilence, prend ſa flûte, il prélude ; ſoudain nous voyons une eſpèce de nuage ſur nos têtes, il deſcend à la hauteur des arbres ; alors nous reconnoiſſons que c'eſt une immenſe quantité d'oiſeaux ; tous ſe branchèrent, ils écoutoient Agathon qui joua aſſez long-tems. Quand il eut ceſſé, nous voulûmes le louer, mais nous fûmes interrompues dans nos complimens par les voix mélodieuſes de tous ces différens oiſeaux : ils formoient un concert charmant. Ma ſurpriſe fut extrême de les entendre chanter tous les airs qu'Agathon venoit de jouer. Ces oiſeaux, me dit-il, vous font, belle Sophronie, un petit reproche de me refuſer la préſéance ſur tous les muſiciens, & mes ſoins aſſidus vous en feront toujours un plus vif de ne me pas diſtinguer parmi tous les paſteurs dont vous triomphez. Agathon, dis-je, eſt aujourd'hui bien galant : mais, ajoutai-je, d'où viennent tous ces oiſeaux de différentes eſpèces qui nous ſont inconnues ? Depuis ſix mois que nous venons ſouvent nous

promener ſur le bord de ce charmant ruiſſeau, nous ne les avions ni vus, ni entendus. Qui les a inſtruits? Si c'eſt vous, dans quel tems reçoivent-ils vos leçons? Comment pouvez-vous faire tant d'excellens écoliers? Car décider lequel de ces oiſeaux chante le mieux, ſeroit encore plus difficile que de prononcer entre vous & Battus.

Ma queſtion embarraſſa un moment Agathon; ma mère ne pénétra point ma penſée, & je ne la développai pas aſſez pour confondre ce criminel paſteur; je voulus bien lui laiſſer le plaiſir de croire que je ne ſoupçonnois point la véritable cauſe de tous ces prodiges. La corne d'or & la corne d'argent m'avoient inſtruite de ce qu'étoient ces deux rivaux, & mon ſonge en affermiſſant mes idées, m'affranchiſſoit de toute crainte, rien ne m'alarmoit.

Battus & Agathon connurent enfin mon caractère, ils n'osèrent plus ſe flatter d'obtenir par leurs ſoins une préférence dont ils ſe voyoient ſi éloignés. Ils prirent le parti de s'adreſſer à mon père; ils lui parlèrent tous deux dans le même jour. Mon père reçut leur demande d'une manière obligeante; mais il ſe réſerva de communiquer leur deſſein à ſa femme, & de conſulter mon inclination; ainſi il les remit à quelques jours pour leur donner ſa réponſe: il

parla à ma mère. Depuis la mort de Siane que les dieux venoient de retirer de ce monde, elle preſſoit mon père de quitter l'Arcadie. Charmée de cette occaſion, ma mère la ſaiſit. Elle dit à mon père, que ce ſeroit pour le reſte de ſes jours un égal tourment, ou de ſe ſéparer de moi, ou d'être condamnée à ne plus revoir l'heureuſe vallée de Tempé; elle le conjura enfin de ſe prêter à ce qui pouvoit faire le bonheur de ſa vie; elle ajouta que ma tendreſſe pour la Theſſalie égaloit la ſienne. J'ai ſondé Sophronie, lui dit-elle, ſon indifférence eſt extrême pour Agathon & pour Battus. Vous aimez Sophronie, ne la contraignez pas dans une occaſion d'où dépend le bonheur ou le malheur de ſa vie.

Mon père fut attendri du diſcours de ma mère, il goûta ſes raiſons; une eſtime fondée ſur la parfaite connoiſſance de ſa vertu avoit donné à ſon amour pour elle des forces invincibles; il céda: il lui promit enfin de ne reſter en Arcadie que le tems néceſſaire pour convertir tous leurs biens en effets tranſportables. Mon père preſſé par les deux paſteurs, leur dit que ſa femme avoit d'autres vues, auxquelles il ne pouvoit raiſonnablement refuſer de ſe prêter. Quelqu'adouciſſement qu'on mette à une ſemblable réponſe, celui qui la reçoit ſe croit

toujours offenſé. Battus & Agathon en furent indignés, ils diſſimulèrent leur chagrin, mais je compris par leurs diſcours froids & étudiés, & par leur conduite réſervée, que nous devions les redouter.

Chez les jeunes perſonnes les idées de crainte pour l'avenir s'effacent en peu de tems; la ſolide & mûre raiſon peut à peine ne pas perdre de vue les dangers qu'elle prévoit. Je partageois la joie de ma mère, & la mienne étoit extrême au tendre ſouvenir du temple de Diane & à celui de la prêtreſſe. Mille petits ſoins m'occupoient; Battus & Agathon ne me cherchoient plus, ils furent bientôt oubliés; j'oubliai de même ce que j'avois à craindre de leur dangereux pouvoir.

Le jour enfin arriva, nous partîmes après avoir reſté près d'une année en Arcadie. Nous étions au commencement de l'automne; à la ſeconde journée, ſur le midi, mon père fut étonné de trouver dans une vaſte plaine une inondation à perte de vue. Nous fûmes arrêtés tout court. Quelle nouveauté, dit mon père! il n'y a dans cette contrée ni lac, ni rivière; la ſaiſon n'eſt pas celle où la fonte des neiges des montagnes voiſines puiſſe produire un tel effet! D'où peut donc venir cette inondation? Je me ſouvins alors de Battus & d'Aga-

thon; je dis à mon père tout ce que j'avois tenu ſecret juſqu'à ce moment.

Le conducteur de notre chariot étoit auſſi étonné que nous, il ne ſavoit quel parti prendre; nous parlions tous à la fois. Mon père embarraſſé ne voyant pas de moyen pour avancer, propoſa de retourner ſur nos pas. Que voulez-vous faire, m'écriai-je! Quel eſt votre deſſein! Voulez-vous mettre Battus & Agathon à la portée de nous nuire & de me perſécuter. Implorons le ſecours de la puiſſante Diane, & cherchons un paſſage. J'avois à peine achevé ces mots, que nous vîmes venir à force de rames un grand bateau; quand il fut au bord de l'inondation, le principal marinier nous dit que nous pouvions ſans danger paſſer à l'autre bord. Mon père le queſtionna, il répondit qu'un gros rocher à une demi-lieue du chemin s'étant ouvert, il en étoit ſorti cette quantité d'eau, & il ajouta que le torrent ne couloit plus. Ce que diſoit cet homme paroiſſoit aſſez probable: mon père penſa le croire & s'embarquer ſur la foi de ce trompeur; je m'y oppoſai reſpectueuſement, & tandis que j'en donnois des raiſons auſſi foibles que mal rangées, je vis auprès du chariot une grande biche qui n'avoit rien de farouche. Mes vœux ſont exaucés, m'écriai-je, tranſportée de joie! Cet animal chéri de Diane

nous eſt envoyé par la déeſſe; je le ſens par un mouvement auquel je ne puis réſiſter.

Ma famille ſavoit combien le culte de Diane m'étoit cher & reſpectable; tous les yeux étoient attachés ſur la divine biche. Cet animal alla à la tête des chevaux, & commença à marcher lentement: à peine eut-elle fait quelques pas, que le bateau & les mariniers diſparurent. Marchez, dis-je à notre conducteur, ſuivez ce guide. Mon père ſaiſi d'admiration, lui ordonna de m'obéir par un ſigne de la main.

La biche côtoya deux cens pas l'inondation, puis elle y entra; j'aſſurai mon père qu'il n'y avoit aucun péril à ſuivre ſes pas, mais nouveau prodige! Le ciel s'obſcurcit, nous ne pouvions nous diſcerner que par la voix. La crainte fut extrême & de peu de durée; la confiance prit ſa place, lorſque nous vîmes la divine biche jetter une lumière plus que ſuffiſante pour nous conduire. Nous remercions la fille de Latone; nous marchons, les eaux ſe retirent devant nous: enfin l'obſcurité ſe diſſipe, les eaux diſparoiſſent, l'aſtre du jour brille, & nous fait découvrir le hameau où nous devions paſſer la nuit. La biche ſe perd de vîteſſe dans un boſquet à notre gauche, & nous arrivons heureuſement.

Nous paſsâmes ſans dormir une nuit agréable, nous nous rappellions avec admiration toutes les particularités de cette journée, & la protection viſible des dieux en rehauſſant notre courage, augmentoit encore notre piété. Dès le jour naiſſant nous nous remîmes en chemin, nous avions une grande forêt à traverſer : quand nous en fûmes à peu de diſtance, nous la vîmes toute embraſée. Nouvel obſtacle ! Nouveau miracle ! La biche paroît. Voilà notre divin guide, m'écriai-je, le cœur plein de confiance. Marchons, ne craignons rien. La biche entra dans le bois, les côtés des routes par où elle nous menoit étoient tous en feu, ſans que nous en fuſſions incommodés ; nous marchions ſans nulle peine; l'idée que nous avions du pouvoir donné à notre conductrice, nous faiſoit regarder avec tranquillité & même avec une ſorte de plaiſir cet embraſement ; il devenoit un ſpectacle qui n'avoit rien d'effrayant pour nous.

Nous étions prêts à quitter la forêt, lorſqu'un léopard d'une taille monſtrueuſe ſortit d'un buiſſon enflammé ; le léopard vint droit à la biche : cet animal naturellement timide, attendit néanmoins ce redoutable ennemi, le terraſſa, le foula aux pieds, & ſans paroître ému, continua de nous mener ſon pas ordinaire. Le léopard fit des hurlemens affreux,

nous le vîmes se relever avec beaucoup de peine, & se traîner vers l'endroit d'où il étoit sorti. Quand nous fûmes dans la campagne, nous regardâmes la forêt, tous les arbres nous en parurent dans leur état naturel. De ce moment la divine biche ne nous quitta plus, c'est-à-dire, jusqu'à l'instant de notre arrivée dans ce hameau.

Pour m'éviter des embarras, & pour en épargner à ma famille, dès le lendemain je lui parlai avec franchise. Je déclarai donc à mon père & à ma mère l'obstacle que j'avois mis à leur dessein s'ils vouloient m'établir: Le serment que j'ai fait, leur dis-je, au pied des autels de Diane, & le renouvellement que j'en fais tous les jours de ma vie, m'ont attiré la protection de la déesse; cette protection s'est étendue sur vous; notre voyage est un voyage de miracles, opérés par le pouvoir de la divinité que je sers de cœur & d'esprit; respectez mon serment: c'est à votre prudence à éloigner tous les partis qui pourront se présenter. Mon discours arracha des larmes à mon père & à ma mère; ils étoient aussi étonnés que touchés de la résolution que j'avois prise dans un âge si tendre. Comme ils pensoient favorablement de mon caractère, ils la crurent inébranlable, & ils la respectèrent.

Le jour d'après j'allai au temple de Diane, pour remercier la déeſſe d'une protection qui nous avoit garantis d'un danger évident; je vis ma chère prêtreſſe. Que je fus ſenſible aux témoignages de tendreſſe que je reçus d'elle! Je lui fis un récit exact de toutes mes aventures depuis l'inſtant où je l'avois quittée. Vous me charmez, Sophronie, me dit-elle; que je m'applaudis d'avoir cultivé un auſſi heureux naturel! Oui, ma chère Sophronie, vous avez mis à profit toutes les leçons de conduite & de vertu que je vous ai données; je ne puis vous exprimer ma joie, vous la nourrirez tous les jours par vos actions. Non, elles ne ſe démentiront jamais! La première que vous allez faire vous attirera une nouvelle protection de la divinité à qui vous avez voué toutes vos affections; vous allez par mes conſeils lui ſacrifier ce mouton ſi chéri: c'eſt une offrande digne de vous & digne de Diane; elle ne veut pas vous voir partager les mouvemens d'un cœur où elle doit regner ſeule. Mais, continua la prêtreſſe, votre viſage change! Pourquoi cette triſteſſe! Je vois vos larmes prêtes à couler. Ah! je me ſuis trop preſſée de louer la pureté de vos affections.

Il eſt vrai, dis-je à la prêtreſſe, votre propoſition m'a troublée; je n'ai pu réſiſter à un

premier mouvement de foibleſſe : cet animal m'eſt cher, je l'avoue; mais votre préſence & vos diſcours triomphent dans ce moment; c'en eſt fait, demain ſans aucun délai je m'acquitterai d'un devoir que vous me faites ſentir indiſpenſable. Croyez... Ah, ma chère Sophronie, s'écria cette vertueuſe fille, je vous admire ! Ce ſacrifice ſera d'autant plus précieux qu'il vous coûte. Non, repartis-je, il ne me coûtera plus rien.

Je quitte la prêtreſſe : je reviens au hameau, j'apprens à mon père & à ma mère le triſte ſort de mon mouton, il s'approche de nous, je n'oſe le regarder, jamais il ne fut ſi careſſant. Sa deſtinée m'arrache des ſoupirs, ma mère le careſſe, mon père le plaint, mes frères s'oppoſent à mon deſſein, mais rien ne peut le changer.

Nous partons le lendemain au jour naiſſant; nous arrivons au temple, tout s'apprête pour la cérémonie : je préſente la victime ornée de fleurs. La principale prêtreſſe a déjà le bras levé, le feu qui doit conſumer l'offrande, brille, lorſqu'un tourbillon enflammé tombe du haut de la voûte du temple ſur la victime. Prêtreſſe, ſpectateurs, tout eſt ſaiſi d'une ſainte horreur. Le mouton n'eſt plus qu'un monceau de cendres; nous voyons alors qu'une main inviſible

a placé les deux cornes du mouton au pied de la ſtatue de Diane. La principale prêtreſſe d'un ton ferme prononce ces mots :

Sophronie, ton ſacrifice eſt agréable à la déeſſe.

Nous ſortons du temple, nous prenons ſans parler le chemin du hameau, nous nous regardions, la joie & l'admiration qui éclatoient dans nos yeux, furent, ſans le ſecours de la parole, les interprètes des mouvemens de nos cœurs. Nous arrivâmes tard : après avoir pris un léger repas nous fûmes tous chercher le repos dont nous avions beſoin.

Enſevelie dans un profond ſommeil, je crus voir Diane reſplendiſſante de lumière. Sophronie, me dit-elle, tu m'es chère, ſois-moi toujours fidèle ; ma protection ne te manquera jamais : Battus & Agathon te pourſuivront encore, les cornes de ton mouton te ſeront néceſſaires, je te les rapporte. La corne d'or d'Agathon détruira en la préſentant, tous les prodiges de Battus ; la corne d'argent de Battus, tous les prodiges d'Agathon. Porte toujours ſur toi ces armes que tes ennemis t'ont données l'un contre l'autre, & ne crains rien. Ce ſonge fit un ſi terrible effet ſur moi, que je m'éveillai. Je ne vis point la déeſſe, mais ma chambre étoit plus éclairée qu'elle ne l'eut été

par les rayons du ſoleil. A la faveur de cette lumière j'apperçus ſur une petite table les deux cornes de mon mouton. Je les prens, je les examine, je les reconnois. Dès que je fus certaine du fait, la clarté merveilleuſe s'évanouit.

J'attendis le jour avec une impatience inexprimable: il parut. Je cours chercher mon père & ma mère; je leur raconte avec vivacité ce qui m'étoit arrivé: je leur montre les témoins irréprochables de la réalité de mon ſonge. Ils m'embraſſent, ils ſont ſaiſis de joie, & les marques de bonté que je reçois de Diane, ajoutent pour moi à leur tendreſſe une ſorte de reſpect. Après nos premiers tranſports, je les priai de garder le ſecret de toutes ces merveilles; je leur dis que les hommes naturellement enclins à former de mauvais jugemens, pourroient nous accuſer d'impoſture, ou attribuer à la magie tout ce que la divinité opéroit pour en détruire les effets. Ce bon père & cette tendre mère auroient, je crois, par un attachement qui a peu d'exemples, approuvé un avis moins ſage.

Je vous ai déjà dit qu'à notre retour d'Arcadie nous fûmes accueillis de tous les theſſaliens; ils nous regardoient en effet comme leurs compatriotes. Quoique Philoclès, frère du grand-père de Mélanie, eût donné dès ſon

enfance d'heureuſes eſpérances, nous le trouvâmes à notre retour bien différent de ce que nous l'avions laiſſé; c'étoit le plus beau, le plus ſpirituel, le plus adroit, & le plus ſage paſteur de toute la contrée. Nous étions à peu près de même âge. Philoclès me voyoit ſouvent, chaque jour je découvrois en lui des qualités qui me le rendoient toujours plus eſtimable; enfin je l'aimois autant que j'aimois mes frères.

Dans toutes les occaſions Philoclès me témoignoit une eſtime particulière; j'en étois charmée; ſes petits ſoins ne m'étoient pas ſuſpects, jamais il ne fut du nombre des paſteurs empreſſés à faire connoître à mon père leurs ſentimens pour moi. Mon père eut bientôt écarté tous ces concurrens: il leur dit de ce ton ferme & ſérieux, ſi propre à perſuader, que j'avois un éloignement infini pour un engagement, que ce ſeroit vainement qu'on chercheroit par des ſoins à vaincre ma répugnance. Ce diſcours tenu à pluſieurs paſteurs, rendit publique la réſolution où j'étois de ne jamais me marier. On me railloit ſur mon indifférence, le ſeul Philoclès paroiſſoit la reſpecter; je riois de toutes les plaiſanteries qu'on me faiſoit, j'avois l'air plus libre que toutes mes compagnes, perſonne n'y trouvoit à redire; ma

conduite juſtifioit ma gaieté & la liberté que mes parens me laiſſoient. Les femmes du hameau me donnoient pour exemple à leurs filles, & me traitoient avec plus d'égards que les autres jeunes perſonnes de mon âge ; je ne m'en prévalois pas ; je rendois à leur expérience & à leur mérite, l'hommage que je croyois leur devoir, en fille qui vouloit s'inſtruire, même dans le tems qu'on me faiſoit l'honneur de me demander mes avis.

J'étois tranquille, ſans déſirs, ſans inquiétude, lorſque me promenant ſeule un jour aſſez loin de la maiſon, je vis une partie de la prairie où je me trouvai, émaillée de mille fleurs ; je les aimois ; ſans faire réflexion que la veille cette prairie en étoit dénuée, je me baiſſai pour en cueillir. Dans ce moment je vois tomber du ciel un tourbillon enflammé qui s'ouvre, il en ſort un homme, il avance vers moi, je recule, il veut me ſaiſir ; j'ai recours à la corne d'Agathon, elle ne fait aucun effet. L'homme redouble ſes efforts pour m'enlever ; tranquille & ſans effroi je juge que c'eſt à la corne d'argent à triompher ; je la prens : à l'inſtant le char, le tourbillon, les fleurs, tout diſparoît. Je ne doutai point que cette entrepriſe n'eût été imaginée par Agathon. Voilà, dis-je, ce paſteur bien récompenſé de la peine qu'il a priſe de venir d'Arcadie en Theſſalie, il s'en retourne, je

crois, bien honteux, & ſûrement inſtruit que ſon art ne peut rien contre moi.

Je m'étois flattée que les arcadiens m'avoient oubliée; cette tentative me perſuada le contraire. J'y rêvois en regagnant doucement le hameau, quand tout-à-coup je ſentis une force extraordinaire & inviſible qui m'enlevoit de terre; j'ai d'abord recours à ma défenſe, je lève le bras tenant dans ma main la corne d'argent, on me fait violence pour me la ravir; alors l'effroi s'empare de moi, j'implore l'aſſiſtance de Diane. Auſſitôt j'entens un bruit ſemblable aux éclats du tonnerre; je ſens que l'on quitte mon bras, on me laiſſe aller, je tombe d'aſſez haut, mais ſans me faire aucun mal. Mon trouble ceſſe entièrement en reconnoiſſant dans ma main la corne d'argent.

Dans ce même tems, des nouvelles d'Arcadie nous apprirent que Battus, trois ou quatre jours après notre départ, avoit été moulu de coups ſans qu'on ſût avec qui il s'étoit battu. Je n'ai jamais été méchante, cependant je ne pus m'empêcher de rire à cette nouvelle. Je trouvai plaiſant qu'un enchanteur eût été la victime d'un pouvoir ſupérieur au ſien; car je ne doutai point que Battus caché ſous la peau du léopard, n'eût reçu dans la forêt embraſée tous les coups de la divine biche.

Les deux arcadiens ayant échoué dans leurs

entrepriſes d'une manière ſi humiliante pour eux ; je penſai que j'allois vivre tranquille, je me livrai donc aux douceurs que je goûtois auprès d'un tendre père, d'une mère careſſante, & de deux frères aimables. L'amitié de mes compatriotes ; le commerce journalier de Philoclès, & celui d'une jeune bergère nommée Thémire, que j'aimois par ſon caractère doux & inſinuant, ne me laiſſoient rien à ſouhaiter. Philoclès & Thémire m'étoient ſi chers, que je crus ma famille augmentée d'un frère & d'une ſœur. Tous deux tenoient un rang preſqu'égal dans mon cœur ; mais dans la ſuite de notre amitié, une circonſtance me fit ſentir que cette égalité n'étoit pas parfaite. Philoclès avoit trop de diſcernement pour ne pas connoître tout ce que valoit Thémire ; néanmoins Philoclès n'avoit pour elle qu'une politeſſe froide ; j'en étois fâchée, je ſavois que leurs parens les deſtinoient l'un à l'autre, & je les trouvois tous deux bien dignes d'être unis.

Quand j'étois ſeule avec Philoclès, je lui parlois de Thémire ; quand j'étois ſeule avec Thémire, je l'entretenois de Philoclès. Les réponſes de Thémire avoient un air embarraſſé ; celles de Philoclès étoient plus libres : ils diſoient du bien l'un de l'autre, mais la différence que je trouvois dans la manière de ſe louer, dans leurs regards &

dans

dans le ton de la voix, me fit soupçonner qu'ils n'avoient pas reçu une égale impression de leur mérite.

Il fut bientôt question de ce mariage dans le hameau; les deux familles liées de tout tems par la plus solide amitié le souhaitoient ardemment. Le père de Philoclès lui en parla comme d'une chose résolue, & prête à se conclure; il croyoit porter par cette nouvelle une joie vive dans le cœur de son fils; mais Philoclès, quoique soumis & respectueux, le conjura de ne pas songer encore à l'établir; il rendit justice au mérite & à la vertu de Thémire, & il ajouta, qu'il redoutoit, sans en trop savoir la raison, un lien que la mort seule pouvoit rompre. Enfin il osa dire à son père, qu'il étoit dans la ferme résolution de conserver long-tems une liberté qui lui étoit infiniment chère. Son père fut étonné d'une réponse si positive, il conféra avec les parens de Thémire, car l'amitié véritable ne permet ni prétexte, ni détours pour éluder ou pour déguiser la vérité. Ils convinrent de s'adresser à moi; ils savoient combien Philoclès m'estimoit, & ils connoissoient mon attachement pour Thémire. Ils espérèrent donc que je vaincrois sa résistance. Enfin je me chargeai de ce qu'on exigeoit.

Philoclès ne passoit pas un jour sans me voir: quand il ne me trouvoit pas chez mon père, il

venoit me chercher à nos troupeaux ; il vint m'y joindre, il m'aborda d'un air triſte & abattu. D'où peut naître cette triſteſſe, lui dis-je ? Quoi ! Philoclès, quand pour vous rendre heureux on ſonge à vous unir à Thémire, vous ne faites pas éclater votre joie ! Quoi ! vous ne venez pas la répandre dans le ſein d'une amie auſſi ſincère que Sophronie ! J'avoue, me répliqua-t-il, que je ne ſuis pas tranquille ; je ſais les ſentimens de mes parens, je ſais auſſi ceux de la famille de Thémire, mais je ſais les miens. Thémire, pourſuivit-il, eſt aimable, elle eſt remplie de bonnes qualités, elle eſt vertueuſe, elle eſt digne enfin de votre amitié. Je crois qu'elle m'eſtime ; cependant je ne puis me prêter à ce qu'on veut de moi. Quelle raiſon, repartis-je, peut vous faire penſer auſſi bizarrement ? Tout doit vous porter à une union propre à faire votre félicité. Moi, la meilleure amie que vous ayez, je vous y exhorte ; je vois avec des yeux qu'aucune paſſion ne trouble, toutes les convenances néceſſaires pour rendre cet établiſſement auſſi aimable que ſolide. Quelle raiſon avez-vous, Sophronie, me dit-il, pour me preſſer de prendre une chaîne que vous paroiſſez avoir en horreur ? Ceſſez de la haïr, ajouta-t-il d'un ton animé, je l'aimerai.

Je puis avoir des raiſons, lui répliquai-je, pour ne pas ſonger à m'établir, mais ces raiſons

ne ſont que pour moi. Le mariage eſt le plus fort lien de la ſociété; bien loin de l'avoir en horreur, je le reſpecte : celui qu'on vous propoſe a tous les avantages propres à vous le faire déſirer; & j'avoue que mon amitié pour Philoclès murmure de le voir ſi peu raiſonnable. C'eſt l'être, me répondit-il, que de ſuivre l'exemple de Sophronie. Je vais, mon cher Philoclès, repartis-je, vous faire comprendre & vous faire convenir combien peu mon exemple en eſt un pour vous; & par le ſecret que je vais vous confier, vous prouver juſqu'à quel point je vous eſtime.

Vous le ſavez, continuai-je, j'ai été élevée dans le temple de Diane; la mort de ma ſœur détermina ma mère à m'arracher de ce ſaint aſyle, j'étois à la veille de m'y conſacrer. Le ſerment que je ne pus faire publiquement, je le fis en ſecret au pied de la ſtatue de Diane. Mon ſacrifice fut agréé de la déeſſe; ſa bonté me l'a prouvé, elle m'accorde ſa protection, ainſi qu'à toute ma famille. Je ne ſuis donc plus à moi, & par conſéquent je ne puis être à perſonne. En achevant ces mots, je m'apperçus que Philoclès avoit le viſage couvert de larmes. Qu'avez-vous, Philoclès, lui dis-je? Que venez-vous de m'apprendre, me répondit-il? Sophronie, m'en dût-il coûter la vie, duſſé-je m'attirer votre haine, je ne puis diſſimuler. Parlez, repris-je toute émue,

parlez. Hélas ! me dit-il, la cruelle confidence que vous venez de me faire, ne me permet plus de tenir renfermés dans mon cœur les ſentimens que le reſpect & ſans doute une eſpérance éloignée me donnoient la force de vous cacher. Vous ne pouvez être à perſonne, n'étant plus à vous par un ſerment terrible; & moi je ſens que je ne pourrai jamais me donner à une autre, parce que je ſuis entiérement à vous. Oui, Sophronie, j'ai pour vous la tendreſſe la plus forte & la plus délicate; je lui ſerai auſſi fidèle que vous le ſerez à votre ſerment. Il ſe lève, il me quitte, & me laiſſe dans un étonnement qui ne me permit ni de lui répondre ni de l'arrêter.

Livrée ſeule à moi-même, je m'interrogeai ſur les mouvemens qui ſe paſſoient dans mon ame, mais je ne pus démêler de quelle nature ils étoient. J'eſtimois Philoclès; cette eſtime me forçoit à lui pardonner, je le trouvois à plaindre; l'agitation où je l'avois vu, ſes larmes, ſa douleur, tout l'excuſoit, & me le montroit digne de ma pitié. Je me rappellai des ſermens faits dans un âge bien tendre, j'eus honte de m'en ſouvenir dans un inſtant où mon ame troublée pouvoit y joindre quelque ſorte de regret. Ce que je devois à Diane, la protection qu'elle m'avoit accordée, la crainte de ſa colère, toutes ces diverſes réflexions ſe confondoient dans mon eſprit agité,

je parlois haut quoique je fuſſe ſeule, je me promenois, je m'arrêtois, je ne ſavois enfin où je portois mes pas.

Le temple de Diane étoit aſſez près de l'endroit où j'étois. Allons, dis-je, aux pieds de la déeſſe renouveller mon ſerment, allons implorer contre moi-même ſon aſſiſtance. Qui veut véritablement triompher, triomphe; je le veux, & je le puis avec le ſecours que je vais chercher. J'allai au temple d'une vîteſſe extrême, je me proſterne devant la ſtatue de la ſœur du dieu du jour, je lui voue de nouveau mon cœur, & je lui demande de le défendre contre toute foibleſſe, comme un bien qui lui appartient. Je me relève avec un courage qui m'enchante, & m'étonne en même-tems; je ſens enfin que je ſuis ferme dans mes réſolutions. Je plaignis Thémire que j'aimois, je plaignis Philoclès que j'eſtimois, & je me déterminai avec un eſprit libre à lui faire connoître la néceſſité de triompher de ſa paſſion. Il doit l'étouffer, me dis-je, puiſqu'elle ne peut jamais être heureuſe; apprenons-lui combien, s'il me la montroit encore, j'en ſerois offenſée, de quelque reſpect & de quelque déſintéreſſement qu'elle fût accompagnée.

Je revins tranquille aux troupeaux de mon père: j'y étois à peine que je vis venir Thémire. Une joie douce étoit ordinairement répandue ſur

ſon viſage; un air ſérieux, étranger à mes yeux; altéroit ſa phyſionomie; je lui en demandai la raiſon, elle ſoupira, & me dit: Tout le hameau croit que nous allons être unis, Philoclès & moi, & tout le monde ſe trompe. Oui, ma chère Sophronie, l'ingrat a conjuré ſon père de ne pas le preſſer ſur un établiſſement pour lequel ſans doute il ne ſe ſent aucun penchant. Non, Philoclès ne m'aime pas! Vous eſtimez ce paſteur; le bien que vous m'en avez toujours dit, m'a ouvert les yeux ſur ſon mérite, il a diſpoſé mon cœur à être ſenſible. Que je ſuis à plaindre! Quelle a été mon erreur! Je prenois pour des marques de paſſion, ce qui ne partoit que de la douceur naturelle du caractère de Philoclès. Non, Sophronie, non, il ne m'aime pas; il en aime une autre. Quel peut-être cet objet? Ah! ma chère amie, j'ai recours à vous; vous ſavez ſon ſecret, parlez. Ne me refuſez pas d'auſſi fortes armes pour arracher un ingrat de mon cœur.... Vous gardez le ſilence...., Votre amitié pour moi craint de m'affliger..... Donnez-moi au moins vos conſeils; je vous demande ceux qui peuvent garantir une ame de ces mouvemens, ſuite d'un amour malheureux; mouvemens dont vous ne connoiſſez pas le déſordre. Ayez, ma chère Sophronie, cette bonté pour une jeune perſonne qui vous eſt ſi tendrement attachée, & qui n'a d'autre ambi-

tion que celle, non de vous imiter parfaitement, mais d'approcher de vous s'il eſt poſſible.

J'avoue que le diſcours & la ſituation de Thémire me troublèrent; j'en fus attendrie: je voyois avec douleur ſa tendreſſe pour Philoclès; je me reprochois la cauſe de l'indifférence de ce paſteur, & j'avois honte du myſtère que j'en faiſois à mon amie. Cependant je ne crus pas devoir lui confier la véritable raiſon de ſon malheur; je ne voulois pas par cet aveu donner de nouvelles forces à ſa paſſion. En faiſant naître chez elle des mouvemens de jalouſie, ils lui auroient appris d'une manière trop douloureuſe quel étoit l'excès de ſa tendreſſe; ils auroient auſſi, & malgré elle, altéré ſon amitié pour moi.

Je me contentai donc de lui dire, que la beauté & le mérite ne faiſoient pas toujours impreſſion ſur les cœurs; j'ajoutai que Philoclès la voyant un jour faire la félicité d'un autre, regretteroit le bien qu'il avoit refuſé. Je lui conſeillai enſuite de tenir renfermé dans ſon cœur ce juſte mouvement d'amour-propre, qui avec raiſon lui faiſoit regarder comme une offenſe le procédé de Philoclès. Ce paſteur eſt plus à plaindre que vous, ma chère Thémire, pourſuivis-je; il vous perd, il refuſe ce qui pouvoit faire ſon bonheur, une fatale prévention fera peut-être le malheur du reſte de ſes jours, tandis que les ſoins & les

empreſſemens des paſteurs les plus aimables de cette contrée, vous mettront en état de faire un choix capable d'effacer de votre ſouvenir l'injuſte caprice de Philoclès.

Que vous me parlez bien en véritable amie, me dit Thémire en m'embraſſant avec tendreſſe! Vous ne flattez d'aucun eſpoir ma foibleſſe pour un ingrat. Oui, ma chère Sophronie, oui, j'en triompherai, & ſans le ſecours d'une autre foibleſſe. Votre commerce, votre amitié, vos exemples, votre conduite, & votre ſageſſe me rendront ma tranquillité, & m'affermiront dans une indifférence à qui je devrai le vrai bonheur de ma vie. J'embraſſai Thémire, je lui témoignai combien j'étois charmée de ſa réſolution, je louai ſa fermeté, quoique je n'y comptaſſe pas abſolument. Je venois de ſentir que les impreſſions que le cœur a reçues ſans s'en appercevoir, n'étoient pas auſſi aiſées à détruire, que la raiſon veut le perſuader.

J'allai le lendemain chez le père de Philoclès, je trouvai l'occaſion de dire à ce paſteur d'un ton bas, mais ferme, parce que je l'étois moi-même: Votre repentir que je crois lire dans vos yeux, exige de mon amitié le pardon d'un imprudent aveu, & je juge de vous aſſez favorablement pour être perſuadée que vous ferez uſage de votre raiſon; elle vous ordonne d'étouffer des ſentimens

qui me forceroient ou à vous éviter, ou à vous prier de ne me voir jamais. Philoclès ſans me répondre, ſe retira & ſortit. Sa mère ſenſiblement touchée de l'indifférence de ſon fils pour Thémire, me demanda ſi je n'en ſavois pas la cauſe; comme j'aurois voulu me la cacher à moi-même, je me gardai bien de l'en inſtruire.

Il y avoit quelques jours que je n'avois vu Philoclès, lorſque j'appris qu'il avoit diſparu de la maiſon paternelle. Je crus n'en être affligée que par rapport à Thémire, car je ne pouvois douter que cette fuite ne lui portât le poignard dans le ſein. J'avois ſenti qu'un rayon d'eſpérance modéroit ſeul ſon affliction; je courus la chercher, ma préſence fit couler ſes larmes, elle en eut honte. Non, lui dis-je, Thémire, non, n'en rougiſſez point; vos larmes ſont innocentes, & ne ſont que trop juſtifiées: vous ſaviez l'intention de vos parens, vous vous êtes livrée à un penchant autoriſé par eux; vous vous êtes trompée dans des idées juſtement conçues. Eh bien, Thémire, vous devez triompher de votre tendreſſe, & vous en triompherez; je vous connois: oui, Thémire, votre raiſon fortifiée par le ſecours de notre amitié & par l'abſence de Philoclès vous rendra votre tranquillité. Au moment même que je tenois ces diſcours à Thémire, j'avois beſoin de rappeler toute ma fermeté pour

jouir de cette tranquille indifférence que je conſeillois à mon amie.

Quatre mois s'étoient déjà écoulés depuis le départ de Philoclès; j'allai un jour me promener avec Thémire dans ce terrein uni, mais ſerré par le petit bois que vous connoiſſez, vous ſavez combien ce lieu eſt agréable; nous nous aſsîmes auprès de la fontaine; comme je trouvois Thémire accablée de triſteſſe, je m'occupois ſans ceſſe du déſir de la remettre dans ſa ſituation naturelle; je lui diſois tout ce que je croyois propre à y concourir. Dans ce deſſein je crus lui devoir faire un récit ſincère de ce qui m'étoit arrivé en Arcadie. Vous voyez, continuai-je, après avoir fini mon récit, vous voyez, ma chère Thémire, combien les avantages accordés par une nature quelquefois prodigue pour nous, peuvent nous attirer de malheurs. Trop heureuſes celles que ces avantages ne conduiſent pas à des égaremens qui entraînent après eux la honte & le repentir! Ainſi, quelle erreur de ſe glorifier de la ſupériorité que donne ſur les autres ce qu'on appelle beauté & agrément! C'eſt la droiture du cœur, c'eſt l'attention à ſes devoirs, c'eſt la raiſon dont nous devons faire cas, c'eſt par-là que nous devons ſonger à nous diſtinguer. Etre en garde ſur nos premiers mouvemens, y réſiſter s'ils ſont contraires ou à notre repos ou à notre gloire,

s'y livrer s'ils ſont louables, voilà quel doit être l'effet de nos réflexions. Quelques années de plus que vous, ma chère Thémire, mon enfance cultivée par la ſageſſe même, & mon expérience me permettent de vous faire faire des obſervations, que votre bon eſprit & votre bon naturel mettront à profit.

Thémire alloit me répondre, quand nous vîmes ſortir en même-tems des boſquets que nous avions à nos deux côtés, deux hommes montés, l'un ſur un lion, & l'autre ſur un tigre. C'étoit Battus & Agathon; leur préſence me cauſa plus d'étonnement que d'effroi. Thémire à cette vue ſaiſie de crainte & d'horreur, perdit d'abord tout ſentiment, ainſi elle ne vit rien de tout ce qui ſe paſſa.

Ces deux méchans après s'être regardés un moment avec des yeux étincelans de colère, s'approchèrent de moi pour me ſaiſir. Je leur préſente avec aſſurance les armes qu'ils m'avoient données contr'eux. Ils s'arrêtent, ils reculent, ils s'accablent d'injures, ils font de vains efforts pour me joindre. Enfin voyant l'impoſſibilité de m'enlever, ils entrent en fureur. Le combat commença & devint terrible; cependant la victoire étoit encore incertaine, lorſqu'un nuage enflammé les enveloppa, & les fit diſparoître à mes yeux. Je courus d'abord au ſecours de Thé-

mire ; revenue à elle, ma tranquillité ne put même la rassurer, & ce fut avec peine que je la ramenai au hameau.

Je passai la nuit qui suivit cet événement sans nulle inquiétude ; mais qu'elle fut violente au jour naissant ! Je me levai dans le dessein d'aller au temple de Diane ; je plaçois toujours sous mon chevet les cornes de mon cher mouton ; je vais pour les prendre, je ne les trouve plus ; je cherche, je renverse tout dans ma chambre, mais inutilement. Ciel ! m'écriai-je saisie de crainte & d'effroi, je suis perdue ! Malheureuse Sophronie, tu as déplu à Diane ! Elle te punit d'avoir révélé à Philoclès & à Thémire les circonstances de ta vie. Mais cette indiscrétion qu'une amitié pure t'a fait commettre, est-elle un crime ? Hélas ! cette amitié peut-être trop tendre a offensé la déesse. Je m'habille avec précipitation, je cours au temple, j'y entre en tremblant, je me prosterne au pied de la statue de Diane ; aussi-tôt je vois sortir de derrière l'autel une prêtresse les cheveux épars, le feu dans les yeux & le visage menaçant ; ma crainte redouble, je crois lire dans les regards de la prêtresse la colère de Diane. Mais quel est mon trouble ! Quelle est ma surprise ! J'entens ce ministre du temple prononcer d'une voix formidable ces mots :

Contre l'infernale puiſſance
Tu n'as plus beſoin de ſecours,
Le ciel te promet de longs jours;
C'eſt de ta piété la juſte récompenſe.

La prêtreſſe rentre dans le fond du ſanctuaire. Une joie douce s'empare de mon ame. J'oſe alors lever les yeux vers la ſtatue de Diane; je vois à ſes pieds les deux cornes de mon mouton. Je revins au hameau dans une ſituation bien différente de celle où j'étois en le quittant. Je trouvai Thémire avec mon père & ma mère, je penſai que je ne devois plus faire un myſtère de ce qui m'étoit arrivé depuis la veille; ainſi ſans attendre qu'on me demandât le ſujet de la joie qui ſe liſoit ſur mon viſage, je racontai ce qui la cauſoit. La ſatisfaction que je reſſentois ſe communiqua à tous ceux qui m'écoutoient. Thémire m'embraſſa tendrement, en me diſant à pluſieurs repriſes: Ah! Sophronie, que vous êtes heureuſe! Diane vous protége! Elle vous ſoutient! Elle fait plus; elle vous défend contre toute foibleſſe. Vous êtes & ſerez toujours tranquille. Ah! Sophronie, que vous êtes heureuſe!

Nous étions dans cette agréable ſituation, lorſque nous vîmes entrer le père de Philoclès les yeux baignés de larmes; il ſe laiſſa aller ſur un ſiège, il y reſta un moment ſans parler: des ſoupirs & des ſanglots annonçoient ſeuls l'excès

de ſa douleur. Mon fils, s'écria-t-il, en redoublant ſes pleurs.... mon cher Philoclès!.... C'en eſt donc fait.... Dieux! Prenez le père, puiſque vous avez pris le fils! Quoi! Philoclès, dîmes-nous tous en même tems..... Oui, Philoclès eſt mort, répondit-il, & ſon malheureux père ne verra plus le jour que pour pleurer une perte irréparable. Quel changement ſubit! Quelle morne triſteſſe ſuccède à la plus vive joie! On interroge ce père affligé, il ſe fait effort pour parler; il nous apprend la triſte deſtinée de ſon fils.

Un chagrin dont j'ignore la cauſe, nous dit-il, a fait quitter la Theſſalie à Philoclès, l'a conduit dans l'Attique, l'a fait languir chez un de nos parens, & l'a enfin mis au tombeau. Nous pleurions tous avec le bon vieillard, la ſeule Thémire ne marqua aucun attendriſſement, elle ne proféra pas une ſeule parole, & ſortir ſans que perſonne s'en apperçût. J'avois remarqué cette tranquillité, elle m'avoit bleſſée, mais une prompte réflexion m'avoit fait ſentir mon injuſtice; je me reprochai d'avoir ſoupçonné Thémire d'une inſenſibilité que j'aurois blâmée, ſi je l'avois crue véritable.

Mon amitié pour cette amie malheureuſe ne me permettoit pas de la laiſſer livrée à elle-même, je voulois porter quelque calme dans

ſon ame. J'allai ſur la fin du jour chez ſon père; Thémire n'étoit pas rentrée, je quittai ſa mère ſans inquiétude, mais ma peine fut extrême, quand le lendemain on me dit que Thémire n'étoit pas revenue chez ſon père. Où eſt Thémire, me dis-je à moi-même? Le calme feint qu'elle a montré en apprenant la mort de l'infortuné Philoclès, auroit-il caché un véritable déſeſpoir? Je fis divers jugemens ſans en adopter un. Enfin ces dernières paroles dites & redites au moment que j'arrivois du temple de Diane revinrent à ma mémoire: *Ah! Sophronie, que vous êtes heureuſe!* Vous êtes tranquille & ſerez toujours tranquille.

Thémire, me demandai-je, ſe ſeroit-elle jettée dans l'aſyle d'où mes parens m'ont retirée? Il faut m'en éclaircir: je cours au temple de Diane; j'y trouve Thémire. Que venez-vous faire ici, lui dis-je? Y chercher, me répondit-elle, cette fermeté d'ame que j'admire en vous, & que vous y avez trouvée. Oui, Sophronie, continua Thémire, je ſuis dans ce temple pour n'en jamais ſortir. Prenez garde, repartis-je, à ce que vous dites; vous vous faites, ma chère Thémire, illuſion à vous-même. J'étois jeune, il eſt vrai; mais j'étois tranquille, quand j'ai voué mon cœur & mes affections à la déeſſe; vous n'êtes pas dans la même ſituation; la douleur

vous fait prendre un parti bien difficile à ſoutenir, elle ſe diſſipera, vous ne voudrez pas vous démentir, alors vous vous repentirez d'une démarche faite avec trop de précipitation. Ah ! ma chère Thémire, vous me faites trembler.

Eſpérons mieux de l'avenir, repliqua Thémire avec douceur, & ſouffrez, ma chère Sophronie, que je conſomme dans ce moment ce qui me reſte de foibleſſe. Oui, j'aimois Philoclès; ſon refus me l'a appris, & ſa fuite a mis le comble à ma douleur. Depuis ſon départ je n'ai pas joui d'un inſtant de repos; ſa mort que je pleure dans ce moment, me le rendra, puiſqu'elle me détermine à finir mes jours dans cet aſyle! Mais, continua-t-elle, vous pleurez auſſi. Ah! Sophronie, que nos larmes partent d'une différente ſource ! Je pleure un paſteur dont je n'ai pu toucher le cœur. Vous, Sophronie, vous vous reprochez de lui avoir inſpiré malgré vous une paſſion qui l'a éloignée de moi, de ſa patrie, & qui l'a fait mourir de langueur dans une terre étrangère.

Il ſeroit inutile de vous rapporter tout ce que nous nous dîmes; un plus long détail de nos ſentimens pourroit vous ennuyer : il vous ſuffira de ſavoir que pendant trois mois je vis tous les jours Thémire, mais ſans pouvoir la

détourner

détourner de ſa réſolution ; elle devenoit au contraire toujours plus ferme. J'en jugeois par la tranquillité où elle paroiſſoit être ; le nom de Philoclès ne ſortoit plus de ſa bouche ; & ſes yeux en me voyant, ne répandoient plus de larmes. Thémire enfin ſe conſacra publiquement dans l'auguſte temple de Diane : elle y a vécu l'âge ordinaire des hommes. Je l'ai vue mourir avec douleur ; je lui étois ſi tendrement attachée, que je puis dire qu'après mon père & ma mère, Thémire a été ce que j'ai eu de plus cher ; auſſi ſa mémoire m'eſt & me ſera toujours infiniment précieuſe.

Quand Sophronie eut ceſſé de parler, chacun s'empreſſa pour lui témoigner combien on lui étoit obligé de ſa complaiſance, & pour l'aſſurer du plaiſir qu'on avoit eu à écouter l'hiſtoire d'Hionique & la ſienne. Soyez moins empreſſées à me remercier, répondit Sophronie : la ſecrette ſatisfaction que j'ai eue en me rappellant ce qui regardoit une mère ſi tendrement aimée, & ce qui m'eſt arrivé dans le cours d'une jeuneſſe dont le ſouvenir ne me cauſe aucun reproche, me paye aſſez de l'amuſement que vous avez trouvé dans mon récit. De plus je ſuis charmée d'avoir vu l'attention des filles de Sidonie. Si leur mère vouloit, ajouta Sophronie, elle auroit une hiſtoire à vous faire plus

intéreſſante encore que la mienne. La réponſe de Sidonie fut de prier toute la ſociété de venir le lendemain paſſer la ſoirée chez elle. Un nous le voulons bien dit par tout le monde, aſſura Sidonie qu'on ſe rendroit au rendez-vous avec plaiſir.

Fin de la ſeconde Veillée.

TROISIEME VEILLÉE.

LES mères ainſi que leurs filles ſe plaiſoient trop à entendre raconter des choſes qui, en amuſant, renfermoient des leçons de conduite, pour ne ſe pas trouver chez Sidonie. Après les careſſes qu'accompagnoit cet air ſimple & ouvert, enfant de la ſincérité, Sidonie en ſouriant dit à la compagnie : Suis-je obligée à vous remercier du plaiſir que vous me procurez aujourd'hui? Vous en devrai-je beaucoup de reconnoiſſance? Je ne le crois pas; car, avouez-le de bonne foi, la curioſité a bien au moins autant de part à cette viſite que l'amitié. Je vous le pardonne, & je conſens à vous apprendre ce que vous avez envie de ſavoir. Le tendre ſouvenir d'un époux me rend & me rendra préſent juſqu'au tombeau, tout ce qui a du rapport à lui.

Tout devient inſtruction, mes enfans, continua Sidonie : il s'agit d'en faire un bon uſage : le merveilleux pique la curioſité; ce n'eſt pas cependant pour ſatisfaire la vôtre, que je vais vous réciter des aventures extraordinaires & intéreſſantes; c'eſt principalement pour vous inſpirer ce courage que la vertu donne, & dont elle a beſoin

pour ſe ſoutenir dans de grands revers ; pour vous convaincre enfin qu'il faut ſe confier en la protection des immortels. Un cœur pur peut & doit toujours y compter.

La collation fut à peine finie, que toutes nos jeunes perſonnes, ainſi que leurs mères & Sophronie, chantèrent une hymne à la louange des dieux. Enſuite on ſe mit à l'ouvrage. Le rouët tourne, la navette coule, l'aiguille parcourt le deſſin, mais les yeux ſecondent mal les adroites mains de cette jeuneſſe, ils ſont attachés ſur Sidonie qui rit en elle-même de l'impatience des compagnes de ſes filles ; Sophronie la pénètre auſſi. Eh bien ! dit-elle, Sidonie va faire un récit ardemment ſouhaité, je le vois.

On ne peut aimer un mari plus tendrement que j'ai aimé Menocrate, dit Sidonie : notre amour avoit commencé dès notre enfance, & fut traverſé juſqu'au pié des autels. Qui le croiroit ! La perfidie, l'illuſion, la fureur, la jalouſie & le meurtre, ſans qu'il en coûtât rien à notre innocence, concoururent à nous rendre heureux.

Le père de Menocrate & le mien étoient du même âge, ils avoient été élevés enſemble & avoient contracté la plus tendre amitié : pendant plus de trente ans ils s'aimèrent comme

deux véritables frères. Cette fraternité refuſée par la nature, leur fut accordée par l'amour; ils épousèrent les deux ſœurs : Pemania porta la douceur & la paix chez Timante, & Permiſtis s'unit avec Licidas mon père pour faire le bonheur de ſa vie.

Timante, Licidas, Pemania & Permiſtis furent unis au pié du même autel : ils en étoient à peine relevés, que pour cimenter encore leur amitié, ils ſe jurèrent que s'il naiſſoit de leur mariage une fille & un fils, ils les joindroient par un ſemblable lien; de ſorte que nous étions promis l'un à l'autre, Menocrate & moi, avant même d'être nés.

Pemania & Permiſtis donnèrent à leurs maris avant l'année finie de leur mariage, chacune un fils; l'année ſuivante ma mère me donna le jour; dès ce moment j'appartenois à Menocrate ſelon les engagemens de nos pères : ils les confirmèrent de nouveau. Nous fumes élevés enſemble Menocrate & moi; notre inclination l'un pour l'autre ſe déclaroit dans les plus petites choſes, & ſe fortifioit à meſure que nous prenions des années. L'union de nos pères étoit toujours la même. Attentions réciproques, empreſſement à ſe chercher, confiance mutuelle, tout les faiſoit regarder comme l'exemple & le triomphe de l'amitié. Cette amitié cependant nourrie &

ſoutenue depuis leur enfance & par les liens du ſang, trouva un écueil. Ce fut l'intérêt. Ce monſtre cruel ſouffla ſon venin dans le cœur de Timante & de Pemania.

Permiſtis & Pemania avoient un frère, c'étoit le paſteur le plus accompli que jamais la contrée eût vu naître. La nature pour rendre ſes dons parfaits, y avoit joint une modeſtie qui ſembloit laiſſer ignorer à Eumolpe tous les avantages qu'il tenoit de cette nature prodigue pour lui. Un air ſérieux étoit l'unique ſujet des plaintes de ſes camarades; il reſſembloit trop tôt, lui diſoient-ils, à un homme penſant & réfléchiſſant. Il montroit peu de goût pour les occupations paſtorales; ſon père voyoit avec peine ſon indolence; il la lui reprocha avec douceur. Eumolpe ſaiſit cette occaſion, il avoua naturellement à ſon père, qu'il ſentoit un déſir ardent d'aller chercher dans des climats lointains, des connoiſſances qu'il ne pouvoit acquérir ſur les bords tranquilles du Pénée. Il conjura ſi tendrement ſon père de ſouffrir qu'il quittât pour quelque tems la Theſſalie, qu'enfin il y conſentit.

Eumolpe partit; deux ans s'écoulèrent ſans qu'on reçût aucune nouvelle de lui. L'Egypte fut d'abord l'objet de ſa curioſité. Après l'avoir parcourue, il alla en Phénicie; alors il

écrivit à ſon père, & lui laiſſa entrevoir la réſolution où il étoit de fixer ſon ſéjour à Tyr. Cette ville, la plus commerçante du monde connu, lui plut; il s'attacha à un riche négociant, il lui fut utile, & lui devint cher en très-peu de tems. Il l'inſtruiſit des principes de ſa profeſſion. Eumolpe né avec cet eſprit, en tira un ſi grand parti, qu'il devint bientôt l'agent de confiance de ce négociant qui, pour l'attacher plus intimement à ſes intérêts, lui offrit & lui donna une de ſes filles en mariage.

Pemania & Permiſtis apprirent par les nouvelles qu'elles reçurent de leur frère, qu'il venoit de prendre cet établiſſement avantageux à Tyr, & il ajoutoit que ſans ſonger à lui, elles pouvoient partager les biens de leur père, dont elles lui avoient mandé la mort. Dans l'eſpace de ſix ou ſept ans, Eumolpe perdit ſa femme & ſon beau-père. Riche & ſans enfans, l'amour de la patrie & du repos le détermina à revenir ici : il prit les meſures convenables pour faire paſſer en Theſſalie les biens qu'il avoit acquis à Tyr; & ſans en être avertis, nous le vîmes arriver.

J'avois treize ans, & Menocrate n'en avoit pas encore quinze, lorſqu'Eumolpe revint au hameau. Content de ſon ſort, riche & déſintéreſſé, d'ailleurs ſa ſanté affoiblie & altérée par

ſes travaux, il ne voulut tenir à aucun ſoin. Il avoit toujours eu de la prédilection pour ma mère, il ſe logea chez elle. Timante vit avec chagrin cette préférence, mais dans la crainte d'indiſpoſer Eumolpe contre lui, il crut devoir diſſimuler : cependant ſon mécontentement perçoit; Eumolpe le ſentit, & en fut peu ſatisfait.

Mon frère, âgé de quatorze ans, étoit le portrait de ſon oncle, c'eſt-à-dire, un jeune paſteur charmant. Eumolpe ſe reconnut en lui avec complaiſance, il prit pour ce neveu une tendreſſe extrême, ſon amitié pour lui alloit juſqu'à la foibleſſe. Geniade montroit un tempérament fougueux, & un eſprit volontaire la prudence ordonnoit de réprimer de bonne heure un caractère menaçant pour l'avenir; mais mon père n'en étoit plus le maître. Eumolpe ou juſtifioit, ou approuvoit toujours Geniade, qui ſe ſentant fort de la tendreſſe de ſon oncle, ne craignoit plus ſon père. Eumolpe n'eut pas le tems de ſe repentir de l'excès de ſa complaiſance pour ſon neveu. Sa ſanté étoit toujours languiſſante; ſa douceur naturelle le ſoutenoit, cependant il ſuccomba, & mourut âgé de trente-neuf ans.

Tout le hameau pleura la perte d'Eumolpe : prévenant, humain, ſecourable & riche, il alloit

au-devant de tous les beſoins des habitans oubliés de la fortune. Voici l'inſtant de la déſunion de Timante & de mon père. Eumolpe en mourant laiſſa tous ſes biens à Geniade ſans en diſtraire rien. Ils étoient conſidérables : le mécontentement de Timante & de Pemania y fut proportionné.

Pemania avoit ſix garçons vivans, ma mère n'avoit que Geniade & moi. Timante père d'une auſſi groſſe famille, ne put voir tranquillement Geniade ſeul héritier de toute la fortune d'Eumolpe; il ne fut pas le maître dans ce premier mouvement de meſurer ſes diſcours; ils forcèrent mon père à ſortir de ſa douceur ordinaire. Son juſte reſſentiment le porta juſqu'à jurer, ainſi que Timante avoit juré, que jamais Menocrate & moi ne ſerions l'un à l'autre. Nous fumes donc les victimes ſacrifiées à la déſunion de nos deux familles.

Mon père dont vous verrez la modération ne jamais ſe démentir, pour adoucir le chagrin de Timante, avoit d'abord offert, ne pouvant changer en rien les diſpoſitions d'Eumolpe, de m'avantager ſur ſes propres biens; mais Timante aveuglé par ſa paſſion, refuſa les offres de Licidas : il défendit au contraire à ſon fils de me parler, & il répéta encore, que nous ne ſerions jamais unis. Mon père inſtruit de ce

discours presque sur le champ, me défendit aussi de parler à Menocrate; mais en me disant, Ma fille, les choses peuvent changer; espérons, le tems & un juste retour sur soi-même adouciront l'esprit de Timante; un jour il sentira son tort, & il se souviendra de l'amitié qui a été entre nous.

Nos pères dès notre plus tendre enfance, nous avoient ordonné de nous aimer; leurs rigoureuses défenses nous firent sentir que nous ne leur avions que trop bien obéi. La liberté de passer nos jours ensemble & notre jeunesse, n'avoient donné à l'amour ni le tems, ni l'occasion de se faire connoître; notre affliction nous le montra.

Le même jour que nos pères nous déclarèrent leur cruelle résolution, Menocrate vint me trouver à nos troupeaux; j'étois au pié d'un arbre où je pleurois; Menocrate, le visage couvert de larmes & sans parler, s'assit à côté de moi. Qu'avez-vous, Menocrate, lui dis-je? Qu'avez-vous, Sidonie, me demanda-t-il? Mon père, repris-je toute éplorée, ne veut plus.... Le mien, s'écria-t-il en m'interrompant, vient de me déclarer que jamais je ne serai à vous. Mon père, repartis-je, moins cruel que le vôtre, s'est contenté de me défendre de vous voir. Ne plus nous voir, dit Menocrate! Ah! Sidonie,

nous en mourrons de douleur ! Ne plus nous voir !.... Que nos pères ſont injuſtes & cruels ! N'eſt-ce pas eux qui nous ont ordonné de nous aimer ? N'eſt-ce pas eux, repris-je, qui ont nourri & fortifié notre tendreſſe, en nous répétant tous les jours que nous étions deſtinés l'un à l'autre ? Nos pleurs & nos ſanglots interrompoient à tous les inſtans des diſcours auſſi tendres qu'ils étoient innocens. Nous nous ſéparâmes après nous être mille fois juré que nous nous aimerions toujours ; nous convînmes que nous nous chercherions ſouvent dans la campagne, & que jamais nous ne laiſſerions échapper le moment de nous entretenir.

Notre tendreſſe ſe nourriſſoit, je crois, de la haine de Timante ; il épioit ſans ceſſe Menocrate pour l'empêcher de me chercher : ſouvent il le retenoit dans ſa maiſon ; nous ne pouvions nous parler que des inſtans, rarement fournis par le haſard, néanmoins nous nous aimions toujours davantage. A meſure que notre raiſon ſe développoit, elle nous faiſoit connoître nos devoirs, & nous commandoit de les reſpecter ; mais auſſi elle nous diſoit, qu'ayant été promis l'un à l'autre par nos pères, qu'ayant reçu l'ordre de nous aimer, cet ordre & leur engagement juſtifioient notre perſévérance.

Plus de trois années s'étoient écoulées de-

puis la mort d'Eumolpe; nous n'étions plus des enfans, j'avois près de dix-neuf ans, Menocrate en avoit plus de vingt. Il étoit devenu un des plus aimables paſteurs du hameau. Timante ſongea à le marier, il jetta les yeux ſur une bergère nommée Steviane; elle étoit du même âge que Menocrate; ſon père venoit de mourir, il l'avoit laiſſée unique héritière d'une fortune conſidérable; elle étoit le plus riche parti du hameau. Menocrate preſſentit le deſſein de ſon père, il en forma un autre. Auſſi-tôt il ſentit une vive impatience de me le communiquer, il ſe flatta que ſa tendreſſe obtiendroit ce qu'il vouloit exiger de la mienne.

La diſſipation où vivoit mon frère, je dis plus, ſes égaremens lui faiſoient mépriſer tous les ſoins domeſtiques; ainſi mon père étoit forcé de s'en remettre à mon activité; j'en avois plus de liberté : & Menocrate adroitement s'étoit preſque ſouſtrait à l'eſclavage où ſon père l'avoit long-tems retenu. Comme j'étois auſſi empreſſée à lui fournir les occaſions de me parler, qu'il pouvoit l'être à les chercher, il me fit en paſſant à côté de moi dans le hameau un ſigne convenu; je l'entendis, & l'après-dîner j'allai au rendez-vous.

Mon père, me dit-il, attire Steviane dans ſa maiſon; ma mère la careſſe, ils ont de la

complaisance & des attentions pour elle. Steviane me fait des avances d'amitié, dont je ne me rends pas digne; elle a de la gaieté avec moi, ses manières sont prévenantes. Mon père loue sans cesse sa beauté & les agrémens de sa personne; il me parle de ses biens, & me vante les avantages de jouir d'une fortune sans l'avoir achetée par de longs & pénibles travaux. Ma mère me laisse souvent seul avec elle.

Steviane alors avec un air léger, me plaisante sur mon inutile constance à vous aimer, elle exalte la haine de mon père pour le vôtre, elle appuie avec force que jamais nous ne la vaincrons. Hier après de semblables discours, elle ajouta : Croyez-moi, Menocrate, cherchez à vous distraire, ou plutôt à vous guérir d'une passion qui ne sera jamais heureuse; c'est moi qui vous le prédis. Ayez seulement la volonté d'en aimer une autre que Sidonie, & celle que vous choisirez pour combattre Sidonie dans votre cœur, sera sûre de la victoire. Voulez-vous, mon cher Menocrate, a-t-elle poursuivi en souriant, que je me charge de ce triomphe ? Timante & Pemania m'en remercieroient, & je les aime assez pour vous prêter ce secours. Je pourrai, lui ai-je répondu, ne jamais posséder Sidonie, mais je l'aimerai toujours.

Je le vois, Sidonie, continua Menocrate,

mon père & ma mère me deſtinent Steviane, Licidas a de même envie de vous établir, vous le ſavez; j'ai eu la conſolation de vous en voir alarmée. Eh bien! il faut prévenir nos pères, il faut qu'ils connoiſſent notre fermeté. Oſons leur reprocher de manquer à leurs engagemens; oſons leur dire que c'eſt aſſez d'être les victimes de leur déſunion; qu'ils peuvent ne pas conſentir à notre bonheur, mais qu'ils ne pourront jamais nous faire conſentir à nous manquer de foi. Aſſurons-les en même tems de notre ſoumiſſion dans tout ce qui ne portera pas ſur notre liberté. Je goûtai le raiſonnement de Menocrate, & je me ſentis aſſez de courage, pour lui donner cette preuve de ma tendreſſe.

Nous nous vîmes quelques jours après cet entretien; nous nous rendîmes compte de tout ce que nous avions dit à Timante & à Licidas. Si nous n'avions pas obtenu ce que nous déſirions, au moins n'avoient-ils pas combattu notre réſolution. Le ſilence & un regard étonné avoient été la réponſe de Timante, & mon père attendri m'avoit dit : Ma fille, ſi Timante ſe ſouvenoit comme moi de notre ancienne amitié; s'il en reſtoit encore des traces dans ſon cœur, ainſi que dans le mien, ſi le ſang parloit chez Pemania, Menocrate que j'eſtime, que j'aime, que je plains, & vous, ma fille, ſeriez heureux. Blâmer votre

tendreſſe réciproque, ce ſeroit être injuſte, elle eſt l'ouvrage de cette amitié qui fut autrefois ſi tendre entre Timante & moi. Les yeux de mon père ſe mouillèrent de quelques larmes, en prononçant ces dernières paroles. Mais, ma chère Sidonie, continua-t-il, attendons du tems ce qu'il peut opérer; s'il ne peut rien, j'eſpère de votre raiſon & de votre tendreſſe pour moi, que vous vous prêterez à ce qu'un père judicieux exigera de vous.

La joie éclatoit dans les yeux de Menocrate en m'écoutant, il redoutoit bien plus pour moi mon père, qu'il ne craignoit le ſien. La ſoumiſſion que je devois avoir, & que j'avois pour un père qui n'employoit jamais pour être obéi que la raiſon & la douceur, le faiſoit trembler. J'ai au moins, me dit-il, ſi mon père vouloit uſer de ſon autorité avec trop de rigueur, la triſte reſſource de la fuite. Sûr de votre cœur, j'attendrois ſous un autre ciel, que mon père pour retrouver un fils, conſentît à notre union. Ah! Sidonie, s'écria Menocrate, que je crains d'être forcé d'employer ce cruel expédient! Je ne vous verrois plus! Vous m'aimez, je le ſais; mais que le plaiſir que je ſens à m'en donner l'aſſurance à tous les inſtans, ſeroit empoiſonné par les rigueurs d'une cruelle abſence!

Quelques jours après, mon père rencontra Timante dans la campagne : Timante, lui dit-il, les dieux nous puniront de manquer à nos engagemens; c'eſt au pié de leurs autels que nous les avons pris. Nos enfans ſont vertueux, que leur tendreſſe nous reconcilie; rendez-moi votre amitié, la mienne pour vous eſt dans ce moment celle d'un tendre frère. Mon père voyant l'inſenſibilité de Timante, ajouta : Eh quoi ! plus de trois ans écoulés depuis la mort d'Eumolpe n'ont-ils pu éteindre votre animoſité ! quelle eſt votre obſtination ! quelle eſt votre injuſtice ! quelle eſt enfin votre dureté pour un fils auſſi eſtimé que vous le rendez miſérable ! Ne ſavez-vous être qu'ennemi ? ne ſauriez-vous être père ?

Le caractère de Timante étoit dur & véhément : bleſſé des dernières paroles de mon père, il s'emporta contre lui. Il ſied mal, lui dit-il, à un homme capable de porter un mourant à commettre une injuſtice criante, de faire des remontrances ſur les procédés, encore moins ſur l'équité. Timante s'éloigna, & laiſſa mon père pénétré de douleur, non de ce qu'il venoit de faire, cette action généreuſe étoit digne de lui, mais de penſer que nous reſtions, Menocrate & moi, les triſtes victimes de la haine de Timante.

Je

Je ſentis le prix de la démarche de mon père, je l'en remerciai, en l'aſſurant que ſa tendreſſe pour moi me conſoleroit toujours de ne pouvoir être à Menocrate. Tout le hameau fut touché de la démarche de mon père; les applaudiſſemens qu'on y donnoit, étoient à la honte de Timante. Ce dernier tort, dont il ſe chargeoit encore envers Licidas, donna à ſa haine de nouvelles forces. Il défendit à Menocrate de prononcer devant lui le nom de Licidas, celui de Permiſtis & le mien. Oui, il faut, ajouta-t-il en préſence de Steviane, que Pemania & moi ſoyons au tombeau avant que cet amour qui nous eſt odieux ſoit ſatisfait. Il vous rend peut-être aſſez dénaturé pour vous faire attendre avec impatience l'inſtant de notre mort. Timante lut dans les yeux de Menocrate la douleur que lui cauſoit ce diſcours. Si je vous fais injuſtice, continua-t-il, ſi votre amour n'a pas étouffé dans votre cœur celui de vos devoirs, obéiſſez-moi. Je vous demande de renoncer à la fille de mon ennemi; une autre plus aimable qu'elle, & que nous chériſſons, peut bien vous conſoler de ſa perte. Je vous laiſſe avec Steviane, je ſaurai d'elle votre réponſe.

J'avois raiſon, Menocrate, lui dit alors Steviane, non, il n'y aura jamais de réconciliation entre Timante & Licidas; vous êtes ſans eſpé-

rance. Mais pouvez-vous être insensible au chagrin que vous donnez à un père & à une mère? Leurs volontés ne devroient-elles pas régler la vôtre? Faites-vous un généreux effort, obéissez. La douceur, les attentions, le désir continuel de vous plaire, le charme enfin d'être aimé & prévenu en tout, vous rendront bientôt heureux dans un autre engagement. Mon père, répondit Menocrate, a pris celui qui me lie à Sidonie en présence des dieux : ils justifient ma résistance, & ils me défendent de trahir les sermens que j'ai faits à Sidonie de n'être jamais qu'à elle. C'est de l'aveu de mon père que je les ai faits ces sermens, je les tiendrai, dit-il vivement, en sortant de la chambre où étoit Steviane.

Dans son premier mouvement, Menocrate alla chercher Timante. Par pitié, mon père, lui dit-il, en se jettant à ses pieds, ne me forcez pas à fuir pour m'épargner une résistance que je me reprocherois en vain. Non, jamais je ne donnerai ma foi qu'à Sidonie. Quoi! dit Timante, tu oses ajouter à la rébellion la menace? Eh bien! fuis, échappe à l'autorité paternelle; va, fils ingrat, va chercher dans un autre climat le juste châtiment que méritent ton égarement & ta désobéissance.

L'affliction de Menocrate & la mienne étoient égales à notre tendresse. Quoi! disions-nous,

ce qui devoit opérer notre bonheur, vient de l'éloigner pour jamais ! Nous ſommes ſans eſpérance. Des ſermens réïtérés de ne jamais nous démentir, finiſſoient toujours nos entretiens.

Menocrate dans ſon déſeſpoir prit la réſolution de quitter la Theſſalie, je m'oppoſai à ſon deſſein. Gardez-vous, lui dis-je, de vous éloigner ; votre perſévérance peut ſeule me donner la force de réſiſter à mon père. Aimons-nous toujours, ſoyons fermes, & remettons au tems l'avantage de triompher. Steviane vous aime, continuai-je, mais je ne la crains pas ; je vous connois, Menocrate, je ſuis ſûre de votre cœur, il ne me trahira jamais.

Inſtruite des diſcours que Steviane avoit tenus à Menocrate, il ne falloit pas beaucoup de pénétration pour deviner qu'il avoit ſu lui plaire ; elle prit pour lui une paſſion extrême, on en jugera par tout ce qu'elle lui fit faire dans la ſuite. Steviane réuniſſoit en elle les graces du corps & celles de l'eſprit, l'air le plus ſimple & le caractère le plus artificieux. Toujours maîtreſſe d'elle-même, elle ſavoit à ſon gré ſe plier aux circonſtances ; une douceur qui ſembloit n'avoir rien d'affecté, n'étoit que le maſque qui cachoit une ame auſſi impie que perfide. Les coups les plus terribles ne lui coûtoient rien à porter quand ſes paſſions les guidoient. Son ambition

l'avoit conduite juſqu'à vouloir être initiée dans les affreux myſtères de la magie ; avec ce ſecours tout devenoit poſſible à Steviane. Elle étoit aimée d'un paſteur nommé Thevalès. Un voyage en Egypte où il avoit demeuré cinq ans, l'avoit rendu ſtudieux & ſavant ; on le regardoit déjà comme un ſage dans toute la contrée. A ce titre il étoit, ainſi qu'il eſt aujourd'hui, révéré, & ſon caractère auſſi doux que bienfaiſant, le faiſoit chérir de tout le monde. Thevalès ne tarda pas à pénétrer le ſecret de Steviane : de ce moment ſa jalouſie fut égale à ſa paſſion.

Steviane cultivoit toujours l'amitié de Pemania & celle de Timante, elle les intéreſſoit pour elle en leur avouant ſon penchant pour Menocrate. Le même jour que Timante s'étoit emporté contre Menocrate, & que Menocrate avoit oſé lui faire preſſentir qu'il ſauroit par la fuite ſe conſerver la liberté de m'aimer toujours, Steviane dit tendrement à Timante : Je me reproche les diſcours durs que vous avez tenus à un fils qui gémit au fond du cœur de vous déplaire ; j'en répons pour lui. Dites-vous à vous-même qu'une puiſſance au-deſſus de ſes forces l'entraîne, malgré les remords que lui cauſe ſa déſobéiſſance. Prenez la voie de la douceur, ces mêmes remords triompheront un jour : attendez-le ce jour. Mais je tremble que Meno-

crate ne vous en donne pas le tems. Je crains qu'il n'exécute la menace, que dans ſon déſeſpoir il a oſé vous faire. Avec quelle douleur ne verrois-je pas la vôtre! Non, je ne pourrois ſoutenir celle de Pemania! Je m'en regarderois comme la cauſe : ſans moi peut-être vous ſeriez moins animé contre Menocrate & contre Licidas. Je crains que l'amitié que vous m'avez accordée, n'ait encore ajouté à votre reſſentiment. Je l'avoue, j'aime Menocrate; ſauvez-moi la peine cruelle de le voir s'éloigner; ſoyez père, montrez à votre fils moins de ſévérité, pardonnez-lui, ne le preſſez ſur rien, & laiſſez-moi le ſoin de le ramener inſenſiblement à ſon devoir : je le vois tous les jours, ainſi je pourrai tous les jours travailler à affoiblir ſon amour pour Sidonie. Enfin laiſſez-moi le ſoin de le rendre raiſonnable en le rendant volage. Croyez-en Steviane, elle emportera la victoire ſur Sidonie.

Timante charmé des diſcours de Steviane, lui promit en l'embraſſant tout ce qu'elle exigeoit de lui. Le lendemain il dit à Menocrate : Si la nature parloit dans le cœur d'un fils, comme elle parle dans celui d'un père, je vous verrois ſoumis à mes volontés, me demander le pardon que je vous accorde. J'eſpère que la raiſon vous éclairera un jour. Ah! mon fils, que ce jour auroit pour moi de charmes!

Menocrate ſurpris & attendri de la bonté de ſon père, ſe jetta à ſes genoux. Ce n'eſt pas moi que vous devez remercier, lui dit-il, c'eſt Steviane. C'eſt cette généreuſe fille qui m'a demandé grace pour vos égaremens ; preſſez-vous, mon fils, de lui en témoigner votre reconnoiſſance; pour la lui prouver mieux, épargnez-lui la douleur de vous entendre dire, que vous adorez ſa rivale.

Sur le champ Menocrate chercha Steviane. Il lui exprima vivement combien il étoit ſenſible au ſervice qu'elle lui avoit rendu auprès d'un père irrité. Je voudrois bien, lui répondit-elle, vous inſpirer un ſentiment plus tendre que celui qui vous fait me chercher dans ce moment; je le mériterois, car ne feignons plus, Menocrate, vous connoiſſez ma tendreſſe pour vous. Elle eſt telle que je mourrois de regret, ſi je vous voyois faire le bonheur d'une autre. Par pitié au moins laiſſez-moi quelque eſpérance. Je ne vous demande aujourd'hui, mon cher Menocrate, que de ne me point haïr, de ne pas éviter ma préſence, & de ne jamais rejetter la penſée que je vous aime lorſqu'elle ſe préſentera à votre eſprit. Si le tems, ſi ma paſſion ne peuvent rien ſur vous, je vous promets, dût-il m'en coûter la vie, de travailler à vous unir avec Sidonie.

Steviane paſſoit les jours entiers chez Timante : les diſcours tendres qu'elle tenoit à Menocrate, les avances qu'elle lui faiſoit, l'embarraſſoient & le fatiguoient également. Pemania l'appelloit ſa fille, & ſouvent elle diſoit à Menocrate, qu'elle méritoit trop de l'être pour ne pas la devenir. Impatienté un jour de ces propos, il répondit à Pemania : Vous avez d'autres fils que moi pour donner ce titre à Steviane; alors je la verrai ici avec bien plus de plaiſir.

Les choſes étoient en cet état lorſqu'un ſonge porta le trouble & l'effroi dans l'ame de ma mère. Troublée, elle s'éveille & fait paſſer dans l'eſprit de mon père la crainte dont le ſien étoit frappé. Ah ! Licidas, lui dit-elle, quel malheur nous menace ! Menocrate ! Sidonie ! Je tremble pour nous ! Juſte ciel, ayez pitié d'une famille vertueuſe ! Ecoutez, Licidas ; écoutez ce que je viens de voir, ce que je viens d'entendre. Une voix m'a crié : Les plus terribles coups ſont prêts à tomber ſur toi. Frémis, Permiſtis ! Sidonie périra ſi elle n'eſt bientôt à un autre qu'à Menocrate. Le deſtin a prononcé. Jamais ils ne ſeront unis. Menocrate a le même ſort à craindre, s'il n'étouffe dans ſon cœur un amour proſcrit par ceux à qui il doit le jour, & par les dieux. En même tems j'ai vu un bras armé d'un poignard prêt à tomber ſur ma fille. Timante

attentif à ce funeſte ſpectacle, & les yeux étincelans de colère, m'a dit: Malheureuſe Permiſtis, tu me coûtes mon fils, mais je ſuis vengé, Sidonie va le ſuivre au tombeau, où la mort ſeule pouvoit les unir. Dans le moment Timante, ma fille, le bras, tout diſparoît, & je m'éveille.

Mon père frappé de terreur, regarda ce ſonge comme un avis des dieux, ainſi que ma mère. Ils délibérèrent enſemble que pour détourner les malheurs qui leur étoient annoncés, il falloit promptement me marier. Pluſieurs paſteurs prévenus que jamais il ne pourroit y avoir de réconciliation entre la famille de Timante & celle de Licidas, vu la cauſe de leur déſunion, s'empreſſoient pour m'obtenir. Mon père ſe détermina donc à accepter pour gendre le frère aîné de Mélanie ici préſente. Il étoit jeune, aimable, appliqué, vertueux, digne fils enfin d'Alémon, ancien ami de mon père. Ce paſteur avoit dans la maiſon une entrée familière; elle lui permettoit de me rendre mille petits ſoins, mais toujours d'une manière ſi réſervée, que je ne pouvois le trouver mauvais: j'avois même pour lui l'amitié qu'exigeoient ſa ſageſſe & ſa retenue.

Ma mère, cette même nuit, ne fut pas la ſeule effrayée par un ſonge; preſqu'au même

moment j'en fis un terrible. Sidonie, me dit une voix qui ſembloit partir des entrailles de la terre, Sidonie, ſi tu aimes Menocrate, renonce à lui. Obéis à tes parens, épargne-toi des tourmens plus cruels que la mort funeſte qui les terminera. Regarde, ſoutiens, ſi tu l'oſes, la vue de l'objet de ton amour. Tu le verras en cet état, ſi tu n'es bientôt à un autre. Je vois à l'inſtant Menocrate, le viſage défiguré, & le corps percé de coups. Je m'éveille & je m'écrie: Ah! Menocrate, la mort enfin nous ſépare donc! mais non, la cruelle va nous unir.

Ma chambre étoit à côté de celle de ma mère; elle m'entend: Juſte ciel! ma fille, ainſi que moi, dit-elle, eſt frappée dans ce moment d'un ſonge qui lui montre Menocrate mort, elle m'appelle. Je vois le jour naiſſant, je me lève. Eperdue, tremblante & ſans ſavoir où je vais, je cours à ma mère & me jette entre ſes bras; j'y reſte ſans aucun ſentiment. Mon état en alarmant mon père & ma mère, ranime leur courage; ils me ſecourent; je ſuis longtems à revenir: enfin je reprens mes eſprits, & ſans donner le tems à ma mère de me demander le ſujet de mon trouble, je le lui apprends. Mais quels furent mes regrets d'avoir raconté mon ſonge, quand ma mère ſaiſie de crainte & d'effroi me dit le ſien. C'en eſt donc fait, m'écriai-

je, je ne ſerai jamais à Menocrate ! Non, ma fille, me répondit mon père ; vous avez de la raiſon, vous connoiſſez mon amitié pour vous, vous devez vous louer de ma douceur & de ma bonté. Vous le ſavez, Sidonie ; depuis plus de cinq ans, touché de votre tendreſſe pour Menocrate, plein de reſpect pour mes premiers engagemens, je ne vous ai point preſſé d'en prendre un. Mais, ma fille, le moment eſt arrivé où il faut vous déterminer. Oui, Sidonie, il faut que votre foi engagée au vertueux fils d'Alémon, laiſſe Menocrate ſans eſpérance : les dieux l'ordonnent.

Ma mère dans ce moment, me prit dans ſes bras, & me dit en m'embraſſant avec tendreſſe : Ma fille, ma chère Sidonie, épargne-moi les horreurs, dont nos ſonges viennent de nous menacer. Ne t'aurois-je donné le jour que pour me donner la mort ! Pourrois-je te ſurvivre ! Non, ma juſte douleur m'entraîneroit avec toi dans le tombeau. Ma fille, continua-t-elle, en ſe laiſſant tomber ſur un ſiége, ſois attendrie de mes craintes. Que dis-je ! Ne te joins point à ton malheureux frère pour faire le tourment de notre vie. Toi ſeule nous conſoles des égaremens d'un fils qui ſemble avoir oublié qu'il nous doit le jour.

Ma mère me touchoit par l'endroit le plus

ſenſible. Adorée d'un mari chéri, au milieu de la fortune, mère d'un fils puiſſamment riche, elle paſſoit ſes jours dans l'amertume & dans la douleur; l'injuſte haine de Timante & de Pemania la déchiroit, & Geniade mon frère, vain de ſon opulence, mépriſant tous ſes devoirs, devenu impérieux avec ceux de ſes compatriotes qui refuſoient d'être de moitié de ſes égaremens, ne reconnoiſſoit plus la voix paternelle. A dix-ſept ans toutes les paſſions l'attaquèrent en même-tems, & il s'y livra ſans honte & ſans meſure.

Repréſentez-vous, mes enfans, l'état déplorable où je pouvois être. Ma mère ſaiſie de crainte, me conjuroit toute en larmes de renoncer à Menocrate. Je voyois mon père frappé & intimidé me ſupplier de lui ſauver des malheurs ſous leſquels il ſuccomberoit. A la place enfin de ce ton d'autorité de père & de mère, j'étois attaquée par leur tendreſſe. Comment pouvois-je me défendre ? J'accordai cependant l'amour & la nature, qui tous deux gémiſſoient dans mon cœur preſque également ; j'étois effrayée de la ſeule penſée que j'allois être à un autre qu'à Menocrate, & la douleur & les bontés de mon père & de ma mère me pénétroient juſqu'au fond de l'ame.

Ma ſoumiſſion, leur dis-je, ne démentira

point votre eſpérance : Ordonnez, j'obéirai. Mais croyez que la crainte de voir Menocrate la victime d'un amour vertueux, agit bien moins ſur moi, que le juſte déſir de remettre le calme dans vos cœurs. Si toutefois je puis vous attendrir, je vous demande au nom même de mon obéiſſance, & pour dernière grace, de me laiſſer offrir un ſacrifice à la puiſſante Diane. Laiſſez-moi ſur ſes autels immoler une geniſſe que je lui voue dans ce moment. Souffrez enfin que ce ſoit dans les entrailles fumantes de la victime que le miniſtre de la déeſſe liſe ma deſtinée. Mon père & ma mère touchés de mon zèle & de ma promeſſe, y donnèrent leur aveu, & ſur le champ ils partirent pour aller au temple. La grande prêtreſſe agréa que je préſentaſſe le lendemain mon offrande.

Agitée de mille mouvemens divers, partagée entre la crainte & l'eſpérance, je cherche Menocrate qui me cherchoit. Nous nous trouvons. Nous ſommes perdus, lui dis-je, nous n'avons peut-être que ce jour pour nous dire que nous nous aimons. Le trouble, l'effroi, la terreur ſe ſont emparés du cœur & de l'eſprit..... Mais écoutez-moi, Menocrate. Alors je lui raconte le ſonge de ma mère, je lui dis le mien, je lui apprends enfin tout ce que vous venez d'entendre. Nous n'avons plus pour nous, lui

dis-je, que la réponſe des dieux. Puiſſe-t-elle ne nous être pas contraire ! Eh quoi ! ajoutai-je, ne voyant nulle altération ſur le viſage de Menocrate, quoi ! vous n'êtes point alarmé. Je vous vois tranquille, quand vous touchez peut-être au moment de me perdre pour jamais ! Apprenez, Sidonie, me repliqua-t-il, la cauſe de cette tranquillité. Ecoutez-moi à votre tour.

Cette nuit eſt la nuit des prodiges. Un homme vêtu d'une robe longue, m'a apparu : Menocrate, m'a-t-il dit, tu as beſoin de ſecours, je viens te le donner. On veut te forçer à renoncer à ton amour pour Sidonie, une puiſſance pour toi inconnue & inviſible va te tourmenter, & voudra peut-être pour jetter l'effroi dans ton ame, te tranſporter au bout de l'univers. A tout ce que tu croiras voir d'extraordinaire, oppoſe ce petit rameau que je te laiſſe, il détruira tous les prodiges. Ne crains rien, ſois ferme, Sidonie ſera à toi. Tous deux vous triompherez. Je vous protège. L'homme diſparoît, je m'éveille, le jour frappe mes yeux, je regarde & reconnois ſur mon lit le rameau que je viens de voir dans la main de celui qui m'avoit parlé. Le voilà ce précieux don, continua Menocrate en le tirant de ſa poitrine, & en me le préſentant. Donnez-le-moi ce témoin de la réalité

de cette apparition, dis-je avec vivacité. Que mon père, que ma mère le voyent; je vais le leur porter; ce qui vous eſt arrivé détruit le ſonge de ma mère, détruit le mien; je cours les en inſtruire. Puiſſent-ils m'écouter avec confiance! Puiſſe la crainte s'éloigner de leurs eſprits alarmés! Puiſſe enfin Diane répondre demain à mes eſpérances! Adieu, mon cher Menocrate.

Je revins au hameau d'une vîteſſe extrême, je trouve mon père & ma mère; la joie qu'ils voyent éclater dans mes yeux les ſurprend; je leur raconte ce que vous venez d'entendre, je leur montre le rameau; leur étonnement ne peut s'exprimer. Quelle contradiction, diſoit mon père! Dans une même nuit Menocrate, Sidonie, Permiſtis reçoivent des avis tout contraires! Menocrate a tout à eſpérer ſelon ſon apparition. Eh! comment douter de ſa réalité, il en tient un gage! Dans le ſonge de Permiſtis, dans celui de Sidonie, elle & Menocrate ont tout à craindre. Que penſer! Mais c'eſt à Diane à éclaircir un myſtère impénétrable pour nous. Demain il ſera peut-être développé.

Mon père me donna la plus belle geniſſe de ſes troupeaux; elle étoit blanche, ſans aucune tache: je la parai, je la couronnai de fleurs

avec quelque confiance. Innocente victime, lui dis-je, ſois agréable à la déeſſe. Puiſſe la prêtreſſe m'annoncer un ſort heureux. Nous arrivons au temple, je préſente la victime, on l'immole, on ouvre ſes entrailles. A peine la prêtreſſe les a-t-elle conſultées, que ſon viſage s'enflamme, tout ſon corps eſt dans l'agitation, nous ne pouvons ſoutenir l'éclat qui l'environne. Frappés de crainte & de reſpect, nous baiſſons les yeux. La prêtreſſe avec une voix qui porte l'effroi dans nos cœurs, prononce ces mots :

Quelle confuſion ! Quels tranſports furieux !
Je vois le ſang de plus d'une victime.
Suſpendez vos deſſeins. Attendez que le crime
Armé du déſeſpoir ſe puniſſe à vos yeux.

Après avoir dit ces paroles, la prêtreſſe ſe retire dans le ſanctuaire.

Nous reprîmes lentement le chemin du hameau, nous n'oſions nous communiquer nos idées ſur le ſens de l'oracle. Mais un rayon d'eſpérance donnoit à ma phyſionomie un air de ſatisfaction ; mon père s'en apperçut. Sidonie, me dit-il, attendons avec patience que le ciel éclairciſſe ce myſtère. Un déſir curieux pour pénétrer les décrets des dieux, ſeroit peut-être criminel. Notre ſoumiſſion eſt un nouvel hommage.

Arrivée au hameau, je courus où je ſavois trouver Menocrate; je ſentois ſon impatience pour ſavoir la réponſe des dieux; elle redoubloit alors la mienne pour la lui apprendre. Je le joins, je lui raconte avec autant de précipitation que de déſordre, tout ce qui venoit de ſe paſſer au temple. Sidonie, me dit-il, modérez un tranſport dont toutefois j'augure heureuſement pour nous. Calmez vos eſprits, & répétez-moi encore l'oracle, & tout ce que vous venez de me dire. Menocrate m'écoutoit avec avidité, la joie éclatoit dans ſes yeux à meſure que je parlois; les miens lui marquoient auſſi l'eſpérance dont mon cœur étoit rempli. Enfin nous nous ſéparâmes avec la flatteuſe certitude que mon père, arrêté dans ſes projets par l'oracle, ne penſeroit plus à m'établir.

Comme je regagnois le hameau, je rencontrai Thevalès. J'aime Steviane, me dit-il, vous le ſavez. Je voudrois bien n'avoir pas à rougir de cette foibleſſe, elle eſt bien peu d'accord avec ma raiſon; j'en ai honte, mais en vain; ma paſſion pour Steviane n'en eſt pas moins violente. Mon amour pour elle, & le ſien pour Menocrate me mettent dans vos intérêts; votre union avec ce paſteur peut ſeule me permettre l'eſpérance de poſſéder un jour Steviane. J'ai plus d'une victoire à remporter ſur elle pour

arriver

arriver au comble de mes vœux ; celle qui doit me mener aux autres eſt de la forcer malgré elle à arracher Menocrate de ſon cœur. Votre bonheur aſſuré peut ſeul avec le ſecours de ſa vanité & de ma paſſion lui rendre Menocrate indifférent.

Vous venez du temple de Diane, continua Thevalès ; confiez-moi les raiſons que vous avez eues pour offrir un ſacrifice, & dites-moi naturellement ce que la déeſſe a répondu par la bouche de ſon interprète. N'ayez point de défiance, c'eſt pour vous ſervir que je vous demande votre ſecret. Vous ne connoiſſez pas Steviane ; vous avez dans elle une rivale dangereuſe ; je puis arrêter ſes projets, mais il faut que je ſois inſtruit. Parlez, ne craignez rien. Je ne pouvois douter de l'amour & de la jalouſie de Thevalès, ainſi je ne pouvois me défier de ſa bonne foi. Je lui racontai le ſonge de ma mère, le mien, celui de Menocrate, le rameau ; enfin je lui dis l'oracle. Je voyois la ſurpriſe de Thevalès en m'écoutant, ſes yeux étinceloient de colère. La perfide, dit-il..... Son amour jaloux pourroit exécuter.... Non, j'oppoſerai tout mon pouvoir..... Sidonie, reprit-il d'un ton ferme & animé, croyez-en Thevalès, vous & Menocrate ſerez heureux.

Le ſacrifice que je venois d'offrir à Diane,

n'avoit pu être ſecret. On nous avoit vu partir avec la victime, on nous avoit vu revenir: la tranquillité de mon père & de ma mère, de plus la ſatisfaction qu'on voyoit ſur mon viſage, firent penſer que la réponſe des dieux avoit été favorable. J'ai oublié de vous dire, qu'en ſortant du temple nous avions trouvé Steviane; elle nous avoit examinés avec attention; la joie qui brilloit dans mes yeux la fit trembler; ſes craintes redoublèrent, elle forma des projets terribles; & elle en précipita l'exécution par les raiſons que vous allez apprendre.

Sans le ſavoir je venois de donner à Thevalès la certitude de l'amour violent de Steviane pour Menocrate: en me quittant il alla la chercher. Pouſſé par ſa jalouſie il l'accabla de reproches. Mais la ſurpriſe de Steviane fut extrême de voir Thevalès inſtruit de ce que ſa paſſion lui avoit fait imaginer & exécuter. Steviane confondue de voir ſon amour & ſes projets à découvert, vis-à-vis d'un amant armé contr'elle d'une puiſſance qui ſans avoir rien de criminel, étoit bien ſupérieure à la ſienne, eſſaya de tirer avantage de la foibleſſe de Thevalès; elle employa la douceur, car la voie de la fauſſeté lui étoit fermée.

La feinte douceur de Steviane irrita encore Thevalès. Vous connoiſſez mon pouvoir, lui

dit-il ; il n'offenſe point les dieux que je révère. Ils ont le vôtre en horreur ; vous ſavez combien il eſt inférieur au mien : tremblez ſi vous oſez l'exercer contre Sidonie ; tremblez auſſi que je ne vous faſſe connoître à toute la contrée. Cette Sidonie votre rivale, que vous voulez ou intimider, ou faire périr, je la prens ſous ma protection, & je vais la mettre en état de ne plus vous craindre. Thevalès quitta Steviane ſans lui donner le tems de lui répondre.

Steviane troublée des menaces de Thevalès reſta comme immobile ; mais elle trouva bientôt dans la noirceur de ſon caractère des reſſources pour n'être pas arrêtée dans ſes deſſeins. Elle connut peu d'heures après le prix de ſavoir délibérer & exécuter ſur le champ ; elle fit l'un & l'autre en même tems. Il n'y avoit pas une heure que Thevalès m'avoit parlé ; j'étois ſeule dans le verger de mon père, lorſqu'un tourbillon enflammé tombe ſur moi, m'enveloppe & m'enlève.

Mon effroi fut mortel ; mais que devins-je, quand je vis Steviane avec moi dans un nuage ! Ne crains pas de mourir, me dit-elle, je te hais trop pour t'arracher la vie ; tes malheurs ſeroient finis, je veux qu'ils durent. Je veux qu'abandonnée à ton déſeſpoir dans un affreux déſert, tu ſouffres, tu gémiſſes, que mon bon-

heur enfin y faſſe ton tourment. Je vais m'emparer de tous tes droits; je vais jouir ſous ta propre figure de l'erreur de Licidas, de celle de Permiſtis, & de la douceur d'entendre Menocrate me jurer qu'il m'adore. Je t'en haïrai davantage; c'eſt à toi, cruelle, qu'il croira le dire, mais les maux où je te livre me vengeront à tous les inſtans. Timante & Licidas ſeront bientôt réunis, j'en ſais le ſûr moyen. Alors ma foi donnée à Menocrate ſera le premier gage qu'ils recevront de leur amitié. Voilà, pourſuivit-elle en me laiſſant au milieu d'une forêt, la ſeule nourriture que je te laiſſe dans ce déſert.

Steviane en effet eut été moins cruelle & moins vengée, ſi elle m'eût donné la mort, qu'en me laiſſant la vie. Oubliez-moi, mes enfans, pour quelques momens, où Steviane m'a tranſportée: revenons à ce qui ſe paſſe dans le hameau, tandis que les dieux touchés de mon état déplorable, me font trouver un aſyle contre la fureur des bêtes ſauvages.

Steviane m'avoit à peine enlevée, que mon père allant à ſes troupeaux, vit un nuage qui deſcendoit à travers les airs. Le nuage s'arrêta à peu de diſtance de lui, il s'ouvrit; un homme aſſis dans ce nuage, lui dit: Licidas, connois le péril où Sidonie eſt expoſée. Ste-

viane ſa rivale eſt magicienne; Sidonie eſt l'objet de ſa fureur, bientôt elle éprouveroit juſqu'où peut aller ſa vengeance, ſi elle n'étoit armée contr'elle de ce petit rameau. Que ta fille le porte dans ſon ſein; ſa vertu eſt au-deſſus du pouvoir criminel de Steviane; j'ai fait le même don à Menocrate la nuit que Steviane a porté la terreur dans l'ame de Permiſtis & dans celle de Sidonie: ne crains rien pour ta fille, ni pour ſon amant, ils ſont tous deux en ſûreté; eſpère que leur conſtance ſera récompenſée. Ne confie qu'à ta famille, ce que les dieux approuvent que je faſſe pour elle. Mon père avoit à peine entendu ces dernières paroles, que le nuage en ſe refermant ſe diſſipa dans les airs.

Vous penſez bien que cet homme déguiſé ſous d'autres traits, étoit Thevalès, mais ſa précaution étoit tardive, Steviane l'avoit prévenu. A la faveur de ma reſſemblance, elle étoit déjà Sidonie chez Licidas & aux yeux de Permiſtis. Mon père auſſi peu étonné de ce qu'il venoit de voir, que tranſporté de joie de cette apparition, & d'être poſſeſſeur du rameau, revint ſur ſes pas: en rentrant dans la maiſon il voit Steviane. Ah! ma chère Sidonie, lui dit-il, quels malheurs nous menaçoient! Suis-moi dans la chambre de ta mère, il faut qu'elle entende ce que j'ai à te dire.

Lorſque mon père fut en préſence de ma mère, il reprit : Steviane eſt magicienne, cette criminelle & méchante fille armée de ſon funeſte pouvoir, t'auroit, ma fille, fait tomber ſous les coups portés par ſa jalouſe rage, ſans le ſecours que je viens de recevoir. Regarde, ma chère Sidonie, ajouta-t-il, en préſentant à Steviane le rameau; regarde, reconnois-le; c'eſt le pareil de celui qu'a reçu Menocrate. Alors mon père raconte ce qui venoit de lui arriver. Steviane avec la maligne joie dans le cœur, de voir qu'il ne lui importoit plus qu'on connût ſon ame criminelle & ſes perfides deſſeins, jouiſſoit de l'erreur & de toute la tendreſſe de Licidas & de Permiſtis; elle ſe louoit de cette activité qui ayant prévenu Thevalès, le laiſſoit dans la confiance, que par ſon pouvoir & ſes menaces il venoit de mettre Menocrate & moi à l'abri de ſes entrepriſes.

Je crois néanmoins que Steviane n'étoit pas tranquille; le plus léger ſoupçon, la moindre défiance auroient fait découvrir à Thevalès tous les crimes de Steviane. Je ne vous montrerai point cette odieuſe fille vis-à-vis de Menocrate, je vous dirai ſeulement qu'empreſſée à le chercher, elle lui paroiſſoit plus tendre que je ne lui avois jamais paru, & qu'elle goûtoit le plaiſir de le voir le plus paſſionné des hommes;

mais ce plaisir étoit mêlé avec le poison le plus amer. C'étoit à Sidonie à qui Menocrate croyoit jurer un amour éternel, c'étoit à Sidonie qu'il croyoit confier sa haine pour Steviane, & l'horreur qu'elle lui inspiroit. Steviane pour mieux jouer mon rôle dans ma famille & avec Menocrate, étoit forcée à appuyer tout le mal qu'on lui disoit d'elle, d'en parler avec mépris; enfin à se déchirer elle-même. L'amour de la chasse avoit fait tout le plaisir de Steviane, jusqu'au moment où Menocrate avoit su toucher son cœur; elle aimoit sur-tout à tirer au vol; son adresse pour lancer ou le dard ou le javelot étoit si supérieure, qu'aucun de nos pasteurs n'acceptoit d'elle le défi dans cet exercice.

Il n'y avoit pas encore vingt-quatre heures que Steviane rempliſſoit ma place, lorsque mon frère & trois de ses camarades dissipés & libertins comme lui, revenant la nuit au hameau, furent assaillis par un orage affreux. Ils ne pouvoient avancer, ils avoient à combattre l'obscurité, la pluie, la grêle & le vent; le tonnerre grondoit sur leurs têtes, il devenoit plus furieux à tous les instans. Mais quel fut l'effroi des trois camarades de mon malheureux frère, à un éclat terrible! épouvantés, ils fuient; le bruit cesse, ils s'arrêtent, mon frère leur manque, ils l'appellent; il ne répond point. Saisis de

crainte ils reviennent ſur leurs pas ; un éclair leur montre Geniade étendu ſur la terre & baigné dans ſon ſang. Le ſecours qu'ils lui donnent eſt inutile, il étoit mort. Frappés d'une frayeur mortelle, ils prennent le chemin du hameau ; ils arrivent chez mon père, où ils trouvent tout le monde en alarmes.

Cette tempête épouvantable qui duroit toujours, déſoloit dans ce moment nos vergers & nos prairiès. Elle détruiſit toute la fortune de Steviane. Prés, beſtiaux, vergers, habitations des animaux, maiſons, tout fut entièrement ravagé par la gréle & par la foudre ; de ſorte que Steviane enviée par la beauté & l'étendue de ſes biens, reſtoit ruinée. Les camarades de mon frère entrèrent ſans pouvoir proférer une parole ; leur affliction, leurs cris, leur effroi font trembler Licidas & Permiſtis. Ils craignent de les queſtionner, ils ſont impatiens de ſavoir le ſujet de leur trouble & de leurs gémiſſemens. Enfin mon père & ma mère apprennent qu'ils n'ont plus de fils. L'amour paternel effaça ſur le champ chez le tendre Licidas & chez la ſenſible Permiſtis le ſouvenir des égaremens de mon frère. Leur douleur fut inexprimable.

Dans le premier mouvement de leur affliction, ce fut dans les bras de Steviane qu'ils ſe jettèrent. Ma fille, lui diſoient-ils, ma chère

Sidonie, c'eſt à toi à nous conſoler; tu nous reſtes ſeule. Que ta tendreſſe pour nous, que ta vertu faſſent la douceur des jours que nous avons encore à vivre. Steviane avoit de l'eſprit & de la ſoupleſſe, il lui fut aiſé de ſe montrer ce qu'elle vouloit paroître dans cette triſte circonſtance.

Dès que l'orage fut fini, mon père envoya trois de ſes bergers avec les camarades de Geniade, pour prendre & apporter cet infortuné. On fut étonné de lui trouver la poitrine ouverte & déchirée; mais comme la tempête n'avoit été que trop réelle, & que trop foudroyante, on n'attribua qu'à elle la mort funeſte de mon frère. La déſolation étoit générale dans tout le hameau; l'orage avoit plus ou moins endommagé les biens de tous les habitans; ceux de Timante avoient ſouffert plus que les autres, mais moins que ceux de Steviane.

La douleur de mon père reçut encore de l'accroiſſement, en apprenant le déſaſtre de Timante. Que Timante eſt à plaindre, dit-il à ma mère! Une fortune que ſes pénibles travaux avoient rendue conſidérable, vient d'être preſque détruite; il eſt chargé d'une groſſe famille, quel ſujet d'affliction! En achevant ces mots, mon père ſortit: ce fut chez Timante qu'il alla. Timante, lui dit-il en lui tendant la main, me

refuſerez-vous les embraſſemens d'un frère qui m'a toujours été cher? Il ne me faut pas moins que cette douceur pour modérer ma peine. Je n'ai plus de fils, je viens en chercher un chez vous. Que vois-je, & qu'entens-je, s'écria Timante en levant les yeux & les mains au ciel! Quoi! c'eſt Licidas! Licidas que j'ai pu offenſer, que j'ai pu haïr! ce Licidas enfin contre lequel j'ai pu tenir ſi long-tems! Juſtes dieux, oubliez comme lui mon injuſtice.

Timante n'avoit pas achevé ces mots, que lui & mon père étoient dans les bras l'un de l'autre, ils ſe ſerroient, ils s'embraſſoient, ils ſe mouilloient le viſage de leurs larmes ſans parler. Licidas, reprit Timante, vous avez trop d'avantage ſur moi. Vous me cherchez au moment même de votre affliction & de ma ruine; dans cette circonſtance vous venez me demander un fils pour en faire le vôtre. Que j'ai de honte! que j'ai de repentir! Non, le tems ne l'effacera pas. Ah! Licidas, car je n'oſe encore vous appeller mon frère. Timante, vous avez toujours été le mien dans mon cœur, lui repliqua mon père. Soyez encore plus, ſoyez le père de ma fille, venez l'entendre vous nommer de ce doux nom. Venez, Pemania, ajouta-t-il, venez embraſſer une ſœur, à qui vous n'avez jamais ceſſé d'être chère; que le plaiſir

de vous retrouver, adouciſſe l'excès de ſa douleur.

Timante & Pemania ſuivis de leurs ſix garçons, entrèrent avec Licidas chez Permiſtis. J'ai perdu un fils, mais je retrouve un ami, lui dit-il en tenant Timante par le bras; nos deux familles ſont réunies, elles n'en vont faire qu'une. Sidonie, continua-t-il en s'adreſſant à Steviane, vos vœux ſont comblés, je vous donne à Menocrate. Steviane dans ce moment vit la violence de la paſſion de ce paſteur par ſes tranſports. Qu'elle me haïſſoit, je crois, dans ces inſtans! La ruine totale de cette criminelle fille, les biens du père de ſon amant ravagés, détournèrent chez Licidas l'idée que la mort de ſon fils pouvoit être l'ouvrage de la fureur de Steviane. De plus, ce ne devoit pas être à Steviane à lever le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit au bonheur de Menocrate & au mien; car du caractère dont on connoiſſoit mon père, la mort de ſon fils devoit opérer ſa reconciliation avec Timante, & mon mariage avec Menocrate; ainſi on ne pouvoit ſoupçonner Steviane d'avoir commis ce crime, Thevalès lui-même y fut trompé.

Il eſt tems, mes enfans, que je vous ramène dans la forêt, où Steviane m'avoit tranſportée. J'y paſſai la nuit dans des frayeurs mor-

telles. A tous les inſtans je me croyois dévorée par les bêtes, dont les heurlemens me faiſoient frémir d'horreur. Je m'étois aſſiſe au pié d'un arbre, où je craignois même de reſpirer. L'arrivée de l'aurore me raſſura un peu ; j'oſai me relever, je n'aſpirois qu'au bonheur de ſortir de la forêt. Mais de combien mon déſeſpoir n'augmenta-t-il pas, quand après l'avoir parcourue tout le jour, je vis qu'il alloit finir & me laiſſer encore dans ce déſert affreux ! Excédée de laſſitude & de foibleſſe, je tombai près d'un arbre.

Cette ſeconde nuit fut pour moi encore plus terrible que la première, par l'idée effrayante qui ſe préſenta à mon eſprit ; je penſai que Steviane en me laiſſant dans ce déſert, m'avoit ôté le pouvoir d'en ſortir jamais. Ce fut alors que mon déſeſpoir n'eut plus de borne, les cris des animaux, leurs heurlemens ne m'effrayoient plus ; je les appellois, je les conjurois de venir terminer ma malheureuſe vie. Le jour qui parut me rendit quelque eſpérance ; je recommençai à parcourir la forêt : Aucun objet, diſois-je, ne ſe préſentera-t-il point à ma vue ? Ne recevrai-je aucun ſecours ? Vais-je encore être livrée aux horreurs des ténèbres ? le ſoleil va bientôt diſparoître, la nuit va lui ſuccéder ; ah ! malheureuſe Sidonie, Steviane t'a condam-

née à finir ici tes triſtes jours. Je faiſois ces cruelles réflexions, lorſque je vis un vieillard qui avançoit lentement vers moi. L'eſpoir de recevoir de lui quelque ſecours, me fit voler audevant de ſes pas.

Que la pitié, lui dis-je, vous intéreſſe pour une infortunée qu'une barbare rivale par un pouvoir ſurnaturel a conduite & abandonnée dans ce déſert. Suis-je bien éloignée de la Theſſalie? C'eſt ſur les bords du fleuve Penée que j'ai pris naiſſance. Venez, mon enfant, me repliqua le vieillard en me prenant par le bras. Si je ne vous tenois pas, continua-t-il en voyant ma ſurpriſe, je ne pourrois vous tirer de cette forêt. Le pouvoir qui vous y retenoit pour n'en ſortir jamais, vous rendoit inviſible à tout autre qu'à moi. Mais votre enchantement eſt fini. Venez, je vais d'abord vous donner un aſyle; enſuite je pourrai vous être de quelque conſolation. Nous marchons, nous ſortons du bois, je vois ſur une éminence une petite habitation; le vieillard en prend le chemin, nous arrivons. J'entre dans une maiſon d'une propreté admirable, elle étoit diviſée en pluſieurs parties par des cloiſons de jonc: une natte fine tapiſſoit cette demeure. Le bon vieillard me fit prendre quelque nourriture, puis il me dit: Mon enfant, vous avez beſoin de repos, je vous laiſſe,

demain vous m'inſtruirez de vos malheurs; calmez votre affliction, concevez quelque eſpoir, ayez confiance en la protection des dieux, & livrez-vous au ſommeil.

Je me levai avec le jour, je ſortis doucement de ma petite cellule, je vis un jardin, j'y entrai. Il y avoit peu de fleurs & peu de fruits, mais il étoit rempli de ſimples & de plantes qui m'étoient inconnus. J'apperçus le bon vieillard dans un coin où pluſieurs arbres touffus garantiſſoient de l'ardeur du ſoleil. Approchez, mon enfant, me dit-il, venez me raconter vos malheurs; parlez ſans crainte: il me fit aſſeoir à côté de lui ſur une eſpèce de lit de gazon. Alors je lui fis le récit de ma vie.

Je ne pouvois faire connoître Steviane à Cephalis, c'étoit le nom de ce vieillard, ſans lui parler de l'amour de Thevalès pour cette abominable fille. Ma ſurpriſe fut extrême d'entendre Cephalis s'écrier: Ah! Thevalès, quel eſt ton égarement! Que deviennent les préceptes de vertu que Spartidis & moi t'avons donnés! A quoi te ſert que nous t'ayons initié dans les myſtères qui conduiſent à la vraie ſageſſe! Tu oſes aimer une magicienne! une fille capable d'oublier ce qu'elle doit aux dieux! Quel ſujet d'affliction pour moi! Oui;

mon enfant, continua Cephalis, j'aime Thevalès comme s'il étoit mon fils; il eſt tout ce que j'ai de plus cher. Apprenez les raiſons qui m'ont ſi tendrement attaché à lui, écoutez-moi.

Vous êtes en Egypte, cette forêt où Steviane vous a tranſportée, eſt à peu de diſtance de Memphis; ce ſont les dieux, ma fille, qui voulant par mon moyen vous ſecourir, & par le vôtre m'inſtruire de l'indigne foibleſſe de Thevalès, pour l'en guérir, ont ſuggéré à la cruelle Steviane de vous mener dans le déſert, où ils m'ont inſpiré de vous aller chercher.

A vingt ans Thevalès obtint de ſon père la permiſſion de voyager; il vint en Egypte: mon frère Spartidis étoit comme il eſt encore aujourd'hui, un des prêtres d'Oſiris. Thevalès avoit la louable ambition d'acquérir des connoiſſances propres à le conduire à la ſageſſe; il penſoit déjà que l'application & l'étude ſont néceſſaires à l'homme. Elles préſervent ſon cœur des vices que l'oiſiveté traîne à ſa ſuite. Oui, mon enfant, pourſuivit Cephalis d'un ton doux, mais appuyé, la pareſſe & l'ignorance ſont les plus dangereux ennemis de la nature humaine; elles la dégradent, elles l'aviliſſent. La probité, la droiture, les bienſéan-

ces, l'amitié ont leurs principes ; ils ſont étendus, ils veulent être étudiés & médités : un bon naturel ne peut ſeul guider, ni empêcher de faire un faux pas, dont ſouvent on ne ſe relève jamais.

Pour tirer tous les avantages que Thevalès vouloit recueillir de ſon ſéjour à Memphis, il falloit connoître quelque prêtre d'Oſiris, & ſe rendre digne de ſes bontés ; ce fut ſon unique objet : auſſi réuſſit-il. En peu de tems il gagna l'amitié de mon frère, le plus ſtudieux & le plus éclairé miniſtre de ce dieu. Les queſtions continuelles de Thevalès loin de rebuter Spartidis, l'encourageoient à l'inſtruire ; il aimoit à voir ſon ardeur pour les ſciences, & ſon application pour les acquérir.

Thevalès paſſoit les jours entiers au temple d'Oſiris ; il entendit parler dans Memphis du fameux Zoroaſtre, dont la mémoire eſt encore aujourd'hui en ſi grande vénération chez les égyptiens. Cephalis comprit que j'entendois pour la première fois nommer Zoroaſtre. Zoroaſtre, continua-t-il, étoit un prince qui regnoit autrefois ſur les bactriens, & celui de tous les mortels qui a porté le plus loin la philoſophie ; c'eſt-à-dire, mon enfant, celui qui a pénétré le plus avant dans les ſecrets & dans les myſtères de la nature. Zoroaſtre

fut

ſut aſſujettir tous les eſprits inviſibles répandus dans le vaſte univers. Ces connoiſſances ſuprêmes ont paſſé juſqu'à quelques-uns de nous: ceux-là en ſont un uſage approuvé des dieux, d'autres ne pouvant atteindre à la même perfection, ont eu recours à des eſprits malfaiſans qui les rendent comme eux ennemis des hommes & des dieux. Telle eſt Steviane, mon enfant. Thevalès plus heureux, eſt ce que nous appellons un diſciple de Zoroaſtre, un philoſophe, un ſage.

Il y avoit déjà vingt ans que j'étois retiré dans cet aſyle tranquille, dont je ne ſors que pour aller tous les ſix mois embraſſer Spartidis. Je trouvai un jour Thevalès avec lui; ſa converſation dans laquelle je connus ſon amour pour la contemplation des choſes céleſtes, m'inſpira pour lui de l'eſtime. Mon frère peut-être trop prévenu en ma faveur, dit à Thevalès: Les lumières de Cephalis ſont plus étendues que les miennes, ſes recherches continuelles pendant le cours d'une longue vie, employée uniquement à faire de nouvelles découvertes, lui donnent ſur moi cet avantage. Vous en profiterez, Thevalès, ajouta Spartidis, car j'eſpère que mon frère prendra pour vous la même amitié que vous m'avez inſpirée.

Spartidis enſuite m'apprit que Thevalès né theſſalien, étoit depuis quatre mois à Memphis occupé ſeulement à écouter, à comprendre & à étudier les leçons qu'il venoit tous les jours recevoir de lui. Il me pria de ſouffrir qu'il vînt ſouvent dans ma retraite, j'y conſentis ; c'en fut aſſez pour Thevalès : pendant l'eſpace de cinq ans qu'il a reſté à Memphis, il partageoit les jours entre mon frère & moi; cette conduite dans un homme de ſon âge, ſa ſageſſe, la bonté & la droiture de ſon cœur, ſur-tout la ſagacité de ſon eſprit pour ſaiſir & pour comprendre les choſes les plus profondes, m'attachèrent ſi tendrement à lui, que je le croyois mon fils. Il fut obligé de nous quitter, ſon père l'exigea ; Thevalès connoiſſoit ſes devoirs, il obéit. Le moment de notre ſéparation fut un inſtant bien douloureux pour moi. Thevalès l'adoucit en me promettant de venir régulièrement tous les mois paſſer vingt-quatre heures dans ma retraite. Il m'a tenu parole; douze ans n'ont affoibli dans ſon cœur ni ſon amitié, ni ſa reconnoiſſance.

Tout ce que vous venez d'entendre, mon enfant, pourſuivit Cephalis, vous apprend que vous reverrez bientôt votre patrie; je pourrois dès ce moment vous y faire tranſporter, mais je veux laiſſer à Thevalès le plaiſir de vous ren-

dre à votre famille. Demain au jour naiſſant Thevalès ſera ici ; je ne puis me faire entendre de lui, qu'au premier inſtant où l'aurore commencera à paroître ; attendez l'arrivée de Thevalès ſans inquiétude, je vous le répète, mon enfant, & je vous le promets, demain vous reverrez votre patrie.

Vous êtes toutes, je crois, trop empreſſées de ſavoir ſi Thevalès vint, pour que je vous raconte ce que me dit le ſage Cephalis le reſte de cette journée ; mais j'étois charmée de l'entendre. Tous ſes diſcours étoient des leçons de ſageſſe, & ſes actions des exemples de vertu ; il me fit ſentir combien on doit de reſpect à ceux de qui nous dépendons, & la douceur qu'on doit toujours employer avec les perſonnes qui dépendent de nous. Je me ſuis ſouvenue de ſes préceptes, je les ai pratiqués autant que j'ai pu. Le lendemain Cephalis m'éveilla un peu avant le jour, nous allâmes dans ſon jardin. Il ſe plaça dans le milieu, il leva la tete, puis il cria : Thevalès, Cephalis veut te parler, obéis à ſa voix ; viens. Enſuite il ſe tourna vers moi, & me dit : Je veux ſeul entretenir Thevalès, mon amitié doit lui épargner la confuſion de rougir de ſa foibleſſe devant d'autres yeux que les miens ; je vais l'attendre à quelque diſtance d'ici ; mais il ne ſera inſtruit

que vous êtes dans ma maiſon, qu'au moment où je vous l'amenerai dans ce jardin.

Je trouvois ce rendez-vous ſi ſingulièrement donné, que je tremblois de ne pas voir arriver Thevalès; j'allai me placer à l'extrémité du jardin ſur une petite butte de terre, d'où je voyois Cephalis. Je ne tardai pas à appercevoir dans les airs un tourbillon lumineux, qui en s'abaiſſant venoit rapidement vers Cephalis; il s'arrêta vis-à-vis de lui; alors ma joie fut extrême, je vis Thevalès. Le même inſtant qui me le montra, fit diſparoître le tourbillon; Cephalis reſta à ſa place. Thevalès avec un air empreſſé, vint à lui les bras ouverts pour l'embraſſer. Cephalis l'arrêta en lui poſant la main ſur la poitrine; je ne pouvois rien entendre, mais je jugeai que Cephalis reprochoit à Thevalès ſon égarement; car je vis tout d'un coup ce dernier tomber aux piés du ſage, & le viſage couvert de larmes, ſerrer ſes genoux comme quelqu'un qui demande grace.

Cephalis laiſſa aſſez long-tems Thevalès dans cette poſture; je le voyois parler avec feu: enfin il releva Thevalès. Alors s'abandonnant à ſa tendreſſe pour lui, il le reçut dans ſes bras. Ce moment fut touchant; les bras entrelacés, ces deux ſages ſe tenoient, ſe ſerroient, s'embraſſoient avec une expreſſion ſi ſenſible, qu'il

étoit aiſé de juger de leur réciproque attachement. J'attendois avec impatience le moment de paroître aux yeux de Thevalès ; je vis avec plaiſir Cephalis qui prenoit avec lui le chemin de ſa maiſon ; je gagnai promptement le milieu du jardin, où un inſtant après ils entrèrent tous deux.

Que vois-je, s'écria avec étonnement Thevalès ! Eſt-ce bien Sidonie ? Oui, c'eſt elle, lui dis-je : c'eſt cette infortunée Sidonie que vous n'avez pas eu le tems de garantir de la fureur.... Juſte ciel ! qu'entrevois-je, reprit-il en m'interrompant ! Quelle promptitude à exécuter !.... Quel artifice !... Que de crimes !.... Ah ! perfide Steviane !..... C'eſt Steviane, repris-je, qui m'a tranſportée.... Cet inſtant, me dit-il en me coupant encore la parole, m'inſtruit de tout. Mais vous, malheureuſe Sidonie, vous ignorez que Steviane, aujourd'hui Sidonie dans la maiſon de Licidas.... Je le ſais, repartis-je. En me laiſſant en proie à moi-même, la cruelle a voulu que j'euſſe encore à gémir de ſon bonheur. A quel prix vient-elle de l'acheter, reprit Thevalès ! Dans ce moment je perce le myſtère ; je frémis ! Quoi ! malheureuſe, tu as oſé commettre ce crime !.... La tempête qui te coûte tes biens, t'a été trop favorable, tu t'es ſervie de ton adreſſe pour porter à Ge-

niade le coup dont on l'a cru frappé par la foudre ! Perfide ! ton bras a commis cet homicide. Oui, Sidonie, continua Thevalès, votre frère eſt la victime de l'amour de Steviane ; il ne vit plus : le ſuccès qu'en attendoit ſa fureur a répondu à ſon attente ; Timante & Licidas ſont réunis, & dans peu de jours Menocrate doit recevoir la foi de ce monſtre, en croyant recevoir la vôtre.

Je tombai dans une affliction que je ne puis exprimer ; ma ſurpriſe & ma douleur m'avoient empêchée d'interrompre Thevalès. Dieux ! m'écriai-je quand il eut ceſſé de parler, dieux ! à quelle épreuve mettez-vous mon cœur ? Mon frère eſt mort, & Menocrate va m'être pour jamais enlevé ! Infortuné Geniade, notre tendreſſe te coûte donc la vie ! Ciel ! que je ſuis déchirée dans ce moment ! Que m'importe à préſent de vivre, Menocrate vivra pour une autre ! Son erreur n'adouciroit point ma peine, hélas ! elle irriteroit encore mes maux. Il ſeroit heureux, parce qu'il croiroit l'être, & moi tourmentée ſans relâche, je ne verrois le jour que pour gémir de mon triſte ſort.

La perfide ! s'écria avec tranſport Thevalès. Ses forfaits me font trembler ; ne les ayant pas ſoupçonnés, je n'ai pu les prévenir, mais je l'en punirai ; c'en eſt fait, mon amour effrayé

de tant de crimes, ſe change en horreur. Venez, Sidonie, mon projet eſt formé ; venez dans ma maiſon juſqu'au moment où je puis l'exécuter. Vous, mon père, dit-il à Cephalis en l'embraſſant, vous n'aurez plus à me reprocher un égarement indigne de cette ſageſſe que vous avez ſu me faire aimer, & qui n'a pu néanmoins me garantir des charmes d'une fille que je mépriſois même en l'adorant. C'étoit-là ma punition ; en effet quelle peine ! quelle honte pour un homme vertueux d'avoir à rougir d'un mauvais choix ! En achevant ces mots, Thevalès m'enleva ſans me donner le tems de témoigner à Cephalis ma reconnoiſſance, & dans un nuage il me tranſporta chez lui.

Je l'avouerai, malgré mon extrême affliction, malgré l'effroi où j'étois que Menocrate abuſé ne reçût la foi de Steviane, je ſentis un charme inexprimable en revoyant les lieux de ma naiſſance. Dans mon premier mouvement de joie, je dis à Thevalès : Laiſſez-moi aller promptement tirer mon père & ma mère de leur erreur, je vais confondre Steviane, alors je n'aurai plus rien à .... Arrêtez, me repliqua-t-il ; gardez-vous ſans moi de vous préſenter aux yeux de Steviane ; laiſſez-moi le maître de vous conduire juſqu'au moment où je voudrai faire éclater ma vengeance. Eh bien ! repris-

je, consentez au moins que je voye Menocratre; faitez-le venir ici. Non, me répondit Thevalès, il n'est pas encore tems que Menocrate soit désabusé. Mais, belle Sidonie, je vais me prêter à votre impatience. Alors il me fit frotter les mains & le visage avec une racine que je ne connus point. Vous pouvez à présent, me dit-il, vous montrer à mes fenêtres & sur ma porte, vous serez invisible à tous les yeux.

Il me raconta ensuite l'entretien qu'il avoit eu avec Steviane. C'est cet entretien, continua-t-il, qui l'a déterminée à prendre sur le champ le parti de vous enlever; cette action si hardie & exécutée si près de mes menaces, m'a trompé. Thevalès m'apprit son apparition à mon père, & le don qu'il lui avoit fait, ainsi qu'à Menocrate, du rameau qui devoit nous garantir tous deux des piéges de Steviane. Thevalès me dit aussi que Steviane ayant substitué un fantôme à sa place, on croyoit la voir tous les jours ou dans le hameau, ou dans la campagne. Si je voulois, poursuivit-il, ce fantôme disparoîtroit dans le moment; mais c'est Steviane elle-même que je veux confondre; voilà où se bornera ma juste vengeance. Je la dois à la Thessalie, je vous la dois, Sidonie, elle peut seule opérer votre bonheur, & mettre la contrée à l'abri des persécutions

de cette fille encore plus méchante que criminelle.

Dieux ! s'écria Thevalès, en portant ſes mains ſur ſes yeux, eſt-il poſſible que j'aye pu donner mon aveu à ma foibleſſe pour Steviane ! L'horreur que devoit m'inſpirer l'art dont elle fait uſage, n'auroit-elle pas dû ſuffire pour empêcher l'amour de ſe rendre maître de mon cœur ! Falloit-il attendre pour en triompher, que je ne puſſe me déguiſer à moi-même la noirceur de l'ame de Steviane ! O ſageſſe ! que tu es de peu de ſecours, quand l'homme qui ſe flatte de te poſſéder, oſe trop ſe confier à lui ! S'il échappe le premier moment pour t'appeller à ſon aide, tu n'as plus aſſez de force pour le défendre : il eſt vaincu.

Soyez tranquille, me dit Thevalès, lorſqu'il fut revenu à lui-même, vous n'avez rien à craindre de Steviane ; elle ne jouira pas encore long-tems des avantages que lui donne votre reſſemblance. Thevalès après ces mots me laiſſa ſeule & ſortit. Sa maiſon étoit preſqu'au milieu du hameau, celle de mon père & celle de Timante étoient aux deux extrémités, ainſi il falloit paſſer devant la demeure de Thevalès pour aller les uns chez les autres. Dès que je fus ſeule, je me plaçai à une fenêtre, dans l'eſpérance de voir Meno-

crate ; mon attente ne fut pas vaine, je l'apperçus de loin, il étoit avec Steviane ; je crus me voir moi-même. Figurez-vous, mes enfans, mon émotion ; l'amour & la haine me troublèrent en même-tems. Je vis avec une ſorte de plaiſir, mais qui ſe confondoit avec la crainte, l'air de ſatisfaction répandu ſur le viſage de Menocrate ; ſa démarche avoit cette liberté qui marque celle de l'eſprit. Je crus lire ſur le viſage de Steviane, & dans ſon maintien, du trouble & de l'agitation ; je penſai que cette ennemie ne jouiſſoit pas tranquillement d'un bonheur qu'elle ne devoit qu'à l'illuſion : je ne la croyois pas ſans inquiétude ſur ce qui pouvoit encore traverſer & arrêter ſes projets. Thevalès devoit lui paroître bien redoutable.

Je ne pouvois comprendre le projet de Thevalès ; je voyois Steviane occuper ma place chez mon père ; le jour approchoit qui devoit l'unir à Menocrate ; tout étoit d'accord, tout ſe préparoit. Mes craintes augmentoient à chaque inſtant ; Thevalès les connut. Raſſurez-vous, Sidonie, me dit-il, ne craignez rien. Demain il ne reſtera à Steviane que la honte & la rage d'avoir commis des crimes infructueux. Oui, Sidonie, demain vous ſerez victorieuſe de Steviane. Demain Licidas & Menocrate la connoîtront, & vous leur ſerez rendue.

Thevalès m'avoit laiſſé ignorer que le jour où Steviane devoit aller à l'autel avec Menocrate, fût ſi prochain. Malgré ce qu'il venoit de me dire, auſſi craintive que tendre, je devins pâle & tremblante, mes yeux ſe remplirent de larmes. Comment ſe terminera, m'écriai-je, la journée de demain ! Que votre cœur eſt ſenſible, me dit Thevalès ! Qu'il eſt bien tout entier à Menocrate ! Je vois dans cet inſtant l'excès de votre amour pour lui. Que votre ſort à tous deux ſera digne d'envie ! Vous l'aimez autant qu'il vous aime, & vous êtes tous deux vertueux. Ah ! Sidonie, que vous êtes heureuſe ! votre raiſon a toujours applaudi à votre choix.

Vous croyez bien que je paſſai une nuit pleine de trouble & d'agitation ; j'approchois du moment qui devoit décider de ma deſtinée & de celle de Menocrate. Je ne pouvois me connoître moi-même ; je ne ſavois ſi c'étoit l'eſpérance, ou ſi c'étoit la crainte qui prévaloit dans mon cœur. Mais je ne me trompois pas aux mouvemens d'impatience que je ſentois de voir arriver le jour : il parut ſans que j'euſſe goûté un inſtant de repos. De combien mes agitations n'augmentèrent-elles pas, quand j'entendis Thevalès me dire en entrant dans ma chambre : Partons, allons au temple de Pan.

Timante & Licidas vont bientôt y conduire Steviane & Menocrate : allons les y attendre.

Vous vous ſouvenez, mes enfans, que Thevalès, pour me procurer la liberté de me mettre ou à ſes fenêtres, ou d'aller ſur ſa porte, m'avoit rendue inviſible. Je fus ſurpriſe de le voir appuyer la main droite ſur ma tête; de la gauche il tenoit un paquet de gaze plié ſingulièrement. Prenez ce voile, continua-t-il; ce ne ſera plus que par ſon pouvoir que vous ſerez inviſible à tous les yeux; mais quoi que vous voyiez à travers cette gaze, gardez-vous, Sidonie, de vous découvrir. J'obéis à Thevalès, je me couvris du voile, & ſur le champ nous partîmes pour aller au temple.

Que devins-je en ſortant de la maiſon de Thevalès! Quel fut mon trouble! Je vois venir Menocrate accompagné de Timante, de Pemania & de tous ſes frères; ils alloient chercher Steviane pour la mener au temple de Pan. Je reſtai à la place où j'étois. Eh! comment aurois-je avancé! à peine pouvois-je me ſoutenir. Je regardois Menocrate avec attention; la joie éclatoit dans ſes yeux; en paſſant devant moi, je l'entendis dire à Pemania : Sidonie aujourd'hui ſera votre fille : l'aimable Sidonie ſera à Menocrate : ce jour aſſure à jamais ma félicité. Sa parure ornée de guirlandes de fleurs le

faiſoit reſſembler au dieu qui devoit l'entendre jurer un amour éternel à Sidonie. Malheureux Menocrate, dis-je douloureuſement, ce n'eſt pas moi que tu vas chercher ! Quelle eſt ton erreur ! Juſte ciel ! préſervez-le du piége où le conduit la criminelle Steviane ! Faites que ce ſoit véritablement Sidonie qui faſſe ſon bonheur. Marchons, me répondit Thevalès.

J'entre dans le temple en tremblant : cet aſyle ſacré me rend tout mon courage ; la confiance ſuccède à la crainte ; je ſens naître l'eſpérance dans mon cœur ; je crois toucher au moment qui va me mettre au comble de mes vœux, un mouvement ſecret m'en aſſure. Je ſuis mon divin guide qui avance juſqu'au pié de l'autel, où le grand-prêtre de Pan devoit unir le fils de Timante avec la fille de Licidas. Thevalès me place à la gauche de l'autel. Les habitans du hameau rempliſſoient déjà le temple, tout étoit prêt pour la cérémonie.

Le voile qui me couvroit ne m'empêchoit point de diſtinguer tous les objets. Je ne perdois pas un inſtant de vue la porte par où Timante & Licidas ſuivis de leurs familles devoient entrer : enfin ils arrivèrent. Je vis approcher Steviane ſans frayeur & ſans crainte ; ſa parure dans le même goût de celle de Menocrate étoit extrêmement galante ; je l'avouerai, je

me trouvai belle en regardant Steviane; tout le monde en applaudiſſant à ce mariage, ſe récrioit ſur la beauté des deux époux. Suis-je, me demandai-je à moi-même, auſſi heureuſement faite que le paroît cette odieuſe fille ſous ma reſſemblance?

Steviane vint ſe mettre au pié de l'autel avec Menocrate; je touchois preſque cette méchante fille. La cérémonie commence; mais tout d'un coup le grand-prêtre eſt ſurpris d'entendre une voix qui lui crie: Miniſtre de Pan, arrête. Toi, Menocrate, ajoute Thevalès, regarde. Thevalès avec précipitation approche de moi & lève mon voile. Dieux! que vois-je, s'écrie le grand-prêtre! Deux Sidonie! Quel prodige! Où trouver la véritable? En te faiſant connoître, reprit Thevalès, celle qui à la faveur de l'illuſion te paroît une ſeconde Sidonie. Son pouvoir criminel, ſubordonné à celui que j'ai reçu des dieux, demeure ſans effet vis-à-vis de ma puiſſance, & je vais la confondre. Thevalès en achevant ces mots, frappe Steviane ſur la tête; auſſi-tôt elle reprend ſa figure naturelle. Chacun eſt ſaiſi d'étonnement & d'effroi; je cours me jetter dans les bras de mon père, tandis que Steviane ſans paroître émue, prend ſur l'autel le couteau ſacré, & s'en perce le ſein. Menocrate, dit-elle, tu vas

Menocrate, tu va devoir ton bonheur a mes crimes...

Delignon Sculp

devoir ton bonheur à mes crimes. Pendant la tempête qui a ravagé les biens de ton père, j'ai lancé un dard à Geniade que j'ai enſuite retiré de ſa poitrine, après là lui avoir déchirée avec ce même dard. Sans ſa mort tu n'aurois jamais poſſédé ma rivale; & ſi je l'avois moins haïe, je te laiſſerois plus à plaindre que moi: je l'aurois poignardée, quand elle étoit en mon pouvoir; mais ma fureur m'a trompée. Que ne puis-je la voir expirer dans ce moment! Puiſſe-t-elle un jour te déteſter autant que tu l'aimes! Toi, Thevalès, puiſſes-tu m'aimer le reſte de tes jours, & ſans relâche te reprocher ma mort. Steviane affoiblie articula mal ces dernières paroles; ſes yeux ſe fermèrent, & elle expira.

Venez, Sidonie, me dit le grand-prêtre, venez à la même place où Steviane vient d'expier ſes crimes. Venez donner votre foi à Menocrate. La confuſion regnoit dans le temple; mais l'ordre que je recevois du pontife arrêta le murmure. J'approche de l'autel après avoir reçu les embraſſemens de mon père & de ma mère, de Timante & de Pemania. Menocrate me ſuit, & le grand-prêtre nous unit. Alors la voûte du temple retentit de cris d'allegreſſe; on entend le nom de Thevalès, que chacun loue d'avoir délivré la contrée d'une auſſi criminelle fille que Steviane. Je me ſervirai tou-

jours de ma puiſſance, cria-t-il à haute voix; quand il faudra ou défendre l'opprimé, ou protéger la vertu.

J'approche de Thevalès. Je ſuis, lui dis-je, un exemple de votre ſuprême pouvoir & de votre bonté, & j'en ſerois un d'ingratitude, ſi juſqu'au dernier moment de ma vie ma reconnoiſſance pour vous n'égaloit pas ma tendreſſe pour Menocrate. Vingt années n'ont fait qu'ajouter à mon amitié pour Thevalès; je l'aime, je le reſpecte, & toute la contrée le chérit: les ſervices importans qu'il m'a rendus, l'ont ſi tendrement attaché à moi, que je lui ſuis preſqu'auſſi chère que s'il m'avoit donné le jour. Je lui dois plus, je lui dois le bonheur dont j'ai joui tant qu'a vécu Menocrate. Six années ont à peine affoibli la douleur que je reſſentis en perdant un mari ſi digne de toute ma tendreſſe; il ne me falloit pas moins pour l'adoucir qu'un fils plein d'attention pour ſes devoirs, & que des filles vertueuſes.

On alloit remercier Sidonie de ſa complaiſance, lorſque l'on vit entrer les trois chefs de famille, qui arrivant de Lariſſe, venoient chercher leurs femmes & leur filles chez Sidonie. La joie fut extrême, tout le monde parloit à la fois, on répondoit à celui qui ne faiſoit point de queſtion, & l'on en faiſoit une à celui qui

parloit

parloit à un autre. Ce petit désordre avoit néanmoins ses charmes, il témoignoit combien on étoit aise de se revoir. Avant de se séparer, Thersandre pria tout le monde de venir le lendemain passer la journée chez lui; la proposition ne fut refusée de personne, & Sophronie qui malgré son grand âge, aimoit encore les plaisirs innocens, promit de se rendre chez Thersandre.

Fin de la troisième Veillée.

QUATRIEME VEILLÉE.

LES guerres fréquentes que les theſſaliens avoient contre les athéniens, arrachoient ſouvent les paſteurs de leurs hameaux pour aller cueillir des lauriers. Les exercices militaires en faiſoient des hommes au-deſſus de l'état de paſteur. Tel étoit Therſſandre : pluſieurs campagnes & quelques voyages dans ſa jeuneſſe avoient façonné ſon eſprit naturel, & lui avoient donné des manières aiſées ſans avoir rien de trop libre. Il étoit bon mari, bon père, bon ami & bon voiſin. L'air ouvert dont il reçut toutes les perſonnes qu'il avoit invitées, & ſa gaieté donnèrent le ton pour le reſte du jour.

La complaiſance que Sophronie eut hier pour vous, dit Therſſandre à ſa fille & à ſes compagnes, vous fait déſirer aujourd'hui un pareil amuſement. Eh-bien! mes enfans, c'eſt moi qui vais vous le procurer : il eſt juſte que je faſſe les honneurs de cette journée. Je ne vous dirai rien qui me regarde; j'ai été aſſez heureux pour qu'il ne me ſoit jamais arrivé aucun événement extraordinaire : je devins amoureux de Théane, pour qui ma tendreſſe eſt encore la même; je lui plus : je trouvai des difficultés,

je les ſurmontai, nous fûmes unis : voilà mon hiſtoire. Celle que vous allez entendre, ne s'eſt point paſſée en Theſſalie, néanmoins je crois qu'elle vous amuſera.

Un aſſez long ſéjour que j'ai fait dans ma jeuneſſe en Heſpérie, me procura l'avantage d'apprendre la langue du pays ; mais je n'en ſentis toute l'élégance que par la lecture d'une hiſtoire reconnue pour vraie dans tout ce vaſte empire. Je la traduiſis en theſſalien, ainſi j'aurai recours à mon manuſcrit. Therſſandre alla le chercher, & revint. Je dois vous avertir, dit-il, que l'Heſpérie connoît un genre de merveilleux différent de celui qui fait tant de bruit en Theſſalie. Elle a des enchanteurs, des ſages d'une autre eſpèce que les nôtres. Vous en allez juger, écoutez.

C'eſt dans cette belle partie de l'Europe, tantôt appellée Ybérie, & tantôt Heſpérie, que règnoit un roi plus grand encore par ſes vertus que par le nombre de ſes ſujets. Ses états jouiſſoient d'une tranquille paix, ſuite heureuſe des victoires de ſon fils. Le roi occupé du déſir de ſe voir renaître dans les enfans de ce fils ſi chéri, le preſſoit de ſe marier, mais c'étoit en vain. Depuis plus d'un an ce jeune prince étoit livré à une mélancolie, qu'une paſſion malheureuſe nourriſſoit ſans relâche. Fatigué

du mouvement attaché à une brillante cour; & des devoirs de bienſéance qu'exigeoit de lui ſon rang, il conjura le roi ſon père de lui permettre d'aller paſſer trois mois dans un château ſur le bord du Tage. Ses inſtances réïtérées obtinrent ce qu'il déſiroit ſi ardemment; il partit avec un très-petit nombre de domeſtiques.

La retraite que choiſiſſoit le prince d'Heſpérie étoit charmante; la reine ſa mère l'avoit fait décorer de tout ce que l'art peut ajouter à une belle ſituation. Des avenues plantées d'orangers & de citronniers conduiſoient à ce palais, dont l'architecture étoit auſſi admirable que les appartemens en étoient bien diſtribués. On en ſortoit de plain-pied pour entrer dans les jardins; une longue & ſolide terraſſe garantiſſoit ce ſéjour délicieux de l'impétuoſité des flots du fleuve, devenu par la proximité de ſon embouchure aſſez large & aſſez profond, pour que les plus grands vaiſſeaux y voguaſſent en ſûreté.

Le prince d'Heſpérie, maître de s'abandonner à ſes peines, les nourriſſoit ſans ceſſe par de triſtes ſouvenirs. La chaſſe étoit le ſeul amuſement qui l'arrachoit quelquefois à la ſolitude, mais ſans l'arracher à ſa triſteſſe. Ni le bruit des chiens, ni celui des piqueurs ne l'empêchoient pas d'être abſorbé dans ſes penſées. Elles le conduiſirent un jour juſqu'à ne pas

s'appercevoir qu'il s'éloignoit de la chaſſe. Après avoir marché long-tems, il revint à lui ; il vit qu'il s'étoit égaré ; dans le tems qu'il cherche à rejoindre ſon équipage, il voit à peu de diſtance de lui trois hommes qui en attaquoient un ſeul, de qui l'âge ne lui permettoit pas une longue défenſe. Indigné d'un combat ſi inégal, ou plutôt d'une action ſi lâche, il avance, & le cimeterre au poing, il tombe ſur ces aſſaſſins. Son courage les étonne, ils veulent ſe défendre, mais bientôt le prince leur fait mordre la terre. Celui qui venoit d'être redevable de la vie au prince d'Heſpérie s'avance, & lui dit : Je ne ſais dans ce moment ſi c'eſt votre valeur ou votre généroſité que j'admire. Recevez dans cet embraſſement les témoignages de l'eſtime que vous venez de m'inſpirer, & ceux d'une reconnoiſſance qui ne mourra jamais dans mon cœur. Le prince toujours indifférent pour tout ce qui n'avoit point de rapport à ſes malheurs, ne ſentit aucune curioſité de ſavoir quel étoit celui à qui il venoit de prêter ſon ſecours, il ſe contenta de lui répondre : J'ai rempli les devoirs de l'humanité. Il s'éloigne, il parcourt les routes de la forêt, & il retrouve ſes piqueurs qui le cherchoient.

Il y avoit déjà plus de deux mois que ce prince étoit éloigné de la cour du roi ſon père.

Il commençoit à ſe plaindre de ſe voir forcé de quitter une ſolitude, où le deſtin lui épargnoit du moins le pénible uſage de la contrainte, lorſqu'un jour, étant plongé dans la plus profonde rêverie, il en fut retiré par un grand bruit. Il court à un balcon; il voit une groſſe troupe d'étrangers qui attaquent les gens de ſa ſuite. Ces malheureux, aſſaillis par le nombre, ne ſe défendoient que pour retarder leur mort de quelques inſtans. Le carnage & les cris étoient terribles; le prince vole au ſecours de ſes gens; il ſe jette au milieu des combattans, & terraſſe tout ce qui oſe lui faire tête. Mais bientôt ces barbares s'appercevant que le prince n'étoit ſuivi de perſonne, ils ſentent ranimer leur eſpérance & leur fureur, ils reviennent ſur lui, ils l'entourent, ſon cimeterre vole en éclats; on le ſaiſit, on le jette dans une chaloupe, & bientôt il eſt conduit dans un vaiſſeau, qui, à la faveur d'un vent frais ſecondé par les rames, regagne la grande mer.

Ces barbares étoient des pirates; rien n'échappa à leur avidité. Le vaiſſeau fut chargé de toutes les richeſſes enlevées dans le château du Tage. Le roi avoit ordonné à ſon fils de porter toujours une ceinture de diamans d'où pendoit ſon cimeterre; la poignée de ce cimeterre étoit auſſi enrichie de pierreries. Quel-

qu'immenſes que fuſſent les richeſſes dont ces barbares venoient de ſe rendre maîtres, elles ne valoient pas la ceinture & le cimeterre. Dès qu'ils ſe virent en ſûreté, ils opinerent pour jetter le prince à la mer. Notre illuſtre infortuné attendoit la mort ſans la redouter, & il regardoit ces barbares d'un œil tranquille; on le déshabille, on lui lie les bras & les jambes, & on le jette à la mer. Les flots le couvrent à l'inſtant. Mais, ô prodige étonnant!

Le prince d'Heſpérie après avoir repris la connoiſſance qu'il avoit perdue, ſe trouve couché ſur un lit magnifique; il croit d'abord rêver; il doute qu'il reſpire encore, il regarde de tous côtés: tout l'étonne, tout l'éblouit. Où ſuis-je, s'écrie-t-il! Ce lieu ſuperbe où regne la ſomptuoſité eſt-il la demeure des morts, dont la vie a été vertueuſe! Que ſuis-je enfin dans ce moment! Il ſe lève, il marche d'un pas timide; il ne penſe pas être ſeul dans ce ſéjour délicieux, il craint d'être vu dans l'état où il eſt. Mais bientôt ſon embarras ceſſe. Il apperçoit une table longue, faite d'un ſeul rubis; cette table lui paroît couverte de différentes robes; il approche, & il voit qu'il ne s'eſt pas trompé.

Parmi des vêtemens magnifiques, le prince en trouve qui n'ont que de la propreté; il choi-

sit & met celui qui lui semble le plus simple. Revenu de sa première surprise, il considère plus attentivement le lieu où il se trouve. Il est dans un palais de cristal : ce qui surprend le plus le prince, est le plafond ; il voyoit couler les flots par-dessus, il en entendoit le murmure : les monstres immenses de la mer sembloient poser à plat sur le plafond, & l'aller écraser ; mais rien n'écrouloit, & les baleines ainsi que les vaisseaux, se montroient aux yeux en passant, & disparoissoient emportés par la rapidité des courans.

Le prince porte sa vue de toutes parts. Nouveaux objets, nouveaux mouvemens d'admiration. Il perd pour un moment le souvenir de ses malheurs ; il voit une grande enfilade de pièces, il passe dans la plus prochaine, il trouve des ornemens d'un autre goût : cette pièce lui paroît encore plus somptueusement décorée que celle d'où il sort. Il n'examine rien en détail, la curiosité le mène dans la troisième. Nouvel ordre, nouvel arrangement. Il s'approche d'une table faite d'un seul diamant bleu ; elle étoit couverte de vases de différentes grandeurs & de différentes matières, posés & rangés dans une ingénieuse disposition. Les liqueurs dont ces vases étoient remplis répandoient une odeur ravissante ; le prince prend d'une main

timide un des plus petits vaſes, le porte à ſes levres qu'il mouille de la liqueur, il y trouve un goût inconnu, mais délicieux; il en boit quelques gouttes, & ſoudain il ſent ſes forces réparées. Car malgré ſa fermeté, la nature, toujours la même chez tous les hommes, avoit ſouffert en lui.

Il continue à parcourir ce palais enchanté: ce qui l'étonne le plus, eſt de n'y rencontrer perſonne; il commence à craindre d'y reſter ſeul livré à lui-même. A cette penſée les beautés qu'il vient d'admirer perdent preſque leur éclat à ſes yeux. Son imagination agit ſans lui préſenter aucune idée où il puiſſe s'arrêter. Il avance toujours: à la ſeptième pièce, il trouve une portière de velours verd bordée de perles; il n'oſe la tirer entièrement, il ne fait que l'entr'ouvrir. Quelle eſt ſa joie! L'horreur d'une ſolitude éternelle diſparoît: il voit un homme. Cet homme couché ſur des carreaux magnifiques, la tête appuyée ſur le bras droit, paroiſſoit endormi. Son air de majeſté fit douter au prince ſi c'étoit un mortel ou un dieu. Une longue robe le couvroit; le fond en étoit pourpre, brodé d'une prodigieuſe quantité de différens animaux qui brilloient par l'or & par le mêlange de différentes pierreries.

Le prince d'Heſpérie, rempli d'admiration,

n'oſe avancer, il ne peut auſſi reculer : il eſt attaché par un mouvement de reſpect mêlé de tendreſſe, auprès du vénérable vieillard ; il le conſidère ; il penſe que voilà celui qui par un ſecours miraculeux lui a ſauvé la vie. Le vieillard ouvre les yeux, il les porte ſur le prince qui modeſtement baiſſe les ſiens. Approche, lui dit-il d'un ton affectueux : tu n'as rien à craindre. Le prince obéit, il s'incline reſpectueuſement devant le vieillard, qui avec bonté le force à ſe placer auprès de lui ſur une pile de carreaux ; puis il lui parle en ces termes :

Le ſecours que je viens de te donner, tout ce que tu vois, t'inſtruiſent de mon pouvoir ; il ſeroit à ſouhaiter que les rois ſe ſerviſſent de celui que les dieux leur ont départi comme j'uſe du mien. J'aime la vertu, je la protège, je la récompenſe, & ſi je punis le crime, ce n'eſt jamais par un mouvement de colère, je ne ſonge qu'à corriger les hommes. Tu as été reçu dans ce palais, mérite une plus grande protection. Apprends-moi qui tu es, tes aventures, ſur-tout n'oublie rien de ce qui peut me développer les ſecrets ſentimens de ton cœur. Parle avec aſſurance & ſans détour. Seigneur, repliqua le prince d'Heſpérie, un ſentiment plus fort encore que celui de la reconnoiſſance, mettra la vérité dans ma bouche. Oui, je ſens déjà

pour vous une tendreſſe, permettez-moi ce terme, qui me fera vous ouvrir mon cœur, ſans ſonger que je vous obéis, & puiſſent les dieux me punir ſi j'altère en rien la vérité.

Le roi de la grande Heſpérie m'a donné le jour, continua le prince. Ma mère ne vit plus, & mon père, quoique je fuſſe l'unique fruit de ſon mariage, n'a pas voulu paſſer à un autre. Il a beaucoup d'eſprit & de ſavoir, & il a donné toute ſon application à me rendre digne de lui; il eſt né juſte, humain, libéral, & magnifique. Toujours attentif au bonheur de ſes ſujets, il étoit ſans ceſſe occupé du déſir de former mon caractère ſur le ſien, & ſur les exemples de bonté, de douceur & de clémence qu'il me donnoit.

J'avois à peine ſeize ans, que me trouvant l'eſprit aſſez formé, il ordonna à ſon premier miniſtre de me voir ſouvent, de me faire connoître les droits du ſouverain, & ceux des ſujets ſur qui je devois régner, de m'inſtruire enfin dans la ſaine politique. Ce ſage & éclairé miniſtre eſt un des plus grands ſeigneurs de l'empire; les rois d'Heſpérie n'ont pas dédaigné de prendre des reines dans ſa maiſon, & de donner à la ſienne des princeſſes. Le prince d'Helingzia, c'eſt le nom de ce grand homme, a de la vertu, de l'équité, du courage, de la

prévoyance & de l'exactitude. Je pris pour lui la plus tendre amitié ; j'étois charmé de ſes converſations, & je les préférois aux amuſemens que les jeunes gens de mon âge cherchoient à me procurer. Mais comme les occupations d'Helingzia ne lui permettoient pas de venir dans mon appartement auſſi ſouvent que je l'aurois ſouhaité, je priai mon père de trouver bon que j'allaſſe quelquefois chez le prince d'Helingzia ; j'ajoutai que cette liberté me mettroit plus à portée de profiter de quelques quarts-d'heure de ſon loiſir.

Mon père m'écouta avec un plaiſir ſenſible ; il penſoit que d'heureuſes diſpoſitions me rendoient aimables les entretiens ſérieux que d'Helingzia avoit avec moi. Vous me charmez, mon fils, me dit-il, & vous augmentez bien dans ce moment les eſpérances que j'avois déjà conçues de vous : à votre âge montrer de l'ardeur pour l'inſtruction, vouloir vous mettre dans l'habitude de penſer & de réfléchir, aimer ceux qui par leur expérience peuvent vous éclairer, c'eſt annoncer que vous mériterez un jour l'amour de mes ſujets & l'eſtime de l'univers. Ah ! mon fils, je ne crains plus pour vous qu'un bonheur trop ſoutenu ; un peu d'adverſité affermiroit encore vos vertus : allez, mon fils, allez, je vous laiſſe le maître de voir chez lui

d'Helingzia auſſi ſouvent que vous le voudrez. Ce diſcours redoubla encore mon émulation, il rehauſſa mon courage ſans toutefois me donner de l'orgueil : il me perſuada ſeulement qu'avec de l'application & de bons avis, je pourrois me rendre digne de ſuccéder à mon père.

Je rendis ma première viſite à d'Helingzia, ſans qu'il en fût averti ; je lui dis que le roi m'avoit permis de le voir chez lui auſſi ſouvent que je le voudrois. Il me pria de trouver bon qu'il me préſentât ſa femme & ſa fille unique. Nous paſsâmes dans leur appartement ; la mère étoit encore à la fleur de ſon âge ; ſa fille qui n'avoit alors que quatorze ans, me frappa. Jamais je n'avois rien vu de ſi beau & de ſi parfait. (Le prince s'arrêta un moment ; les yeux baiſſés, il ſoupira en homme accablé de la plus vive douleur ; puis il reprit :) Carite, cette adorable perſonne, joint à une beauté admirable, un eſprit infiniment vif, modéré par une ſageſſe rare. D'Helingzia me demanda la permiſſion de me laiſſer avec ſa femme & ſa fille, pour aller remplir des devoirs indiſpenſables. Carite & Amalthée ſa mère me charmèrent par leur converſation. Je me fis une douce habitude d'aller chez d'Helingzia, j'y travaillois avec application & avec zèle, néanmoins je n'étois pas fâché de le trouver

quelquefois trop occupé pour me recevoir ; alors je paſſois avec vivacité chez la mère de Carite.

Je crus pendant plus de deux ans n'aimer Carite que comme on aime une ſœur ; je lui avois même demandé la permiſſion de lui donner ce nom, & je l'avois auſſi accoutumée à m'appeller ſon frère, quand elle n'étoit entendue de perſonne. Cette liberté qu'elle s'étoit permiſe, me faiſoit craindre la compagnie chez Amalthée, car dès qu'elle pouvoit être entendue, Carite me traitoit de ſeignenr ; terme reſpectueux qui me faiſoit ſouffrir en ſecret. Enfin je devins plus ſérieux, Carite plus réſervée, mais nous n'en avions que plus de plaiſir à nous voir.

Mon père pénétra un ſecret dont je n'avois encore qu'une idée confuſe ; il m'apprit que j'étois amoureux ; il ne déſapprouva pas mes ſentimens ; mais il me dit que j'étois encore trop jeune pour qu'il penſât à me marier ; que je ne devois ſonger qu'à mériter la brillante réputation qui ne s'acquiert que par les armes. L'occaſion eſt favorable, continua-t-il : quelques rois des Gaules, jaloux de ma puiſſance, ont réſolu de deſcendre les Pyrénées pour venir attaquer mes états, je veux les prévenir : diſpoſez-vous à partir avec d'Helingzia. Guidé &

inſtruit par lui, allez apprendre à ces rois que l'héritier de mon trône eſt digne d'y monter, & qu'il ſaura le défendre & en ſoutenir l'éclat.

J'avois oublié de vous dire, Seigneur, reprit le prince d'Heſpérie, que le ſage d'Helingzia eſt le plus expérimenté & le plus célèbre général de ſon ſiècle; il n'a pris l'adminiſtration des affaires de l'état, qu'après avoir ſubjugué tous les petits ſouverains de l'Heſpérie, & réuni dans un ſeul monarque ce pouvoir qui auparavant étoit diviſé. L'amour eſt un puiſſant aiguillon pour la gloire. Je brûlois d'impatience de quitter pour elle ce que j'adorois. Je vis Carite, le trouble que je crus lire dans ſes regards timides, me troubla moi-même. La joie que l'eſpérance de courir à la gloire m'avoit cauſée, fit place à la triſteſſe. Je m'approchai de Carite en tremblant, je voulus parler, mais il ne me fut pas poſſible de proférer une parole. Quelques larmes dont nos yeux ſe mouillèrent, firent nos adieux.

Me voilà dans les Gaules à la tête d'une puiſſante armée. Après deux ans de guerre qui ne diſcontinuoit pas même dans la rude ſaiſon de l'hiver, je gagnai une bataille ſi déciſive, qu'elle força les ennemis à demander la paix. Victorieux, je crus qu'il étoit de la magnanimité de l'accorder. Elle fut conclue ſelon

le pouvoir que j'en avois du roi mon père. Les articles en furent dreſſés par d'Helingzia à qui je laiſſai le ſoin de ramener les troupes. Je partis, & je partis avec la ſecrète ſatisfaction de penſer que j'emportois l'eſtime de ceux mêmes que je venois de vaincre. L'amour excité par les déſirs de la gloire m'avoit fait quitter la cour ſans preſque en gémir. L'amour couronné par la gloire me fit voler pour paroître aux yeux de Carite.

Mon père, dans ſes embraſſemens, voulut bien me laiſſer appercevoir combien il étoit content de moi. Je vis Carite, que je la trouvai belle ! La douleur en nous ſéparant, nous avoit ôté l'uſage de la parole ; le plaiſir de nous revoir nous ôta de même la liberté de parler. Mais nos yeux & un ſilence éloquent nous inſtruiſirent de ce qui ſe paſſoit dans nos cœurs.

Carite, que deux ans avoient achevé de former, avoit pris un caractère plus ſérieux ; elle connoiſſoit alors les conſéquences de ſes diſcours & de ſes actions. Cette connoiſſance me la fit retrouver plus meſurée & plus circonſpecte avec moi. Je n'y perdois rien dans ſon cœur, mais je perdois tout, quand l'occaſion me fourniſſoit le moment de l'entretenir ſans témoins. Je me plaignis à elle de la ſévère

&

& ſcrupuleuſe réſerve qui me déroboit depuis mon retour le plaiſir, pour moi ſi ſenſible, de l'entendre m'appeller ſon frère. Le réſpect, me répondit-elle, a interdit à ma bouche une liberté qu'il condamnoit; mais, prince, quand je vous nomme ſeigneur, je l'avouerai, je murmure en ſecret contre ce même reſpect à qui j'obéis. Ah! Carite, repartis-je, que je trouvois de charmes à vous entendre m'appeller du doux nom de frère! cependant que je ſerois à plaindre ſi vous étiez ma ſœur! Si j'avois cet honneur, me repliqua Carite, je ſens que j'en gémirois tout bas.

Mon père ne me laiſſa jouir que peu de jours de la douceur que je trouvois à voir & à entretenir Carite. Il m'apprit que pendant mon abſence quelques petits ſouverains d'Afrique croyant toutes les forces de l'Heſpérie employées à la guerre contre les Gaules, avoient oſé faire une deſcente ſur nos côtes maritimes; qu'ils en avoient été chaſſés, mais que le déſir de les punir de leur téméraire entrepriſe lui reſtoit. Puis il ajouta: J'ai fait préparer une flotte, je vais la confier à votre valeur & à l'expérience de celui qui la commandera ſous vos ordres. Ainſi, mon fils, je n'ai le plaiſir de vous revoir que pour exciter votre courage à courir à de nouveaux exploits.

Le désir ardent que j'avois d'ajouter encore à la gloire que je m'étois déjà acquise, ne put vaincre la douleur sensible que ce coup me portoit. Quoi ! dis-je, encore m'éloigner de Carite ! Ah ! gloire cruelle, que vous coûtez cher à mon cœur ! En quittant le roi, j'allai chez Amalthée. J'entrai avec un air triste & abattu : Carite me regardoit avec inquiétude. Qu'avez-vous, seigneur, me dit-elle en s'approchant de moi ? Je vais vous quitter, lui répondis-je. Nous quitter, reprit-elle vivement ! Oui, repartis-je ; car quand le devoir me force à m'éloigner des lieux où vous êtes, je ne regrette & ne quitte que vous, & lorsqu'il m'est permis de revenir, je ne cherche & ne revois que vous. Mon père, poursuivis-je, m'envoie en Afrique. Hélas ! que les lauriers que je vais y cueillir me coûteront cher ! Ah ! belle Carite, du moins plaignez-moi ! osez me dire que vous souhaiteriez de me voir plus heureux. Carite rougit à ce discours, parut embarrassée, & ne me répondit rien. Eh ! quoi, repris-je, n'avez-vous rien à me dire de consolant, quand je vous adore, & que je vais vous quitter ? Les larmes que je ne puis retenir dans ce moment, me répliqua-t-elle, ne vous instruisent-elles pas des sentimens de mon cœur ; je ne murmure point de vous voir obéir, mais je mur-

mure contre les ordres qui vous arrachent de ces lieux. Partez, prince, & revenez tel que vous vous éloignez. Amalthée qui nous regardoit attentivement, m'empêcha de répondre à Carite.

Je partis pour aller en Afrique; la foible réſiſtance que ces peuples barbares m'oppoſèrent, me mortifia. Je vis avec peine qu'il n'y auroit pour moi ni péril, ni gloire; le chagrin que je reſſentois d'être éloigné de Carite en augmenta, ainſi que le déſir de me retrouver auprès d'elle. Pour finir cette apparence de guerre, car en effet ce n'en étoit pas une véritable, j'avançai ſur les ennemis; ils ſe ſauvèrent dans des déſerts où je ne pouvois les ſuivre ſans riſquer de faire périr mes ttoupes. La diſette de vivres & les bêtes ſauvages étoient également à craindre.

J'étois à la veille de remonter ſur mes vaiſſeaux pour voler auprès de Carite; l'eſpoir de la revoir bientôt me charmoit, lorſque je vis arriver un courier du roi. Pardonnez, ſeigneur, reprit le prince après un moment de ſilence, pardonnez les ſoupirs qui malgré moi échappent à mon cœur, & ne condamnez pas encore les larmes que je ne puis retenir, au ſouvenir du malheur que je vais vous raconrer. Voici le triſte & ſurprenant récit que me fit le courier.

Vous ſavez, ſeigneur, que le plaiſir du roi eſt de ſe promener ſouvent ſur le fleuve Bétis, ou le long de ſes bords charmans. Il y avoit à peine deux mois que vous étiez parti, lorſqu'un jour il monta ſur une de ſes magnifiques chaloupes qui ont été conſtruites & décorées pour l'amuſement de votre jeuneſſe. Amalthée & Carite étoient aux côtés du roi. Pluſieurs autres chaloupes parées de ce que la cour a de plus brillant, le ſuivoient ou l'entouroient.

La joie régnoit dans tous les yeux, quand tout-à-coup ils furent frappés d'un ſpectacle étonnant. C'étoit un char dans les airs, qui en s'abaiſſant, permit de diſtinguer un homme ſuperbement habillé. Deux lions attelés à ce char le conduiſoient au gré de celui qui les guidoit. Sa tête étoit ceinte d'un diadême reſplendiſſant de pierreries, & il tenoit un ſceptre à la main droite. Le char s'arrêta à peu de diſtance de la chaloupe où étoit le roi. Alors le roi ſe leva, & s'inclina reſpectueuſement. L'enchanteur, car on ne peut douter que ce n'en fût un, ſalua le roi. Amalthée & Carite à ſes côtés, firent une profonde révérence. L'enchanteur reſta un moment à contempler Carite, puis en s'élevant dans les airs, il s'écria : Qu'elle eſt belle !

Eſt-ce un objet réel que nous venons de voir, dit le roi aux courtiſans qui l'entouroient? Eſt-ce un fantôme? Quel eſt-il? quelle eſt ſa nature? Si c'eſt un fantôme, quelle puiſſance l'offre à nos yeux? On reſta dans ce doute, mais ſans autre inquiétude que celle qui accompagne une curioſité bien fondée.

Pluſieurs jours s'étoient écoulés, lorſque le roi accompagné d'Amalthée, de Carite & de la plus brillante jeuneſſe de ſa cour, monta à cheval pour aller ſe promener. On étoit à près de deux lieues de la ville, quand on apperçut de loin un nuage de forme ronde qui rouloit rapidement ſur la ſurface de la terre, & qui venoit à nous. Quel eſt encore ce nouveau prodige, s'écria le roi! Avons-nous à le craindre, ou en ſerons-nous ſeulement, ainſi que nous l'avons déjà été, ſimples ſpectateurs? Le nuage s'ouvrit à cinquante pas du roi; il reconnut l'enchanteur qu'il avoit déjà vu dans les airs, qui s'avança vers le roi, le ſalua, puis lui parla en ces termes:

Quoique ma puiſſance ſoit au-deſſus de tous les potentats du monde; quoique je ſois toujours le maître de les réduire aux fers, & d'envahir leurs états; quoique je puiſſe enfin tenir tout de mon propre pouvoir; c'eſt de toi, roi d'Heſpérie, que je veux obtenir le

ſeul bien qui me manque aujourd'hui pour être au comble du bonheur. Carite eſt le gage que je te demande d'une éternelle paix. Je ſais quels ſont tes deſſeins, ils ſont grands, mais Carite eſt digne d'un rang encore plus élevé que celui où tu veux la faire monter. Je puis le lui donner, je puis même, & le deſtin me le permet, en l'épouſant lui communiquer ce pouvoir ſans bornes qui me rend redoutable à tout l'univers. Roi d'Heſpérie, réponds.

Le roi, malgré la préſence d'eſprit qui lui étoit ordinaire, ſe trouva embarraſſé : il ſentoit le danger de faire un refus formel. Après un moment d'incertitude, il répondit que Carite n'étant point ſa fille, il ne pouvoit en diſpoſer ſans l'aveu de ſon père; que ce ſoutien de ſa couronne étoit abſent ; mais qu'il arriveroit inceſſamment, & qu'il étoit perſuadé que ce tendre père ne s'oppoſeroit pas à la grandeur de Carite. Roi d'Heſpérie, repliqua l'enchanteur, ta réponſe eſt un refus, j'en ſuis auſſi ſurpris qu'offenſé ; je veux bien toutefois t'épargner la juſte punition que mériteroit ton audace ; ma paſſion pour Carite exige ce ſacrifice, mais je vais à tes yeux me rendre maître de cet objet que j'adore. Alors une nuit obſcure rend inviſibles & le ciel & la terre, la crainte & l'horreur ſaiſiſſent tous les eſprits. On entend

Carite pouſſer des cris perçans, ceux de ſa mère mourante d'effroi lui répondent. Enfin le jour revient, le roi cherche des yeux Carite, mais vainement, il voit le nuage déjà loin dans les airs.

Le roi, Amalthée & d'Helingzia ſont dans une affliction inexprimable, & toute la cour remplie de triſteſſe, partage leur juſte douleur. Le roi trop perſuadé de l'état déplorable où vous jettera le funeſte ſort de Carite, n'a voulu que vous en fuſſiez inſtruit qu'au moment où vous pourriez quitter l'Afrique. Il vous ordonne de vous rendre auprès de lui.

Que devins-je à ce terrible récit! Je paſſai de l'accablement à la fureur, & de la fureur à l'accablement. Je voulus mille fois me percer le ſein, pour ne pas ſurvivre à la perte que je venois de faire. Les horreurs d'un trépas forcé ne m'arrêtèrent point. Un rayon d'eſpérance.... Eh! ſur quoi, grands dieux, étoit-il fondé! Ce fut lui néanmoins qui me retint à la vie. Je m'embarquai: je revins à la cour de mon père. J'y lus ſur tous les viſages les preuves trop certaines de mon malheur. Quel ſpectacle pour moi! Je cherche en vain Carite dans tous les endroits où je l'avois vue, où j'avois ſoupiré près d'elle, où j'avois oſé l'entretenir de la paſſion la plus vive & la plus

reſpectueuſe qui fût jamais. Je trouve par-tout un morne ſilence ; tout le monde gémit de mon triſte ſort, mais chacun craint de me faire ſa cour, dans l'appréhenſion que ſa triſteſſe n'ajoute encore à la mienne. Cette attention cruelle me laiſſe ſeul au milieu même des courtiſans. La douleur des peuples eſt vive & de peu de durée; occupés de leur propre bonheur, ils oublient bientôt les peines qui ne portent pas ſur eux à plomb. Ils ignorent enfin l'art de ſe contraindre. Le courtiſan toujours politique, s'obſerve plus long-tems; maître de ſon extérieur, il ſe montre ce qu'il veut paroître. Il ſe laſſe toutefois d'un maintien étudié; le tems le maîtriſe, & fait diſparoître un air de triſteſſe ou de joie qu'il ne conſervoit que par bienſéance. Non, il n'eſt que les liens du ſang, ou ceux de l'amour qui ſoient une ſource inépuiſable de larmes. Amalthée, d'Helingzia & moi ne pouvions nous conſoler, & mon père pénétré de ma douleur que rien ne pouvoit ſeulement diſtraire, affectoit une fermeté qui lui coûtoit cher. Enfin d'Helingzia ſeul un jour avec moi me tint ce langage :

Il faut, ſeigneur, mettre un terme à votre affliction; elle devient une foibleſſe indigne d'un grand prince : vous vous devez à l'état. Moi,

père malheureux & ſans attachement à la vie, je ne me crois pas le maître de diſpoſer de la mienne : je la dois à mon roi. J'oſe donc vous repréſenter que comme fils & héritier de ce monarque, vous devez lui être ſoumis. Il exige de vous de prendre une alliance, & il vous laiſſe la liberté de choiſir en Europe la princeſſe que vous croirez la plus digne de faire votre bonheur. Oui, prince, ajouta-t-il, voyant que je l'écoutois impatiemment, oui, il faut vous déterminer ; le roi le veut, & l'empire demande des ſucceſſeurs.

J'admirai le courage du père de Carite, quoique je fuſſe indigné de ſon diſcours. C'eſt vous, lui dis-je, qui me tenez ce langage ? C'eſt vous qui me faites une telle propoſition ? Oui, c'eſt moi, me repliqua-t-il d'un ton ferme, oui, c'eſt moi, qui vous dis que votre devoir vous engage à donner au roi cette marque de ſoumiſſion, & à vos ſujets cette preuve de votre tendreſſe pour eux. Que vous êtes cruel, m'écriai-je ! Que vous êtes foible & injuſte, reprit d'Helingzia ! Mais, prince, il eſt tems de réſoudre, que répondrai-je au roi ? parlez ! Eh bien ! dis-je, témoignez à mon père combien je déſire de remplir mon devoir, mais ne déterminez rien ; demandez du tems. Je ſortis ſans attendre aucune repartie.

Je m'apperçus bientôt que ma réponſe avoit donné quelqu'eſpérance au roi. La cour, ainſi que ſon ſouverain, reprit un air plus gai; on parla de chaſſe, de jeu, de ſpectacles, de fêtes; enfin tout étoit en mouvement pour me diſtraire. Je me trouvois par-tout pour complaire à mon père; mais quelques efforts que je fiſſe pour cacher la triſteſſe qui régnoit au fond de mon cœur, elle perçoit malgré moi; les plaiſirs aigriſſoient encore ma douleur. Carite me manquoit.

J'avois d'abord demandé un délai conſidérable pour me déterminer. Ce délai fini, je conjurai mon père de m'en accorder un ſecond, je l'obtins. Cependant les agens du roi alloient dans toutes les cours de l'Europe, & en rapportoient les portraits des princeſſes qui brilloient le plus. Je louois tous ces portraits preſqu'également, & je les regardois avec tant d'indifférence, qu'un inſtant après il ne m'en reſtoit aucune idée. Mon père fatigué de me voir ou éloigner, ou éluder toujours, quand il s'agiſſoit d'une alliance déterminée, me parla enfin en père & en roi.

Avez-vous, prince, me dit-il, oublié tous vos devoirs? L'amour vous rend-il inſenſible aux chagrins que vous donnez à un père? vous rend-il ſourd aux cris de mes ſujets? Ils

vous demandent, ainſi que votre roi, des ſucceſſeurs à cet empire. Rendez-vous à nos vœux: faites un choix; ſongez, prince, que le bonheur des peuples doit toujours être le premier objet de ceux que le ciel a fait naître pour regner. Votre tendreſſe pour l'infortunée Carite met une tache à votre gloire, puiſqu'elle vous rend injuſte: il eſt tems d'en triompher; laiſſez-en le ſoin à une princeſſe aimable, qui bientôt l'unique objet de votre amour, fera votre félicité. Enfin je vous ordonne de la choiſir, cette princeſſe, & ſongez que je veux être obéi. Allez, prince, vous n'avez rien à me répondre.

Le diſcours de mon père me fit trembler, & je ſortis ſans oſer lui parler. J'allai chez d'Helingzia, ma douleur l'étonna. Je le conjurai, en mouillant ſon viſage de mes larmes, d'obtenir pour dernière grace de mon père la permiſſion d'aller paſſer trois mois dans un château ſitué ſur le bord du Tage. Je promis qu'à mon retour il me trouveroit diſpoſé à faire tout ce qu'il exigeroit de moi. Mon père attendri & ſatisfait de l'engagement que je prenois, eut encore la complaiſance de ſe rendre à mes déſirs. Je partis, j'arrivai dans cette belle ſolitude, où je jouiſſois du moins de la triſte conſolation de m'abandonner ſans contrainte à

toute ma douleur. Mais des pirates, après m'avoir enlevé & conduit à leur vaiſſeau, m'ont jetté à la mer, & je ne ſais par quel miracle je me trouve dans ce ſuperbe & merveilleux palais, ni quelle main ſecourable & divine m'a ſauvé la vie. Le prince alors ſe tut.

Le vénérable vieillard prenant la parole, dit au prince d'Heſpérie : Tu viens de me charmer, mon fils, parce que tu n'as en rien altéré la vérité : ton récit m'a touché ſans m'avoir rien appris, je ſavois tes malheurs. Les infortunes de ta vie ne ſont peut-être pas encore finies. Les dieux, quand ils veulent former un grand homme, éprouvent ſa conſtance & ſa fermeté par des revers, mais ſouvent une récompenſe brillante lui fait perdre le ſouvenir de ſes longs travaux : eſpère, mon fils : je puis te donner des avis ſalutaires; je puis auſſi t'aider utilement : je ferai l'un & l'autre avant de nous ſéparer; mais je veux te garder encore quelques heures dans ce palais que je n'ai édifié que pour t'y recevoir, & dont je veux que tu voyes toutes les merveilles. Ah ! ſeigneur, dit le prince d'Heſpérie en ſe jettant aux piés du ſage, qu'ai-je fait pour m'attirer votre divine protection ! Il ſuffit donc pour la mériter d'être malheureux. Je ne puis avoir que ce titre auprès de vous. Le tems, mon fils, répondit

le ſage, t'éclaircira ce myſtère. Viens, parcours avec moi ce palais.

Il entra dans une gallerie où le prince le ſuivit; elle étoit garnie de pluſieurs tableaux, dont quelques-uns étoient couverts, mais un rideau ſe tira de lui-même. Quelle eſt la ſurpriſe du prince! Il voit les pirates qui l'ont enlevé, épars ſur la mer en courroux, & leur vaiſſeau briſé contre un écueil qui ne leur laiſſe aucune eſpérance. Tu vois, lui dit le ſage, une repréſentation fidelle du ſort de tes raviſſeurs : ils reçoivent dans ce moment la juſte punition de leurs crimes, il étoit tems d'en arrêter le cours. Tu es vengé. Seigneur, dit le prince, ayez pitié de ces malheureux : que ne leur dois-je pas! mon bonheur eſt l'ouvrage de leur égarement. Faites-leur grace, & en la leur faiſant, rendez-les dignes de vivre. J'approuve & j'admire ce ſentiment, reprit le ſage, ſans en être ſurpris; je ſais que ton ame eſt généreuſe; mais le deſtin a prononcé la mort de ces hommes criminels. Ils ne ſont déjà plus.

Ah! ſeigneur, s'écria le prince d'Heſpérie, votre puiſſance eſt ſans borne, je le vois! vais-je recevoir Carite de vos mains? Sans elle, hélas! le jour que je vous dois me ſera bientôt ravi. Rougis de ce mouvement de foibleſſe,

reprit le ſage : déſire d'être heureux, fais tout ce qu'il faut pour le devenir ; mais ſi le ſort t'eſt contraire, ſois aſſez vertueux pour ſoutenir avec courage des malheurs même plus réels. Rends juſtice à ton deſtin ; ceux qui t'accablent aujourd'hui, ne ſont que les triſtes enfans d'une imagination préoccupée. Je te le dis, prépare-toi à tout événement.

Carite, pourſuivit le ſage, n'eſt pas en mon pouvoir. L'enchanteur qui la retient dans des lieux défendus par tout ce que ſon art a pu inventer, s'appelle le prince Jincégiis. Il eſt écrit au livre des deſtinées, qu'il n'y aura qu'un héros épris des charmes de Carite, qui puiſſe entreprendre de la retirer des mains de ſon raviſſeur ; que ce héros peut périr, mais que ſa gloire ſera immortelle.

Le rayon d'eſpérance que le ſage donnoit au prince, rehauſſa ſon courage abattu, & lui fit déſirer ardemment d'affronter les dangers qui lui étoient annoncés. Il s'éleva ſur le champ dans ſon cœur mille mouvemens divers ; la reconnoiſſance qu'il devoit au ſage, prévalut toutefois ſur l'impatience de le quitter. Pénétré des bontés de ſon bienfaiteur, il voulut encore ſe proſterner devant lui ; mais le divin ſage le retint, l'embraſſa, & lui dit avec tendreſſe : Je t'aime, mon fils, & je dois t'aimer. Cet

inſtant étoit le premier où ce malheureux amant avoit goûté quelque joie depuis l'enlèvement de Carite.

Jincéglis, reprit le ſage, eſt plus redoutable encore que tu ne penſes. Sans l'amour que tu as inſpiré à Carite, il pourroit eſpérer d'en être aimé. Tu vas en juger; regarde, ajouta le ſage, en tirant lui-même un rideau qui cachoit le portrait de Jincéglis; regarde, voilà ton rival. Dieux! s'écria le prince, que devient l'idée que je m'étois faite du raviſſeur de Carite! je me l'étois imaginé d'une figure horrible, & je le vois le plus beau & le mieux fait de tous les hommes. Ah! ſeigneur, ne voulez-vous point alarmer ma tendreſſe? Jincéglis en effet eſt-il tel que je le vois? Oui, mon fils, repartit le ſage, oui, Jincéglis ſeroit parfait, ſi l'ambition de s'élever au-deſſus de tous les prince de la terre ne l'eût rendu auſſi criminel qu'il eſt redoutable. En achevant ces mots, le ſage s'avança vers une autre pièce.

La magnificence de cette pièce fut pour le prince un nouveau ſujet d'admiration; elle étoit toute incruſtée de pierreries diſtribuées avec tant d'art, qu'il croyoit voir un parterre reſplendiſſant de lumière; les yeux pouvoient à peine en ſoutenir l'éclat. Tu vois, dit le ſage au prince, cette table couverte d'un tapis,

approche & lève-le; il obéit. Rien ne pouvoit plus le surprendre. Sa ceinture & son cimeterre frappèrent ses yeux sans qu'il en fût étonné; son premier mouvement fut de porter les mains sur ses armes. Arrête, dit le sage, ce n'est pas avec ce cimeterre que tu dois combattre pour la délivrance de Carite; tu le tiens du roi ton père, tu le recevras une seconde fois de lui, si tu peux faire tomber Jincéglis sous les coups de celui dont j'armerai ton bras.

Tandis que le sage parloit, le cimeterre & la ceinture disparurent. Ton père, continua le sage, voit dans ce moment à la faveur d'un songe que je viens de lui provoquer, tout ce qui t'est arrivé depuis l'instant que les pirates se sont rendus maîtres de toi; il connoîtra à son réveil la vérité de ce qu'il aura rêvé, par la ceinture & le cimeterre qu'il trouvera devant lui: je lui fais espérer ton retour & celui de Carite. C'est à ta prudence & à ton courage à réaliser des espérances qui le soutiendront jusqu'à ton retour, si tu sors victorieux de ton entreprise.

Le prince d'Hespérie avoit une curiosité extrême de voir ce que représentoient deux tableaux qui ne s'étoient point découverts; néanmoins il n'osoit par respect la laisser apercevoir au sage, qui lui dit: Je lis dans tes yeux

ce

ce qui ſe paſſe dans ton ame; tu voudrois voir ces tableaux qu'un rideau te cache. Tes déſirs ſont vains; ils ne peuvent ſe découvrir qu'aux yeux du libérateur de Carite. Je redouble dans ce moment l'impatience que tu ſens de courir à ſa délivrance. Eh bien! mon fils, ſuis-moi, je vais te faire les dons qui peuvent ſeuls opérer la réuſſite de cette grande entrepriſe. Le ſage entra dans un cabinet, où le prince vit des ſphères, des globes, des cartes, des hiéroglyphes, & mille autres choſes, dont il ne connoiſſoit pas l'uſage. Le ſage le fit aſſeoir près de lui ſur un ſofa, & lui parla en ces termes :

Nous allons bientôt nous ſéparer; tu vas bientôt, mon fils, commencer tes travaux. Sers-toi de ta conſtance; ne t'étonne de rien, & ſur-tout défends-toi de ces mouvemens de foibleſſe qui dégradent un héros. Je ſerai témoin de toutes tes actions. Avec un tel guide, dit le prince, je ſerai vainqueur de Jincéglis. Vous conduirez mes coups. Non, mon fils, reprit le ſage, en te quittant, je te livre à toi-même. Mais je vais armer ton bras de ce cimeterre; ſi ton courage l'emploie, rien ne pourra lui réſiſter. Sans s'émouſſer, il percera, coupera les armes enchantées, & fournira à tout ce que tu exigeras de lui. Je te

donne auſſi dans ce petit flacon fait d'une ſeule opale orientale, une liqueur qui réparera toujours tes forces épuiſées; elle te provoquera auſſi un doux ſommeil, quand la nature fatiguée en aura beſoin; ne crains point d'en boire, il y a un germe au fond du flacon qui régénère la liqueur & la rend intariſſable. Mais, mon fils, conſidère, & garde ſoigneuſement ce ſoufflet de maroquin couleur de feu; malgré ſa petiteſſe, ſa vertu eſt admirable: tu peux t'en ſervir contre tous les obſtacles que tu trouveras, excepté contre ce qui aura la figure humaine; tu n'y dois employer que la pointe ou le tranchant de ton cimeterre.

Il eſt né un cheval du ſouffle de Borée; le deſtin te l'a réſervé: bientôt il ſe montrera à tes yeux, tu le connoîtras à une houſſe dont tu as toi-même deſſiné les chiffres; monte hardiment ſur ce ſuperbe animal, laiſſe-le te conduire, il ſait où tu dois aller; ſi ſa vîteſſe te fatigue, bois de la liqueur du flacon d'opale, & ſi tu le ſens las, ſouffle-lui dans les naſeaux avec ton ſoufflet myſtérieux; auſſi-tôt il te témoignera par un henniſſement que ſes forces ſont réparées.

Ce même ſoufflet, par un effet contraire, affoiblira les monſtres qui pourroient s'oppoſer à l'exécution de ton entrepriſe; ſon ſouffle les

rendra doux & rampans devant toi : il renverſera auſſi les murs, les citadelles, & percera les matières qui te paroîtront les plus dures. Tels ſont les dons précieux que j'avois à te faire. Alors le ſage touche le prince de la main qu'il lui met ſur l'épaule. Le prince pénétré de reconnoiſſance, & rempli d'un eſpoir qui lui fait ſentir une joie douce, veut remercier le ſage, mais à peine peut-il proférer quelques paroles. Il ſe laiſſe enfin aller ſur une pile de carreaux, placés au coin du ſofa, & il s'endort.

Le prince d'Heſpérie, frappé par les rayons du ſoleil naiſſant, eſt étonné, en ouvrant les yeux, de ſe trouver dans une des avenues du château du Tage. Il voit près de lui un cheval blanc comme la neige, dont les crins ſont couleur de feu. Ce ſuperbe animal avoit un harnois enrichi de pierreries, & une houſſe de velours verd. Le prince y reconnoît (brodé en perles) le même chiffre que le ſage lui avoit annoncé. Voilà, s'écria-t-il avec tranſport, voilà le cheval que mon divin protecteur m'avoit promis; abandonnons-nous à lui. Il appproche de l'animal ſuperbe & doux, il l'admire, il le careſſe, & après s'être fortifié par quelques gouttes de la liqueur intariſſable, il ſe jette ſur ſon cheval. Auſſi-tôt il traverſe

de vaſtes plaines, ni les étangs, ni les fleuves n'arrêtent ce courſier admirable; il marche ſur la ſurface des eaux comme ſur la ſurface de la terre.

Déjà le prince eſt au pié des Pyrénées, ſon courſier les monte & les deſcend avec la même rapidité. Il reconnoît en traverſant les Gaules, les endroits où il a triomphé; il paſſe la Garonne, la Loire & la Seine: la courſe légère & rapide de ſon infatigable cheval ne ſe ralentit point, de ſorte qu'au premier ſoleil couchant de ſon voyage, il ſe trouve ſur les bords d'un fleuve qu'il juge être le Rhin. L'infatigable s'arrête: le prince met pié à terre; il lui touche le flanc, il le trouve un peu avalé: ſur le champ il lui ſouffle dans les naſeaux. De ce moment le flanc lui redevient uni. Première épreuve du précieux don du ſage.

Le prince d'Heſpérie qui n'avoit jamais été voituré avec tant de vîteſſe, ne laiſſa pas, quoiqu'il fût né vigoureux, d'être bien aiſe de ſe repoſer ſur un gazon qui bordoit le fleuve; il eut recours au flacon, auſſi-tôt le ſommeil s'empara de lui. A peine fut-il endormi, qu'il rêva de géants, de monſtres & de précipices. Ces choſes qui n'avoient guère de liaiſon entr'elles, conduiſirent ſon eſprit toujours pré-

occupé de Carite, jusqu'à la lui représenter. Il crut la voir dans un jardin embelli de tout ce que la nature & l'art peuvent mutuellement se prêter; elle étoit assise languissamment; ses regards ne marquoient ni tristesse, ni colère, & Jincéglis à ses genoux paroissoit y rester de son aveu. Que vois-je, s'écrie-t-il en s'éveillant! Carite souffre Jinceglis à ses piés! Revenu à lui-même, il veut mépriser un songe, néanmoins il ne peut vaincre un mouvement de jalousie: la beauté & l'air majestueux de son rival le font frémir d'effroi. Jincéglis, dit-il tristement, se feroit-il aimer de Carite? Suffiroit-il pour elle d'avoir les yeux satisfaits? Oubliroit-elle que les qualités du cœur & la vertu peuvent seules justifier un choix.

Ce mouvement d'inquiétude & de crainte ajouta encore aux désirs que le prince avoit de combattre & de vaincre Jincéglis. Le hennissement de son coursier le tira de ses différentes réflexions. Il s'apperçoit que le jour commençoit à paroître; il remonte sur l'infatigable, c'étoit un nom digne de ce superbe animal, qui d'abord franchit le Rhin. La vaste & couverte Germanie est bientôt traversée; les bergers & les habitans des campagnes ne peuvent discerner ce qui passe devant eux avec

tant de rapidité, tandis que grace à l'élixir, le prince diſtingue tous les objets, & leur agréable diverſité amuſe ſes yeux, malgré la cruelle ſituation de ſon ame. Il traverſe la Scythie, & ſe trouve au ſecond coucher du ſoleil preſqu'à l'extrémité de la triſte Sybérie.

Le jour finiſſoit, le prince qui la nuit précédente s'étoit apperçu que l'infatigable n'étoit pas ennemi d'un peu de repos, crut devoir attendre l'aurore pour continuer ſon voyage. L'aurore arrivée, le ſoufflet & le flacon employés utilement, notre voyageur ſe remit en marche, toujours occupé de Carite, & tourmenté des mouvemens de jalouſie, que ſa délicateſſe & ſon eſtime pour Carite vouloient en vain étouffer. Le portrait de Jincéglis lui revenoit ſans ceſſe devant les yeux, & lui montroit ce rival redoutable.

Après avoir fait une cinquantaine de lieues dans moins d'une heure, le vaillant courſier ſe ralentit. Le prince met pié à terre, il fait agir le ſoufflet; mais l'infatigable n'en va pas plus vîte. A quelque diſtance, le prince apperçut une grande maſſe de bâtiment en forme ronde, il crut voir en s'approchant, que cette maſſe étoit de fer. L'infatigable avance toujours; l'amant de Carite juge qu'il touche à une aventure: ſon courage & ſes eſpérances s'en

rehauſſent. Carite, s'écrie-t-il, ſera le prix de ma victoire ! Il regarde, il examine ; il voit un pont-levis : il voit auſſi des animaux de différentes figures & d'une grandeur prodigieuſe qui le défendoient.

A cent pas de cette citadelle, il ſe préſente un homme qui dit au prince : Mortel, qui que tu ſois, n'approche pas de ce palais ; ſi tu dédaignes mon avis, une main invincible t'en punira. Retire-toi, répond le prince, ou je vais te fouler ſous les pié de mon courſier. A peine a-t-il prononcé ces paroles menaçantes, que ſon ennemi grandit juſqu'à la hauteur de vingt coudées ; ce fut alors un terrible géant armé de pié en cap, tenant de la main droite une hache d'armes. Le géant, qui ſe croit ſûr de ſes coups, vient avec aſſurance ſur le prince, & veut le pourfendre. Mais il échappe avec adreſſe à ce danger, il prend le géant par le côté, & lui plonge ſon cimeterre dans le flanc.

Ce fer merveilleux perce ſans effort la cuiraſſe & la cotte-d'arme de ce coloſſe, pour aller couper la trame d'une vie criminelle. Il tombe, le prince approche, & ne voit plus le géant, il ne reſte de lui que l'homme qui d'abord lui avoit parlé, & qui en expirant, s'écrie : Ah ! Jincéglis, prends garde à toi ! je te laiſſe

un ennemi bien redoutable... fuis... une puiſſance au-deſſus de.... mais je meurs.

Le nom de Jincéglis qui vient de frapper l'oreille du prince, l'anime d'une nouvelle fureur, & le remplit d'eſpérance. O divin ſage, s'écrie-t-il avec tranſport, faites que je trouve ici mon adorable princeſſe! faites que je l'arrache des mains de ſon cruel raviſſeur! Conduiſez mon bras; qu'il ſoit victorieux; que Jincéglis enfin ſuccombe ſous mes coups. Le prince, en diſant ces mots, avance avec ardeur vers le pont-levis. Aux monſtres qui le défendoient s'en joignent d'autres, mais le prince rit de leur vaine fureur: il fait uſage du ſoufflet, auſſi-tôt le pont eſt libre; il s'abaiſſe & ſe relève dès que lui & ſon courſier l'ont paſſé. Le prince ſe trouve dans une grande cour ronde fermée d'une haute muraille de fer, aucun jour, aucune ouverture, nulle iſſue.

Dans le tems que le prince étonné rêve au parti qu'il doit prendre, il voit un char en l'air. Quelle vue pour lui! il reconnoît Jincéglis dans ce char, qui tient Carite dans ſes bras. Juſtes dieux, s'écrie-t-il, Jincéglis me brave! Il enlève Carite de ce fatal ſéjour, où j'ai pénétré inutilement! Que dis-je! il ne paroît ſur le viſage de l'inhumaine ni effroi, ni douleur. Hélas! tandis que mon amour me

ſait braver pour elle tant de dangers, mon indigne rival l'a peut-être rendue ſenſible.

A la fureur du prince ſuccède le déſeſpoir. Que deviennent les eſpérances qu'il concevoit il n'y a qu'un moment? elles meurent dans ſon cœur en perdant de vue le char. Il reſte immobile, comme s'il n'avoit plus aucun ſentiment. Mais il eſt forcé malgré lui de ſortir de cet état d'inaction. L'infatigable hennit, frappe du pié, s'élance vers la muraille, & témoigne qu'il veut ſortir de ce lieu. Le ſoufflet eſt encore employé; la muraille s'ouvre, & forme un arc de triomphe qui ſe referme dès que notre héros a regagné la campagne.

La conſternation où étoit le prince ne peut s'exprimer; ſans ceſſe les yeux fixés vers le ciel, il cherchoit à revoir Carite dans les airs. Des mouvemens inquiets de jalouſie ajoutoient encore à ſon tourment. Tantôt il s'y livroit avec la cruelle certitude, que Carite charmée de la beauté de Jincéglis, & flatté d'un pouvoir qui faiſoit diſparoître celui des plus grands rois, s'étoit laiſſé ſurprendre à un nouvel amour. Tantôt honteux de ſes offenſantes penſées, il s'écrioit: Ah! Carite, pardonnez des ſoupçons qui vous outragent! oui, ils bleſſent votre vertu & votre conſtance: oui, vous m'aimez toujours: oui, l'heureux moment de votre

délivrance ſera celui où commencera notre commun bonheur. Jincéglis vient d'échapper à ma pourſuite, mais j'eſpère que mon divin protecteur le livrera bientôt à ma juſte vengeance.

A quelques lieues du château de fer, l'infatigable ne va plus à ſon ordinaire; il décrit en galopant un cercle d'une demi-lieue de tour: après l'avoir parcouru pluſieurs fois, il veut le couper par le milieu; dans ce moment la terre s'ouvre ſous ſes piés : il fait un écart ſi violent pour ſe garantir du précipice, que le prince perd les arçons, il tombe & roule dans l'ouverture qui venoit de ſe faire. La prudence & la précaution que lui avoit recommandées ſon ſage, lui font prendre d'abord le flacon & le petit ſoufflet. Avec de telles armes il roule ſans inquiétude; néanmoins il roule toujours : il croit aller juſqu'au centre de la terre, il s'arrête enfin, & ſe trouve dans un lieu où règne une entière obſcurité. Il ſe ſent froiſſé & étourdi, il a recours à la liqueur divine, ſa tête ſe raſſure, & ſon corps ſur le champ eſt dans ſon état naturel. Il ſe lève, il tâte, c'eſt un rocher qu'il touche ; il fait agir ſon ſoufflet, mais il n'opère rien.

Le prince n'en eſt point déconcerté; il juge que le ſoufflet n'a de pouvoir que ſur les corps

produits par des enchantemens, & que ce rocher eſt l'ouvrage de la nature. Il marche toujours en ſuivant le roc, il trouve enfin une iſſue fort étroite, il ſe baiſſe, il avance, il voit un peu de lumière; ſa joie eſt extrême, il eſpère en tirer quelque ſecours. Il pénètre juſqu'à l'endroit d'où cette lumière paroît partir; il voit une lampe à l'extrémité de ce conduit ſouterrain, & le rocher qui l'arrête.

Le prince étonné réfléchit ſur cette aventure, & il conclut que l'infatigable toujours guidé & inſpiré par le ſage, ne l'a pas jetté ſans raiſon dans ce précipice qu'il a comme forcé de s'ouvrir. Il penſe donc qu'il doit y trouver ou la mort ou la victoire. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe! il entend une voix qui dit douloureuſement: Malheureuſe Carite, que je plains ton ſort! Le prince croit reconnoître cette voix; il écoute, il entend encore la même choſe. A la faveur de la lampe, il apperçoit une porte d'airain; il juge par ſa fabrique que ce n'eſt pas là un ouvrage de main d'homme. Voyons, dit-il, ce que mon cimeterre opérera. Il en appuie la pointe contre la porte qu'il tranſperce; cet effet de ſon cimeterre l'inſtruit qu'il doit recourir à ſon ſoufflet; il ſouffle: la porte s'abat.

Le prince entre, nouveau ſujet d'étonne-

ment : il voit une des femmes de Carite, accablée ſous le poids d'une chaîne. Cléanthis, s'écrie-t-il, eſt-ce vous ! Que vois-je, dit Cléanthis ! n'eſt-ce pas une illuſion ? eſt-ce vous, malheureux prince ? Oui, Cléanthis, c'eſt moi, repliqua-t-il. Un pouvoir juſte & divin m'a ouvert l'entrée de ce ſéjour ténébreux, comme il vient de me faire pénétrer dans le château de fer, d'où Jincéglis en traverſant les airs a enlevé Carite à mes yeux ! Mais, Cléanthis, apprenez-moi par quelle aventure je vous trouve enchaînée dans ce triſte lieu ? Vous allez l'apprendre, repartit Cléanthis, écoutez-moi.

Au moment de l'enlevement de Carite, nous étions, Harpalie & moi, dans les jardins du palais d'Helingzia ; un nuage deſcend ſur nous, il nous enveloppe & nous enlève ; en reprenant la connoiſſance que nous avions perdue, nous nous trouvâmes dans un château ſuperbe. Jincéglis parut d'abord à nos yeux. J'adore Carite, nous dit-il ; l'amitié dont elle vous honore toutes deux, vous donne du crédit ſur ſon eſprit ; ſoyez-moi favorables auprès d'elle, une fortune brillante ſera la récompenſe de vos ſoins. Le rang que je tiens ſur la terre, ma puiſſance qui met quand je veux les rois à mes genoux, doivent flatter l'ambition de Carite, & Jincéglis ſans trop préſumer de lui,

peut eſpérer de plaire. Enfin, le bonheur ou le malheur de vos jours dépend des ſentimens que Carite prendra pour moi. Les égards & le déſir de m'obliger me trouvent toujours généreux ; mais offenſé ou trahi, les plus terribles châtimens ſuffiſent à peine à ma vengeance. Vous m'avez entendu, ſuivez-moi, je vais vous mener à votre princeſſe : il nous conduiſit, & nous laiſſa entrer ſeules dans un appartement qui répondoit à la magnificence des dehors de ce palais.

Il y avoit à peine une heure que nous étions avec Carite, lorſque Jincéglis parut. Occupé tout entier du déſir de vous plaire, lui dit-il, j'ai prévenu vos ſouhaits. Trop heureux ſi mes ſoins & l'amour le plus ſoumis peuvent vous prouver que je ne ſuis pas indigne du bonheur où j'aſpire! Je ſais que le roi d'Heſpérie penſoit à unir votre deſtinée à celle de ſon fils ; en m'uniſſant à vous, je puis vous élever à un rang plus éclatant. Vous avez vu quel eſt mon pouvoir ; le don de votre main vous le fera partager. Mais, princeſſe, je ne la veux recevoir que de votre aveu, & j'eſpère que le tems & mon amour me le feront obtenir. Jincéglis ſortit ſans attendre de réponſe.

Jincéglis rendoit tous les jours viſite à Carite, ſon air en l'abordant & ſes diſcours

paſſionnés, étoient toujours reſpectueux. Il lui donnoit ſans ceſſe des fêtes; une muſique charmante, des promenades délicieuſes, des parties de chaſſe, des combats ſur la mer entre les animaux les plus terribles de cet élément, faiſoient gémir Carite de ne pouvoir en liberté s'abandonner à toute ſa douleur. Souvent c'étoit des chars ſuperbes, où Jincéglis faiſoit monter cette timide princeſſe avec Harpalie & moi, & ces chars qu'il conduiſoit en s'élevant juſque dans les nues, nous faiſoient parcourir l'univers, que nous regardions comme un parterre, où les yeux étonnés & enchantés voyoient le pouvoir, la magnificence, la variété & les caprices de la nature.

Jincéglis, de qui je flattois peu les eſpérances, me menaça de ſon reſſentiment, & parut prendre de l'amitié pour Harpalie. Cette diſtinction me fit penſer qu'elle vouloit mériter la fortune qui lui étoit promiſe; je confiai mes ſoupçons à Carite, ils fortifièrent les ſiens, & elle réſolut de diſſimuler, mais Harpalie la contraignit à ne plus feindre avec elle.

Ni le tems, ni la douceur de Jincéglis ne diminuoient point la crainte que cauſoit à Carite ſa préſence. Dieux! dit-elle un jour que Jincéglis venoit de lui donner une fête; dieux! quelle horreur me ſaiſit, quand ce monſtre

paroît à mes yeux! Je redoute également ſon amour & ſa colère. Sans eſpoir de ſecours, il faut donc que je ſois ou de ma propre main, ou de celle du cruel Jincéglis, la victime du deſtin qui me pourſuit. Cher prince, reprit-elle après un aſſez long ſilence, puiſſes-tu être moins à plaindre que moi! Ah, princeſſe, dit alors Harpalie! oubliez un amant que vous ne reverrez jamais, & regardez avec des yeux moins prévenus le paſſionné Jincéglis. Sa tendreſſe, ſa puiſſance, ſa perſonne méritent..... Arrêtez, dit Carite: je vous impoſe ſilence, & je vous défends de jamais prononcer devant moi le nom de Jincéglis. En achevant ces mots, Carite ſe leva & paſſa dans une galerie qui étoit au bout de ſon appartement.

Harpalie, qui avoit déjà plus d'une fois tenté de me mettre dans les intérêts de Jincéglis, ſe tourna vers moi, & me dit: Cléanthis, la prudence ordonne de céder aux tems & aux circonſtances. Le deſtin pourſuit Carite, ce n'eſt pas à nous à le combattre. En un mot, ne cherchons point de punition où nous pouvons trouver des récompenſes. Harpalie lut dans mes regards indignés l'effet que produiſoit ſur moi ſon diſcours: elle ſortit, & paſſa chez le cruel Jincéglis. Je courus où étoit Carite; je la trouvai baignée de pleurs, &

livrée au plus affreux déſeſpoir. Je cherchois à calmer ſes alarmes, quand tout d'un coup le ſommeil s'empara de ſes ſens. Elle en goûtoit trop rarement les douceurs, pour que je ne reſpectaſſe pas cet inſtant de repos. Je m'éloignai.

A peine m'étois-je écartée de Carite, que je l'entendis s'écrier : Juſte ciel ! quel effroi ! quelle fureur ! quelle menace ! Je courus à elle. Ah, Cléanthis, me dit-elle, je frémis de crainte & d'horreur ! je ſuis ſans eſpoir ; le ſecours de la mort m'eſt interdit. Le barbare Jincéglis vient de paroître à mes yeux. Tremble, Carite, m'a-t-il dit, tremble : mon amour irrité eſt prêt à ſe changer en haine. Choiſis, partage ma grandeur, ou conſens à te voir en proie à toute ma vengeance. Mes tranſports jaloux la meſureront à l'outrage. J'immolerai à tes yeux le prince d'Heſpérie, & pour comble de maux, il ne te ſera pas permis de mourir. Ah ! Cléanthis, je crois déjà voir les cruels tourmens où mon tyran va livrer.... Hélas ! je n'oſe le nommer ce prince que j'adore.... Quel ſpectacle !.... Ciel ! épargnez-le-moi ! A quoi ſerai-je peut-être réduite pour ſauver ſes jours ?

Carite étoit ſaiſie de ces terribles frayeurs ; le déſeſpoir étoit peint dans ſes yeux, lorſque Jincéglis

Jincéglis parut : elle frémit d'horreur à ſa vue. Ne vous inſpirerai-je jamais, lui dit-il, que des mouvemens de haine ? ne pourrai-je vaincre une réſiſtance qui à la fin vous deviendroit funeſte ? Par pitié pour vous-même, ne rendez point réels les malheurs dont un ſonge vient de vous menacer. Ne me forcez pas... Arrête, dit fièrement Carite, arrête : les dieux m'inſpirent dans ce moment; ils raniment mon courage abattu. Une voix divine me crie : Ne redoute rien, Carite, pour le prince d'Heſpérie. Oui, barbare, pourſuivit-elle, les immortels le protègent; livre-toi à préſent à toute ta fureur, j'en attends les effets ſans trembler, je ne crains plus pour l'objet que j'adore. Ah! mon divin ſage, s'écria le prince d'Heſpérie, que ne vous dois-je pas! je reconnois vos bontés : vous avez ſoutenu Carite dans un péril ſi preſſant. Mais, Cléanthis, achevez.

Jincéglis étonné & troublé ne répondit rien à Carite; il reſta un moment ſans parler : puis s'adreſſant à moi, il me reprocha de nourrir dans le cœur de Carite ſa paſſion pour ſon rival, & ſa haine pour lui. Je vais t'en punir, continua-t-il, Carite n'écoutera plus tes diſcours empoiſonnés. Le barbare me toucha ſur l'épaule; auſſi-tôt je tombai ſans aucun ſentiment, & en recouvrant mes eſprits, je me ſuis trouvée

dans cet affreux séjour, en proie à ma douleur & à mon désespoir. A peine Cléanthis avoit-elle fini son récit, que le prince se vit environné d'hommes prêts à le saisir, avant qu'il pût se mettre en défense. Mais dans l'instant il se sent enlevé par les cheveux, & avec un mouvement si rapide, qu'il en perdit connoissance.

Ce fut presqu'au même endroit où il étoit tombé dans le gouffre, que le prince revenu à lui se retrouva. La plus amère douleur succéda à son étonnement; il n'est plus possesseur de son admirable soufflet : il gémit, il se croit vaincu, son inquiétude est extrême, l'infatigable a aussi disparu. Vainement il le cherche des yeux, il ne paroît point. Le flacon d'opale lui restoit, il boit de la liqueur qu'il renferme, aussi-tôt il tombe dans un profond sommeil.

Le prince d'Hespérie endormi, crut voir le sage qui lui disoit : Je viens de te sauver la vie : elle est attachée à la conservation de ton soufflet. Ton ennemi en a eu connoissance, il a voulu profiter d'un moment favorable pour te l'arracher; je l'ai prévenu : je t'ai enlevé de l'antre fatal; je te rends ton soufflet attaché à ton col par une chaîne d'or qui ne peut se casser. Souviens-toi que c'est de lui que dépend la délivrance de Carite. Touché du désespoir de cette infortunée, j'ai fait luire un rayon d'espérance

dans ſon cœur. Au reſte, je t'avertis que tu trouveras, dans un lieu affreux & enchanté, une petite figure de bronze, repréſentant un dragon qui jette par la gueule une lumière bleuâtre; il n'y a dans l'univers que ton ſoufflet qui puiſſe l'éteindre : il l'éteindra ſi tu peux en approcher à trois piés; & c'eſt de l'extinction de cette lumière que dépend ton ſalut & celui de Carite. Puiſſes-tu, mon fils, ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſeront à ton entrepriſe.

Frappé de ce ſonge, le prince s'éveille; il regarde de tous côtés : rien ne ſe préſente à ſa vue; mais il ſe trouve l'admirable collier d'où pendoit le ſoufflet. Il eſt tranſporté de joie; il remercie mille fois ſon ſage, & l'eſpérance renaît dans ſon cœur. Enfin, ſes vœux ſont comblés; il voit venir à lui l'incomparable cheval aux crins couleur de feu; le courſier bat du pié, hennit, tourne autour du prince, & paroît l'inviter à des travaux qui ſeront ſuivis de la victoire. L'amant de Carite ſe croyant déjà vainqueur, ſaute en ſelle; auſſi-tôt l'infatigable part avec ſa vîteſſe ordinaire; il a bientôt achevé de traverſer la Sybérie & la Tartarie.

Après avoir paſſé deux ou trois cens lieues, il entra dans une vallée extrêmement ſerrée par des montagnes à droite & à gauche; c'étoit

des rochers, ou plutôt c'étoit un ſeul rocher d'une hauteur prodigieuſe, que l'art ſembloit avoir rendu inacceſſible même aux animaux les plus légers. Quoique le rocher fût l'ouvrage de la nature, il paroiſſoit avoir été taillé. Le prince, étonné, croit que cette eſpèce de mur eſt un enchantement : il s'approche du roc & ſouffle, mais inutilement, il reſte perſuadé que la nature ſeule a fait cette merveille ; il admire comme elle ſe joue à produire des choſes ſingulières.

Cette vallée n'avoit guère que ſix lieues de longueur, ſur une demi-lieue de largeur ; elle étoit en ligne droite. Le prince eſt étonné de la trouver terminée par un roc de la nature de ceux qu'il voyoit de tous côtés. Le roc en face étoit tapiſſé à quinze ou vingt piés de hauteur, d'arbuſtes odoriférans très-épais. L'infatigable flaire, cherche, s'agite, fait des efforts redoublés pour percer cette belle paliſſade. Ses différentes & obſtinées tentatives font juger au prince qu'il eſt bien près de quelqu'aventure. Un mouvement de joie lui annonce déjà la victoire ; enfin le courageux courſier perce la paliſſade, le rocher étoit creux : il marche dans ce ſouterrain, dont l'obſcurité faiſoit la ſeule horreur.

Après avoir fait un aſſez long chemin, l'in-

fatigable s'arrêta; il frappa contre un corps qui s'oppoſoit à ſon paſſage. Ce corps rendoit un ſon argentin : le prince jugea qu'il y avoit de l'enchantement; il mit pié à terre, il appuya fortement la main ſur ce qui terminoit le ſouterrain, enſuite il eut recours à ſon ſoufflet. A l'inſtant il vit une ouverture, & une lumière brillante frappa ſes yeux.

L'ouverture étoit aſſez grande pour le prince, mais trop petite pour l'infatigable. L'amant de Carite ne doute pas qu'il ne ſoit deſtiné pour ſa délivrance, à tenter ſeul les périls qu'il ſe promet d'affronter; ſon courage ne lui permet pas de balancer un moment; il entre, le cimeterre au poing, il ſe trouve dans un grand ſallon : il étoit plafoné en ceintre, il n'avoit aucune fenêtre; néanmoins une clarté très-brillante faiſoit voir (ſans qu'on pût deviner ce qui la produiſoit) tous les objets merveilleux qui ornoient & décoroient ce ſuperbe ſallon. Tout y éblouiſſoit, l'or, l'azur & les pierres précieuſes. On entendoit une douce ſymphonie, ſans ſavoir d'où partoient les ſons harmonieux qui enchantoient l'oreille. Ces ſons charmans invitoient au ſommeil, & des carreaux en pile rangés autour du ſallon ſembloient être deſtinés à cet uſage.

Le prince d'Heſpérie ſentit pour lui tout le

danger de ſe laiſſer aller à l'aſſoupiſſement qui vouloit le gagner ; pour le ſurmonter plus sûrement, il prit quelques gouttes du divin élixir. Mais à peine s'étoit-il garanti du piége qu'il craignoit, qu'il ſe vit entouré par une troupe d'hommes d'une grandeur démeſurée, & armés de maſſues. Ils portent au prince de rudes coups ; il ſe défend avec autant d'adreſſe que de force, il recule par prudence, il vient enſuite ſur ſes ennemis, quand il croit trouver jour à ſe ſervir du terrible cimeterre ; il frappe, chaque coup terraſſe un de ſes aſſaillans, le ſang ruiſsèle, le trouble augmente, mille cris affreux ſe font entendre. Jincéglis monté ſur un léopard paroît enfin ; il tient un dard à la main : Arrêtez, s'écrie-t-il ; c'eſt à moi à triompher de cet orgueilleux rival ; ſa mort va le punir, & me laiſſer tranquille poſſeſſeur de Carite.

Jincéglis, avec une fureur égale à la fermeté du prince, lui lance ſon dard ; le prince l'évite ; alors il vient ſur ſon ennemi, il fait agir le merveilleux ſoufflet, dans l'inſtant le léopard diſparoît & laiſſe Jincéglis à pié. Le combat eſt terrible ; la valeur, l'amour & la haine animent également ces deux rivaux dignes l'un de l'autre : enfin le prince joint Jincéglis, & lui enfonce ſon cimeterre dans le flanc. Le

raviſſeur de Carite tombe, en criant : Je meurs ; mais mon ſang va me venger.

En effet, du ſang de Jincéglis ſe forment divers monſtres, le ſoufflet leur donne à peine le tems de ſe montrer. Toutefois le péril eſt encore extrême pour le prince ; les premiers aſſaillans reviennent ſur lui : le combat recommence, les efforts redoublent, la victoire eſt incertaine ; le prince craint qu'elle ne lui échappe, lorſqu'il voit la lumière annoncée par le ſage. Voilà ſon objet ; ſes eſpérances lui font retrouver de nouvelles forces ; il attaque le poſte avec vigueur, on le défend de même ; par un dernier effort, il arrive à la diſtance preſcrite pour éteindre la lumière que jette le dragon ; il y réuſſit. Sur le champ, quel bruit ! le tonnerre, les éclairs, la grêle, forment un orage effroyable.

A ce déſordre ſuccède le calme ; le plafond diſparoît, & à la place de ce ſuperbe ſallon, il voit un eſpace conſidérable au fond d'un rocher qui ne reçoit de jour que par une ouverture ſupérieure. Le prince froiſſé & affoibli par les longs & violens efforts qui venoient de le rendre vainqueur, prend un peu de la liqueur du flacon d'opale, auſſi-tôt ſes forces ſont réparées. O ! divin ſage, s'écrie-t-il avec le tranſport que peut inſpirer la plus vive reconnoiſſance,

ô mon divin protecteur! achevez votre ouvrage : vous venez de me rendre victorieux de Jincéglis, il n'eſt plus; guidez mes pas où je dois trouver Carite. En diſant ces mots, le prince impatient de remonter l'infatigable, veut ſortir d'un lieu où il ne croit pas que doive finir ſon aventure. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe! quel ſpectacle ſe préſente à ſes yeux! Carite, ſa chère Carite, évanouie dans les bras de la perfide Harpalie, qui, comme Carite, eſt auſſi ſans connoiſſance.

Le prince d'Heſpérie court à Carite, lui mouille les lèvres de l'élixir.... lui prend les mains... l'appelle.... Charmante Carite, lui dit-il, ouvrez les yeux : voyez à vos genoux le plus tendre & le plus heureux amant qui fut jamais. Vous m'êtes rendue! Que vois-je, dit Carite!.... Ah! prince, que faites-vous ici? hélas! les dieux m'ont abuſée; vous êtes donc au pouvoir de mon cruel tyran? je ne craignois que ce malheur. Jincéglis n'eſt plus, reprit le prince; je ſuis ſon vainqueur, & Carite eſt rendue à mon amour. Mais, princeſſe, hâtez-vous de me dire que vous êtes toujours cette même Carite que j'adore. Oui, prince, repartit Carite. Il eſt donc vrai, continua-t-elle, que ce moment nous rend l'un à l'autre? Quoi! nous ſommes réunis? Eh! par quel miracle?

apprenez-moi comment vous avez triomphé du perfide Jincéglis.

Carite écoute avidement le récit que lui fait le prince d'Heſpérie de ſes aventures & de ſes travaux. Elle lui raconte à ſon tour tout ce qu'elle a ſouffert de peines & d'inquiétudes; ils s'interrompent à chaque mot, ils ne peuvent différer de ſe dire tout ce que leur tendreſſe leur inſpire. Cléanthis, dit Carite, la fidelle Cléanthis ſe voit abandonnée dans l'antre fatal où vous venez de me dire que vous l'avez trouvée. Ah! prince, que je plains ſon triſte ſort! mais nous oublions qu'Harpalie a beſoin de ſecours; elle m'a trahie, néanmoins la pitié me parle en ſa faveur; rappellons-la à la vie qu'elle ſemble avoir perdue. Non, Carite, repliqua le prince : les ames les plus généreuſes ſont les plus bleſſées de la perfidie; elles ne doivent point la pardonner; qu'Harpalie porte la peine de ſes trahiſons.

Le prince un peu revenu de ſes premiers tranſports, dit à Carite : Les lieux les plus affreux ceſſent de l'être avec ce qu'on aime; le plaiſir de nous revoir a fait diſparoître à nos yeux l'horreur de ce ſéjour. Rien ne nous y retient plus : allons ſécher les pleurs de mon père, du vôtre & de l'affligée Amalthée. Allons reconnoître dans leurs tendres embraſſemens,

que rien ne manque plus à notre félicité. Mais avant de ſortir de ce rocher, prenez, princeſſe, quelques gouttes de la liqueur que renferme ce flacon; ſans ſa vertu merveilleuſe, je craindrois pour vous la vîteſſe de l'incomparable courſier qui nous attend. A peine Carite a-t-elle bu de l'élixir, qu'elle laiſſe aller ſa tête ſur l'épaule du prince, qui lui-même en ayant pris auſſi, ne peut réſiſter au ſommeil.

Carite endormie, croit ſentir qu'on lui tient les mains & qu'on les lui baiſe. Elle ouvre les yeux. Que vois-je, s'écrie-t-elle étonnée! où ſuis-je? quel éclat éblouit mes yeux? dans quel lieu enchanté me trouvé-je? Cher prince, éveillez-vous; voyez où nous ſommes. Voyez Cléanthis à mes genoux, la fidelle Cléanthis. La voix de Carite éveille le prince; il reconnoît le palais de criſtal, ſa joie ne peut s'exprimer. Mes vœux ſont comblés, dit-il: je vais jouir du ſeul bonheur qui me reſtoit à ſouhaiter. Oui, Carite, vous êtes dans ce palais où notre ſuprême protecteur m'a reçu, où il m'a donné des armes pour triompher de Jincéglis, où il vous rend Cléanthis, où enfin je vais le remercier de tant de bontés. Suivez-moi, Carite, cherchons notre libérateur. Ils avancent; mais le prince eſt arrêté par la vue d'un tableau qui repréſente la forêt du château du Tage; il ſe

voit le cimeterre au poing, recevant les témoignages de la reconnoiſſance de celui qu'il a ſi généreuſement ſecouru ; il le reconnoît. Les brigands qui ont ſuccombé ſous l'effort de ſon bras victorieux, ſont étendus ſur la terre, & il apperçoit dans le lointain du tableau ſon équipage de chaſſe. Il ne peut comprendre le myſtère que renferme ce tableau mis ſous ſes yeux dans le palais du ſage.

L'eſprit plus libre dans ce moment, il remarque avec ſurpriſe l'air de douceur & de majeſté du grave perſonnage à qui il avoit ſauvé la vie ; il eſt étonné qu'un homme d'une mine ſi élevée n'eût point excité ſa curioſité. Dans le tems qu'il ſe reproche une telle indifférence, il voit venir ce même homme qui dans le tableau eſt peint avec lui. L'inconnu, ſans donner au prince le loiſir de parler, lui dit : Le deſtin nous a acquittés l'un envers l'autre. Je te dois la vie, tu me dois Carite. Je vois ta ſurpriſe, ce tableau dans ce palais, ma préſence & mon diſcours la cauſent avec raiſon. Je vais l'augmenter encore.

Tu vois en moi celui qui t'a fait triompher de Jincéglis. Sous d'autres traits pour n'être pas reconnu de toi, je t'ai reçu dans ce palais, je te devois ce ſecours. Apprens donc, mon fils, que ta généroſité & ta valeur ont prolongé

des jours qui pourront ne finir jamais. Ah ! ſeigneur, s'écrièrent enſemble nos deux amans en ſe jettant aux piés du ſage, comment exprimer notre joie & notre reconnoiſſance ! Le vénérable perſonnage les fit relever, les embraſſa avec tendreſſe, & les fit aſſeoir à ſes côtés ſur un ſofa placé vis-à-vis le tableau, puis il leur parla en ces termes :

Je ſuis né prince, j'ai régné dans la partie de l'Heſpérie que le Tage arroſe de ſes eaux, j'y ai régné en ſouverain qui veut mériter l'eſtime des hommes, l'amour de ſes ſujets, & la protection des dieux, & ſans m'énorgueillir du rang où ils m'avoient placé, je leur en témoignois ma reconnoiſſance par ma piété. Les dieux contens des vertus que je tenois de leurs bontés, les récompensèrent. Il y a huit cens ans que le deſtin me ſépara des mortels; j'étois alors ce que je ſuis encore aujourd'hui pour l'âge & pour ma perſonne : les ſiècles ne m'ont point vieilli, & ne me vieilliront jamais; le deſtin me plaça donc à ſoixante ans, entre les hommes & les dieux, & je reçus de lui une puiſſance qui n'eſt que de quelques degrés inférieure à celle de la divinité. Je règne ſur tous les eſprits élémentaires, ils ſont ſoumis à mes volontés; je parle, ils obéiſſent; je commande, ils exécutent; je veux détruire, je veux édifier,

je veux paſſer d'une extrémité à l'autre de l'univers, un inſtant me ſuffit.

Mais, mon fils, le deſtin a voulu me faire ſentir pendant vingt-quatre heures à chaque ſiècle de mon immortalité, la crainte de la perdre. Alors je rentre dans la ſimple humanité; la puiſſance que j'ai reçue des dieux eſt ſuſpendue; je ne ſuis plus qu'un homme expoſé à tous les dangers, ainſi que les autres hommes, & c'eſt dans la forêt où tu m'as ſecouru, que je dois paſſer ces triſtes vingt-quatre heures. J'ai peint moi-même ce tableau, pourſuivit le ſage, pour éterniſer ma reconnoiſſance, ta magnanimité & ta valeur. Tu le trouveras au château du Tage, tu y trouveras auſſi celui qui lui ſert de pendant, & qu'un rideau le cache, il ne peut ſe découvrir qu'aux yeux de ton père, il l'inſtruira de ce que le deſtin ordonne. Nous allons nous quitter, mon fils; mais avant de recevoir mes adieux, je veux que cette princeſſe, digne objet de tes vœux & de tes travaux, parcoure ce palais.

A chaque pas Carite admiroit, à chaque pièce, elle paſſoit d'un étonnement à un plus grand. Mais quelle fut ſa ſurpriſe & celle du prince, lorſqu'ils trouvèrent dans le cabinet les globes, Harpalie, qui, honteuſe & tremblante, ſe jetta à leurs genoux! Ah! ſeigneur, s'écrie le prince,

quelle éloquente leçon me faites-vous, ſans parler! je rougis de m'être livré à un mouvement de vengeance, que votre bonté pour Harpalie me reproche. Tu me charmes, mon fils, repartit le ſage : tu ſens la honte d'avoir manqué d'humanité ; tu es corrigé ; tu règneras, ſouviens-toi que la clémence eſt la première vertu des rois. Ne tarde jamais à récompenſer, mais diffère toujours à punir. Examine avant, l'état des perſonnes, les circonſtances, les occaſions qui les ont entraînées dans l'égarement. Il eſt des ames fortes chez qui la vertu ne peut jamais être ſeulement ébranlée : telle eſt celle de Cléanthis. Harpalie plus foible, a ſuccombé à l'aſpect d'un avenir trop effrayant pour ſon peu de courage.

Le ſage avoit à peine achevé ces mots, que le prince & Carite voyent le palais de criſtal ſur la ſurface des eaux. Ils regardent : nouveau prodige! les deux amans, Cléanthis & Harpalie ſe trouvent dans un char qui ſur le champ s'élève dans les airs. Le ſage diſparoît à leurs yeux, & ils ſont témoins de la deſtruction du palais.

La confiance que Carite avoit au pouvoir ſuprême de ſon libérateur, épargna au prince le ſoin de la raſſurer ; elle regardoit ſans aucune crainte la diſtance qui la ſéparoit ou de

la terre ou des eaux; ainſi elle ſe trouva ſans étonnement, & en très-peu d'heures, dans les jardins du château du Tage. Mais quelle eſt ſa joie! quelle eſt celle du prince! quels objets ſe préſentent à leurs regards! le roi, d'Hélingzia, Amalthée & une foule de courtiſans empreſſés à s'aſſurer ſi c'eſt bien leur prince qu'ils revoient. Des paroles entrecoupées, des larmes, des embraſſemens expriment leur joie & leur tendreſſe. Ah! mon fils, s'écrie le roi, après ces premiers tranſports, ah! mon fils, la voix que j'ai entendue il y a trois jours, ne m'a point abuſé. Cours au château du Tage, m'a-t-elle dit : ce ſera dans ces jardins que tu recevras les embraſſemens de ton fils, & que Carite ſera rendue à ceux à qui elle doit le jour. Pars, tu n'attendras ton fils qu'un moment. Cette même voix, pourſuivit le roi, m'a inſtruit de tes malheurs, & a calmé mes ennuis. Eh! comment aurois-je héſité à croire la voix qui me parloit, quand à mon reveil, mes yeux furent frappés de l'éclat de ton cimeterre? Mais, mon fils, jouiſſons du bonheur qui nous eſt rendu, & remercions les dieux de tant de bontés.

Le roi d'Heſpérie ſuivi de ſon fils, de Carite, d'Hélingzia, d'Amalthée & de tous les courtiſans, ſortit des jardins pour aller dans les

appartemens. Lorſqu'il eſt dans une galerie, il voit le tableau qui repréſente le combat du prince dans la forêt. Quel objet, dit-il, frappe mes regards? Ah! mon fils, voilà votre libérateur. Je le reconnois, je l'ai vu, il m'a parlé: Ne crains rien pour ton fils, m'a-t-il dit dans un ſonge, je te le rendrai victorieux du criminel raviſſeur de Carite. Il eſt vrai, reprit le prince: oui, vous voyez devant vous celui à qui je dois la délivrance de Carite & mon bonheur.

Le roi, en jettant les yeux de l'autre côté de la galerie, apperçoit un ſecond tableau couvert d'un rideau, qui dans le même inſtant ſe tire de lui-même. Il voit le prince ſon fils & Carite qu'il couronne de ſes propres mains; il garde un moment le ſilence, puis il dit: J'enterds ce que le deſtin ordonne, c'eſt à moi à ſouſcrire à cet ordre ſuprême. Non, mon pere, repartit le prince étonné: laiſſez-moi m'inſtruire par vos exemples à..... Vous me preſſerez en vain, reprit le roi, vos malheurs vous ont appris à régner, & le deſtin vous en croit digne, puiſqu'il me commande de vous couronner. J'obéirai: mais partons, mon fils, venez vous montrer à de fidèles ſujets, que la crainte de ne jamais vous revoir, avoit jettés dans une conſternation que votre ſeule préſence peut changer en allégreſſe.

La

La lecture finie de cette hiſtoire merveilleuſe, la converſation devint générale, ſans toutefois décider ſi l'on voudroit acheter ſon bonheur au prix de tant de diſgraces. Le ſage parut à Sophronie un perſonnage admirable. Je pourrois, dit Lhidimès, vous en faire connoître un qui vous inſpireroit autant d'eſtime pour lui, que vous en accordez au merveilleux conducteur du prince d'Heſpérie. Que ſerois-je devenu dans l'aventure la plus périlleuſe de ma vie, ſans la ſageſſe & le pouvoir de ce guide incomparable? —

Je vois déjà tous les yeux attachés ſur moi, continua Lhidimès en ſouriant : eh bien! on ſera ſatisfait; mais avant que je faſſe le ſurprenant récit de cette hiſtoire, il faut que ma compagne Sophilette vous amuſe de celle de ſa jeuneſſe. C'eſt-à-dire, reprit Sophilette, que vous voulez, Lhidimès, voir rire à mes dépens; je le veux bien; je conſens à défrayer la journée de demain. Le rendez-vous fut accepté, & l'on ſe ſépara avec une extrême impatience d'être au jour ſuivant.

Fin du vingt-ſixième Volume.

TABLE
DES CONTES,
TOME VINGT-SIXIÈME.

J. J. ROUSSEAU:

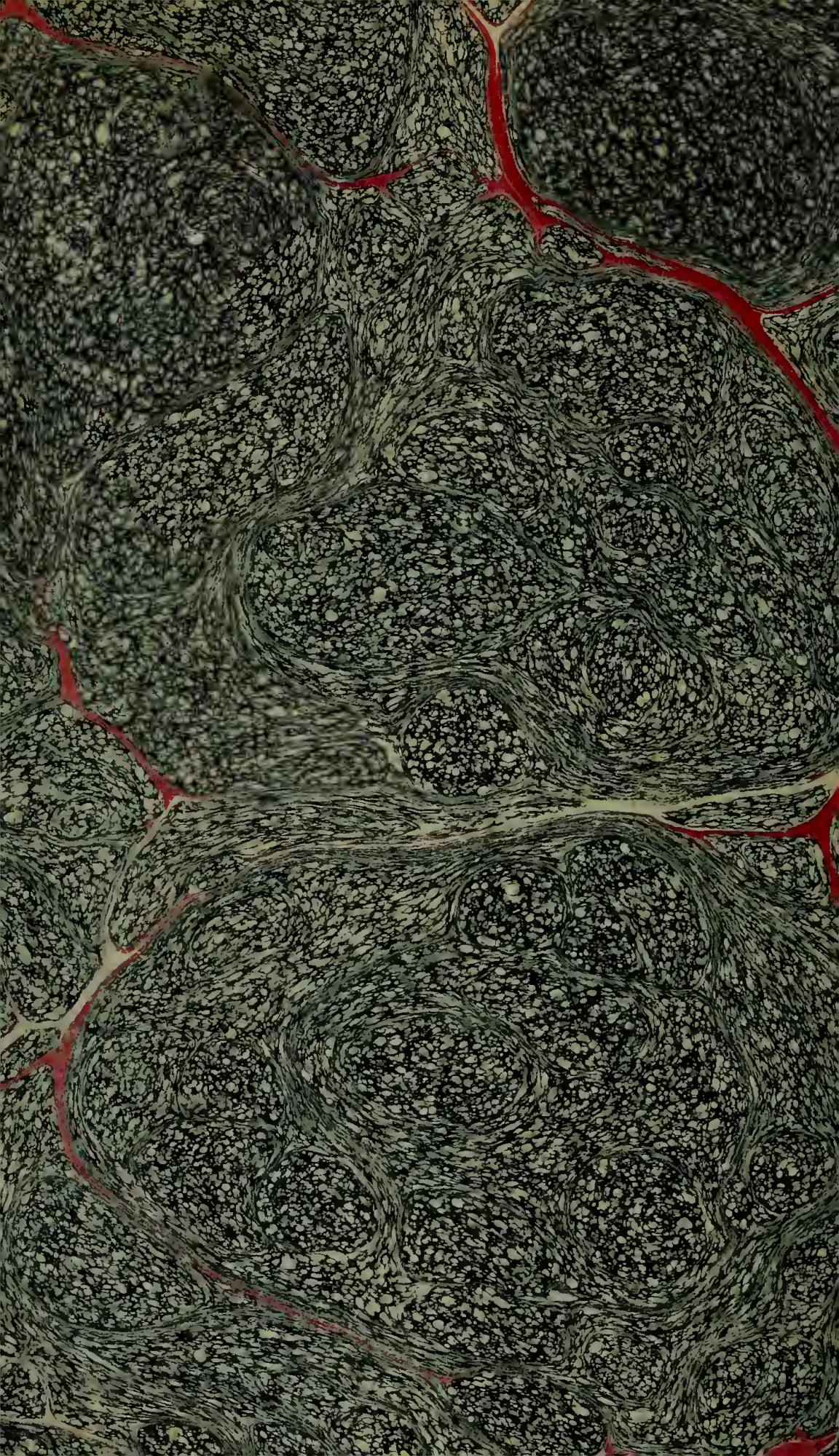
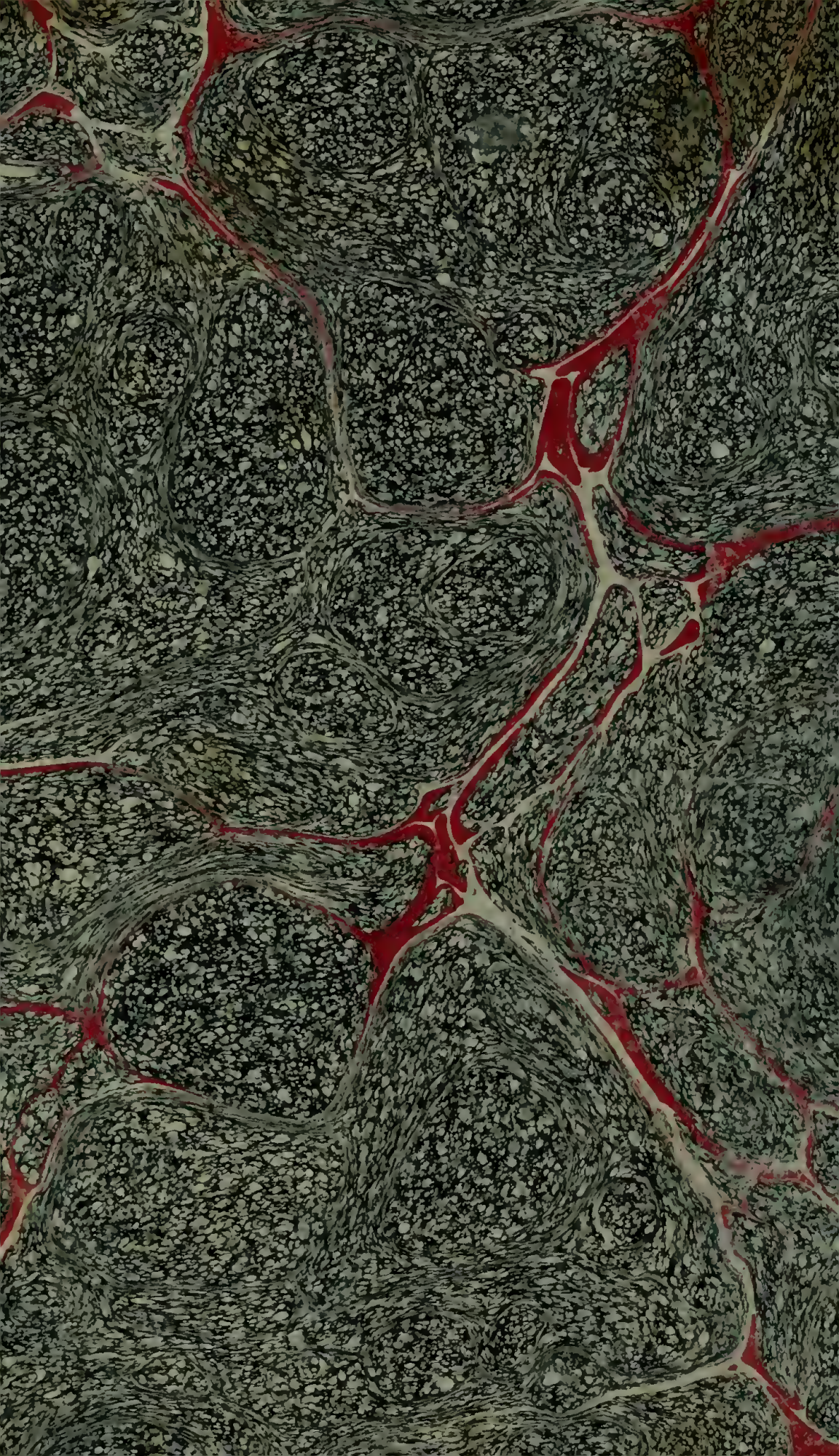
LA Reine Fantasque, page 1

Madame DE VILLENEUVE:

Histoire de la Belle & la Bête, 29
Histoire de la Bête, 138

Mademoiselle DE LUSSAN:

LES VEILLÉES DE THESSALIE;

Première Veillée, 217
Seconde Veillée, 292
Troisième Veillée, 371
Quatrième Veillée, 434

Fin de la Table.